

Muséum de Grenoble : une histoire naturelle

Joëlle Rochas

► **To cite this version:**

Joëlle Rochas. Muséum de Grenoble : une histoire naturelle. Editions du Muséum de Grenoble, pp.273, 2008, Armand Fayard. <hal-00438628>

HAL Id: hal-00438628

<http://hal.univ-smb.fr/hal-00438628>

Submitted on 4 Dec 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Joëlle ROCHAS

Muséum de Grenoble : une histoire naturelle

Avant propos

Cet ouvrage est la version aménagée d'une thèse de doctorat en histoire soutenue le 20 juin 2006 à l'Université de Grenoble : il s'adresse à la fois au public fréquentant le Muséum d'histoire naturelle de Grenoble et à tous les spécialistes de l'histoire des sciences voulant venir aux sources de la création du Muséum de Grenoble. Un certain nombre de démonstrations ont été abrégées et l'appareil de notes a été réduit aux seules références utiles. En effet, la thèse comporte une bibliographie de plus de 200 pages avec un inventaire détaillé du corpus archival et la localisation des sources dans plus de 20 bibliothèques, en France comme à l'étranger. On trouvera ci-dessous la liste des abréviations des seules bibliothèques référencées en notes dans le présent ouvrage. On trouve par ailleurs dans la thèse la retranscription de documents originaux ainsi que différentes annexes concernant, entre autres, les collections ou les travaux du Cabinet puis du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble qui ne seront pas présentées ici. C'est pourquoi nous invitons les lecteurs désireux d'approfondir les informations que nous donnons ici à prendre connaissance du texte initial.

Liste des abréviations :

ADI :	Archives Départementales de l'Isère, Grenoble
AMG :	Archives Municipales de Grenoble
BC MNHN :	Bibliothèque Centrale du Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris
BMG :	Bibliothèque Municipale (d'études et d'information) de Grenoble
BML :	Bibliothèque Municipale de Lyon
MHNG :	Muséum d'Histoire Naturelle de Grenoble

Grenoble, juillet 2007

INTRODUCTION GENERALE

Le Muséum d'histoire naturelle de Grenoble a fêté en 2001 le cent cinquantième anniversaire de sa création, en 1851, dans les bâtiments que nous lui connaissons aujourd'hui, rue Dolomieu. Il est l'héritier de l'ancien Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble fondé en 1773 au Collège des Jésuites de Grenoble (dans les locaux de l'actuel Lycée Stendhal). Un premier aperçu sur ses publications émises depuis 1981 jusqu'en 2003 permet de constater qu'elles sont consacrées majoritairement au domaine alpin et aux collections exotiques. Sur les 38 publications proposées aujourd'hui, les deux tiers traitent de zoologie alpine, de botanique alpine et d'environnement en région Rhône-Alpes, le reste se partageant entre l'ornithologie exotique et l'ethnologie. Ce premier constat nous laisse soupçonner que deux types de collections qualifieraient aujourd'hui encore le Muséum d'histoire naturelle de Grenoble : ses collections alpines et ses collections exotiques. Parmi ces publications, celles portant sur les collections et dont l'étude a été enrichie de recherches historiques – ainsi en est-il de l'ouvrage sur l'Herbier Villars, de celui que l'ethnologue Anne Lavondès a consacré à la collection marquisienne et néo-zélandaise et du catalogue de Josette Rivallain sur les objets africains du Muséum de Grenoble – laissent entrevoir les deux principaux domaines dans lesquels s'est inscrite une tradition au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble : le domaine montagnard et les collections issues des voyages maritimes. L'ouvrage sur les oiseaux d'Afrique tropicale et australe, qui montre la part majeure du don du Dauphinois Clot-Bey dans la collection actuelle, nous conforte dans cette voie.

Cette double orientation des collections, aussi inattendue que paradoxale pour un muséum situé dans un environnement montagnard, nous conduit à nous interroger sur d'autres origines pour le muséum, à soupçonner pour ses riches collections exotiques d'autres ancêtres que le seul cabinet de minéralogie alpine connu jusqu'à ce jour. Quelles collections avaient été rassemblées avant celles du Cabinet d'histoire naturelle et par qui ? Quelle pensée avait animé leurs propriétaires ? Comment et depuis quand des collections exotiques avaient-elles voisiné à Grenoble et en Dauphiné avec des collections alpines ? Pour qui cette juxtaposition avait-elle fait sens ? A quoi doit-on, sur une durée de plus de quatre-vingts ans, le caractère pérenne de cette double vocation ? C'est toute la question du dessein construit, poursuivi de longue date, opposé au simple hasard ou aux soubresauts de l'Histoire que nous nous posons. L'implantation d'une institution muséale scientifique de l'ampleur du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble nous conduit à poursuivre notre interrogation et à chercher l'éventuelle influence d'une autre institution muséale d'importance, institution que le Muséum de Grenoble aurait modélisée (songeons à la place prise par le Muséum national dans la vie scientifique en France et en Europe tout au long du 19^e siècle). Le Muséum de Grenoble a-t-il alors une originalité propre ou bien doit-il sa naissance et son existence à la seule volonté d'imiter le Muséum de Paris ? Le problème de l'originalité du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble sous-tend, on le voit, notre réflexion.

La période prise en considération pour le travail de thèse dont s'inspire le présent ouvrage allait de 1773, c'est-à-dire de la naissance effective du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, à 1855, date de l'ouverture du Muséum de Grenoble au public. Nous la prolongerons jusqu'à nos jours afin de donner une présentation complète de l'histoire du Muséum de Grenoble. La date de 1855 choisie à l'origine pour arrêter nos travaux était en quelque sorte arbitraire et de circonstance. Nous

aurions pu indifféremment choisir toute autre date dans la deuxième partie du 19^e siècle. Elle correspondait toutefois à la naissance du darwinisme, période charnière dans l'histoire des sciences, et nous permettait de clôturer notre étude en raison de l'immobilisme dans lequel entra le Muséum de Grenoble de 1855 à 1881, durant le long exercice du conservateur Hippolyte Bouteille. En juillet 1858 en effet, une communication faite à la Société Linnéenne de Londres marquait pour les historiens la date de la première formulation publique de la théorie moderne de l'évolution. Elle était faite de trois textes issus d'extraits d'un manuscrit esquissé par Darwin en 1839 puis révisé en 1844. Elle s'intitulait « Sur la tendance des espèces à former des variétés, et sur la perpétuation des variétés et des espèces par les moyens naturels de la sélection ». Il s'agissait de la publication des observations faites par Darwin vingt ans plus tôt, lors de son voyage de cinq ans sur le *Beagle*. En histoire des sciences, il y aurait désormais une période antérieure et une période postérieure à la théorie de l'évolution de Darwin. Pour les besoins de notre étude, nous n'avions cependant déjà pas hésité à poursuivre parfois l'examen de certains phénomènes au-delà de 1855, jusqu'à l'aube du 20^e siècle et même du 21^e siècle : nous pensons notamment aux dons des voyageurs dauphinois pour le Muséum d'histoire naturelle de Grenoble qui se poursuivirent jusqu'à la Première Guerre mondiale. Nous pensons également à la quête esthétique qui présida à la constitution du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble en 1773 et que l'on retrouve aujourd'hui dans la scénarisation et la mise en valeur des collections du Muséum par son actuel conservateur, Armand Fayard. Pour la période intermédiaire située entre 1855 et l'arrivée d'Armand Fayard au Muséum de Grenoble en 1978, ce sont les références aux travaux de ses prédécesseurs qui nous ont permis d'en écrire l'histoire. Inversement, si la date de 1773 fixe, avec la naissance du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, la date d'ancrage de notre travail, nous avons dû remonter bien au-delà, au début du 18^e siècle, à la recherche des cabinets de curiosités dauphinois, précurseurs du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. De cette façon, sous l'angle de l'étude des collections, c'est bien toute l'histoire du Muséum qui est relatée ici, des cabinets de curiosités jusqu'à nos jours.

L'ouvrage comprendra deux parties, s'organisant autour des deux époques différentes qui se distinguent à l'intérieur de la longue période étudiée allant de 1773 à nos jours :

- 1773-1808 : l'âge des fondateurs, qui va de la fin du 18^e siècle jusqu'à l'arrivée des frères Champollion au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Cette époque, depuis la période pré-révolutionnaire jusqu'à l'Empire, coïncide avec un climat politique favorable au Cabinet et à ses fondateurs. Nous la rattacherons aux Lumières.

- 1808-1855 et au-delà : cette deuxième période voit, avec l'arrivée des Champollion au Cabinet, se dessiner les prémices de la réflexion conduisant à l'avènement du Muséum. Mieux que la date de la fin de l'Empire qui termine généralement, dans l'histoire des sciences, le mouvement favorable aux sciences depuis la Révolution, la date de 1808 annonce à Grenoble un nouveau départ dans l'évolution des sciences et dans l'histoire du Cabinet d'histoire naturelle. Cette deuxième période se divise elle-même en deux phases : 1808-1839 puis 1839-1855. 1808-1839, c'est la génération des héritiers dans le climat politique méfiant de la Restauration et de la Monarchie de Juillet à l'égard des institutions nées des Lumières. Cette première phase illustre aussi l'avènement de nouvelles disciplines et l'annonce de grands changements à l'intérieur du monde scientifique. On assiste en outre aux premiers balbutiements de

ce qui allait devenir le Muséum de Grenoble. 1839-1855 : c'est le démarrage d'une période où la dynamique des sciences à Grenoble quitte le Cabinet d'histoire naturelle pour la Faculté des sciences, alors même qu'est créé le Muséum d'histoire naturelle de Grenoble. Sur un plan plus général, nous rattachons cette période de l'histoire des sciences au darwinisme naissant. Le Muséum de Grenoble s'enfonçant ensuite dans une douce léthargie, nous n'aurons plus qu'à rattacher à l'histoire de ses origines quelques épisodes de sa vie au 20^e siècle ainsi que le renouveau qui le caractérisa à partir de 1978.

La première partie de ce travail se concentrera sur la mise en place du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, de 1773 à 1808, tandis que la seconde sera consacrée aux tensions et aux combats qu'eut à affronter le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble de 1808 à 1855 pour se transformer en Muséum puis aux toutes premières années d'existence de cette nouvelle institution. Nous étudierons donc pour commencer les origines du Cabinet d'histoire naturelle. Nous révélerons l'existence de cabinets de curiosités qui furent légués au cabinet d'histoire naturelle à sa naissance, décelant ainsi dans notre présentation chronologique le premier indice révélateur de collections exotiques. Nous examinerons ensuite les structures savantes qui précédèrent la création du Cabinet d'histoire naturelle, telle la Bibliothèque de Grenoble, et tenterons de donner une première explication à la place qu'occupait le cabinet près de celle-ci. Avec l'existence de l'École de chirurgie à laquelle s'ajouta celle d'un Jardin de botanique, Grenoble se dotait à la création du cabinet d'histoire naturelle d'un appareil scientifique complet : cette remarque nous permettra de formuler une première réponse aux questions que nous nous étions posées au début de notre travail, à savoir la part du hasard dans la naissance du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Nous poursuivrons dans cette voie en décrivant le contexte grenoblois de l'époque, le rôle des notabilités dans la promotion des savants et dans la création de nouvelles institutions, l'importance des magistrats et des avocats dans la création du cabinet, le désir de connaissance et d'utilité qui présida alors à toute l'entreprise. Les mentalités et les hommes seront étudiés dans cette partie avec notamment l'analyse des loges grenobloises et celle du réseau académique savant. A travers les différentes structures que nous observerons, la bibliothèque, le cabinet, le jardin botanique ou l'Académie delphinale, grâce à l'étude des délibérations, des acquisitions, de la comptabilité de la Bibliothèque publique de Grenoble, de la correspondance ou des publications du cabinet, grâce à celle des bibliothèques privées, voire les mémoires d'un témoin comme Stendhal, nous mettrons à jour certaines caractéristiques comme l'autonomie et la volonté d'auto instruction des Grenoblois, l'aspiration à la démocratie, l'ambition pour un grand dessein et la volonté de favoriser l'essor des sciences. Cela nous conduira à nous interroger sur la détermination, présente dès les origines du cabinet, à faire de celui-ci un centre moteur pour les sciences au cœur des Alpes, et à analyser le rôle réel qu'il occupa. Nous analyserons à cette fin la correspondance personnelle des savants et étudierons le maillage du réseau qui se construisit depuis Grenoble autour de la personnalité du botaniste Dominique Villars.

La deuxième partie de notre étude concerne l'ère des héritiers : elle donne lieu, notamment chez ceux qui héritent en premier du cabinet, les Champollion, aux premiers travaux sur l'origine des collections, amorce d'une réflexion sur le développement à donner à cette institution. C'est sur la prise de fonction de Jacques

Joseph Champollion que se mesure la solidité de l'ensemble des réalisations grenobloises conduites jusqu'à son arrivée, et notamment celle du réseau savant tissé par Dominique Villars. C'est avec lui que nous évaluerons l'intérêt des mesures nouvelles qu'il prend pour donner un nouveau développement aux collections du Cabinet. Nous analyserons les raisons de l'éviction des deux savants qui reporte à une date ultérieure, auprès de ceux qui en sont responsables, la nécessaire réflexion sur l'avenir du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Avec l'avènement du Muséum, nous analyserons ensuite comment on passe à Grenoble, après la mise à l'écart des collections étrangères, de l'égyptologie aux premiers dons de Clot-Bey en Egypte, puis à l'afflux des collections exotiques venues du monde entier, en tentant de faire la part de l'initiative des Grenoblois, et notamment de leurs maires, et de l'influence du Muséum national. Nous proposerons, *in fine*, une explication d'ensemble afin de définir, dans les productions scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble d'aujourd'hui, la double vocation de celui-ci, alpine et exotique.

La valeur scientifique des collections du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble est aujourd'hui un fait établi. La documentation qui nous permet de les apprécier remonte maintenant à un demi-siècle. La réputation scientifique du Muséum de Grenoble a été définitivement acquise en 1954, avec son classement en première catégorie. C'est ce classement qui l'a consacré au bout d'un siècle d'existence. Théodore Monod, alors Inspecteur Général des Musées d'histoire naturelle de province, mentionne dans son rapport d'inspection en 1969 la richesse des collections du Muséum de Grenoble et celles de sa bibliothèque scientifique. Il se prononce même pour un agrandissement et une complète rénovation du musée que méritent largement ses collections :

En ce qui concerne le Muséum, il n'est pas douteux que celui-ci possède de riches collections et une importante bibliothèque scientifique. Il n'est pas moins certain que les locaux dont il dispose ne sont encore qu'imparfaitement adaptés à son double rôle de centre éducatif et culturel et de centre de recherche. En particulier la salle du rez-de-chaussée où se trouvent exposés les Mammifères est évidemment beaucoup trop remplie de spécimens souvent intéressants mais serrés à l'excès : une solution devra se voir tôt ou tard apportée à ce problème, pour que le Muséum de Grenoble puisse enfin exposer ses grands animaux d'une façon digne d'un grand musée, l'un des six classés, pour toute la France, en 1^e catégorie¹.

Si la réputation scientifique du Muséum de Grenoble est acquise, son histoire et ses origines sont méconnues. Jusque là, seule la Bibliothèque municipale de Grenoble a fait l'objet de travaux de la part de ses conservateurs ou des historiens. La tenue pour la deuxième fois depuis 1979 du Congrès International des Egyptologues à Grenoble en septembre 2004 rappelle l'importance des études égyptiennes dans la ville des deux frères Champollion. Le Muséum de Grenoble n'a en revanche pas fait l'objet jusqu'à présent d'une étude historique poussée. Quelques conservateurs et des universitaires grenoblois impliqués dans la vie de l'établissement depuis la fin du 19^e siècle ont cependant livré des monographies illustrant certains aspects de la vie des sciences à Grenoble, si bien que le Muséum de Grenoble dispose d'une bibliographie assez conséquente, comparée à la maigreur des travaux consacrés jusqu'à présent aux muséums de province. Seul le Muséum national à Paris affiche une bibliographie plus

¹ T. MONOD, *Rapport d'inspection du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble*, lettre au maire de la Ville de Grenoble, Paris, 19 novembre 1969 (MHNG).

riche et abondante : on assiste même depuis quelques années, dopée par l'intérêt que suscitent les questions concernant l'environnement, à une accélération de la publication des titres consacrés à cette noble institution, dans l'édition scientifique spécialisée comme dans celle destinée à un vaste public. Les sources manuscrites et imprimées dont nous disposons sur l'histoire des origines scientifiques du Cabinet d'histoire naturelle puis du Muséum de Grenoble sont quant à elles nombreuses, et pour la plupart inédites. Elles offrent la particularité d'être dispersées, signe révélateur d'une histoire particulièrement riche.

Les sources documentaires proviennent essentiellement de cinq bibliothèques ou lieux d'archives différents. Il s'agit tout d'abord du *Fonds dauphinois* de la Bibliothèque Municipale de Grenoble, la bibliothèque municipale étant le lieu des origines du cabinet lié à la Bibliothèque publique de Grenoble et constituant ainsi la principale source de notre étude : la tradition séculaire des familles dauphinoises de verser leurs archives personnelles à la Bibliothèque de Grenoble n'a fait en outre qu'enrichir ces fonds et apporter à notre recherche, sous bien des aspects, les différents matériaux dont elle avait besoin. C'est là que peuvent être consultés aisément les archives sur les origines et la formation de la Bibliothèque publique, du Cabinet d'histoire naturelle et de l'Académie delphinale, une partie de la correspondance du savant Dominique Villars ainsi que le précieux *Fonds Prunelle de Lière*. Insistons sur la chance qui nous a été donnée d'y consulter également les archives privées et scientifiques, inédites, du minéralogiste Emile Gueymard. Les Archives départementales de l'Isère, deuxième lieu de sources documentaires, viennent compléter les archives conservées à la Bibliothèque municipale de Grenoble : les 60 volumes d'archives, la plupart inédites, constituant le *Fonds Champollion* ont été d'un apport capital dans notre étude. Ils offrent un éclairage sur la génération des héritiers des pionniers au Cabinet d'histoire naturelle, à la Bibliothèque de Grenoble et à l'Académie delphinale. Figurent ensuite les archives conservées à la Bibliothèque du Muséum d'Histoire Naturelle de Grenoble, institution située au coeur de notre sujet de recherche. C'est là que sont conservées les principales archives de Dominique Villars : deux répertoires formés de documents et d'une liste de dossiers constituent l'ensemble du *Fonds Villars* du musée. Le Muséum possède également un dossier d'archives par scientifique de renom, qu'il soit conservateur, collaborateur ou donateur. Il en est ainsi des conservateurs du Muséum comme Hippolyte Bouteille, des conservateurs l'ayant précédé comme Etienne Ducros et Albin Crépu ou de ses successeurs. Il en est de même pour les chercheurs ayant apporté leur collaboration au Muséum comme Emile Gueymard ou des donateurs comme Clot-Bey. La double création de la bibliothèque et du cabinet induit donc une double démarche dans les fonds anciens de la Bibliothèque municipale de Grenoble et auprès du Muséum. La plupart des archives concernant le cabinet ayant été soustraites au muséum – vraisemblablement vers 1980 – il est indispensable de consulter les fonds des Archives municipales de Grenoble : c'est là que sont conservées, inconnues et inexploitées à ce jour, de précieuses archives, telles la correspondance inédite de Clot-Bey et celles, inédites également, du navigateur dauphinois Louis Arnoux, parmi les dossiers des donateurs au Cabinet puis au Muséum de Grenoble comme Tardy de Montravel, navigateur qui participa à la découverte de la Terre Adélie. La consultation des Archives municipales de Grenoble nous a permis de découvrir également le rapide passage d'un collaborateur jusque là insoupçonné, le minéralogiste et futur agronome Héricart de Thury, missionné par le

préfet Fourier au Cabinet d'histoire naturelle entre 1803 et 1804. Enfin, toute étude sur un cabinet d'histoire naturelle au sein d'un réseau de correspondance savante rend indispensable la connaissance des fonds de la Bibliothèque Centrale du Muséum national d'Histoire Naturelle à Paris, afin d'étudier les liens tissés et les influences reçues. La recherche étant principalement conduite auprès de ces cinq institutions, les manuscrits et imprimés de la Bibliothèque nationale, des Bibliothèques municipales de Lyon et de Chambéry, de quelques bibliothèques spécialisées – l'Institut Dolomieu, la Bibliothèque Conservatoire et Jardin Botaniques de la Ville de Genève, la Bibliothèque de l'École Normale Supérieure à Lyon, le Muséum d'Aix-en-Provence ou le Service Historique de la Marine à Toulon – et de toute bibliothèque universitaire possédant des fonds anciens livreront leurs inédits sur les acteurs de l'institution scientifique grenobloise ou témoigneront, par leurs titres, de l'évolution et de la production des sciences tout au long de la période étudiée. Au total, nous pouvons considérer que les cinq premières institutions possèdent toutefois l'intégralité des sources qui permettaient de mener à bien notre recherche.

Cette richesse des sources a dynamisé nos travaux : elle a rendu notre recherche particulièrement motivante et, souhaitons-le, fructueuse.

PARTIE I
LA MISE EN PLACE DU CABINET D'HISTOIRE
NATURELLE :
1773-1808

CHAPITRE UN LES ORIGINES

Le Muséum d'histoire naturelle de Grenoble est l'héritier d'un cabinet d'histoire naturelle créé en 1773 par les administrateurs de l'Académie delphinale et de la Bibliothèque publique de Grenoble. D'abord privée, cette institution devint ensuite départementale puis municipale et c'est en 1851 que le cabinet fut transformé en Muséum d'histoire naturelle. La vie du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble fut une succession d'adaptations aux évolutions de la vie des idées et des sciences au cours des 18^e et 19^e siècles. A sa naissance en 1773, le cabinet d'histoire naturelle reçut en héritage le legs des collections scientifiques du cabinet de curiosités des Antonins, cabinet rassemblé au cours du 17^e et du 18^e siècle par les savants de l'abbaye. Dès sa création, le cabinet de Grenoble reçut en dons deux autres cabinets proches des cabinets de curiosités du 17^e siècle qu'il intégra également : celui de Raby l'Américain, un négociant dauphinois ayant fait fortune aux Antilles, et celui du père Ducros, premier garde du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Evoluant du cabinet de curiosités au cabinet d'histoire naturelle, le cabinet de Grenoble absorba par la suite les collections minéralogiques de l'intendant Pajot de Marcheval et de quelques autres, ainsi que les nombreux dons des voyageurs tout au long de la première moitié du 19^e siècle jusqu'à se transformer, vers 1850, en muséum

d'histoire naturelle. Le propos de ce premier chapitre sera de tenter de répondre à l'une des questions que nous nous sommes posées en préambule : le Cabinet d'histoire naturelle fut-il une création spontanée ? Dans ce but, nous ferons le point sur les collections rassemblées en Dauphiné au 18^e siècle, avant sa création. Nous chercherons à déterminer, dans la position géographique de Grenoble, les éléments qui sont susceptibles d'avoir été favorables à la naissance du Cabinet d'histoire naturelle. Poursuivant notre recherche, nous repérerons les structures savantes capables, autour du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, de générer une dynamique favorable aux sciences.

1 - LES CABINETS DE CURIOSITES DAUPHINOIS

Deux historiens ont étudié les cabinets de curiosités, ou « Kunst-und Wunderkammern », pour reprendre la dénomination en allemand consacrée par les travaux de Julius von Schlosser en 1908 : Krzystof Pomian et Antoine Schnapper. Les Kunst und Wunderkammern virent leur apogée aux 16^e et 17^e siècles. Avec le développement des explorations et la découverte de nouvelles terres au 16^e siècle, bon nombre de princes, savants et amateurs de cette époque se mirent à collectionner les curiosités en provenance des nouveaux mondes. Les cabinets de curiosités étaient alors un résumé du monde où prenaient place des objets de la terre, des mers et des airs, du règne minéral, du règne végétal et du règne animal à côté des productions de l'homme. Krzystof Pomian a fixé à 1730 la date où les collectionneurs se sont détournés des médailles pour se consacrer aux coquilles et aux collections d'histoire naturelle. L'explication qu'il a donnée à la mode de l'histoire naturelle qui l'emporta sur celle des médailles et des antiques est d'ordre économique. Elle repose sur le fait que les antiques furent collectionnées surtout par les élites de l'argent – la cour – tandis que la mode de l'histoire naturelle fut véhiculée par les élites du savoir. Les antiques étaient beaucoup plus chères que les objets d'histoire naturelle et le haut prix des œuvres d'art aurait écarté tous ceux qui n'étaient pas assez riches et qui se seraient rabattus sur des objets de moindre prix : médailles, curiosités exotiques et spécimens d'histoire naturelle. Antoine Schnapper, quant à lui, a constaté que la mode des médailles était à son apogée sous Louis XIV. Elle connut ensuite l'éclipse constatée par Pomian, mais une véritable renaissance à la fin du 18^e siècle. Tous deux s'accordent pour relever l'attrait pour le bizarre, contenu dans les cabinets de curiosités. L'objectif des curieux n'était pas d'accumuler ou de répertorier la totalité des objets de la nature et des productions humaines, mais plutôt de proposer ce que la Nature avait de plus fantastique. En collectionnant les objets les plus étranges qui les entouraient, les curieux avaient la sensation de pouvoir saisir, de surprendre le processus de Création du monde. L'éclectique agencement de leurs cabinets de curiosités témoignait de leur goût pour les productions rares, prodigieuses ou singulières de la nature et de l'homme. Pomian et Schnapper s'accordent pour remarquer que cet attrait pour le bizarre a freiné la recherche et que le singulier n'a offert qu'un champ bien étroit à l'étude.

Le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble a été créé en 1773. En juin 1727, Dezallier d'Argenville publiait dans le *Mercur de France* une « Lettre sur le choix et l'arrangement d'un cabinet de curieux ». Il y dressait le portrait des cabinets de curiosités hérités du 17^e siècle. Dans sa présentation, il envisageait l'ensemble des curiosités, tableaux, gravures, dessins mais aussi livres, médailles, pierres gravées, pierres précieuses :

Minéraux, métaux, pétrifications, croissances de mer, bois rares, ouvrages de tour, armures, habillements étrangers, animaux, plantes et fruits rares, coquilles, bronzes et pièces antiques, droguier, herbier, momies, embrions, porcellaines (*sic*), cabinets de Chine, faïence émaillée, tableaux de pièces de rapports.

Dans sa description des cabinets de curiosités du début du 18^e siècle, Dezallier d'Argenville articulait bien la présentation des connaissances selon trois grands domaines, alors étroitement imbriqués : les lettres, les arts et les sciences. Plus tard, il précisa dans sa *Conchyliologie* que la bibliothèque de l'ancien cabinet du roi, avant sa réorganisation par Buffon², avait contenu « beaucoup d'armes, de raquettes, de lits et autres équipages de Sauvages ; divers habillements et plumages à l'usage des Indiens, différens squelettes d'animaux [...] ». En 1786, le savant genevois Louis Jurine proposait encore au père Ducros pour le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble les armes et les vêtements d'un Indien illinois, signe que les cabinets d'histoire naturelle de la fin du 18^e, dont celui de Grenoble, étaient encore proches des cabinets de curiosités du 17^e siècle.

C'est le père Ducros qui le premier fit l'historique du Cabinet³. Il cita tous les cabinets d'où était issu le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble : celui des Antonins, celui de Raby l'Américain et le sien propre⁴. Une caractéristique commune nous a permis de rattacher ces trois cabinets aux cabinets de curiosités du début du 18^e siècle dépeints par Dezallier d'Argenville : l'hétérogénéité de leurs collections. Les curieux qui les avaient rassemblées avaient réuni autour d'eux des minéraux, des fossiles, des instruments de chimie et d'astronomie, des costumes étrangers, des animaux, des coquilles, des bronzes, des monnaies, des droguiers et des momies. Le cabinet des Antonins avait été rassemblé de 1752 à 1761, celui du négociant grenoblois Raby d'Amérique au cours de ses voyages entre 1764 et 1779 et enfin celui du père Etienne Ducros, franciscain grenoblois, entre 1760 et 1806. En nous fondant sur les définitions de Krzystof Pomian et d'Antoine Schnapper, ainsi que sur la description des cabinets de curiosités par Dezallier d'Argenville, nous tenterons de montrer dans quelle mesure les trois cabinets dauphinois légués au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble pour en constituer les premières collections appartenaient bien encore aux cabinets de curiosités. Nous préciserons à quel moment de l'évolution des cabinets de curiosités au cours du 18^e siècle, ceux-ci furent créés. Nous déterminerons les caractéristiques qui unissaient ces trois cabinets et tenterons d'éclairer leurs différences : les collections que ces curieux avaient rassemblées étaient-elles de même nature ? Des collections différentes ne traduisaient-elles pas, chez ceux qui les avaient réunis, des origines différentes ? Qu'avaient en effet en commun des chirurgiens exerçant à l'intérieur d'un ordre puissant, un riche négociant et un franciscain bibliophile et ornithologue ? A la suite de Pomian et de Schnapper s'interrogeant sur les possibilités qu'offrirent à la recherche les collections contenues dans les cabinets de curiosités, la description très précise des trois cabinets dauphinois nous permettra de revenir, lors de développements ultérieurs, sur leur

² BUFFON (Georges Louis Leclerc, comte de, 1707-1788) : le célèbre naturaliste et écrivain fut nommé intendant du Jardin du roi (futur Muséum national) en 1739 ; auteur de l'*Histoire naturelle*, en 36 volumes (1749-1804).

³ DUCROS (le père Etienne, 1735-1814) : franciscain, bibliothécaire et premier garde du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble de 1775 à 1808, esthète et homme de sciences.

⁴ E. DUCROS, *Historique du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble*, (BMG).

difficile et lente intégration au sein des collections du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

1.1. Le cabinet de curiosités de l'abbaye de Saint-Antoine

L'Ordre des Antonins était présent en Dauphiné depuis le Moyen Age. Un édit royal de Louis XV en 1768 portant « suppression sur les ordres religieux ne comptant pas plus de 20 membres par maison religieuse » le condamna. L'Ordre fut supprimé en 1777, faisant obligation aux Antonins de « céder tous biens, immeubles, seigneuries et domaines » à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Le 25 septembre 1777, le dernier abbé, le bailli Jean Marie de Navarre, légua le cabinet de curiosités à la Bibliothèque publique de Grenoble avant la réunion des Antonins à l'ordre de Malte, prévue pour le 9 novembre 1777.

C'est sous l'abbatit d'Etienne Galland qu'avait été réuni, de 1752 à 1761, le cabinet de curiosités des Antonins. Le catalogue des livres de la bibliothèque fut rédigé par le chanoine Jacques Deschamps qui le dédia en 1761 à l'abbé Galland :

Embrassé d'amour pour les belles lettres vous avez, à grands frais et avec une application et un soin plus grands encore, rassemblé dans cette abbaye tout ce qui est susceptible d'éclairer les esprits et surtout de favoriser l'intérêt pour l'Antiquité.

La transmission de leur cabinet de curiosités, ce qu'il adviendrait de leurs livres et de leur médaillier avait toujours préoccupé les Antonins, comme en témoigne l'expressivité touchante de la préface figurant au catalogue de leur médaillier :

On n'a pas pu se dispenser de mettre en latin les inscriptions des médailles, mais on a pensé qu'il convenait de donner en français les petits précis des histoires pour la commodité de ceux qui auront soin du Cabinet et médaillier de l'Abbaye de St Antoine.

Précis très court de l'histoire romaine pour l'intelligence des médailles et des statues antiques :

Mon intention, en entreprenant cet ouvrage, n'a point été de me donner pour auteur d'une histoire romaine : tant d'habiles gens ont si bien traité et tellement épuisé cette matière, qu'il ne me conviendrait pas d'y revenir après eux. Mon dessein est simplement de jeter sur ce papier quelques traits principaux de la vie des rois, empereurs, impératrices et tyrans de cet empire du monde, afin de pouvoir satisfaire plus aisément la curiosité de ceux qui voudront apprendre quelque chose de plus, que le nom des médailles ou statues que je leur montrerai dans le Cabinet de l'Abbaye de St Antoine : mes vœux seront comblés et mon travail bien récompensé s'il peut être utile, ou procurer quelque satisfaction à ceux qui me succéderont dans cet emploi⁵.

Le cabinet occupait vraisemblablement le premier étage d'un bâtiment situé dans la basse-cour de l'abbaye, à proximité de la maison abbatiale, entre le chevet de l'église et le noviciat. Il renfermait alors 5.400 monnaies et médailles, 360 antiques dont une momie de femme, deux vases canopes en albâtre, des amphores, des bronzes antiques et des *naturalia* – ou choses de la nature – c'est-à-dire des collections d'histoire naturelle. Le tout était présenté dans de petits appartements en enfilade, ornés de boiseries, d'alcôves et d'un décor de gypseries ; ces pièces ouvraient au nord, sur le jardin « à fleurs » et, au sud, sur la cour intérieure ou basse-cour de l'abbaye. Le

⁵ *Catalogue du médaillier des Antonins, Musei Antonioni*, t. 3, 1752 (BMG).

catalogue dressé tardivement en 1841 par le conservateur du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, Scipion Gras, montre qu'à côté des monnaies, des médailles et des antiques, le cabinet de curiosités des Antonins contenait de riches collections scientifiques⁶. Celles-ci se composaient d'une importante collection de coquilles, témoignant ainsi de la conchyliomanie qui saisit les Antonins comme de nombreux curieux du 18^e siècle.

Les témoignages sur la beauté de l'abbaye et sur celle de son médaillier nous laissent deviner la richesse des collections scientifiques que ces savants léguèrent au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. La magnificence de l'abbaye était attestée au début du 18^e siècle par un manuscrit consacré à l'histoire de Saint-Antoine et conservé à la Bibliothèque de Grenoble. Dans ce manuscrit figurait en préambule un extrait du voyage en France de deux Bénédictins et de leur visite à l'abbaye en 1717. Les deux voyageurs témoignaient de la richesse des tableaux ornant le maître autel ainsi que tous les autels de l'abbaye et la sacristie⁷ :

Cette abbaye est assurément magnifique. L'église après la cathédrale de Vienne est la plus belle du Dauphiné : l'autel est d'un marbre noir accompagné de quatre belles figures de bronze d'un trait admirable. On conserve dans l'autel le corps de Saint Antoine, dans une belle chasse d'ébène couverte de lames d'argent. On dit que l'autel avec tous ses ornements a coûté six mille écus et assurément il les vaut bien. Le chœur est derrière l'autel dans le fond de l'église, orné de plusieurs tableaux de prix, aussi bien que tous les autels de cet auguste temple. La sacristie est fournie d'ornements et d'argenterie : on y garde aussi les saintes reliques [...]

Les deux bénédictins purent apprécier également la bibliothèque qu'ils jugèrent peu grande mais fournie de bons livres. Ils apportèrent leur témoignage sur l'art chirurgical pratiqué à l'abbaye de Saint-Antoine par les religieux. Ces savants s'étaient rendus célèbres en guérissant le mal des ardents, un fléau du Moyen Age dû à l'ergot du seigle qui empoisonnait le sang et provoquait abcès et gangrène. Les chirurgiens antonins amputaient à la scie. Pour prodiguer leurs soins aux pèlerins affluant tout au long des siècles à l'abbaye, ils utilisaient un onguent à base de plantes et de graisse de porc dont ils détenaient le secret et qui était appelé « baume saint Antoine ». Ils servaient à leurs malades une nourriture saine, substituant au seigle la viande de porc. Les frères utilisaient les plantes dans leur pharmacopée. Quatorze plantes entraient dans la composition du saint Vinage, breuvage particulier fabriqué par les frères de l'abbaye. A côté de l'apothicairerie, les Antonins cultivaient un jardin de simples où ils cueillaient les plantes sédatives, narcotiques ou aux propriétés vasodilatatrices destinées à soulager les souffrances des malades atteints du « feu saint Antoine ». C'est là qu'ils concoctaient les emplâtres et les décoctions utilisés dans leurs infirmeries :

Nous avons dit que les malades infects du feu Saint Antoine, avaient donné occasion à l'établissement de l'ordre, qui porte le nom de ce saint. Cette maladie ayant discontinué durant cent ans, avait commencé à se faire sentir depuis un an et les religieux avaient charitablement rouvert leurs hôpitaux formés depuis si longtemps aux pauvres misérables qui

⁶ Ce catalogue reprend les travaux faits en 1811 par Jean-François Champollion sur le contenu des collections égyptiennes et des spécimens d'histoire naturelle du cabinet des Antonins.

⁷ Le Saint Jérôme de Georges de La Tour, huile sur toile datant de 1639 environ et ayant appartenu à l'abbaye de Saint Antoine, se trouve aujourd'hui du musée de Grenoble (Saisie révolutionnaire, don de l'Administration départementale de l'Isère, 1799).

en sont attaqués. Nous y vîmes avec beaucoup de compassion une vingtaine, les uns sans pieds, les autres sans mains et quelques uns sans pieds et sans mains. Car on ne peut guérir ce mal qu'en coupant les membres auxquels il s'attache d'abord. Il y avait là un frère fort habile, qui n'en manquait aucun. Il nous fit voir les pieds et les mains coupés depuis cent ans, qui sont semblables à ceux qu'il coupait tous les jours. C'est à voir. Tout noirs et tout secs...

La richesse de l'abbaye fut confirmée quelques années plus tard par un mémoire du Révérend de l'abbaye sur son ordre. Dans ce mémoire de 1732, le Révérend Père Fornier, grand prieur de l'Abbaye de Saint-Antoine, transmettait la description détaillée de son abbaye, riche notamment du nombre considérable de tableaux de maîtres dans le goût italien, de magnifiques ornements et de beaux jardins à la française. Il présentait Saint-Antoine comme étant « une des plus belles abbayes de France ». Il dépeignait les Antonins comme un ordre soucieux de suivre la mode du 18^e siècle, remaniant, agrandissant et embellissant son abbaye, sacrifiant à un nouveau programme décoratif, reconstituant ainsi progressivement le trésor pillé pendant les guerres de religion. Depuis des siècles, on venait honorer les reliques du saint de l'Europe entière :

Plusieurs autres seigneurs ecclésiastiques et séculiers sont venus depuis et viennent tous les jours honorer les reliques de Saint Antoine avec un infinité de peuples de toutes les nations de l'Europe. On en a compté jusqu'à dix mille en l'année 1514. Seulement de l'Italie, sans les Allemands, les Hongrois, les Espagnols et les Français des provinces voisines qui étaient venus en plus grand nombre.

Les Antonins n'ont pas transmis d'inventaire précis des spécimens contenus dans leur cabinet de curiosités. C'est pourquoi seule la richesse de l'abbaye que nous venons de dépeindre laisse deviner celle de leurs collections. Les Antonins ont toutefois transmis le *Catalogue des livres du cabinet de curiosités*. Celui-ci est compris dans le catalogue du médaillier qu'ils donnèrent, avec le cabinet, à la Bibliothèque publique de Grenoble. Le catalogue est à l'image des collections contenues dans le cabinet. Il est composé essentiellement de livres d'histoire antique grecque et romaine, d'ouvrages de numismatique et d'égyptologie. Certaines des pièces contenues dans les collections des Antonins, et notamment les spécimens d'égyptologie, ont pu être collectionnées avant la formation du cabinet : lors de leur visite à l'abbaye en 1717, dom Martenne et dom Durand s'étaient vu offrir des statuettes antiques et un papyrus égyptien. Le catalogue contient les titres de 26 ouvrages in folio du 16^e et du début du 17^e siècle, avec pour sujet l'histoire romaine antique, l'histoire des rois et la numismatique antique. Il contient les titres de 22 ouvrages in quarto traitant de numismatique. Sur le plan scientifique, le catalogue livre également les titres de trois ouvrages traitant de sciences naturelles : *la Lithologie et la conchyliologie* de Dezallier d'Argenville éditée à Paris en 1742, *l'Orictologie* du même auteur à Paris en 1755 ainsi que sa *Zoomorphose ou représentation des animaux à coquilles* à Paris en 1757. Le catalogue révèle l'intérêt que les Antonins manifestèrent pour l'égyptologie avec *La Description de l'Égypte sur les mémoires de M. Maillet* par l'abbé Le Masenier à Paris, 1734. La bibliothèque des Antonins indique déjà la direction que prirent les recherches des savants grenoblois en minéralogie et celle des hommes de lettres comme Fourier et le jeune Champollion en égyptologie. Elle constitue la première clé vers les collections minéralogiques et les travaux en égyptologie du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Le catalogue des Antonins répond également bien au goût de l'époque où,

dans l'Europe entière, de riches cabinets de médailles et de curiosités s'étaient créés, aussi bien en Hollande qu'en Angleterre, dans l'Empire et en France après les guerres de religion. A l'époque, un médaillier joint à une belle bibliothèque était un signe extérieur de richesse apprécié des nobles et des princes⁸. Il est fort possible qu'Etienne Galland, qui avait visité en 1749 le cabinet de curiosités de l'abbaye Sainte-Geneviève à Paris, se soit inspiré de ce cabinet, car c'est au retour de son séjour qu'il décida de créer en 1752 le cabinet de curiosités de Saint-Antoine « à l'image » de Sainte-Geneviève en joignant, à la bibliothèque, un cabinet propre à l'étude des sciences.

Constitué de 1752 à 1761, le cabinet de curiosités des Antonins porte la marque de la première évolution qui affecta les cabinets de curiosités à partir de 1730, date à laquelle les collectionneurs qui s'étaient jusqu'à présent passionnés pour l'histoire sacrée et profane, se détournèrent des médailles pour se consacrer aux coquilles et aux collections d'histoire naturelle. Concernant les cabinets parisiens dont l'un d'entre eux inspira le cabinet de curiosités des Antonins, K. Pomian précise que pendant les années 1700-1720, 39% des collectionneurs s'intéressaient aux médailles, alors qu'ils n'étaient plus que 21% dans les années 1720-1750. Inversement, les objets d'histoire naturelle tels que les coquillages, les minéraux, les spécimens anatomiques et botaniques, qui ne représentaient que 15% des collections parisiennes dans les années 1700-1720, constituaient 21% dans les années 1720-1750 puis 39% dans les années 1750-1790. A Paris comme à l'abbaye de Saint-Antoine, ce fut désormais la nature qui à partir des années 1750 intéressa les collectionneurs. Le coquillage, symbole marin célébré dans la collection antonine, joua le rôle de médiateur vers les collections exotiques futures, comme l'attestent les travaux des savants puis des conservateurs grenoblois du 19^e siècle.

1.2. Les cabinets de curiosités grenoblois

Deux autres cabinets entrés par le biais de dons au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à la fin du 18^e siècle donnèrent à celui-ci, à ses débuts, l'aspect des cabinets de curiosités du début du 18^e siècle : celui de Raby l'Américain et celui du père Ducros. Joseph-Claude Raby, dit Raby l'Américain ou Raby d'Amérique, négociant né à Grenoble en 1719 et mort en 1779, il avait fait des études vraisemblablement au Collège des Jésuites de Grenoble, avant de partir aux Antilles vers 1740 pour rejoindre d'autres membres de sa famille. Il s'était enrichi à Saint-Domingue dans l'exploitation des propriétés caféières et sucrières et dans la vente de biens fonciers. Retiré des affaires et rentré à Grenoble en 1754, il jouissait en grand bourgeois de son immense fortune et était devenu l'un des douze premiers membres fondateurs de la Bibliothèque publique de Grenoble. Il en fut le premier secrétaire. Le père Etienne Ducros (1735-1814), franciscain, fut le premier garde du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble et en eut la responsabilité de 1775 à 1808. Les deux hommes étaient amis et partageaient la même passion pour les sciences naturelles. Ils firent don de l'intégralité des collections que contenaient leurs cabinets au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble afin d'en constituer les premières collections.

⁸ Médaillier : armoire renfermant des médailles dans les cabinets de curiosités puis dans les cabinets d'histoire naturelle du 18^e siècle.

1.2.1 Le cabinet de curiosités de Raby l'Américain

Les délibérations de la Bibliothèque publique révèlent, au décès de Raby l'Américain survenu en 1779, le refus de sa veuve de céder dans son intégralité en 1781 le cabinet que son époux léguait à la Bibliothèque publique. Ce refus nous donne l'occasion d'avoir la toute première description de ce qu'était à la fin du 18^e siècle le pêle-mêle du cabinet de curiosités d'un riche négociant grenoblois. Ce cabinet comprenait des livres et des « effets d'histoire naturelle », mais aussi une collection de monnaies que la veuve refusa de remettre, prétendant qu'elle lui avait été offerte par son époux, ainsi qu' « un modèle de frégate⁹ qui était suspendu au plancher du cabinet¹⁰, une lunette de longue vue [...], des coquilles et une petite armoire sculptée sur les quatre faces servant à renfermer les monnaies [...]». Le refus de la veuve de Raby de laisser partir le coquillier, le monétaire et son contenu¹¹, certains spécimens et instruments du cabinet, est révélateur de la valeur marchande de ces collections et du bon prix que la veuve avait espéré en retirer¹². Madame Raby contesta à la Bibliothèque publique le droit de recevoir un legs. Elle manifesta en revanche beaucoup d'impatience à être débarrassée du bric-à-brac de son époux.

L'inventaire après décès de Raby l'Américain montre que son cabinet de curiosités se situait à son domicile, rue Neuve à Grenoble, au deuxième étage de sa maison¹³. Depuis sa maison, Raby pouvait voir l'ancien collège de Jésuites qui abritait le cabinet d'histoire naturelle. La maison était spacieuse et confortable. Elle avait deux caves. Elle se composait de trois étages et d'une vaste soupenne. Il y avait un jardin attenant à la maison, une remise et une écurie. Les deux caves étaient bien pourvues de son vin de pays, de tonneaux et de bouteilles de Côtes du Rhône, de vin de Bourgogne et de Bordeaux blanc, mais aussi de vin d'Espagne et de Xérès. La maison se composait d'une cuisine à l'entresol, d'une salle à manger, d'une grande salle meublée avec goût – meubles en noyer, certains recouverts de marbre de la Porte de France, tables en bois dorés et en marqueterie, un trumeau au-dessus de la cheminée et deux grandes glaces ornant les murs, fauteuils recouverts de tapisserie, des lampes, un lustre, une pendule, des tableaux – donnant sur le jardin, et d'une antichambre où l'on rangeait le linge de maison « à la Venise ». La quantité de linge de maison – 70 paires de draps, 85 douzaines de serviettes, 107 nappes de Venise –, les quantités impressionnantes de vaisselles contenues dans les placards – seize douzaines d'assiettes de faïence de Strasbourg et de porcelaine –, la somptuosité de l'argenterie, les écuelles en or et en argent, les nombreuses cafetières, les services de

⁹ Il peut s'agir d'un canoë des Indiens d'Amérique, spécimen ornant fréquemment les cabinets de curiosités du 18^e siècle. Il peut s'agir également, comme l'accréditent le tour de sculpteur et les couleurs retrouvés dans le cabinet de Raby, de la sculpture d'une *Petite Frégate* (*Fregata minor*), oiseau marin de la famille des frégatidés vivant à Hawaï et dans les mers tropicales, au plumage sombre, aux longues ailes, à la queue fourchue, au bec long et crochu.

¹⁰ Nous précisons que le *plancher* désignait au 18^e siècle aussi bien la partie basse que la partie haute d'une salle. Ici, le plafond du cabinet de curiosités de Raby.

¹¹ Monétaire : armoire renfermant des monnaies dans les cabinets de curiosités.

¹² Le médaillier sculpté provenait de l'abbaye de Saint-Antoine. Il avait été offert à Raby par les directeurs de la bibliothèque en remerciement du legs que celui-ci faisait à la Bibliothèque de Grenoble.

¹³ *Inventaire de la succession de Raby* (ADI).

verres et les carafes sont autant de marques de la richesse du maître de maison et du train de vie mené par celui-ci.

Le jardin était cultivé « en parc », indice révélateur de la présence à Grenoble de jardins dans lesquels on cultivait des plantes exotiques. Les Dolle, parents de Raby, étaient connus à Grenoble pour la magnificence de leurs jardins dans lesquels ils cultivaient les plantes et les arbres antillais envoyés pour eux de Saint-Domingue. Raby disposait en ville d'un jardin privé, vraisemblablement carré et divisé en quatre parties, cultivé comme savaient le faire les jardiniers grenoblois, c'est-à-dire comme les jardins botaniques du 17^e siècle. Il y avait un pigeonnier dans le jardin et c'est là que Raby stockait ses liqueurs de pays et son « café des Isles ». Le premier étage était occupé par la chambre de Mme Raby et son cabinet de toilette. Au second étage se tenait la chambre de Raby donnant sur la rue, son cabinet de toilette sur l'arrière, la bibliothèque et le cabinet de curiosités.

La chambre de Raby était meublée à la spartiate – un simple lit en noyer à roulettes, un bureau en noyer, une petite table, un bureau à cylindre – mais c'est là qu'il travaillait à ses manuscrits et préparait ses voyages d'affaires. Dans son bureau à cylindre « en marquetterie avec secret et tiroir », on retrouva le plan de Paris, celui de Londres, le contenu de son monétaire – des pièces en or, argent et cuivre venant de Naples, des pièces d'argent de Constantinople, des louis de France, des vieilles monnaies et des monnaies en cours rapportées de ses voyages en Espagne – et les bijoux dont certains avaient été achetés lors de son voyage en Hollande. Dans sa commode se trouvaient ses bas de soie, les cols en mousseline et les boutons de manchette en or massif, presque tous rapportés de ses voyages. Sa chambre était conçue pour recevoir les visiteurs de la bibliothèque et du cabinet – des fauteuils, des chaises.

La bibliothèque attenante occupait une chambre et les collections d'histoire naturelle une galerie vitrée « donnant sur le levant », conduisant à la bibliothèque. L'intégralité de ses collections se composait de livres et de manuscrits, d'un médaillier, d'un coquillier que l'inventaire décrivit tour à tour, et diverses autres collections d'histoire naturelle ne figurant pas à l'inventaire mais que nous avons pu reconstituer. L'inventaire de la maison se fit en présence des directeurs de la Bibliothèque publique de Grenoble – Ducros et Gagnon¹⁴ – héritiers pour la Bibliothèque d'une partie des biens de Raby, de sa veuve, de son neveu Dolle et de Bovier, fils de l'avocat grenoblois Gaspard Bovier, l'ami et exécuteur testamentaire du défunt¹⁵. Le legs fait à la Bibliothèque publique ne concernait qu'une partie de la bibliothèque, le médaillier et le coquillier dans leur intégralité, un de ses portraits¹⁶. Les directeurs connaissaient déjà certainement très bien le contenu des collections de Raby et avaient retenu les livres et le médaillier pour la bibliothèque de Grenoble et

¹⁴ GAGNON (Henri, 1728-1813) : médecin, notable grenoblois, grand-père de Stendhal, secrétaire perpétuel de l'Académie delphinale.

¹⁵ Par un codicille, Raby destinait également une somme pour servir de rente à l'enfant à naître de sa maîtresse et une somme pour celle-ci, Anne Ribau.

¹⁶ « Je donne et lègue à la Bibliothèque de cette ville, quand elle sera constituée légalement par lettres patentes et bien assurée au public, tous mes livres, manuscrits littéraires, cartes géographiques, instruments de science, effets d'histoire naturelle, mon monétaire et un de mes portraits si Messieurs les Directeurs paraissent le désirer. [...] Je crois [mon testament] équitable, juste, sage et raisonnable. Je désire beaucoup qu'au moment de ma mort, tous ceux qui y ont droit puissent en être contents. Que la concorde et la paix règnent chez moi après moi. Voilà mon dernier vœu ».

le coquillier pour le cabinet d'histoire naturelle. Mais d'autres collections appartenant à ce cabinet de curiosités avaient déjà dû rejoindre le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble du vivant de Raby et y être stockées. Durant les trois jours que dura l'inventaire et devant l'obstination de la veuve à conserver certaines collections de valeur de son époux, Ducros et Gagnon restèrent muets, et l'inventaire n'en fit donc pas état. Il nous a fallu en trouver la trace ailleurs.

La bibliothèque de Raby occupait une chambre. Elle était équipée de « trois corps de tablettes en noyer garnies en grand carreaux de verre » au-dessus desquelles se trouvaient vingt-deux statues en plâtre. Il y avait également dans la salle de cette bibliothèque deux tables, un buffet, un petit bureau renfermant un buste de Montesquieu et un autre bureau en noyer. A côté de la bibliothèque, se trouvait un placard avec les effets de chasse de Raby, ses carnassières, ses gibecières et ses fusils. Concernant le contenu de la bibliothèque, nous avons évalué à 233 titres, soit 742 volumes le nombre de livres qui furent légués à la Bibliothèque de Grenoble. Edmond Maignien, bibliothécaire à la Bibliothèque de Grenoble au début du 20^e siècle, rajoute à ce décompte les 406 volumes qui furent vendus au titre de doubles par Ducros, ce qui porterait à plus de 1.148 le nombre total de volumes contenus dans la bibliothèque de Raby (il ne légua pas les 29 volumes de son *Encyclopédie* à la Bibliothèque de Grenoble mais à un de ses parents). Les titres que nous connaissons sont donc les seuls titres conservés par le bibliothécaire Ducros, retenus prioritairement quand il s'agissait d'ouvrages scientifiques – ces derniers étaient chers et figuraient en très petit nombre dans la bibliothèque de Mgr de Caulet.

A la lecture du catalogue dressé lors de l'inventaire, quelques tendances se dessinent néanmoins. Il s'agissait bien là de la bibliothèque d'un négociant, intéressé essentiellement par la vie économique et ses affaires, d'un ancien planteur versé en agronomie. S'il possédait les œuvres de Voltaire, *la Jérusalem délivrée* du Tasse, *les Lettres persanes* de Montesquieu, l'œuvre de Corneille et celle de Rousseau, les besoins de son négoce le poussèrent plutôt vers les dictionnaires de langue (l'anglais, l'italien) et les ouvrages de géographie (l'Angleterre, Londres, la Suisse, Lyon, l'Italie, l'Amérique). Ce n'est qu'après en avoir appris la langue et étudié les cartes géographiques que Raby s'intéressait à l'histoire des pays où l'avaient conduit ses voyages : histoire de l'Angleterre, de Genève, de l'Amérique et de Saint-Domingue, des Indes occidentales. En ce qui concerne la France, il eut une certaine affection pour l'histoire du Dauphiné (il possédait entre autres *la Petite histoire de Dauphiné* par Chorier) et celle de Lyon. La bibliothèque de Raby n'était pas luxueuse. Elle était pratique. On y trouvait le *Conseil pour former une bibliothèque*, un des grands desseins de l'élite grenobloise de ce dernier quart de siècle. C'était la bibliothèque d'un amateur de voyages, comme le montrent les titres *Voyage de Bougainville* et son supplément, *Voyage au Cap de Bonne Espérance*, *Voyage autour du monde*, *Second voyage de Cook*, auxquels s'ajoutaient « huit rouleaux de quarts géographiques ».

C'était aussi la bibliothèque d'un naturaliste et d'un amateur de physique : il possédait les 31 volumes de *l'Histoire naturelle* de Buffon ainsi que d'autres titres en histoire naturelle, l'œuvre du minéralogiste Romé de l'Isle, auteur de la loi de la « constance des angles » des cristaux, en deux éditions différentes, des ouvrages de médecine, des livres sur les animaux, mais aussi des ouvrages de mathématiques et d'autres sur l'utilisation des instruments des cabinets de physique. A côté du voyageur négociant, on découvre le voyageur rêveur – *les Contes des mille et une nuits*, *Robinson Crusoe* - ainsi qu'un Raby amateur de musique et de théâtre (il avait suspendu des lunettes d'opéra dans ses collections minéralogiques) et qui, si l'on en juge par ce catalogue, aurait aimé vivre la vie aventureuse d'un comédien. Parmi les ouvrages de religion figuraient deux bibles protestantes qui l'accompagnèrent probablement dans son voyage à Londres et en Hollande au cours duquel il visita des temples et assista à des offices religieux. D'autres ouvrages, fort nombreux, de théologie et de philosophie sont en rapport direct avec les manuscrits dont il fut l'auteur, ceux qu'il a copiés ou rassemblés pour les faire circuler.

En plus des imprimés, la bibliothèque de Raby comprenait également 4 manuscrits ainsi que 181 cahiers divers et petites brochures¹⁷. Travaux maçonniques, écrits d'économie politique ou scientifiques, ces manuscrits étaient le reflet de l'athéisme militant et de l'intérêt que portait aux voyages cet ami des encyclopédistes. Nous donnons la liste des principaux titres de ces manuscrits, telle que nous avons pu la reconstituer et tels qu'ils figurent à la Bibliothèque de Grenoble : *Journal pour mon voyage de Provence et d'Italie* (1764) ; *Essai historique et critique sur les trois plus fameux imposteurs : Moïse, Jésus, Mahomet* (1768) ; *Lettres politiques et critiques sur des principes économique pour la France d'un voyageur à un de ses amis à Bordeaux* (1770) ; *Recherches sur l'origine et sur la nature de l'âme et sur l'existence de Dieu* (1770) ; *Journal de mon voyage en Oisans* (1774) ; *Journal d'un voyage à Bordeaux, à Londres, en Hollande* (1775) ; *Lettres critiques et philosophique d'un bonze chinois à un Docteur en Sorbonne* (1776-1777). Un médaillier était joint à la bibliothèque. Les goûts de numismate de Raby se retrouvent dans le contenu de son catalogue – *Traité des monnaies* ou encore *Numismata imperatorum* – comme d'ailleurs tous les thèmes développés dans son cabinet de curiosités : médailles, voyages et découvertes, coquilles et minéralogie, règne animal, instruments d'optique. Le catalogue de la bibliothèque de Raby résumait à lui seul le contenu de ses collections. Les ouvrages sur l'Amérique étaient en relation avec la collection de coquilles qu'il avait rassemblée lors de ses transactions aux Antilles ; les ouvrages sur la Suisse et l'Italie étaient liés directement aux collections de fossiles de Suisse, du Piémont et d'Italie ; ceux sur l'utilisation du microscope et ses traités de mathématiques avec ses instruments de physique. La double orientation de ses collections, essentiellement exotiques mais aussi alpines, est confirmée par la lecture de ses manuscrits dans lesquels il a dépeint tout à la fois l'Amérique du Nord, les Antilles, l'Afrique du Nord mais aussi les Alpes, avec le Dauphiné, la Savoie et Genève. Dans la bibliothèque de Raby l'Américain étaient également exposés des instruments de physique ajoutés aux instruments de

¹⁷ Certains textes de Raby ont été publiés et présentés par Françoise Weil, docteur ès lettres et conservateur honoraire des bibliothèques : J. RABY, *Bréviaire philosophique (1760-1770)* ; *Journal pour son voyage de Provence et d'Italie (1764)* ; *Journal d'un voyage à Bordeaux, à Londres et en Hollande (1775)*, Paris, Champion, 2004.

navigation de ce curieux : « un microscope solaire, un étui de mathématique garni d'une boussole, un piédestal, un globe céleste aux pieds posés sur quatre colonnes dorées et noires en bois, une sphère, un miroir optique ». Le microscope devait faire partie des instruments d'optique composés d' « un sextan, un octan et trois microscopes solaires » – que le voyageur avait repérés à Londres chez l'opticien « George Adam, à l'enseigne de Tycho Brahé », et qu'il s'était promis de commander dès son retour à Grenoble. La frégate et le tour qui avait servi à sculpter les socles sur lesquels reposaient les oiseaux naturalisés ornaient sa bibliothèque, dans la plus pure tradition des cabinets de curiosités héritée de la Renaissance.

Si la description de la bibliothèque ne sembla pas poser de problème aux clercs de notaire chargés de l'inventaire, on peut s'amuser au passage en la lisant, de l'effroi qui sembla les saisir à la découverte du cabinet qu'ils commencèrent à appeler « coquillier », puis qu'ils désignèrent d'un terme plus vague et englobant de « Cabinet Galerie », préférant ainsi le localiser plutôt que le définir. La galerie vitrée du second étage était équipée de quatre corps de rayonnages, le dernier avec tiroirs, auxquels s'ajoutaient deux autres corps faits uniquement de tiroirs. Les trois premiers corps étaient entièrement recouverts de coquilles et de coraux blancs et rouges constituant ainsi le « coquillier », auquel Raby n'avait pas hésité à joindre un perroquet de Java et deux passereaux d'Afrique au plumage noir et blanc. Le quatrième corps contenait une partie de la collection minéralogique, des bouteilles renfermant des poissons, une queue de raie, des oiseaux mouches et une tête de méduse, des bocaux avec des fruits d'Amérique, mais aussi des noix de coco, « un flacon à poudre des Nègres¹⁸ », une lunette de longue vue garnie d'ivoire et une lunette d'opéra. Les cristaux de différentes couleurs – noirs, verts – composaient le quatrième corps de rayonnages avec dessous, rangés dans des tiroirs, les fossiles marins, les bois pétrifiés, différents bois et fruits d'Amérique, des morceaux de canne à sucre, ses pinceaux et ses couleurs pour travailler sur ses collections. Les deux derniers corps entièrement faits de tiroirs terminaient sa collection minéralogique. La première partie était réservée aux pierres fines – 20 camées¹⁹ –, aux coquillages – 24 buccins²⁰, 11 porcelaines²¹, 20 « turbins²² » – et aux fossiles marins rangés dans une petite boîte. La dernière partie était consacrée aux minéraux du Dauphiné – charbon de La Motte d'Aveillans, minéraux d'argent des mines d'Allemont et géodes²³ de Meylan, près de Grenoble. Une esquisse de systématique semble avoir vaguement présidé à l'organisation de ces collections – d'abord les coquilles, ensuite les minéraux – mais ce sont surtout les couleurs, la recherche d'esthétique et la théâtralisation des objets qui ont guidé le « classement » de Raby : contre toute attente, dans le dernier tiroir affecté à la minéralogie du Dauphiné se cachait un crocodile naturalisé.

¹⁸ Sans doute une poudre médicinale ou un aphrodisiaque.

¹⁹ Camée : pierre fine que l'on sculpte en relief pour mettre en valeur ses couches diversement colorées.

²⁰ Buccin : coquille en forme de trompette d'un gros mollusque gastéropode marin.

²¹ Porcelaine : mollusque logé dans un coquillage univalve.

²² Turbin ou turbine : coquillage en forme de toupie.

²³ Géode : masse pierreuse sphérique ou ovoïde, creuse, dont l'intérieur est tapissé de cristaux.

Il est très difficile aujourd'hui de trouver la synonymie des spécimens décrits dans l'inventaire après décès de Raby. L'orthographe des employés, qui écrivaient vraisemblablement sous la dictée du père Ducros présent à l'inventaire, est parfois hésitante et les noms des spécimens décrits se sont perdus : « arches de Noé, huîtres hirondelles, cœurs de bœuf, jambonneaux, gâteaux feuilletés, parures de Neptune, cerveaux de Neptune, manchettes de Neptune » ou « conques de Vénus ». Toutefois, les manuscrits des voyages de Raby étant liés au contenu de ses collections minéralogiques, ils peuvent apporter, aujourd'hui encore, une aide précieuse à la détermination des collections minéralogiques de Raby. On retrouve par exemple dans ses collections les minéraux – des cristaux, des mines d'argent – qu'il fit transporter à Grenoble au retour de son *Voïage en Oisans* aux mines d'Allemont. On retrouve également les coquillages rapportés de ses voyages à l'étranger : ainsi, « un petit cadre de fleurs faites avec des coquilles » révèle la présence dans son cabinet de curiosités des fossiles d'Afrique qu'il acheta à Amsterdam, lors de son *Voyage à Londres et en Hollande* dans les boutiques d'histoire naturelle :

J'ai acheté deux fleurs de 7 ans d'Afrique pour un florin, un scorpion pour un florin, et un canot coquille pour un florin.

L'inventaire montre la part importante de coquilles d'huîtres contenues dans ses collections, ce que confirme le manuscrit de son journal de voyage à Londres en 1775. Ces collections étaient si importantes que Raby en offrit au British Museum, espérant quelque spécimen en échange :

Ils sont mal en huitres. J'y ai déposé deux petites huitres epineuses, trois gateaux feuilletés, deux concas mediocres, une geode jolie, et on ne m'a rien donné ni offert.

Depuis la « Galerie » de Raby, on pouvait également accéder par une trappe à un grenier dans lequel il remisait des barils remplis de café, toutes sortes de denrées rapportées « des Isles » ainsi que le blé et les productions de sa ferme²⁴.

A ces collections décrites par l'inventaire, il faut ajouter celles données par Raby de son vivant pour le cabinet d'histoire naturelle, vraisemblablement pour débarrasser son épouse d'une partie de son bric-à-brac : des vêtements et armes d'Indiens. Les vêtements d'Indiens ne furent répertoriés qu'à l'avènement du Muséum en 1841. S'ils sont difficilement repérables aujourd'hui dans les réserves du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble, ils font intellectuellement partie de la *Collection ethnologique Raby*. Le cabinet de curiosités de Raby comprenait donc également des collections péruviennes et mexicaines : du Pérou, Raby avait rapporté un arc, un carquois et des flèches empoisonnées au curare – « carquois renfermant des flèches trempées dans le suc du mancenillier, arbre très vénéneux » ; du Mexique, il avait rapporté « un ornement en plumes d'oiseaux, deux tabliers de filament d'écorce d'arbre, un panier en paille, ouvrage des sauvages de l'Amérique ». Encore accrochés aux murs du cabinet avant la maladie de Raby, l'arc, le carquois, les flèches et l'ornement en plumes d'oiseaux devaient en parfaire le décor. On peut penser à ces gravures du 18^e siècle qui montrent les propriétaires de musées privés,

²⁴ Raby possédait une propriété agricole à Herbeys, dans les environs de Grenoble, qu'il faisait exploiter. On y cultivait le blé et la vigne. La propriété comprenait de grandes parcelles labourables, des noyeraies et des vergers.

revêtus d'un costume exotique de leurs collections, faisant les honneurs de leur cabinet de curiosités à leurs visiteurs. La maison et l'organisation du cabinet de Raby se prêtaient à ce type de visite et il n'est pas impossible d'imaginer Raby, revêtu de ses plumes d'Indien, montrant ses collections à ses amis Ducros et Gagnon.

Enfin, le nombre d'animaux naturalisés contenus dans le cabinet devait être considérable, en raison des efforts, de la durée et de la fatigue occasionnés par leur transport : nous avons pu lire dans la comptabilité du père Ducros, au titre des dépenses pour le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble en 1781, qu'il avait fallu engager deux personnes une journée entière pour vider le cabinet de Raby de ses animaux naturalisés et les transporter. L'inventaire confirme la présence de l'animal emblématique des cabinets de curiosités : le crocodile.

La double orientation des intérêts de Raby, d'abord exotique puis dauphinoise, ne se trouve pas seulement représentée par les collections contenues dans son cabinet de curiosités. C'est toute la maison de Raby qui parle de son amour des voyages et du regard qu'il porte, en retour, sur les richesses de sa province natale : il a marié dans ses caves les meilleurs crus à son petit vin de pays, les denrées exotiques à ses récoltes de blé, les tissus d'Italie ou d'Angleterre à ses meubles en noyer et jusque dans son pigeonier, il a caché le meilleur « café des Isles » à côté de ses liqueurs des Alpes.

En naturaliste connaisseur, Raby appréciait les collections complètes des cabinets bien organisés, mais préférait par-dessus toutes celles qui offraient un « fort joli coup d'œil ». Pour l'arrangement d'un cabinet, sa démarche de naturaliste se doublait d'une certaine recherche esthétique. Lors de ses visites aux cabinets étrangers, Raby affectionnait particulièrement ceux qui étaient encore organisés comme les anciens cabinets de curiosités : il appréciait notamment les spécimens suspendus au plafond. Il formula par exemple des regrets quant à la nudité des plafonds du cabinet d'histoire naturelle du British Museum :

Les plafonds sont nuds, on se contente de mettre sur les corniches les grosses pieces : encor sont-elles assés éloignées du plafond.

Il apprécia en revanche l'escalier « garni d'un très gros caïman qui, suspendu dans le milieu, en occup[ait] diagonalement toute la longueur ». Nous avons pu déduire de ses commentaires que le plafond de son cabinet de Grenoble devait être entièrement garni de spécimens, ce qui nous est confirmé par les délibérations de la Bibliothèque de Grenoble. Il faut alors imaginer le cabinet de curiosités de Raby l'Américain disposé de la façon suivante avec, au deuxième étage de sa maison, dans la galerie conduisant à la bibliothèque, la collection de coquilles dans son *coquillier*²⁵, les fossiles, le perroquet et les animaux naturalisés sur les rayonnages, posés sur leurs socles sculptés ; les fruits dans des bocal, les poissons et les oiseaux-mouches dans des bouteilles, les minéraux rangés dans des boîtes au fond des tiroirs, le modèle de frégate et la lunette de longue vue suspendus au plafond, le plafond couvert de spécimens, les parures et les armes d'Indiens accrochés aux murs, les objets

²⁵ Coquillier : armoire renfermant des coquilles dans les cabinets de curiosités puis les cabinets d'histoire naturelle du 18^e siècle.

ethniques sur des étagères et les instruments d'optique sur les tables. Au bout de cette galerie se trouvait une salle aux murs recouverts par des centaines d'ouvrages disposés dans les rayonnages en noyer formant sa bibliothèque ; au-dessus de la bibliothèque, vingt-deux statues en plâtre ; dans la salle trônait le beau *médailleur* sculpté des Antonins renfermant, avant la maladie de Raby, sa collection personnelle de monnaies. Tous ces objets étaient exposés avant 1779 dans la maison de la rue Neuve (actuelle rue Voltaire) à Grenoble, dans le cabinet de curiosités de Raby d'Amérique. Ils étaient le fruit des voyages du négociant et prouvaient la fascination qu'avait exercée sur ce Dauphinois la mer.

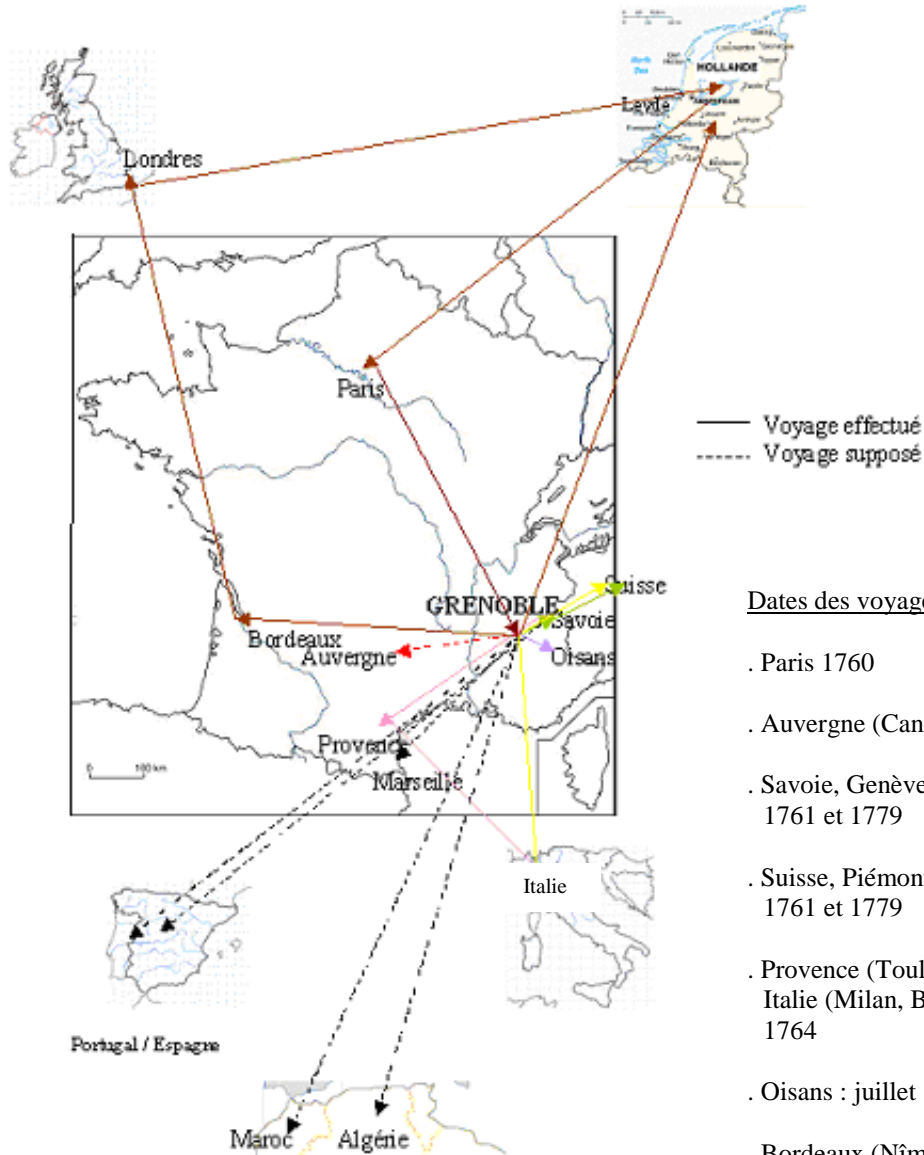
Les voyages de Raby de 1740 à 1779 : cartes élaborées d'après les manuscrits de ses relations de voyages et les collections de son cabinet de curiosités :

Carte n° 1 : Raby en Amérique (1740-1754)



Déplacements de Raby et zones de provenance de ses curiosités naturelles.

Carte n° 2 : Les voyages de Raby de 1760 à 1779



1.2.2 Le cabinet de curiosités du père Ducros

Les papiers personnels du père Ducros ne nous ont pas livré la date à laquelle celui-ci commença ses collections. Sa biographie n'en fait pas état non plus. Le père Ducros naquit à Grenoble en 1735. La vente de la première partie de ses collections au cabinet d'histoire naturelle de Grenoble s'effectua en 1775. Il avait alors quarante ans. On peut donc dater approximativement à 1760 la date à laquelle il commença ses collections. Cette date correspond à la fin des ses études à Dijon et à son retour pour une installation définitive à Grenoble. Le père Ducros céda la dernière partie de ses collections en 1806, peu avant son départ à la retraite : 1760-1806 seraient ainsi la date de la création de son cabinet de curiosités et celle de l'achèvement de la constitution de ses collections.

Une description du cabinet d'histoire naturelle vendu par Ducros au Cabinet de Grenoble permet de rattacher les collections qu'il céda aux anciens cabinets de curiosités. Les délibérations de la Bibliothèque publique de Grenoble nous livrent en effet la vente par le père Ducros le 5 mai 1775 de ses plâtres et d'« un crocodile de la plus grande espèce empaillé » ainsi que de tout ce qui composait son cabinet. Le père Ducros vendit également le 12 juillet 1775 sa collection ornithologique, afin de se constituer une rente viagère. A ces deux legs de 1775, le père Ducros en joignit un dernier, daté de 1806, et qu'il fit avant de partir à la retraite. Il le destinait nommément au Cabinet d'histoire naturelle : le père Ducros donnait à nouveau des plâtres et les armoires vitrées dans lesquelles il avait rangé ses collections d'histoire naturelle. Ce dernier « traité », tardif et destiné au Cabinet d'histoire naturelle, nous montre bien le lien que le père Ducros faisait entre les œuvres d'art et les collections d'histoire naturelle. Il nous prouve que le père Ducros n'avait sans doute jamais cessé de collectionner dans l'esprit des anciens cabinets de curiosités. Il eut toute sa vie la passion de la collection. Agé et à la retraite, il essayait encore par tous les moyens de s'entourer d'œuvres d'art, et il écrivait en 1808 à ses amis les frères Champollion à Paris pour leur demander de lui rapporter « du tissu d'ameublement » afin de décorer sa chambre d'amis à la campagne, mais aussi et surtout « des livres et des tableaux ». Il les tenait informés des « bustes en terre cuite » qu'il allait acquérir pour sa maison mais aussi « des figures de marbre » dont il allait orner son jardin, dans le goût des plus beaux jardins botaniques privés de Provence :

Tâchez l'un et l'autre par vos complaisances, à me procurer des jouissances dont les fleurs couvrent le chemin du tombeau [...]²⁶.

Le père Ducros ne collectionnait pas seulement les animaux naturalisés, les minéraux et les livres. Il était également peintre et sculpteur. Dans ses moments de loisirs, il moulaient de petits médaillons en plâtre représentant les hommes illustres de toutes les époques qu'il offrait à ses nombreux amis. Il en recevait d'autres en échange. Il avait peint son propre portrait²⁷. Le cabinet de curiosités qu'il avait rassemblé dans sa jeunesse et dont nous avons tenté de recomposer l'ensemble, devait comprendre essentiellement le grand crocodile empaillé, vraisemblablement d'autres espèces exotiques et une bibliothèque composée de livres scientifiques, mais aussi ses plâtres, la collection ornithologique d'oiseaux de la province du

²⁶ E. DUCROS, *Lettre à Champollion-Figeac*, 30 avril 1808 (ADI).

²⁷ Ce portrait en miniature du père Ducros peint par lui-même a été par la suite dessiné par Jay, fondateur du Musée de Grenoble, et reproduit par Cassien : *Lithographie de Cassien* (BMG).

Dauphiné dont il avait monté lui-même les peaux, et des minéraux qu'il avait rapportés de ses voyages scientifiques ; oiseaux et minéraux étaient rangés dans des armoires vitrées qu'il avait coutume de fermer avec des rideaux faits dans de vieux draps, afin de ne pas altérer la couleur des plumes des oiseaux ; à cela devaient s'ajouter quelques tableaux, des sculptures ou œuvres d'art dont il avait toujours aimé s'entourer, les instruments de laboratoire avec lesquels il réalisait ses expériences chimiques et le matériel dont il se servait pour monter les oiseaux. Sa comptabilité personnelle montre certaines similitudes avec celle du cabinet. À côté de ses dépenses alimentaires ou vestimentaires (le père Ducros était très élégant), on y retrouve les dépenses occasionnées pour du matériel servant à naturaliser les animaux de ses propres collections, à monter ses oiseaux en peaux et à les entretenir, à nettoyer ses minéraux : « de l'esprit de thérebentine, du camphre, du soufre, des verres de Givors » de deux tailles différentes, « de la poix, de la résine, du tabac, de l'alun pulvérisé, de la cire, des drogues en pots pour empailler les oiseaux, du fil, de la ficelle, du fil de fer », « des clous, une poulie, des vis, une charnière », « du papier, de la colle, de la céruse pour la couleur, une provision de verres noirs et autres yeux de couleur pour les oiseaux » et encore « de l'eau forte pour nettoyer les coquillages et les cristaux ». Tout ce matériel « d'anatomie » nécessaire à l'ornithologue mais aussi les instruments de physique propres au chimiste devaient accompagner les collections qu'il léguait au cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

Un siècle avant lui, Paul Constant, apothicaire à Poitiers en 1609, possédait lui aussi un crocodile dans son cabinet de curiosités. Il lui accordait beaucoup d'importance et le citait en premier en faisant visiter à son lecteur ce cabinet. Le crocodile avait été au 17^e siècle l'ornement indispensable des cabinets de curiosités et il figurait encore dans celui du père Ducros, légué au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble en 1775.

Plusieurs constats peuvent alors être faits pour l'étude des cabinets de curiosités dauphinois : sur les trois cabinets que nous avons dépeints, seul celui des Antonins ressemblait au cabinet d'un prince. Créé en 1752, il était le fruit de toutes les évolutions de la curiosité depuis le 17^e siècle, rassemblant tour à tour des antiquités, des monnaies, puis des coquilles et des spécimens d'histoire naturelle. Les curieux qui l'avaient réuni étaient suffisamment puissants pour collecter des antiquités. Leur cabinet connut également l'ultime phase de redéploiement, où les coquilles et les collections d'histoire naturelle furent préférées aux monnaies. Celui de Raby – ou du moins les premières collections qu'il rassembla – fut constitué entre 1745, date à laquelle il partit en Amérique, et 1764, date à laquelle il commença à rédiger son premier journal de voyage. Ce cabinet est typique des voyages qui avaient fait suite aux explorations et à la découverte des nouvelles terres. Il est marqué également par le regain de faveur de la fin du 18^e siècle pour les médailles. Celui du père Ducros était le plus modeste des trois mais il tentait encore, dans le 18^e siècle finissant, d'unir le goût des œuvres d'art à celui de l'histoire naturelle. Les trois cabinets témoignent du goût des curieux de la seconde partie du 18^e siècle pour les sciences naturelles : ceux-ci avaient réuni à l'intérieur de leurs cabinets de curiosités d'importantes collections d'ouvrages scientifiques, d'instruments de physique et de spécimens d'histoire naturelle, minéraux et animaux.

L'organisation même des cabinets de curiosités qui permettait à l'intérieur de toute collection l'introduction de spécimens révélant le goût pour le bizarre des

curieux qui les avaient rassemblés – songeons notamment aux momies des Antonins – ou celle de spécimens exotiques – comme les crocodiles naturalisés ou les plumes d’Indien de Raby –, fut la limite qui fit obstacle à la totale intégration de ces collections par le cabinet d’histoire naturelle. Les cabinets de curiosités étaient en effet divisés selon les trois règnes minéral, végétal et animal mais ils offraient également l’originalité de contenir deux catégories supplémentaires : celle des *artificialia*, consacrée aux arts appliqués, et celle des *scientifica* qui présentaient les instruments scientifiques de mesure de l’espace et du temps. Sauf si le collectionneur manquait de place, les collections telles que celles formées par les armes de parade, les tapisseries et le mobilier, les sculptures antiques et les tableaux n’étaient pas séparées du reste du cabinet. Un dernier genre, celui des *exotica*, échappait à ce classement et traversait les trois ordres ainsi que la catégorie des *artificialia* : ainsi, explique l’historien allemand Horst Bredekamp, si un cabinet de curiosités présentait le thème des animaux naturalisés, son collectionneur n’hésitait pas à glisser dans la collection quelques animaux exotiques. Paradoxalement, deux mots peuvent caractériser les cabinets de curiosités tels que les a étudiés Adalgisa Lugli, historienne de l’art italienne : unité et universalité. En dépit d’un apparent désordre, le collectionneur du cabinet de curiosités poursuivait l’idée de rassembler dans son musée un échantillonnage du monde qu’il avait placé tout autour de lui « de façon à pouvoir combiner [ses collections] et les embrasser du regard ». Il avait organisé son musée comme un théâtre et montrait à ses visiteurs le spectacle de l’univers. Seul l’œil du visiteur pouvait recréer l’unité des collections. Compris à l’intérieur du cabinet de curiosités, le spécimen exotique avait un sens. Il appartenait à un ensemble dans lequel régnait une unité. Dégagé de son contexte, il perdait toute cohérence.

Nous pensons que les *exotica* des principaux cabinets de curiosités dauphinois transmis au cabinet d’histoire naturelle de Grenoble, en dépit de la relégation dont ils furent immédiatement l’objet, ont constitué les premières collections exotiques et ethnographiques du futur Muséum d’histoire naturelle de Grenoble. Ce fut le cas de la collection égyptienne d’objets d’histoire naturelle transmise avec le cabinet de curiosités de l’abbaye de Saint-Antoine. Ce fut le cas de la collection ethnologique du Pérou et du Mexique de Raby l’Américain, recensée en 1841 seulement. Ce fut le cas également de certaines pièces exotiques – dont le crocodile empaillé – contenues dans le cabinet de curiosités du père Ducros. Les pièces d’histoire naturelle *stricto sensu* – celles des *naturalia* qui n’étaient pas affectées du genre *exotica* – provenant de ces différents cabinets de curiosités se fondirent en revanche immédiatement dans les collections du cabinet d’histoire naturelle selon le classement de Dezallier d’Argenville, auteur d’une *Histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie*, plusieurs fois rééditée entre 1742 et 1780 et qui servit de modèle aux naturalistes souhaitant arranger leur cabinet d’histoire naturelle. Il en alla ainsi de la collection de coquilles de Raby et de sa collection minéralogique. D’autres pièces, plus étranges, probablement héritées des Antonins, restèrent accrochées encore pour longtemps à la voûte du cabinet.

L’éclectisme des collections rassemblées mais surtout le goût pour le bizarre qui s’était développé à l’intérieur de ces trois cabinets de curiosités constituèrent leur limite. Ces caractéristiques représentèrent une difficulté majeure lors de la transformation des cabinets de curiosités en cabinet d’histoire naturelle à Grenoble, lors du « dressage de la curiosité », pour reprendre l’expression de Pomian.

2 - LES PREMIERES INFRASTRUCTURES SAVANTES

En 1773, date à laquelle fut décidée à Grenoble la création d'un cabinet d'histoire naturelle, trois cabinets de curiosités étaient prêts, on l'a vu, à en constituer les premières collections : ceux des Antonins, de Raby d'Amérique et du père Ducros. A partir de 1773, les collections allaient pouvoir s'enrichir des minéraux extraits en province, au sein des Mines des Alpes du Dauphiné, et de ceux échangés avec les cabinets d'histoire naturelle installés au-delà des frontières toutes proches. En 1773, Grenoble comptait environ 20.000 habitants. C'était une ville de taille modeste, comme l'était d'ailleurs l'ensemble du monde urbain dauphinois. Elle ne figurait qu'au trentième rang des villes françaises à la veille de la Révolution. Six villes seulement en Dauphiné comptaient plus de 5.000 habitants (Grenoble, Vienne, Valence, Gap, Romans et Montélimar) : Valence seule, cependant, possédait une université. C'est de 1760 environ que date le réveil culturel de Grenoble. Dans son *Histoire du Dauphiné*, Bernard Bligny fixe à cette date la période à laquelle la vie culturelle dauphinoise, qui jusque là n'avait pas brillé d'un vif éclat, « sortit de sa torpeur ». La province avait vu naître des philosophes – Mably, Condillac –, dont les ouvrages se retrouvent dans les bibliothèques des Grenoblois. Elle devint la patrie de botanistes et de géologues célèbres : Villars, Dolomieu, Faujas de Saint-Fond. De riches particuliers, hommes d'Eglise, gens de la noblesse et riches bourgeois s'étaient mis à rassembler des bibliothèques et à collectionner des cristaux, des plantes et des animaux. L'évêque de Grenoble, Mgr de Caulet, avait par exemple rassemblé avant 1771 une bibliothèque de 45.000 volumes qu'il ouvrait volontiers à toute personne désirant étudier. Rousseau, lorsqu'il vint à Grenoble en 1768, y fut bien accueilli. Il est même possible qu'il y rencontra Raby d'Amérique, un ami de la famille Bovier auprès de laquelle le philosophe trouva hospitalité²⁸. La vie grenobloise battait au rythme de l'activité de son Parlement. La franc-maçonnerie enregistrait des progrès et faisait œuvre de philanthropie. Cependant, sur le plan de l'enseignement, en 1773, la ville se ressentait encore du départ des Jésuites : l'arrêté de 1763 ordonnant la suppression de la Société avait privé Grenoble de ses éducateurs puisque c'est au sein de leur Collège qu'avait jusqu'alors été formée la jeunesse de la noblesse et de la bourgeoisie. Toute la vie scolaire et universitaire des élites de la province souffrait en conséquence d'un manque de maîtres qualifiés. A partir de 1763, les parlementaires grenoblois tentèrent de créer des collèges indépendants ou de doter Grenoble d'une université nouvelle. Ces tentatives sont symptomatiques des besoins conjoncturels de la ville, tout comme de son nouvel essor intellectuel.

Dans ce contexte général – position géographique, carence de l'enseignement – nous nous sommes demandés dans quelle mesure l'état des ressources naturelles puis l'état de l'enseignement de la province n'avaient pas eu une influence sur la création du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Dans un premier temps, nous nous sommes posés cette question sur le plan de la géographie : dans quelle mesure la situation géographique de la ville à l'intérieur des Alpes avait-elle favorisé la naissance du Cabinet d'histoire naturelle, quelle fut l'influence des frontières toutes proches avec l'Italie ou la Suisse ; en quoi la

²⁸ Jean-Jacques Rousseau se cachait chez Gaspard Bovier, le père de l'ami de Raby l'Américain.

position qu'occupait la ville à l'intérieur du royaume – songeons notamment à son éloignement de Paris – a-t-elle eu une influence sur sa création, quel fut surtout l'impact d'un autre éloignement, celui de Grenoble de toute ville universitaire ? Dans un second temps, nous avons cherché à savoir si d'autres institutions savantes existaient à Grenoble avant la création du cabinet et le cas échéant, répondant elles-mêmes à la carence en matière d'enseignement, dans quelle mesure elles avaient favorisé la création du cabinet d'histoire naturelle ; poursuivant notre recherche, nous nous sommes demandés si d'autres créations, symptomatiques de l'essor intellectuel grenoblois, avaient été consécutives à celle du Cabinet et si elles en avaient accompagné le développement. Nous tenterons par là d'apporter une réponse à la question suivante : le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble fut-il le une création isolée ou bien appartient-il à un ensemble scientifique plus vaste ?

2.1. Une situation géographique et naturelle favorable

La position de la ville de Grenoble au cœur des Alpes conféra d'emblée à celle-ci une situation géographique privilégiée en Europe pour la constitution de collections d'histoire naturelle. Nous verrons dans un développement ultérieur les raisons pour lesquelles les naturalistes grenoblois se placèrent sur une échelle géographique plus large que celle de leur ville, dépassant les limites du Dauphiné et même le cadre de la chaîne des Alpes. La proximité de plusieurs frontières, le Piémont, la Suisse et le Saint-Empire germanique, facilita d'emblée les échanges scientifiques et favorisa les voyages qui profitèrent aux découvertes. Les richesses naturelles dont la ville était entourée donnèrent une direction aux recherches scientifiques, déterminèrent leur spécificité et firent de l'institution qui les conduisit ou qui y participa, une pionnière et une spécialiste avec laquelle il fallait compter. La position géographique du Dauphiné au sein de l'arc alpin – à proximité de la Suisse et du Piémont – les grandes différences climatologiques de ses vallées – chaleurs suffocantes l'été suivies d'hivers rigoureux aux températures largement négatives – furent par exemple étudiées par le naturaliste Villars dans ses ouvrages comme dans sa correspondance. Il présenta le Dauphiné comme un microcosme représentatif des richesses naturelles de régions proches comme la Suisse ou le Piémont, mais augmenté d'une particularité, celle d'être la seule région à contenir des espèces communes avec celles de régions aussi éloignées que la Sibérie, et de la Corse. Cette particularité de rassembler au sein d'une même province des ressources proches et lointaines était propre au Dauphiné et constituait en matière de sciences naturelles toute la richesse naturelle de la province.

Sur le plan de la minéralogie, les Mines des Alpes du Dauphiné, concédées au Comte de Provence, frère du roi, étaient célèbres dans l'Europe entière, non seulement pour l'or qu'y découvrit en 1781 Schreiber, directeur des mines d'Allemont, mais aussi pour leurs magnifiques cristallisations de quartz²⁹. La

²⁹ SCHREIBER (Johann Gottfried, 1746-1827) : ingénieur métallurgiste né en Saxe, chargé en 1777 par Monsieur, frère du roi Louis XVI, de diriger les Mines des Alpes du Dauphiné ; grand découvreur de minéraux.

circulation des échantillons fut facilitée par la décision du Comte de Provence, prince éclairé, d'autoriser Schreiber, son directeur, un Saxon – à l'imitation de ce qui se passait dans le Saint-Empire germanique et notamment chez l'Electeur de Saxe comme dans tous les pays où il y avait des mines en exploitation –, à céder aux amateurs des échantillons instructifs pour leur valeur scientifique ou pour leur beauté. C'est ainsi que Schreiber contribua à répandre les collections de minéraux, notamment de l'Oisans, dans le monde savant et à les faire connaître par des descriptions dans le *Journal de Physique* ou le *Journal des Mines*. La première mention de *schorl* par Romé de l'Isle fut faite sur un échantillon envoyé par Schreiber³⁰ ; il en fut de même pour la « prehnite de France » avec Haüy, « l'anastase » de Bournon et la « valentinite » de Mongez. Ce directeur saxon, élève de Werner et éminent métallurgiste, administrateur de l'Académie delphinale puis directeur en 1802 des mines au Mont-Blanc à Peisey³¹, mit le cabinet de Grenoble en relation avec les savants allemands. Aux frontières du Saint-Empire germanique, ce furent les cabinets d'Alsace et de Lorraine qui, en relation avec Grenoble pour les richesses des mines du Dauphiné, servirent de relais à la réputation du cabinet de Grenoble auprès des savants allemands. Pour le Piémont tout proche, l'histoire allait rapprocher les hommes et favoriser les relations de ceux-ci : la Savoie devint département du Mont Blanc en 1792 et Turin, siège d'une Académie Royale des Sciences, fit partie des départements français de 1800 jusqu'en 1813. L'absence d'université à Genève, quant à elle, obligea les savants genevois des 18^e et 19^e siècles à aller suivre une formation dans les principaux centres scientifiques étrangers – Londres, Paris, Montpellier ou Berlin – mais elle favorisa aussi les contacts épistolaires et personnels, notamment avec les savants de Grenoble³².

Sur le plan national, il n'est pas jusqu'à l'éloignement de tout centre universitaire qui ne se révéla être un avantage pour Grenoble, la situation de vide entraînant les Dauphinois à créer, à proximité, les institutions qui leur manquaient pour mener à bien leurs projets et soutenir leurs ambitions. Demandant en effet une aide financière au chancelier du Royaume lors de la création de la Bibliothèque de Grenoble en 1773, les directeurs de la bibliothèque justifèrent leur projet par le fait que Grenoble ne possédait pas d'université, que celle-ci se trouvait à Valence et que l'autre université la plus proche, celle d'Orange, n'était selon eux qu'un « simulacre » d'université. Notons que les Grenoblois avaient à plusieurs reprises tout au long du 18^e siècle sollicité le transfert des deux universités de Valence et d'Orange à Grenoble – 1732, 1738, 1742, 1744, 1764, 1765, 1771 et 1781 – et qu'à la veille de la Révolution, les deux facultés de médecine susceptibles de les accueillir, Valence et Orange, étaient dans un état léthargique. En 1731 en effet, le rattachement définitif à la province du Dauphiné de la principauté d'Orange avait permis aux élites grenobloises de mener une première tentative de transfert. Avec cette union, le Dauphiné héritait d'une deuxième université, celle d'Orange, concurrente de celle de Valence mais encore plus décriée par les Grenoblois.

En 1732, une commission présidée par l'intendant et le premier président du Parlement du Dauphiné avait été chargée de travailler à la réformation des

³⁰ Schorl ou shorl : ancien nom donné à la tourmaline.

³¹ Peisey, actuel département de la Savoie.

³² Occupée par les Français en avril 1798, Genève fut annexée à la France et devint le chef-lieu du département du Léman. Elle recouvra son autonomie en 1814.

universités : le résultat de leurs travaux avait été de proposer en 1738 la suppression de l'université d'Orange et le transfert de celle de Valence à Grenoble, ce qui avait soulevé un véritable tollé de la part des universités de Valence et d'Orange. Une deuxième enquête avait alors été produite en 1742 par une commission toute entière acquise à la cause parlementaire grenobloise : celle-ci visait le transfert du droit à Grenoble mais envisageait également celui de la médecine. En 1764, le conseiller grenoblois Louis de Sauzin reprenait les conclusions formulées vingt ans plus tôt par cette deuxième commission. Or, dans un contexte politique où le parlement était en opposition de plus en plus ouverte avec le pouvoir royal, il ne trouvait plus les appuis ministériels nécessaires pour obtenir ce transfert. Aussi, aucun des projets formulés ne fut-il suivi d'effet. Jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, Grenoble continua à être privée de tout établissement universitaire.

2.2. L'implantation rapide de nouvelles institutions savantes à Grenoble de 1771 à 1782

Dans un même contexte de carence de l'enseignement et d'éloignement de toute ville universitaire, deux institutions précédèrent ou accompagnèrent principalement la naissance du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble : une Ecole de chirurgie créée en 1771, sous l'impulsion de l'intendant de la province Pajot de Marcheval, et une bibliothèque en 1773, due à l'initiative d'un imprimeur et libraire grenoblois, Faure de Beauregard. A leur suite fut créé un Jardin de botanique en 1782, directement lié à l'Ecole de chirurgie dont il était le complément. Cette création se faisait encore sous l'impulsion de l'intendant. Répondant aux mêmes besoins, Ecole de chirurgie, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle et jardin de botanique ne firent-ils pas partie de la même nébuleuse ?

Parallèlement, en 1774, furent publiés les *Affiches, Annonces et Avis divers du Dauphiné*, journal hebdomadaire dont la vocation première était de recevoir toutes les informations concernant la province, aussi bien dans le domaine économique et politique que dans celui des lettres ou des sciences. Les considérant en quelque sorte « comme une banque de données » de la province – l'expression est de René Favier -, notre propos sera de relater comment les *Affiches* diffusèrent l'information scientifique et en quoi, accompagnant la naissance du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, elles participèrent à leur tour au véritable fourmillement culturel et scientifique que nous constatons à Grenoble à partir de 1771.

2.2.1 L'Ecole de chirurgie et le Jardin de botanique

La présence d'une école de chirurgie, la plus remarquable du Royaume selon l'historien des sciences René Taton, fut la première institution à témoigner à Grenoble d'une nouvelle dynamique favorable aux sciences. C'est elle qui entraîna le mouvement. Créée en 1771 par l'intendant du Dauphiné Pajot de Marcheval, cet établissement, logé dans l'hôpital royal et militaire, était essentiellement destiné à former des praticiens de campagne. Il accueillait des élèves libres, admis tous les ans, mais aussi des boursiers, nommés après concours. L'enseignement, fondé sur un système novateur et éclairé, était un enseignement médico-chirurgical et pharmaceutique complet, portant sur l'anatomie, la chirurgie théorique et pratique,

la thérapeutique chirurgicale, les accouchements, la médecine et la botanique. Les professeurs étaient des religieux, chirurgiens, ou des laïcs, médecins, comme le docteur Gagnon. Parmi les boursiers figura Dominique Villars, futur médecin et célèbre botaniste, qui y fut également professeur³³.

Cette première création de l'intendant fut suivie en 1782 par celle du premier Jardin de botanique de Grenoble, à la Porte de Bonne. Le jardin sera déplacé en 1786 à La Tronche, non loin de l'Eglise Saint-Laurent. La création de ce jardin était directement liée à celle de l'Ecole de chirurgie, tant étaient importantes en médecine à l'époque la part de la botanique et l'utilisation des plantes médicinales dans la thérapeutique. Comme au début du siècle à Amsterdam, au temps de l'apothicaire Albertus Seba, les médicaments étaient encore obtenus directement à partir de composants naturels. Le second règlement que fit imprimer en 1785 le nouvel intendant Caze de La Bove, à peu près semblable à celui de 1782, était d'ailleurs commun à l'Ecole et au Jardin de Botanique :

Le jardin de botanique contiendra 3.000 plantes, dont 1.600 seront prises parmi les plantes indigènes à la province, et le surplus parmi les plantes exotiques au choix du Professeur, qui préférera d'abord les plantes utiles employées dans la vie domestique, l'agriculture, la médecine, les arts, et achèvera de remplir le nombre fixé, par les plantes rares, particulières à la province.

La direction de ce premier jardin fut confiée par l'intendant au botaniste Dominique Villars, lequel y assura gratuitement des cours de botanique. Le travail du jardin fut donné à un homme d'expérience, l'herboriste Pierre Liotard, lui-même issu d'une famille d'herboristes et qui avait déjà créé un jardin privé à Grenoble³⁴. Villars, qui dressa le premier historique du Jardin botanique de Grenoble, affirme que ce jardin s'inscrivait dans une tradition botanique grenobloise et qu'il répondait ainsi aux vœux de Pierre Bérard, botaniste grenoblois du siècle précédent. En 1791, le jardin subit un nouveau déménagement car on pensait que les plantes du jardin seraient beaucoup plus utiles si elles étaient placées sous les yeux des professeurs et des élèves de l'Ecole de chirurgie : il fut déplacé dans le jardin de l'hôpital des Pères de la Charité. Le règlement du Jardin de Botanique dont nous venons de donner les lignes principales est intéressant à plusieurs titres : d'abord, et comme nous l'avons déjà dit, parce qu'il était commun au Jardin et à l'Ecole de chirurgie, montrant ainsi le lien direct entre les médicaments obtenus au jardin et les soins prodigués à l'hôpital ; ensuite parce que l'intendant annonçait clairement la double spécificité du Jardin qui cultiverait à la fois des plantes alpines et des espèces exotiques. Sur 3.000 plantes que l'on entreprendrait pour des besoins médicaux dans le Jardin de Grenoble, près de la moitié seraient exotiques. Ce que confirma la description du Jardin que nous transmet Villars, dans lequel on cultivait autant de plantes alpines que de plantes exotiques :

³³ VILLARS (Dominique, 1745-1814), botaniste dauphinois à la renommée internationale, auteur de *l'Histoire des plantes de Dauphiné* (1786-1789).

³⁴ LIOTARD (Pierre, 1729-1796) : botaniste et marchand herboriste grenoblois, il fut chargé des trois jardins publics de botanique qui se succédèrent à Grenoble en 1783, 1786 et 1793 ; il herborisa en 1768 avec Jean-Jacques Rousseau, son ami et son correspondant, et servit de guide en montagne à bon nombre de savants français et étrangers.

[...] nos beaux tulipiers, nos érables de Virginie et du Canada, nos cyprès, nos cèdres du Liban, le gincho du Japon à côté des mélèzes de nos Alpes [...] nos belles plantes apportées par nous des Alpes, envoyées d'Orient par Toscan, bibliothécaire du muséum à Paris [...].

Le Dauphiné fut réputé de tous temps pour ses plantes. Le docteur Bordier (1843-1910), directeur de l'École de Médecine et de Pharmacie de Grenoble, anthropologue et collaborateur au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble, constatait à la fin du 19^e siècle que les apothicaires semblaient avoir toujours été prospères à Grenoble. Il se demandait si leur nombre élevé ne tenait pas à l'abondance, à la variété et surtout à la réputation des plantes et des simples propres à la flore alpine. Le médecin et botaniste Albin Gras (1808-1856), collaborateur également au Muséum de Grenoble, avait fait avant lui le même constat dans sa *Statistique botanique du département de l'Isère*. Il affirmait que le Dauphiné était la province de France la plus riche sous le rapport de la végétation et des espèces botaniques. Il réitérait en cela l'observation faite par Villars dans toutes ses publications, à savoir que la variété du sol, les différences d'exposition, d'altitude et de température, faisaient que l'on trouvait en Dauphiné une flore excessivement variée, se rapprochant de celle de la Suisse et comprenant à la fois les plantes du nord, celles du centre de la France et même, dans les endroits bien exposés, des espèces méridionales. C'est en Oisans que l'on pouvait observer un voisinage et une concentration de plantes aux affinités les plus opposées. C'est en Oisans que l'on retrouvait aussi le plus de marchands de plantes au 18^e siècle. On peut lire sous la plume de Villars que de son temps, « les alpins de l'Oisans et du Briançonnais entretenaient les pharmacies de Lyon, de Marseille, de Bordeaux, de Montpellier et même de Paris ». Dans sa pratique de chirurgien, Dominique Villars a beaucoup utilisé les remèdes populaires empruntés à la flore régionale : il les a transcrits, accompagnés de toutes ses observations, dans la première partie de son ouvrage *Histoire des plantes de Dauphiné*³⁵.

Plus d'un siècle auparavant déjà, la réputation des plantes du Dauphiné était déjà acquise : en 1610, Henri IV envoya Richer de Belleval, fondateur du jardin botanique de Montpellier, herboriser dans les montagnes qui avoisinent Grenoble³⁶. Les botanistes du 16^e siècle – Gaspard Bauhin, Conrad Gesner, Richer de Belleval – tous naturalistes formés à Montpellier ou en relation avec Montpellier, ont inspiré Villars. Le premier de ces trois botanistes, Gaspard Bauhin, eut pour maître Charles de l'Ecluse (1526-1609), un des plus illustres descripteurs de son époque, lequel avait lui-même fait ses études à Montpellier. Le *Pinax theatri botanica* que publia Bauhin en 1623 eut une importance capitale sur Tournefort et Linné, et par voie de conséquence sur Dominique Villars. Bauhin y désignait chaque plante par un substantif latin correspondant à ce qui deviendrait plus tard le genre, suivi de deux ou trois adjectifs désignant l'espèce : c'était l'ébauche de la nomenclature binaire qu'imposerait Linné. De plus, Bauhin rappelait pour chaque espèce les noms qui lui avaient été donnés antérieurement. C'est ce que tenta de faire à nouveau le botaniste Villars à la fin de sa vie.

³⁵ D. VILLARS, *Histoire des plantes de Dauphiné*, tome premier, contenant une Préface historique ; un Dictionnaire des termes de Botanique, les classes, les Familles, les Genres, et les Herborisations des environs de Grenoble, de la Grande Chartreuse, de Briançon, de Gap et de Montélimar, Grenoble, 1786, 76 p. (MHNG).

³⁶ RICHER de BELLEVAL (1564-1632) : médecin, jardinier d'Henri IV, professeur de botanique et d'anatomie à l'Université de Montpellier, fondateur du Jardin royal de Montpellier.

Quant à Richer de Belleval, son œuvre reste bien vivante dans celle de Villars. Les noms des plantes figurant au catalogue de l'*Herbier Dominique Villars* en témoignent : l'herbier contient une trentaine de spécimens de *chenopodiaceae*, le « Chénopode du bon roy Henri », cet épinard sauvage utilisé dans une recette culinaire du Champsaur, pays où naquit Villars, et Richer de Belleval figurait en tête d'une importante liste, tenue par Villars, de savants et de botanistes de tous les pays qui étaient venus parcourir le Dauphiné³⁷. Les excursions de Richer de Belleval dans les Alpes eurent lieu en 1615, 1616, 1617 et 1618 et en firent un découvreur de la flore des Alpes françaises et méridionales. De retour de son voyage en Dauphiné, Richer de Belleval avait été le premier botaniste à publier sur les plantes de cette province. Il avait fait graver plus de 500 cuivres, les *Icones*, représentant des végétaux des Alpes, mais aussi des Cévennes et des Pyrénées. Parmi les plantes alpines, nombreuses étaient celles qui étaient nouvelles et elles le restaient encore au 18^e siècle : Richer de Belleval eut notamment la primeur de la flore de Barcelonnette, de Gap et de Digne, ainsi que celle de la Grande-Chartreuse.

On observe alors l'importance des jardins de la Provence et du Languedoc dans la création de celui de Grenoble. Deux jardins ont eu pour Grenoble une influence décisive, le Jardin royal de Montpellier qui eut lui-même des répercussions sur le Jardin du Roi à Paris, et le jardin privé du baron de La Tour d'Aigues, près d'Aix-en-Provence³⁸. L'influence de Montpellier fut d'ordre conceptuel, celle de La Tour d'Aigues pratique. Les Grenoblois s'inspirèrent du jardin de Montpellier, en liant le leur directement à l'hôpital, en donnant à leurs cultures une orientation exotique tout en faisant de leur jardin un conservatoire des plantes indigènes, enfin en prodiguant un enseignement de la botanique l'été pour les étudiants en médecine. Le jardin de Grenoble se faisait l'héritier des deux fondations confiées par Henri IV à son médecin et jardinier Richer de Belleval : la chaire d'anatomie et de botanique d'une part, et la création d'un jardin consacré non seulement aux simples médicinales, mais à toutes sortes de plantes « tant étrangères que domestiques » d'autre part. Villars attacha une importance très grande aux manuscrits de Richer de Belleval qui avaient décrit les plantes alpines, et aux cuivres où il les avaient figurées pour la première fois. Ces manuscrits et ces dessins avaient alors bénéficié des progrès réalisés par l'illustration à la Renaissance. Ils étaient d'une fidélité remarquable et, sans s'embarrasser des systèmes et classements qui n'interviendraient que plus tard, ils constituaient pour Villars et les botanistes de la fin du 18^e siècle une ressource scientifique inestimable car de première fraîcheur. Les planches de Richer de Belleval n'avaient pas été tirées, et seuls certains des cuivres avaient servi au botaniste lyonnais Gilibert, dans ses *Démonstrations de botanique* en 1789. La vie de Dominique Villars fut une quête incessante des manuscrits des botanistes de la Renaissance et du début du 17^e siècle. Il obtint de Gilibert de se faire prêter les manuscrits de Richer accompagnant les cuivres gravés, et corrigea même le travail de Gilibert : une quatrième édition de Gilibert augmentée des corrections de

³⁷ On note ainsi, avant la création du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, les noms de Gaston d'Orléans, Tournefort sous Louis XIV et Jean-Jacques Rousseau en 1769.

³⁸ LA TOUR D'AIGUES (Jean-Baptiste-Jérôme Bruni, baron de) : dernier Président du Parlement de Provence, propriétaire d'un cabinet réunissant des collections botaniques, l'herbier de Provence, de nombreux végétaux du Levant – minéralogiques et conchyliologiques –, des tableaux et des marbres d'Italie et d'Égypte.

Villars parut alors en 1796, scellant ainsi la filiation entre les travaux issus du Jardin royal de Montpellier et celui de Grenoble³⁹.

Le deuxième jardin dont s'inspirèrent les Grenoblois fut celui du baron Jean-Baptiste-Jérôme Bruny de La Tour d'Aigues (1724-1795), président à mortier du Parlement de Provence. Issus d'une famille de marchands bourgeois sortis du rang à la fin du 16^e siècle, les Bruny s'étaient enrichis à Marseille dans la fabrication du savon, dans la banque et le commerce. Le négoce essentiellement maritime avec le Levant les avait enrichis et les spéculations avaient causé leur ascension sociale. A ces diverses activités, ils avaient ajouté la contrebande, en particulier avec l'Amérique du Sud. Au début du 18^e siècle, la fortune des Bruny était immense. Jean-Baptiste Bruny, grand-père du baron Bruny, passait pour être l'homme le plus riche de Marseille. Ses livres de comptes montrent son trafic lucratif avec les Etats d'Amérique du Sud, quand l'Espagne était devenue trop faible pour assurer son monopole sur le commerce. Ils attestent que son champ de spéculations s'étendait, outre la France, à Hambourg, Amsterdam, Anvers, Chypre, Séville, Livourne, Genève, Rome, Londres et la Martinique, où il avait des comptoirs et des agents. Les Bourbons, la reine de Pologne, bon nombre de princes en Europe, la noblesse et la haute bourgeoisie française avaient des comptes chez lui. Parvenus à la richesse, les Bruny étaient vite devenus de puissants seigneurs par l'acquisition de charges anoblissantes. Ils acquirent ainsi en 1719 la baronnie de La Tour d'Aigues qui leur conféra la noblesse et dont ils portèrent le nom. Ils réaménagèrent le château, en équipèrent l'intérieur de meubles, de tableaux et de tentures. Les Bruny ayant été très procéduriers, un premier inventaire dressé en 1775 à l'issue d'un procès évoque des appartements et des galeries avec des parquets vernis, des glaces et des dorures, des tissus précieux de Gênes ou des Gobelins, des objets du Japon et de Saxe. Un deuxième inventaire dressé en 1782 à l'issue d'un autre procès confirme que certains appartements du château étaient meublés et décorés de façon princière. L'un d'entre eux était équipé de meubles de Boulle, l'autre recouvert de damas et de cuirs dorés et un troisième entièrement tendu de damas rouge. Des tableaux décoraient les murs, la vaisselle était d'argent et les marbres somptueux : on pouvait ainsi admirer une cheminée en marbre vert de Gênes avec des cariatides de marbre blanc, douze médaillons d'empereurs romains et un grand médaillon du Grand Dauphin. Enfin, les Bruny agencèrent les jardins. Jean-Baptiste-Jérôme Bruny et son père dessinèrent des jardins à la française : un jardin d'ornement situé au levant, complété par un verger et un potager, un jardin d'apparat au nord, véritable parterre en broderie au dessin raffiné, un canal à l'ouest, bordé d'un ruban de gazon et d'une plantation de mûriers et enfin un vaste parc au nord, faisant suite aux jardins et limité par la rivière. Les Bruny créèrent des serres pour l'orangerie et une ménagerie. Habités à faire fructifier leurs capitaux, ils montèrent dans le village des ateliers de filature et de tissage de la soie, du velours et de la gaze, issus de la culture intensive du mûrier. Agronome, Jean-Baptiste-Jérôme Bruny, le président du Parlement de Provence, avait installé dans une bastide près du village d'Aigues un four dans lequel on cuisait de très belles

³⁹ Le Muséum de Grenoble possède 268 planches de Richer de Belleval représentant des plantes gravées. Les lettres autographes de Villars contenues dans le Fonds Chaper de la Bibliothèque de Grenoble permettent de les authentifier : « M. Gilibert m'a confié 259 planches, dont 5 pour le Règne animal, reste 254 : 14 doubles, ce qui porte à 268 le nombre de plantes gravées », in D. VILLARS, *Lettre au docteur Lamoureux, bibliothécaire de l'Université de Montpellier*, Grenoble, 26 août 1790 (BMG).

poteries grâce au kaolin extrait à Apt. Erudit et naturaliste amateur, il ouvrait les galeries de son château aux artistes, ses riches collections de roches et de fossiles, son laboratoire, son herbier de plantes provençales ainsi que sa ménagerie d'oiseaux rares aux curieux en histoire naturelle. Un incendie ravagea le château en 1780 mais épargna les différentes salles transformées en musée. En 1782, l'agronome Darluc pouvait encore témoigner dans son *Histoire naturelle de la Provence* que le baron de La Tour d'Aigues possédait dans ce château le plus beau cabinet d'histoire naturelle de Provence. En voyage à La Tour d'Aigues en septembre 1789, le naturaliste anglais Arthur Young relatait les difficultés du baron pour restaurer son château, mais s'émerveillait encore de ses talents d'agronome et de la beauté de son parc et de ses jardins. La relation de son voyage mentionne la riche bibliothèque naturaliste du baron, avec ses ouvrages d'agriculture « dans toutes les langues de l'Europe ».

C'est encore Villars qui fut à l'origine des liens que tissèrent les deux jardins, celui de Grenoble et celui de La Tour d'Aigues. Le cabinet du baron de La Tour d'Aigues se distinguait encore en 1781 par la richesse de ses collections botaniques : il contenait notamment un herbier de Provence – 15 grands cartons en tout, classés selon Linné –, des plantes du Levant, des Pyrénées et de Cayenne. Très certainement relié à la collection botanique du cabinet, le château de la Tour d'Aigues possédait des jardins, des parterres et un parc. Tout y avait été conçu pour joindre l'utile à l'agréable : potager divisé en compartiments, fruitier, poissons de Chine nageant dans des bassins, jeux d'eaux, une serre, un parterre composée de plantes exotiques bordées de plantes « indigènes », comme le montre Darluc, dans son *Histoire naturelle de la Provence* :

Les productions végétales des tropiques et du nouveau monde sont réunies dans ces jardins : la terrasse du château qui est supérieure au parterre, présente une longue allée de caisses et de grands vases où l'on admire les jasmins du Cap, des Indes et des Açores, une variété de geranium d'Afrique, nombre d'euphorbes, de cierges du Mexique, des mésimbrianthemum, les yucas du Canada, l'astro-emeria, belle plante liliacée, plusieurs especes de solanum, d'aloès ; combien de plantes exotiques se sont acclimatées dans ce parterre, le mûrier papirifere de la Chine, dont les insulaires de Tayti dans les mers australes emploient l'écorce pour fabriquer leurs étoffes, y a jetté un tronc fort épais, et s'est élevé jusqu'au point de braver les plus rudes hivers. Cet exemple doit nous encourager, et en prenant les précautions convenables, il ne faut pas désespérer d'acclimater quelque jour en Provence les plantes qui naissent sous les tropiques.

Le château possédait également une orangerie et un autre parterre destiné aux arbres de haute taille : c'est là que les jardiniers avaient planté les platanes de Provence, mais aussi acclimaté les premiers cytises de Virginie⁴⁰. Enfin, tout en appliquant à ses terres les derniers principes d'agronomie pour les rendre plus fertiles, le baron avait agrémenté son parc d'une ménagerie :

J'y ai vu en divers tems des singes, des sapajous, des caméléons, plusieurs especes de pigeons d'Afrique, des tourterelles, des faisans, de jolis quadrupedes, comme la biche, la gazelle dont la variété des mouvemens et la prestesse des sauts réjouissent le spectateur, le moufflon des montagnes de Corse.

⁴⁰ Un plan du château et du parc de La Tour d'Aigues conservé à la Bibliothèque Méjanès montre que le jardin du levant et le jardin d'apparat situé à l'est et au nord du château étaient bien circonscrits et dessinés selon la tradition géométrique de Le Nôtre. Par contre, le plan montre que le parc se ressentait d'une liberté qui traduit l'influence qu'exercèrent les jardins anglais de 1750 à 1780 et le sentiment de la nature prôné par Jean-Jacques Rousseau.

Constitution de l'herbier de la province, premières études conduites au sein des collections botaniques exotiques, acclimatation des plantes exotiques, conservatoire des plantes indigènes et jusqu'à l'acclimatation des espèces zoologiques exotiques au jardin, le jardin de La Tour d'Aigues allait servir de vivier dans lequel puiseraient des générations de jardiniers grenoblois. Reçu docteur en médecine en 1773, Villars exerçait en 1781 la médecine dans le Champsaur, région des Alpes du Haut-Dauphiné dont il était originaire – ce n'est qu'en 1782, soit un an après sa correspondance avec le baron de La Tour d'Aigues, que l'intendant le nomma médecin de l'hôpital de Grenoble puis directeur du jardin de botanique. Pour l'heure, l'intendant du Dauphiné Caze de La Bove l'avait mis en relation avec le baron de La Tour d'Aigues, certainement parce que celui-ci possédait une très riche bibliothèque et un jardin botanique. C'est autour de ces premiers contacts, auxquels s'ajoutèrent des liens familiaux par le biais des jardiniers du baron, tous grenoblois, que se diffusèrent alors les premières influences. Villars correspondait en 1781 avec le baron de La Tour d'Aigues, lui remettait un herbier des plantes alpines et lui vantait l'usage que l'on pouvait faire de celles-ci en médecine. Il esquissait ainsi le projet du futur Jardin de botanique de Grenoble, et montrait déjà tout l'avantage qu'aurait une ville à joindre un jardin à son école de chirurgie. Outre les avantages qu'il procurait à la médecine, un jardin de botanique représentait également pour Villars un espace clos, équivalent à un livre, et dans lequel on pouvait étudier facilement « les plantes dispersées sur les montagnes et delà des mers ». Le jardin était rassembleur, il permettait d'étudier tout à la fois les plantes lointaines comme les plantes locales. Selon Villars, le jardin faisait économiser du temps, des voyages et l'argent nécessaire à les organiser. Il était moins coûteux qu'un livre et permettait des études comparatives entre les différentes plantes en les concentrant. Les jardins du baron de La Tour d'Aigues permettaient l'étude botanique des plantes. Ils abritaient des plantes médicinales mais aussi des plantes sans usage, dans le seul intérêt d'établir une collection. Les jardins étaient en lien avec la bibliothèque du baron, laquelle renfermait des ouvrages botaniques du 16^e et du 17^e siècle ainsi que l'herbier de Provence. Ce dernier se composait des plantes cultivées au jardin mais aussi de celles rapportées de leurs excursions par le baron et ses deux botanistes et bibliothécaires, l'abbé Gabriel puis l'abbé Jullien.

L'année suivante, en 1782, nommé médecin à l'hôpital de Grenoble, Villars était en relation par la correspondance avec le bibliothécaire du baron de La Tour d'Aigues, l'abbé Jullien, botaniste et grenoblois. Depuis la très riche bibliothèque botanique du baron, l'abbé Jullien consultait pour Villars des ouvrages rares et anciens, des manuscrits originaux sur la flore alpine et sur la flore méridionale et lui envoyait ses notes de lecture. Villars essayait d'établir des comparaisons entre la flore du Dauphiné et celle de Corse décrite par Allioni et celle de Suisse décrite par Haller⁴¹. Piqué par Villars, l'abbé Jullien commençait progressivement à s'intéresser à la flore égyptienne en puisant dans l'important herbier recueilli en Egypte et dans le Proche Orient par un élève de Linné, le suédois Forsskal, et dont l'ouvrage était présent dans la bibliothèque du baron. Le

⁴¹ ALLIONI (Carlo, 1728-1804) : docteur en médecine piémontais, célèbre professeur à l'Université de Turin ; HALLER (Albrecht von, 1708-1777) : médecin, poète et botaniste suisse à la renommée internationale.

jardinier du baron était alors le fils Liotard, Claude, lequel reçut au parc de La Tour d'Aigues son initiation à la culture des plantes exotiques. C'est par Claude Liotard et l'abbé Jullien, rentrant régulièrement à Grenoble dans leurs familles respectives, que circulèrent courrier, semences et plantes exotiques. On peut lire ainsi, sous la plume de l'abbé Jullien :

J'envoie par le fils Liottard une jolie collection de plantes grasses pour votre jardin et quarante de semences que j'ai recueillies.

La correspondance entre Jullien et Villars se poursuit pendant toute la durée de la création du Jardin de botanique de Grenoble, en 1782 et 1783. La modélisation sur le jardin de La Tour d'Aigues se poursuit lorsque Claude Liotard vint seconder son père au jardin de Grenoble à partir de 1785⁴². Enfin, lorsque Villars quitta Grenoble en 1805, ce fut l'abbé Jullien qui le remplaça comme professeur de botanique au jardin. L'abbé Jullien fut également, en tant que savant et bibliothécaire, le fidèle compagnon des Champollion au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à partir de 1809. Depuis le jardin de La Tour d'Aigues, avec Villars en passant par le fils Liotard et l'abbé Jullien et jusqu'aux frères Champollion, il y eut ainsi, depuis La Tour d'Aigues, un véritable essaimage vers Grenoble. Le parc, les jardins et la bibliothèque de La Tour d'Aigues constituèrent le foyer d'où partirent les études des collections égyptiennes et exotiques grenobloises.

En France, le premier jardin avait donc été celui de Montpellier, créé en 1593 par Richer de Belleval, à l'initiative d'Henri IV. Ce jardin s'inspirait lui-même des jardins de botanique qu'on avait vu paraître à partir du 16^e siècle, en Italie d'abord, puis un peu partout en Europe, près des facultés de médecine – d'abord Padoue en 1533, puis le jardin du botaniste Cordus en Allemagne, celui de Gesner à Zurich. Le jardin royal de Montpellier servit à son tour de modèle aux autres jardins de botanique qui essaimèrent après lui en France. Paris eut son jardin après celui de Montpellier, grâce à l'initiative des médecins du roi Louis XIII. Ce premier jardin, créé à l'origine pour les médecins, s'appelait le « Jardin du Roi ». Il fut accompagné d'un « droguier » qui, en 1729, prit le nom de « Cabinet d'histoire naturelle ». Sous le règne de Buffon, pendant un demi-siècle, de 1739 à 1789, le Jardin du Roi fut l'un des phares scientifiques de l'Europe. Le Jardin dispensait un enseignement original, inspiré du premier jardin royal de Montpellier : l'intendant et les titulaires des charges étaient tous docteurs en médecine. D'abord destiné aux futurs médecins et apothicaires, il était d'abord le siège d'un enseignement qui comprenait trois volets – botanique, chimie et anatomie – et n'était sanctionné par aucun diplôme. Les cours, dispensés par des « démonstrateurs », étaient gratuits et professés en français. Le Jardin du Roi eut à son tour une influence considérable sur le Jardin botanique de Grenoble et Villars dispensa son enseignement comme le faisaient les démonstrateurs au Jardin du Roi.

Pour créer le Jardin botanique de Grenoble, les initiateurs recoururent au même processus que celui qui avait été développé pour la création de la bibliothèque et du cabinet, à savoir une souscription publique pour les

⁴² Mis à sac en 1792, le château fut abandonné, et l'archéologue Millin en 1807 ne pouvait plus que constater le lieu en ruine, les bassins envasés et le parc dévasté. Le feu ayant épargné les salles dans lesquelles était exposé le cabinet, des collections et des échantillons de minéraux se seraient trouvés dans des caisses dans la tour ronde du nord-est jusqu'en 1870.

aménagements du jardin après que l'intendant en eut fourni l'emplacement. Les administrateurs de l'Académie prirent en charge la nouvelle création, si bien que l'on eut rapidement à Grenoble un ensemble scientifique complet comprenant premièrement une école de chirurgie, deuxièmement une bibliothèque et un cabinet d'histoire naturelle, et troisièmement un jardin de botanique directement inspiré de celui de Montpellier et du Jardin du Roi.

2.2.2 La Bibliothèque publique de Grenoble

Le 15 janvier 1772, les Grenoblois rachetèrent, au moyen d'une souscription, la riche bibliothèque de l'évêque de Grenoble qui venait de décéder, Monseigneur de Caulet. Erudit et bibliophile, le prélat avait en effet rassemblé une collection de 34.000 ouvrages environ, essentiellement dans les domaines juridique et littéraire, comprenant des imprimés, des manuscrits précieux ainsi que des incunables. La réputation de cette bibliothèque était telle que l'impératrice de Russie, Catherine II, avait fait savoir qu'elle était intéressée par son acquisition, tandis qu'un prince milanais l'avait fait examiner par un homme de lettres et que trois libraires étrangers étaient venus successivement pour l'acheter. Mais les notables dauphinois, ne voulant pas être dessaisis de cette bibliothèque, décidèrent de l'acquérir, puis de la rendre publique. L'origine de cette bibliothèque due à une souscription est un phénomène unique en France. Les notables dauphinois lui adjointèrent un an après un cabinet d'histoire naturelle. L'étude poussée des délibérations de la Bibliothèque publique de Grenoble nous a permis de saisir l'importance capitale de cette création : le cabinet constitua, dès le départ, le but ultime vers lequel tendirent tous les efforts de la bibliothèque. Il suffit de relire les termes très explicites du mémoire rédigé par Gagnon pour connaître les objectifs des fondateurs :

A peine avait-on réalisé le projet d'une bibliothèque publique qu'on commence à éprouver les bons effets que doit produire cet établissement : le vœu unanime de tous les citoyens [est de former] un cabinet de physique [et] d'histoire naturelle. Déjà, des personnes en place et des gens de lettres ont voulu concourir à en rassembler les matériaux : une ample collection de minéraux par eux rassemblés avec autant de zèle que d'intelligence des parties isolées des trois règnes, des instruments de physique, comme des cabinets particuliers, n'attendent qu'un dépôt public pour former un établissement qui, avec la bibliothèque, coopérera à la révolution si nécessaire au progrès des sciences⁴³.

Le cabinet constitua dès le départ la tâche principale de la Bibliothèque. Il en devenait le fer de lance. Il ne lui était pas simplement adjoint mais devait en constituer la réalisation finale. Il n'en était pas le complément mais la finalité. Compris au sein de la Bibliothèque publique qu'il fallait désormais entendre en tant que bibliothèque **et** cabinet d'histoire naturelle, il en était l'expression finalisée. C'est d'ailleurs ce que rappela une quinzaine d'années plus tard le père Ducros, premier garde du cabinet, aux autorités départementales, lors du bilan qu'il leur dressa du double établissement dont il avait la charge – bibliothèque et cabinet d'histoire naturelle :

⁴³ H. GAGNON, « Mémoire pour la création du Cabinet de physique et d'histoire naturelle », in *Délibération du 12 juillet 1773* : document n° 9 (BMG, R 8709).

[...] On décida d'y joindre un cabinet de physique et d'histoire naturelle, pour y placer des collections en tout genre qui avaient été ramassées par des personnes en place et des gens de lettres et qu'on destinait à former la base de ce cabinet [...] L'objet qui occupa les Directeurs après l'ouverture de la bibliothèque fut l'arrangement du cabinet de physique et d'histoire naturelle. Ils se procurèrent une collection presque complète d'oiseaux de la province préparée par des citoyens zélés, une suite de minéraux ramassés avec soin par l'intendant y fut déposée, on vit chacun s'empresse à concourir à l'embellissement de ce cabinet par des dons multipliés [...] Un seigneur de cette capitale fit présent d'un médaillier considérable, messieurs les Antonins avant leur réunion à l'ordre de Malthe y joignirent généreusement l'immense collection qu'ils avaient à l'abbaye de Saint-Antoine, en médailles, bronzes antiques, minéraux, coquillages entre tout ce qui formait leur précieux cabinet d'histoire naturelle. M. Rabby, un de ses zélés directeurs, fit un don par son testament, de sa bibliothèque, de son cabinet d'histoire naturelle et d'une collection précieuse de monnoyes qui ont cours sur la surface du globe.

Ducros écrivit l'historique des origines communes mais n'oublia jamais de rappeler en substance, tout au long des huit feuillets de son long mémoire, l'importance du cabinet au sein de l'établissement ainsi formé. Il dégagait même le cabinet de son historique pour lui attribuer un paragraphe spécifique intitulé *Observations*⁴⁴. Le 12 juillet 1773, le Collège des Jésuites de Grenoble cédait une galerie joignant les locaux de la bibliothèque au Collège, permettant d'accueillir le cabinet d'histoire naturelle et « de réunir dans le centre des études un nouveau dépôt des connaissances utiles⁴⁵ ». C'est pour ce cabinet d'histoire naturelle que les douze « directeurs » chargés d'administrer la bibliothèque lancèrent, en 1775, une deuxième souscription afin de lui aménager, dans le prolongement de la bibliothèque, un local au Collège⁴⁶. Leur but était nettement affirmé et le mémoire de Gagnon l'avait bien exposé : « Former un établissement qui, avec la bibliothèque, coopérera à la révolution si nécessaire au progrès des sciences ». Suite à la souscription, les dons en collections d'histoire naturelle affluèrent vers le cabinet où ils furent rangés « dans les trois règnes de la nature ». Les fondateurs exprimèrent alors leur satisfaction d'avoir « constitué une collection aussi digne de l'attention des curieux que propre à encourager les jeunes gens à l'étude de cette science », montrant ainsi leur ambition de faire du cabinet un vrai centre d'étude et d'expérimentation. Cette ambition trouva sa légitimité dans leur assurance d'avoir créé « le plus riche cabinet qui existe ». Poursuivant leurs efforts, les fondateurs du cabinet de Grenoble obtinrent en 1781 les lettres patentes qui légalisèrent l'existence de la bibliothèque et du cabinet. De nouvelles lettres patentes obtenues en 1789 transformèrent la bibliothèque en société savante qui prit le nom d'Académie delphinale et qui fut chargée d'administrer la bibliothèque et le cabinet. Par le jeu des relations académiques, l'Académie delphinale plaça le cabinet de Grenoble au sein d'un réseau savant, véritable promoteur de l'établissement grenoblois.

⁴⁴ E. DUCROS, *Historique de l'établissement de la bibliothèque publique de Grenoble* (BMG).

⁴⁵ *Origine et formation de la Bibliothèque et Académie Delphinale* (BMG).

⁴⁶ « Prospectus pour l'établissement d'un Cabinet d'Histoire Naturelle à Grenoble », in *Affiches, annonces et avis divers du Dauphiné*, 10 mars 1775, p. 198-199 (BMG, Jd 34).

Un plan de la Bibliothèque publique de Grenoble daté d'environ 1784 et indiquant l'emplacement du Cabinet d'histoire naturelle, a été découvert en 1973 dans une vente à Londres par M. Vaillant, directeur de la Bibliothèque municipale de Grenoble. François Chabert, alors professeur de lettres au Lycée Stendhal, en a donné l'explication la même année.

Plan de la Bibliothèque publique de Grenoble établie au Collège dans les appartements du 2^e et 3^e étage qui servoient cy-devant aux Congrégations des Jésuites, concédés par le Bureau d'Administration du Collège et approuvé par lettres patentes du mois de novembre 1780, copie tirée du ms. original [Grenoble], [1784], 475 x 998 mm (BMG, R. 10 627 Rés.)⁴⁷.

Le Cabinet d'histoire naturelle figure en K sur le plan.

⁴⁷ Copie du plan à l'échelle sur laquelle elle a travaillé Françoise Chabert.

Lisons ce plan. Le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble y figure en K. On entrait alors rue Neuve dans les bâtiments laissés vacants par le départ des Jésuites. De l'escalier mentionné en A dans la légende subsiste aujourd'hui la porte d'entrée, surmontée de l'inscription « Bibliothèque publique ». On accédait en C à une première salle avec le bureau du bibliothécaire au fond. Sur le plan sont indiqués en E « la salle d'assemblée et le logement du bibliothécaire (*sic*) ». On peut voir en P la belle grille de fer forgé surmontée de l'inscription « Bibliothèque publique » qui existe encore aujourd'hui dans le passage du Lycée. Elle permettait d'atteindre la bibliothèque sans passer par l'intérieur du Collège, ce qui était le but recherché par les fondateurs. Le plan permet de comprendre que les aménagements apportés au Collège par les directeurs de la bibliothèque et du cabinet avaient pour but de rendre la Bibliothèque publique indépendante du Collège. C'est dans la grande salle figurant en K qu'était installé le cabinet d'histoire naturelle. Cette salle était une ancienne galerie qui occupait toute l'aile est de la cour du Collège. Elle avait été la chapelle des Jésuites : le plan la désignait désormais comme le « Cabinet de l'histoire naturelle ». Elle jouxtait l'église appelée à contenir au 19^e siècle les tableaux que viendrait admirer Stendhal. Ce plan est intéressant à plus d'un titre. Il est le résumé des nombreuses interrogations que nous formulerons tout au long de notre étude sur le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, ou des observations auxquelles nous tenterons de donner une explication. Nous lui avons trouvé une ressemblance avec le plan du nouveau Muséum en 1851. Mais pour l'heure, son intitulé résume parfaitement la double création grenobloise : une Bibliothèque publique comprenant une bibliothèque et un cabinet d'histoire naturelle. Sa légende indiquait clairement l'emplacement de la bibliothèque et celle du cabinet. Y figurait également la salle des délibérations de l'Académie delphinale.

Dans sa *Vie de Henry Brulard*, Stendhal nous a livré le croquis de la Bibliothèque de Grenoble avec le Cabinet d'histoire naturelle vers 1804 au Collège. Petit-fils d'un des initiateurs du cabinet, il fut le témoin privilégié des débuts du cabinet d'histoire naturelle dans les locaux de l'ancien Collège de Jésuites. Chacun connaît le célèbre passage des *Mémoires d'un touriste* où Stendhal, en visite dans sa ville natale en août 1837, après avoir admiré les tableaux italiens du riche musée de Grenoble, s'accoude à la fenêtre et admire le paysage⁴⁸ :

[...] étonné, saisi par une vue délicieuse, j'ai prié cet homme [le gardien] de me laisser tranquille à cette fenêtre et d'aller à cent pas de là s'asseoir dans son fauteuil... enfin j'ai pu jouir un instant d'une des plus aimables vues que j'ai rencontrées en ma vie. Midi sonnait, le soleil était dans toute son ardeur, le silence universel n'était troublé que par le cri de quelques cigales ; c'était le vers de Virgile dans toute sa vérité : Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis⁴⁹ [...]

⁴⁸ STENDHAL, *Mémoires d'un touriste*, Paris, Honoré Champion, 1932, p. 198.

⁴⁹ « Les arbres résonnent du chant des cigales sous le soleil ardent » (Virgile, *Bucoliques*, II, XVIII).

« Plan manuscrit de la Bibliothèque de Grenoble avec le Cabinet d'histoire naturelle vers 1804 », in STENDHAL, *Vie de Henry Brulard*, ms. original de Grenoble 1832-1836, vol. 2, chap. 17, 1997, p. 150 (BMG, R 299-300 Rés.).

L'écrivain se trouvait dans l'actuel lycée Stendhal, dans la partie supérieure de l'église des Jésuites qui accueillait, au siècle dernier, le musée de peinture⁵⁰. Poursuivons la visite. Chassé par le gardien, Stendhal se rend à la bibliothèque :

Tristement ramené sur la terre par le gardien du musée, je suis allé visiter la bibliothèque fondée en 1773 par un homme d'un esprit supérieur, dont on m'a plusieurs fois répété le nom à Grenoble, M. Gagnon. Il persuada à ses concitoyens de faire une souscription, il donna lui-même assez d'argent, et l'on acheta la nombreuse bibliothèque d'un évêque qui venait de mourir.

Dans le prolongement de cette bibliothèque nouvellement acquise se trouvait également le cabinet d'histoire naturelle. Stendhal l'a bien dessiné, tel qu'il était resté dans son souvenir de petit garçon à 1804, avec sa momie, ses oiseaux empaillés et ses antiquités. Il a fait figurer sur son emplacement la mention « Cabinet d'histoire naturelle vers 1804 », puis il a noté dans la légende :

Il me semble que du Cabinet d'histoire naturelle on a fait un Musée assez joli que je vis en 1816 venant pour l'affaire Didier.

Pour retrouver les bâtiments originels qui accueillirent cet ancêtre du muséum, pénétrons aujourd'hui dans le lycée Stendhal par la conciergerie. Nous entrons dans la cour d'honneur des Jésuites. Retournons nous : au-dessus de la conciergerie se trouvait la bibliothèque publique et sur notre droite, dans les anciennes salles de dessin du lycée, était installé le cabinet d'histoire naturelle. Cette installation dans les locaux de l'ancien Collège de Jésuites, qui ne devait être que provisoire, dura plus de 75 ans, jusqu'en 1851.

De 1793 à 1848, le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble revêtit trois structures administratives différentes. Après une première structure privée due à l'initiative des Dauphinois de 1775 à 1791, le cabinet fut placé, de 1791 à 1803, par les autorités révolutionnaires, sous tutelle départementale, c'est-à-dire qu'il fut placé directement sous l'autorité du préfet – à Grenoble, le préfet Fourier de 1802 à 1815⁵¹. En 1803, suite à l'arrêté consulaire du 21 janvier concernant les bibliothèques, les musées et les jardins botaniques, le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble fut confié à la responsabilité de la commune de Grenoble. Nous montrerons dans un développement ultérieur que le mot de « cabinet » désigna l'institution muséale née de la Bibliothèque publique de Grenoble. Cette terminologie propre au 18^e siècle fit sens jusqu'à la fin de la première moitié du 19^e siècle, période où apparut le mot de « muséum » et où l'on construisit à Grenoble le Muséum d'histoire naturelle. De la même façon, les mots de « curiosité » et de « curieux » qualifièrent la « science » et les « savants » au 18^e siècle. Nous reviendrons sur ces changements de terminologie, indices révélateurs des changements qui affectèrent le domaine des sciences au cours de la première moitié du 19^e siècle.

⁵⁰ Créé en 1798 avec approbation du 3 avril 1800, le Musée municipal de Grenoble était riche des exceptionnelles collections Lesdiguières, auxquelles s'ajoutèrent par décret impérial du 12 mars 1807 des tableaux issus des conquêtes italiennes de Napoléon Ier et des réserves du Louvre. Son premier conservateur fut Louis Joseph Jay (1755-1836), professeur de dessin à l'Ecole centrale de Grenoble.

⁵¹ FOURIER (Joseph, baron, 1768-1830) : mathématicien et physicien, nommé au retour de l'Expédition d'Egypte préfet de l'Isère par Bonaparte, fonction qu'il occupa de 1802 à 1815.

2.2.3 - Création du journal *les Affiches*

L'engouement pour les sciences à Grenoble se manifesta aussi dans la création le 6 mai 1774 d'un périodique hebdomadaire, *les Affiches, annonces et avis divers du Dauphiné*, premier véritable journal de la province, créé par la veuve Giroud, imprimeur et libraire. Emblématique de la situation du Dauphiné de cette fin d'Ancien Régime, l'éditorial du premier numéro révélait l'impérieuse nécessité de la province de se distinguer en s'intéressant à sa propre histoire ainsi qu'à la riche actualité suscitée par l'activité de son Parlement. Le prospectus de création montrait également sa volonté de suivre les évolutions de la *curiosité* en insistant, intérêt caractéristique de l'époque, sur la notion d'*utilité*. Tout progrès des sciences s'inscrivait dans une notion de « bien public » et visait ainsi à l'amélioration de la santé des populations, à l'évolution de l'agriculture et à celle des manufactures :

Cette considération nous a fait imaginer, à l'exemple des autres provinces du royaume, une feuille hebdomadaire toute relative à nous. L'empressement que le public montre pour les unes a fait penser qu'il accueillerait le projet de celle-ci en proportion de l'intérêt plus direct et plus relatif qu'il y trouvera. C'est ainsi qu'on rapprochera en quelque sorte les hommes et les espaces d'une même province... Tout citoyen pourra faire part de ses observations sur des choses intéressantes ou curieuses, et nous hâterons de les publier. Les dissensions qui agitent le barreau, les causes d'éclat qui s'y plaignent, la jurisprudence qui se fixe et s'établit sur des points controversés, les règlements qui tiennent à l'ordre public ; la médecine, le commerce, les manufactures, l'agriculture et les découvertes qui tendront à augmenter la perfection ou à faire connaître les méthodes vicieuses qui nous tiennent encore sous le joug de l'habitude ; les arts, les sciences, tout ce qui peut être d'une utilité générale ne sera pas négligé. Beaucoup d'hommes solitaires ou retirés à la campagne, ou placés aux extrémités de la province, reviendront en quelque sorte dans le centre et connaîtront l'histoire du pays.

Conformément à son annonce de rendre compte de l'actualité du domaine des sciences, le journal annonça en 1775, soit deux ans après la création du Cabinet d'histoire naturelle au sein de la Bibliothèque publique de Grenoble, le lancement d'une deuxième souscription pour l'ouverture de celui-ci :

Où pourrait-on plus facilement rassembler tout ce que la nature offre de mieux dans les trois règnes, que dans le centre d'une province dont toutes les parties renferment une variété infinie⁵².

Le journal traduisait le vif besoin des Dauphinois de se doter d'un établissement voué aux sciences naturelles : « le Cabinet d'Histoire naturelle est tellement attendu » sont les termes mêmes de son *Prospectus*. Il donnait déjà l'orientation que prendrait le cabinet : constituer des collections essentiellement dauphinoises mais « pour les faire connaître aux étrangers ». Il définissait ainsi une vocation essentiellement locale, mais placée sous l'angle de l'exotisme par le regard extérieur que l'on poserait sur elle. Le journal continua par la suite à se faire l'écho de l'intérêt que les Grenoblois manifestaient pour les sciences naturelles en publiant régulièrement des annonces à caractère scientifique. Un

⁵² « Prospectus pour l'établissement d'un Cabinet d'Histoire Naturelle à Grenoble », in *Affiches, annonces et avis divers du Dauphiné*, 10 mars 1775, p. 2 (BMG, Jd 34).

article paru le 12 mai 1780 annonçait par exemple le début du cours de botanique de Villars :

M. Villars, docteur en médecine, commencera le 16 de ce mois son cours public de botanique chez les religieux de la Charité de cette ville à 2h30 précises et il continuera les mercredi, jeudi et samedi de chaque semaine. Ce cours a pour objet principal l'instruction des jeunes élèves de chirurgie, destinés à s'établir dans les campagnes.

Nouvelle annonce en 1788 pour son cours destiné aux élèves de chirurgie : le cours serait suivi de « démonstration de plantes » au Jardin de La Tronche et de campagnes d'herborisations aux environs de Grenoble. Il se ferait sur la base de l'ouvrage du professeur, *Histoire des plantes de Dauphiné*. Le journal se fit ainsi maintes fois le relais des travaux de Dominique Villars, des savants, amis et collaborateurs du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Si la création de l'École de chirurgie, celle de la bibliothèque, du cabinet d'histoire naturelle et du jardin de botanique furent symptomatiques du vide laissé par le départ des Jésuites et l'éloignement de Grenoble de toute université, celle des *Affiches* qui les accompagnèrent fait prendre la mesure du nouvel essor intellectuel de Grenoble et des besoins de créations d'institutions culturelles qui s'en suivirent.

Les cabinets de curiosités qui ont précédé la fondation du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ont montré l'intérêt des Dauphinois pour la collection mais aussi l'obsédante fascination qu'exerçait sur eux le domaine de la mer. Les cabinets de curiosités du père Ducros et celui des Antonins furent légués respectivement en 1775 et 1777 au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, celui de Raby l'Américain en 1781. Certaines collections du négociant avaient déjà été stockées au Cabinet, vraisemblablement entre 1773 et 1775. Ce n'est cependant qu'en 1811 que le jeune Jean-François Champollion commença à étudier les collections exotiques du cabinet des Antonins. On retrouva en 1836 des spécimens hérités de cabinets de curiosités disséminés dans plusieurs inventaires. Les collections exotiques rassemblées dans le cabinet de Raby l'Américain ne firent l'objet d'une mention au catalogue qu'en 1841. L'intérêt de ces collections héritées du tournant du second 18^e siècle n'ayant trouvé un intérêt qu'au 19^e siècle, nous les réexaminerons dans la deuxième partie de notre travail consacrée à la période allant de 1808 à 1851, et plus précisément de 1808 à 1821, lorsqu'elles furent étudiées pour la première fois par Jean-François Champollion, puis à partir de 1838 lorsque l'on formula à Grenoble le projet de créer un muséum.

Si l'on revient aux questions que nous nous sommes posées en préambule, la chronologie des structures savantes qui naquirent avant la création du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble lève toute ambiguïté : on ne peut imputer la création du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble au hasard. Celle-ci s'inscrit dans une longue tradition dauphinoise. Puis elle fit partie d'un projet d'ensemble pour l'élaboration d'un ensemble scientifique complet, lequel comprenait un hôpital, une école de chirurgie liée à un jardin de botanique, une bibliothèque et un cabinet d'histoire naturelle. Le tout fut réalisé en moins de douze ans. Les trois premières créations – école de chirurgie, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle – furent menées d'un seul élan en deux ans, de 1771 à 1773, à raison d'une réalisation par an : 1771 l'école de chirurgie, 1772 la bibliothèque et 1773 le cabinet d'histoire naturelle. L'ensemble auquel appartenait le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble indique tout l'intérêt que manifestaient les Dauphinois de

l'époque pour les sciences et leur volonté opiniâtre d'installer à Grenoble les institutions dont ils avaient besoin. D'autre part, la naissance du cabinet d'histoire naturelle au sein de la Bibliothèque publique de Grenoble, les délibérations et les débats auxquels il a donné lieu ont montré qu'il en avait été le grand dessein, mûri et construit.

CHAPITRE DEUX
UN DESIR DE CONNAISSANCE ET D'UTILITE

Une institution telle que le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble n'aurait pu voir le jour au 18^e siècle sans un climat global favorable. Or, la France des lumières, l'Europe elle-même furent propices à une telle naissance. Le 18^e siècle se caractérisa par un goût très marqué pour les sciences naturelles : on admirait la Nature, sa beauté, son utilité et Buffon, directeur du Jardin des Plantes à Paris, donna même à la science l'auréole de la gloire littéraire avec la publication de son *Histoire naturelle*⁵³. Par cet ouvrage dont il commença la publication en 1749, il rendit la science naturelle accessible à tous les milieux : de la noblesse aux authentiques hommes de sciences, naturalistes, médecins ou apothicaires. Buffon introduisit les sciences naturelles dans la littérature destinée à un vaste public lettré et non plus à quelques spécialistes. Cette vogue extraordinaire qui traversa tout le 18^e siècle fut favorisée par l'action du Jardin du Roi transformé en 1793 par la Convention en Muséum national d'histoire naturelle. Enfin, dans ce climat favorable aux Lumières et aux sciences au 18^e siècle, il faut insister sur l'importance de l'*Encyclopédie*, compendium de la nouvelle pensée rationaliste.

Avant Buffon, deux ouvrages avaient déjà confirmé le goût des savants et des curieux pour l'histoire naturelle et la collection : il s'agissait en 1732 de l'œuvre de l'abbé Pluche – *Le Spectacle de la nature*, manuel à l'usage des gens du monde et des enfants – et en 1742 de celle de Dezallier d'Argenville – *L'Histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie*. Plusieurs fois réédité et augmenté entre 1742 et 1780, ce dernier ouvrage servit de modèle aux curieux et aux naturalistes pour arranger leurs collections. Son édition de 1780 dont le titre était *La Conchyliologie ou histoire naturelle des coquilles de mer, d'eaux douces, terrestres et fossiles* contient un chapitre intitulé « De l'arrangement d'un Cabinet d'histoire naturelle ». Le goût de l'histoire naturelle et des recherches scientifiques s'était répandu dans toute l'Europe et notamment en France pendant la deuxième partie du 18^e siècle. Les grands personnages et les gens du monde s'étaient convertis au culte des sciences. Les cabinets où s'amassaient leurs collections s'étaient multipliés. Dezallier d'Argenville en avait dressé la liste en 1742 : son fils la compléta en 1780 avec un chapitre intitulé « Des plus fameux Cabinets d'Histoire Naturelle qui sont en Europe »⁵⁴. C'est dans cette édition que figura pour la première fois la mention du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble parmi les plus beaux cabinets de France et d'Europe :

Messieurs les Directeurs de la Bibliothèque publique établie depuis peu à Grenoble, ont fait arranger une salle, à la suite de la bibliothèque, qu'ils commencent à remplir de beaux morceaux d'histoire naturelle.

Sous la rubrique « Dauphiné », la *Conchyliologie* de Dezallier d'Argenville portait mention des six cabinets d'histoire naturelle que comptait la province, dont ceux de la Bibliothèque publique de Grenoble, de Raby l'Américain et de l'Abbaye de Saint-Antoine.

⁵³ G. -L. Leclerc, comte de BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du roi*, Paris, Imprimerie royale, 1749-1804, en 44 vol. (BMG, C 1749).

⁵⁴ A.-J. DEZALLIER D'ARGENVILLE, « Des plus fameux Cabinets d'histoire naturelle qui sont en Europe », in *La Conchyliologie ou histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles*, Paris, De Bure, 1780, chapitre X, p. 291 (BMG, A 2717).

1 - LE CABINET ET LA VOLONTE D'AUTO-INSTRUCTION DES GRENOBLOIS

Daniel Roche a montré dans son ouvrage consacré aux académies et académiciens provinciaux à quel point la notion d'autonomie avait été déterminante dans la volonté d'une élite provinciale de créer une institution. La notion d'autonomie s'accompagna à Grenoble d'une ambition démesurée pour mener à bien le projet de cabinet d'histoire naturelle. Nous nous efforcerons dans notre étude de repérer dans un premier temps toutes les manifestations que revêtit cette ambition. Dans un deuxième temps, nous apprécierons par le concret la portée de l'esprit général d'utilité qui sous-tendit le projet. Nous avons jusqu'ici retracé les origines du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, en recherchant les institutions savantes qui l'avaient précédé puis en resituant le cabinet dans un ensemble scientifique plus vaste, afin de répondre à la question de savoir comment le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble est-il né et quelles infrastructures savantes avaient accompagné sa naissance ? Le propos de ce deuxième chapitre sera de formuler une réponse sur les valeurs qui présidèrent à cette naissance, sur les hommes qui accomplirent cette tâche et sur les idées qui sous-tendirent leur projet. Quels moyens les Dauphinois mirent-ils en œuvre pour créer leur cabinet d'histoire naturelle ? De quelle façon se rendirent-ils autonomes ? De quelle idée philanthropique s'inspirait leur dessein ? Par l'étude des collections de deux bibliothèques grenobloises – la bibliothèque publique de Grenoble et une bibliothèque privée, celle de l'avocat Prunelle de Lière – nous tenterons d'apprécier l'engouement généralisé pour les sciences dans la seconde moitié du 18^e siècle et de mesurer la part exacte faite aux sciences naturelles à Grenoble.

1.1. Autonomie et ambition

L'appel à une souscription publique atteste, chez les Dauphinois de l'Ancien Régime, d'une formidable volonté d'autonomie non dénuée d'une certaine habileté, de force de persuasion et d'esprit combatif. Ils eurent par trois fois recours à une souscription : pour financer leur bibliothèque, pour aménager leur cabinet d'histoire naturelle et enfin pour installer leur jardin public de botanique, se dotant ainsi de façon autonome des institutions qu'ils appelaient de leurs vœux. S'appuyant sur leur environnement proche, ils recherchèrent des alliés auprès des personnalités administrant leur province, des prélats, des chapitres et des ordres religieux ; ils s'assurèrent l'aide de ministres, Dauphinois de souche ou ayant quelque influence à Versailles ; ils contactèrent enfin des négociants dauphinois. Nous allons traiter dans un développement ultérieur du rôle de la magistrature grenobloise et de l'ordre des avocats. Au premier rang se distingue l'aide constante apportée aux hommes comme aux institutions par les deux intendants, Pajot de Marcheval (dont il sera question un peu plus loin) et Caze de La Bove. Motivée par des goûts et des curiosités, cette aide se doublait, à n'en point douter, d'une volonté bien arrêtée de faire grandir le prestige de la province qui leur était confiée. L'intendant Caze de La Bove⁵⁵, de par l'intérêt personnel

⁵⁵ CAZE de LA BOVE (Gaspard-Louis) : dernier intendant du Dauphiné, de 1784 à 1790, protecteur des sciences, remarquable administrateur.

qu'il portait aux sciences – il possédait à Paris son propre cabinet –, s'est ainsi trouvé au centre d'un réseau savant qu'il a lui-même activé. Une lettre du savant genevois Louis Jurine au père Ducros, au sujet de minéraux récemment découverts par Schreiber mais arrivés en Suisse endommagés, atteste du rôle joué par l'intendant lui-même dans le trafic de minéraux entre Grenoble avec Ducros et la Suisse avec Jurine. L'envoi de minéraux de Grenoble vers Jurine se fit à l'instigation de l'intendant Caze de La Bove, véritable promoteur des mines du Dauphiné qui fit connaître, par ses cadeaux adressés au principal cabinet de Genève, les récentes découvertes dauphinoises. Jurine écrivait :

Qu'il me soit permis, Monsieur, de vous dire naturellement et en Genevois, ma façon de penser sur les morceaux de mine et les cristallisations renfermées dans ladite caisse ; les dernières ont essuyé, par le cahotement de la voiture, des échecs irréparables, plusieurs quilles de cristal de roche ont été cassées, d'autres très endommagées : pour les premiers qui sont les mines, je les aurais reçus tous avec un plaisir égal, si notre proximité de Grenoble, ne m'avait mis à même d'être pourvu de tout ce qui y a été découvert jusqu'à présent par vos brocanteurs : deux morceaux ont attiré essentiellement mon attention, le premier est le petit échantillon d'argent merde d'oie dont la mine vient d'être décrite dernièrement par Monsieur Schreiber ; le deuxième est le morceau du prétendu schorl blanc coloré par votre abondante terre argileuse verte ; la partie du premier échantillon où se trouvait quelques filets d'argent en végétation est rompue et brisée, ce qui m'a fait de la peine.

Si la partie minéralogique de mon Cabinet eut été commençante, je me serais fait un plaisir très grand d'y renfermer tout le cadeau de Monsieur de La Bove, mais depuis fort longtemps, je m'en occupe, non pour en faire parade, mais pour y renfermer des échantillons, petits à la vérité, mais très caractérisés, en un mot pour en faire un Cabinet d'étude ; je n'ai rien épargné pour me procurer les productions des différents pays en ce genre, soit par les marchands qui abondent, soit par mes relations dans l'Etranger.

Si, sans indiscretion, Monsieur et en profitant de vos offres généreuses, je pouvais espérer d'obtenir un autre petit échantillon de la même mine merde d'oie avec sa gangue, vous m'obligeriez infiniment ; s'il était possible d'y joindre une petite douzaine de cristaux de roche noire bien conservés et caractérisés, quoiqu'elle put coûter, le plaisir en deviendrait plus vif ; si vous pouvez réaliser mes désirs sur ces deux points, Monsieur, je vous demanderais la grâce de vouloir les bien envelopper de coton, afin de les recevoir dans toute leur intégrité.

Il est cependant une autre aide, moins visible parce que plus pragmatique mais terriblement efficace, qui est à mettre à l'actif de l'intendant : la mise à disposition de son personnel d'intendance au service du cabinet de Grenoble, assurant, de fait, la promotion des savants grenoblois. Jourdan, son premier secrétaire, lui-même par ailleurs associé libre de l'Académie delphinale, participa souvent à l'acheminement de la correspondance, au transport du matériel scientifique ou des minéraux. Ainsi, les caisses de minéraux que Ducros adressait aux différents cabinets parisiens, dont celui de Caze, furent-elles véhiculées par les soins de l'intendance. Les livres empruntèrent le même circuit – tel le livre que le minéralogiste Sage offrit au père Ducros, ainsi que les échanges épistolaires entre les deux savants. Les catalogues de minéraux de Ducros aux minéralogistes parisiens passaient par ce canal également. Dans son échange de correspondance avec le père Ducros, Madame de Quinsonas⁵⁶, l'informait qu'elle utiliserait les services de Jourdan pour acheminer des colis destinés à Villars. L'épouse de Caze

⁵⁶ CHAPONAY (Catherine Claudine de, 1746-1826) : naturaliste amateur, issue d'une vieille famille de l'aristocratie dauphinoise, elle épousa le marquis de Quinsonas ; elle vécut dans son château de Mérieu près de Lyon, propriété des Quinsonas, mais aussi à Grenoble et dans leur hôtel particulier de Paris.

de La Bove, qui tint souvent le secrétariat de l'intendant, entourait le père Ducros de ses soins et lui faisait des cadeaux – du papier pour décorer « son ermitage », tandis que l'intendant lui adressait du matériel de préparation – des flacons de phosphore. Le cabinet bénéficia des services de la noblesse dauphinoise séjournant à Paris pour obtenir ses lettres patentes : les différents courriers de Caze et de Madame de Quinsonas de 1780 à 1789 attestent des efforts incessants déployés par l'intendant et par les Quinsonas pour obtenir l'octroi d'une existence légale à l'établissement de Grenoble. C'est grâce à l'entremise de Madame de Quinsonas auprès de l'Imprimerie Royale que la bibliothèque de Grenoble put bénéficier du privilège rare de dépôt légal, lequel permit d'acquérir pour l'étude au sein du cabinet, les livres de sciences que réclamait le père Ducros.

De la même façon, il faut insister sur le rôle fonctionnel des militaires, très présents dans les loges maçonniques du 18^e siècle, et dont les déplacements favorisèrent la circulation de l'information utile à la science : l'étude de la correspondance permet de comprendre que ce sont eux qui dépistaient les cabinets de curiosités des autres provinces, susceptibles de se mettre en relation avec le cabinet de Grenoble. Dûment mandatés avant leur départ par le cabinet de Grenoble, ils servaient de relais dans les échanges épistolaires. Une nouvelle fois, les courriers passaient ensuite par l'intendance, suivis des graines et des minéraux. Trois lettres de l'artilleur Du Puget en Alsace à Ducros attestent de la rapidité et de l'efficacité des échanges : à la demande du cabinet de Grenoble – les directeurs de Sauzin, de Sayves et le minéralogiste Binelli – le militaire repérait en avril 1777 les cabinets dignes et susceptibles de faire des échanges avec Grenoble – en l'occurrence les cabinets de M. d'Autigny, prêtre royal, et du baron Dietrich à Strasbourg ; en juin 1777 les listes des doubles à échanger dans les collections des mines d'Alsace et celles du Dauphiné étaient établies et en septembre, les échanges étaient conclus. Grenoble procéda également, par l'intermédiaire du militaire, à l'envoi de graines du jardinier Liotard pour le botaniste Spielmann, professeur au Jardin de botanique de Strasbourg. Les militaires se chargèrent parfois d'acheminer fort loin la correspondance destinée aux associés libres de l'Académie delphinale résidant dans les colonies, comme celle pour M. de Genton, correspondance expédiée dans les bagages d'un militaire en partance pour les Antilles. Dans le même esprit, les fondateurs du cabinet de Grenoble se servirent de l'expérience acquise par les négociants dauphinois dans leurs affaires pour bâtir un projet. Ils récupérèrent aussi les collections que ceux-ci avaient rassemblées lors de leurs voyages. Les archives ont livré comme on l'a vu le cas de Raby l'Américain qui devint l'un des douze premiers directeurs de la bibliothèque. Les textes qui conduisirent à la création du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble s'inspirèrent de son expérience. Le cabinet reçut son empreinte par le legs qu'il lui fit en 1781, reflet de ses voyages lointains.

Dès 1772, les principaux ordres religieux de la province, dont les Antonins, les Chartreux et les Dominicains participèrent à la souscription de la bibliothèque. Simonard, député de l'ordre de Saint-Antoine, compta aussi parmi les premiers directeurs de la Bibliothèque. En 1777, il exposa en séance le vœu du chapitre général de l'ordre pour que le cabinet d'histoire naturelle qui leur appartenait soit réuni à la bibliothèque et au cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Rassuré sur ce qu'il était advenu du cabinet de curiosités des Antonins, il exprimait en 1786 sa satisfaction dans sa correspondance au père Ducros :

J'aurai la satisfaction de voir cette nombreuse collection de laves ainsi que le prolongement du cabinet de physique et d'histoire naturelle où l'intelligence et le bon goût se font remarquer dans l'ordonnance des décorations et dans l'arrangement des richesses que l'on y a rassemblées.

Pour donner plus de chance à leur projet, les Grenoblois avaient déjà adressé pour leur bibliothèque une lettre circulaire à toutes les personnes de la province susceptibles de concourir « à l'établissement si utile de la Bibliothèque publique » : ils avaient obtenu le soutien de plusieurs évêques – l'archevêque d'Embrun ayant donné 800 livres. Ils avaient obtenu l'aide de M. de Clermont-Tonnerre⁵⁷, commandant la province, lequel avait été invité à visiter l'établissement, et de M. de Monteynard⁵⁸, alors ministre de la guerre :

Un projet aussi utile mérite à tous égards, l'approbation et la protection du roi. On ne peut que louer les vues patriotiques qui vous ont engagé à y donner vos soins ; je proposerai avec plaisir à sa Majesté d'encourager les efforts des souscripteurs, en autorisant cet établissement ; et je vais me faire rendre compte de la forme qu'il conviendra d'employer à cet effet .

M. de Monteynard se fit l'intercesseur du projet grenoblois auprès du roi. Il est à noter le rôle éclairé de la noblesse dauphinoise dans l'établissement de la Bibliothèque publique de Grenoble : après les parlementaires, les ordres et les chapitres, les donateurs les plus importants qui s'engagèrent sur leurs deniers personnels, appartenaient à la noblesse dauphinoise. Les familles les plus représentatives de la noblesse du Dauphiné, tant par leur lignage que par les charges qu'elles exercèrent à la cour, participèrent largement à la souscription pour l'établissement de la Bibliothèque publique : M. de Monteynard souscrivit pour 3.600 livres, le marquis de Tonnerre pour 3.000 livres et le marquis de Marcieu pour 3.000 livres. Ils déployèrent tous leurs efforts à la cour jusqu'à l'obtention des lettres patentes, comme en attesta M. de Monteynard :

Cet établissement me paraît si utile que je me fais un plaisir d'y contribuer pour la somme de trois mille six cents livres que je donnerai incessamment ordre qu'on vous remette. M[essieu]rs les Directeurs peuvent au surplus compter sur mes soins, auprès de Sa Majesté, lorsqu'ils seront nécessaires pour l'entière exécution de ce projet.

Les Grenoblois réitérèrent leur démarche pour le cabinet et cherchèrent, au sein même du pouvoir royal, le soutien de personnalités qui s'intéresseraient directement aux sciences naturelles, notamment au « règne » ou à la catégorie qui reflétait le plus le caractère du cabinet de Grenoble : la minéralogie. Ils avaient déjà pris conscience, lors de premiers échanges avec les cabinets parisiens, de l'attrait qu'exerçaient sur ceux-ci les minéraux du Dauphiné. Le minéralogiste Léchevin, secrétaire du cabinet de Monsieur, frère du roi, n'écrivait-il pas au père Ducros :

Je viens de voir chez M. de Buffon une collection des mines d'Allevard⁵⁹.

⁵⁷ CLERMONT-TONNERRE (Jules Henri, duc de) : commandant de la province du Dauphiné, franc-maçon dans les hauts grades à la loge la *Concorde* à Grenoble.

⁵⁸ MONTEYNARD (Louis-François, marquis de, 1713-1791) : Dauphinois, ministre de la Guerre de 1771 à 1774. Voltaire l'évoqua en termes élogieux dans son *Dictionnaire philosophique* au mot d'entrée « soldat ».

⁵⁹ Toutes les citations sont issues de la Correspondance de la Bibliothèque et de l'Académie delphinale (BMG).

Puis il lui réclamait des minéraux pour enrichir sa collection, de préférence des cristaux dont la province abondait, choisis parfois dans les collections de la bibliothèque, échantillons que Ducros lui adressait en échange de l'obtention des lettres patentes. Il y eut une telle circulation des minéraux hors du Dauphiné et notamment une telle demande de la part des cabinets parisiens que le naturaliste Guettard assurait déjà en 1775 qu'il y avait à Paris de quoi bâtir un hôtel avec les pierres et les minéraux de l'Oisans. Sûrs de la valeur de leur monnaie d'échange, les Grenoblois contactèrent également le duc d'Orléans, homme connu pour ses idées libérales et possédant un précieux cabinet de minéralogie. Guettard, garde de ce cabinet, ami de Villars et correspondant du père Ducros, facilita les échanges. Schreiber quant à lui, directeur des mines du Dauphiné de Monsieur, contacta le frère du roi pour s'assurer de son soutien et obtenir de lui la possibilité de distribuer des échantillons aux différents cabinets en relation avec celui de Grenoble. Une lettre de Schreiber à l'abbé Mongez le Jeune, minéralogiste, parue en 1784 dans le *Journal de Physique*, atteste du rôle éclairé joué par l'administration du Comte de Provence dans l'exploitation de la mine d'or de La Gardette :

Les dépenses que ces travaux ont occasionnées ont dépassé de beaucoup la recette faite des matières extraites ; cependant l'administration de Monsieur n'a point ralenti son zèle. Elle n'a point regardé cette mine du côté de l'intérêt, elle l'a considérée comme un objet digne de l'attention d'un grand prince et intéressante pour l'histoire naturelle afin de se procurer une parfaite connaissance de la montagne et du filon de La Gardette. C'est un service réel qu'elle a rendu à l'histoire naturelle de la province du Dauphiné.

La conscience que les Grenoblois étaient les seuls propriétaires du cabinet fut une notion forte qui traversa tous les âges des origines de celui-ci, et qui se retrouva chez les fondateurs, chez leurs héritiers à la deuxième génération, comme chez leurs continuateurs lorsque naquit le muséum. Profondément ancrées dans l'esprit des origines, les réactions furent vives à chaque tentative d'accapuration du cabinet : depuis la première affirmation par Louis de Sauzin en 1786 que « les souscripteurs sont les seuls et vrais propriétaires de la bibliothèque » jusqu'au projet final de la construction du muséum, le cabinet restait la propriété des Grenoblois. Ce cabinet, bien qu'installé au départ au Collège Royal Dauphin, n'était pas, tenait à le préciser Louis de Sauzin en 1786, la propriété de la nouvelle congrégation qui s'installait dans l'ancien collège des Jésuites. Malgré la décision consulaire de placer les musées sous autorité départementale, Ducros également insistait en 1803 pour que le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ne soit pas non plus confondu avec une institution nationale, ni avec une institution départementale, ce qui aurait été « tromper l'esprit de ses fondateurs » : le cabinet restait et demeurait la propriété des Grenoblois⁶⁰. Ce sentiment de propriété se paraît des vertus du « patriotisme », qu'il faut entendre aujourd'hui par amour du Dauphiné. Gagnon, priant l'intendant Caze de La Bove d'intercéder auprès de Calonne, ministre des Finances, présentait la bibliothèque et le cabinet comme « un établissement formé par le patriotisme seul ». Prunelle de Lière, dans un article adressé au *Journal de physique*, renchérisait en présentant l'établissement

⁶⁰ E. DUCROS, « Rapport sur le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble », in *Mémoire à la Commission administrative de la Bibliothèque publique et du Musée des Arts de la Ville de Grenoble*, 3 avril 1803 (BMG).

grenoblois comme étant en France « le premier monument public utile qui ait été élevé par une souscription patriotique ».

Un mot appartient au vocabulaire fréquemment utilisé pour qualifier le cabinet puis le muséum : « ambition ». Gagnon précisait que tout projet, pour pouvoir s'inscrire dans la pérennité et servir ainsi les générations suivantes, ne devait pas craindre d'être ambitieux. Cette ambition faisait partie des six axes principaux sur lesquels serait bâti l'ensemble du projet de la bibliothèque et du cabinet⁶¹. C'est l'ambition qui guida les fondateurs à ne pas laisser mourir l'œuvre issue des deux souscriptions originelles pour la bibliothèque et le cabinet, souscriptions trop insuffisantes pour suivre l'importante production en livres scientifiques de l'époque. Cette ambition les poussa à obtenir, sous l'Ancien Régime, le privilège de dépôt légal, essayant de constituer ainsi, par leurs propres moyens, le fonds scientifique nécessaire à tout cabinet d'histoire naturelle. Ducros en réitéra la demande à Fourier, préfet du département, souhaitant accroître les collections en sciences exactes et définissant comme urgents les domaines de la chimie et de l'histoire naturelle.

La naissance de l'Académie delphinale favorisa le développement et le prestige de la province. Daniel Roche a résumé en deux étapes principales le processus d'autonomie qui aboutit à la création de l'Académie de Grenoble. La première consista en l'acquisition par souscription publique des collections du prélat Monseigneur de Caulet et la création d'une bibliothèque publique. La deuxième étape fut la fondation de l'Académie delphinale par le groupe d'hommes issus du bureau chargé d'administrer la bibliothèque. Pour ce faire, ils reçurent l'appui de l'intendant Caze de La Bove, l'aide financière du duc d'Orléans et de Monsieur, l'accord de Necker et obtinrent les lettres patentes de l'Académie delphinale en 1789. Nous avons vu dans la création du Cabinet d'histoire naturelle en 1773 au sein de la Bibliothèque publique, et dans son installation par souscription en 1775, une manifestation supplémentaire de cette autonomie.

1.2. L'esprit d'utilité

Dominique Poulot observe dans l'ouvrage qu'il a consacré aux Lumières que les sciences, au 18^e siècle, évoluèrent du régime de la curiosité, qui faisait de l'expérience un spectacle, au régime de l'utilité. C'est bien ce processus qui caractérisa la création du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. D'une façon générale, toutes les infrastructures grenobloises créées au 18^e siècle trouvèrent leur justification dans la volonté de concourir au bien public. Les mots « utile » ou « utilité » se trouvaient attachés aux projets des Grenoblois. L'étude des sciences naturelles ainsi que les institutions qui lui étaient liées n'étaient concevables que la mesure où elles étaient « utiles » et conduisaient à une amélioration de la condition de l'homme. C'est ainsi que Villars justifiait, dans la préface historique de son opus magnum *Histoire des plantes de Dauphiné*, l'utilité de la botanique : elle n'avait de sens que parce qu'elle conduisait à l'homme, qu'elle en soulageait ses souffrances et lui procurait de la beauté. Les livres de sciences exactes étaient

⁶¹ J.-C. RABY, *Projet pour parvenir à former une administration pour la bibliothèque publique de Grenoble avec les cas à prévoir pour éviter les inconvénients*, Grenoble, 1773 (BMG).

qualifiés de « livres d'utilité », les connaissances en histoire naturelle de « connaissances utiles ». Le *Dictionnaire de l'Académie en 1762* faisait la différence entre « utilité publique » et « utilité particulière ». Ainsi, c'est la notion d'utilité qui prévalut dans la décision de l'intendant Pajot de Marcheval de créer une école de chirurgie à Grenoble et dans celle d'installer un jardin de botanique près de l'hôpital. Pour la bibliothèque et afin d'obtenir des subsides du contrôleur général des finances, l'intendant demanda aux directeurs de préparer un mémoire qu'il se chargerait de présenter, mais il leur recommanda de le rédiger sous l'angle de l'utilité du projet. Son successeur, l'intendant Caze de La Bove, ne concevait les projets grenoblois que s'ils étaient « utiles » : toute sa correspondance dénote sa participation enthousiaste à l'activité de l'Académie delphinale dans les domaines de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Le père Ducros, quant à lui, justifia auprès des autorités départementales en 1791 l'établissement de la bibliothèque par le fait de son utilité. Les fondateurs présentaient le cabinet comme issu du goût pour les sciences naturelles qui s'était développé grâce et au sein de la bibliothèque. Ils conféraient à cette inclinaison une notion d'utilité :

Le goût de toutes les connaissances utiles s'est développé et le premier effet qui en a résulté a été le vœu général pour l'établissement d'un cabinet d'histoire naturelle et de physique⁶².

Hormis l'agrément certain que constituait la présence d'un cabinet jouxtant une bibliothèque, c'est l'intérêt scientifique de celui-ci qui primait, qui en justifiait l'existence et l'« utilité ». « Utilité » s'entendit alors comme le rôle que le cabinet aurait à jouer dans la formation des scientifiques, ainsi que l'exprimaient en 1773 les directeurs à M. de Monteynard :

Indépendamment de l'utilité et de l'agrément d'un Cabinet qui serait un ornement accessoire à la Bibliothèque, les recherches qu'on ferait dans ces deux genres si à portée de nous, conduiront à des découvertes utiles et curieuses. [...] L'histoire de Dauphiné est encor[e] à faire ; et il est probable que cet objet fixera l'attention de ceux qui se destineront aux sciences dans cette Province. Ils trouveraient ici des matériaux et des secours.

L'enseignement prodigué au sein du cabinet serait la finalité de son « utilité », le rôle du garde du cabinet étant d'« expliquer » les objets d'histoire naturelle au public fréquentant le cabinet. Parmi le foisonnement de cours qui firent suite en France de 1770 à 1780 à la suppression de la Congrégation et qu'énumère Daniel Roche – cours des académies, des lycées, des musées –, nous retrouvons bien ici, dans celui prévu au cabinet, une des solutions imaginées par les Grenoblois pour faire face aux lacunes de l'instruction et à la carence de l'enseignement universitaire de la ville de Grenoble. Craignant que Turgot ne fasse passer en priorité des projets de première nécessité, l'intendant Pajot de Marcheval défendit sa demande de fonds pour les frais qu'occasionnait l'installation du cabinet dans la galerie du Collège sous l'angle de « l'utilité de la connaissance ». Il faut également mettre sur le compte de l'« utilité » l'obtention en 1780 des lettres patentes dans la mesure où, estimant l'établissement « utile », le roi accordait à la Bibliothèque publique une existence légale lui permettant de

⁶² E. DUCROS, « La Ville de Grenoble [...] » : Premier historique sur l'utilité de l'établissement du Cabinet, in *Origine et formation de la Bibliothèque et Académie delphinale* (BMG).

recevoir des subsides : c'est bien son caractère « utile » qui assura au cabinet histoire naturelle de Grenoble la reconnaissance de l'autorité centrale.

Les fondements de l'utilité de la botanique, tels qu'ils furent définis par Villars dans l'*Histoire des plantes de Dauphiné*, trouvèrent à Grenoble une réalisation avec le Jardin de botanique. Villars en faisait le complément de l'Ecole de chirurgie fondée onze ans plus tôt. Il montrait que le jardin profitait également à l'ancien Jardin du Roi devenu Muséum national et aux jardins des autres départements français par l'acclimatation à Grenoble et la redistribution des plantes reçues du Muséum national ou d'Orient. Villars rattachait la création d'un jardin de botanique dans la ville à l'utilité des plantes et à l'usage qui en était fait en médecine. Peu de temps avant de quitter Grenoble pour Strasbourg, Villars forma un ultime projet de jardin botanique pour Grenoble, jardin qui devrait se situer, de par son utilité, à l'intérieur même des murs de Grenoble : très inspiré par Rousseau, il présentait l'agriculture comme la plus utile des sciences parce que remontant à l'origine de l'homme. Il insistait sur l'importance de la botanique au sein des sciences naturelles et, en précurseur, annonçait l'apport des sciences naturelles à « la géographie et à la géologie ou l'histoire du globe »⁶³.

Enfin, comment ne pas reconnaître la figure de Jean-François Hache, ébéniste à Grenoble, dans l'évocation faite par Villars de l'utilité d'un jardin de botanique en matière artistique :

Les jardins botaniques ne sont plus comme autrefois seulement consacrés à la réunion et à la culture des plantes médicinales. Les artistes, les dessinateurs, les architectes, les menuisiers, l'ébéniste, le tourneur ont souvent besoin d'une plante, il faut la montrer et au besoin la lui procurer.

La suite de l'argumentaire de Villars pouvait encore concerner, entre autres, l'ébéniste grenoblois :

Le physicien et le chimiste, le distillateur ont besoin de connaître quelques plantes. Certains phénomènes de la végétation, de la germination, de l'accroissement, de la coloration des plantes, la formation de leurs fleurs, ou de leurs fruits intéressent les sciences. Toutes les sciences se prêtent des secours mutuels : un seul homme ne saurait les posséder toutes ou du moins les approfondir. Il convient donc, il faut même absolument que les hommes consacrent leurs efforts et leurs talents à la culture et à l'étude des plantes, afin de pouvoir offrir aux arts, aux artistes et au public, une garantie sûre pour la confiance et pour n'être pas en arrière des connaissances actuelles des autres pays [...].

La pratique du jardin de botanique au cœur de la ville, le type de conseils susceptibles d'y être donnés pouvaient convenir à un ébéniste avide de « style nouveau ». Il lui fallait connaître l'art de colorer les bois, trouver et échanger secrets et recettes de teintures. Il lui fallait connaître aussi les différentes essences, les bois « de pays » ou les « bois des Indes » susceptibles de lui donner la polychromie recherchée. Il lui fallait enfin pouvoir observer les fleurs et parfois les fruits, les rameaux et les feuilles, afin de décorer ses meubles de cartouches fleuris.

Tous ces projets – bibliothèque, cabinet, jardin botanique – n'eurent de sens pour les Grenoblois que dans la mesure où ils furent accessibles au public. Ducros insistait sur la tradition grenobloise de prêter des livres : déjà Mgr de

⁶³ D. VILLARS, *Projet pour l'établissement d'un jardin public de Botanique dans la Ville de Grenoble*, 1803 (BMG).

Calet, en son temps, ouvrait sa bibliothèque privée aux particuliers. Hans Bots et Françoise Waquet ont montré dans la *République des Lettres* le rôle de premier plan qu'ont joué les bibliothèques et les cabinets savants dans la transmission du savoir et l'avancement des sciences. Comme les livres étaient chers, ceux qui avaient le privilège d'en être les possesseurs, fidèles à leur devoir d'*humanitas*, se sentaient tenus de donner accès à leurs richesses. Ces richesses que l'on avait refusé de voir quitter Grenoble et que l'on avait augmentées d'un cabinet, il s'agissait de les ouvrir plus largement encore. On les rendit « publiques » afin de dépasser la limitation de l'accès aux trésors que leurs collections renfermaient, aux seuls hommes de lettres et aux savants.

2 - LE RÔLE DES MILIEUX ECLAIRES GRENOBLOIS

Hans Bot et Françoise Waquet ont rappelé la quête incessante des savants du 16^e au 18^e siècle à la recherche de pensions et d'emplois. Ils ont montré la dépendance économique qui fut la règle dans la République des Lettres et qui amena les savants à se tourner vers les puissants. Ainsi, le monde lettré ne se conçut pas sans mécène : Laurent le Magnifique (1449-1492), l'empereur Maximilien II (1527-1576), son frère l'archiduc Ferdinand de Tyrol (1529-1595), Rodolphe II (1552-1612), Louis XIV (1638-1715) et Catherine II (1729-1796), autant de princes illustres et de souverains qui depuis la Renaissance apportèrent leur soutien au monde savant. Le mathématicien Robertval (1602-1675) bénéficia par exemple d'une pension de Louis XIV. De son côté, l'astronome italien Jean-Dominique Cassini (1625-1712) reçut de fortes sommes d'argent pour venir en France puis fut chaque année richement pensionné. A défaut d'obtenir la protection d'un mécène, d'autres purent au moins se garantir une place et assurer leur subsistance. La plupart des savants exercèrent le métier de bibliothécaire, trouvant ainsi, dans les fonctions du monde intellectuel, les moyens de subsister tout en poursuivant leurs recherches : Gabriel Naudé (1600-1653) composa la bibliothèque de Mazarin et Leibniz (1646-1716) fut le bibliothécaire de l'Electeur de Hanovre. Le père Jullien, nous l'avons vu, fut à partir de 1782 le bibliothécaire du baron de La Tour d'Aigues. Le père Etienne Davau (1740-1822), premier bibliothécaire qui fut en charge, avant le père Ducros, de la bibliothèque de Grenoble, démissionna de son emploi et pour devenir instituteur des enfants de France. A Grenoble et en Dauphiné, des savants tels que Dominique Villars et le père Ducros eurent recours également au soutien de protecteurs éclairés pour obtenir des bourses d'études, ou bien bénéficièrent d'un emploi de bibliothécaire afin de poursuivre leurs recherches. A la suite de Hans Bots et Françoise Waquet, nous nous sommes interrogée sur les protections dont avaient bénéficié les savants dauphinois – quels hommes éclairés, érudits ou doctes, avaient favorisé leurs travaux –, les rouages du système de protection nous livrant ainsi les premiers acteurs du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Nous poursuivrons nos travaux en nous interrogeant sur la composition sociologique des groupes rencontrés ainsi que sur les idées qui les animaient.

2.1. Le rôle des nobalilités éclairées dans la promotion des savants

Dans le climat favorable aux sciences de la fin du 18^e siècle, il fallut cependant que les talents de certains savants soient accompagnés par la protection de quelques notabilités éclairées pour pouvoir se révéler pleinement. C'est ce qui arriva pour le savant botaniste Dominique Villars, protégé par l'intendant du Dauphiné Pajot de Marcheval. Ce fut également le cas pour le père Ducros, premier garde du cabinet, ami du docteur Gagnon. La situation du savant Dominique Villars est connue des scientifiques grâce aux nombreuses études de ses biographes ; Aristide Albert a notamment insisté sur le rôle fondamental de l'intendant Pajot de Marcheval dans la carrière du célèbre botaniste. Après un bref rappel sur le rôle capital de l'intendant dans la formation du savant, nous avons quant à nous choisi d'étudier à travers l'œuvre de Stendhal le cas du docteur Gagnon, grand-père de l'écrivain, et de la protection que celui-ci accorda au père Ducros, premier garde du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Peu connu jusqu'à présent en dépit du témoignage chaleureux de son illustre témoin Stendhal, le père Ducros, savant modeste, n'a en effet pas encore suscité d'étude biographique importante.

2.1.1 Pajot de Marcheval et Dominique Villars

C'est grâce à la protection de l'intendant du Dauphiné Pajot de Marcheval que Dominique Villars (que Stendhal qualifia de « paysan des hautes Alpes⁶⁴ ») put faire ses études de médecine à Grenoble tout en poursuivant ses herborisations. Villars fut en effet élève boursier à l'école de médecine et de chirurgie de Grenoble que l'intendant venait de créer en 1771. Dès 1775, Villars préparait les éléments de son livre capital *Histoire des plantes de Dauphiné* qui bénéficia d'une large circulation grâce à l'intervention de l'intendant du Dauphiné mais surtout, qui s'enrichit de la collaboration heureuse d'éminents savants français et étrangers⁶⁵. En effet, Pajot de Marcheval fit adjoindre Villars à la mission confiée par le gouvernement aux savants Guettard, minéralogiste, Faujas de Saint-Fond, géologue, et Liotard, botaniste, en vue d'explorer en tous sens la province du Dauphiné. L'exploration dura deux ans (1775-1776) : Villars déposa le résultat de ses découvertes dans son *Histoire des plantes de Dauphiné* et Guettard dans ses *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*. C'est dans sa *Minéralogie du Dauphiné* que Guettard dressa le portrait de son ami Villars :

M. Villar, que je regarderai toujours comme un de ces hommes qui, nés dans le fond des provinces et au milieu de l'ignorance, ont senti qu'ils n'existent pas pour ramper sur la terre, mais qu'entourés des beautés de la nature ils étaient faits pour les connaître, les admirer et en instruire les autres. M. Villar qui ne doit qu'à lui-même les connaissances profondes qu'il a de la botanique, s'était chargé de faire le catalogue des plantes qu'on pouvait voir dans nos voyages sans que j'y aie contribué en la moindre chose. J'avouerai même, et très sincèrement, que je lui dois la connaissance d'un grand nombre de plantes que je n'aurais jamais connues sans lui.

Dans cet ouvrage, l'auteur du célèbre cabinet du duc d'Orléans rendait également hommage aux connaissances scientifiques, au courage et à l'endurance de Liotard,

⁶⁴ STENDHAL, *Vie de Henry Brulard écrite par lui-même*, éd. diplomatique du ms. de Grenoble, Klincksieck, 1997, vol. 2, p. 262-263 (correspondant au chap. 19 du ms., vol. 2).

⁶⁵ D. VILLARS, *Histoire des plantes de Dauphiné*, Grenoble, en 3 vol. 1786-1787-1789 (MHNG).

son accompagnateur. Cette exploration fit de Villars le véritable découvreur de la province du Dauphiné. A son tour, Guettard mit Villars en relation, à Paris, avec les naturalistes les plus éminents de l'époque, tels que Jussieu, Daubenton et Thouin. Grâce à Jussieu, Villars put consulter des herbiers immenses, des livres rares, des manuscrits et des dessins qui lui permirent d'achever son travail ; Daubenton, démonstrateur au cabinet du roi, lui communiqua les herbiers de Tournefort et de Vaillant, tandis que Thouin lui ouvrit les portes du Jardin du Roi.

En 1778, Villars fut reçu docteur en médecine de l'Université de Valence. Pajot de Marcheval venant de créer à Grenoble un jardin botanique et une chaire pour l'enseignement de cette science, l'investit du double titre et des doubles fonctions de professeur de botanique et de directeur du Jardin de botanique. Reçu docteur en médecine de l'Université de Valence en 1778, Villars fut nommé en 1782 médecin de l'hôpital militaire de Grenoble. L'intendant l'investit alors en 1783 du double titre et des doubles fonctions de professeur de botanique et de directeur du Jardin de botanique. Issu d'une modeste famille du Haut-Dauphiné, ce passionné de botanique n'aurait jamais pu mener à bien son entreprise sans le concours de l'intendant, comme l'ont montré ses biographes.

2.1.2 Le docteur Gagnon et le père Ducros

Comme il l'avait fait pour Barnave et pour Mounier, le docteur Gagnon accorda sa protection au père Ducros, premier garde du cabinet. Les évocations de son grand-père sont nombreuses dans l'œuvre de Stendhal et l'on comprend mieux, à la lecture de sa *Vie de Henry Brulard* les intérêts communs qui scellaient l'amitié entre le docteur Gagnon et le père Ducros : leur goût pour les belles-lettres et les sciences naturelles, leur participation au sein du même projet de création puis de développement de la Bibliothèque publique de Grenoble. Touche après touche, Stendhal évoque les goûts et les idées philosophiques du médecin, lesquels s'incarneront *in fine* dans le personnage du père Ducros, bibliothécaire et garde du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

Médecin, voltairien, d'un esprit ouvert et tolérant, Gagnon eut une grande influence sur son petit-fils. Dans son œuvre, Stendhal dresse ainsi le portrait de son grand-père :

Dans les faits, j'ai été exclusivement élevé par mon excellent grand-père M. Henri Gagnon. Cet homme rare avait fait un pèlerinage à Ferney pour voir Voltaire et en avait été reçu avec distinction. Il avait un petit buste de Voltaire gros comme le poing [...].

Plus loin :

On disait toujours : M. de Voltaire, et mon grand-père ne prononçait ce nom qu'avec un sourire mélangé de respect et d'affection.

Artisan de la création de la Bibliothèque publique de Grenoble, le docteur Gagnon fut également l'organisateur de l'Ecole Centrale de Grenoble. Il aimait les sciences et possédait chez lui à Grenoble un petit cabinet d'histoire naturelle dont Stendhal nous a décrit l'aménagement. Le petit-fils a maintes fois évoqué le grand-père sur sa terrasse, arrosant ses fleurs, et l'intérêt mêlé que celui-ci portait aux lettres et aux sciences :

J'aidais toujours mon grand-père à arroser les fleurs, et il me parlait de Linné et de Pline, non pas par devoir mais par plaisir.

Stendhal a dépeint son grand-père Gagnon comme un sage à la Fontenelle. Il a décrit les années 1790 à Grenoble comme une époque tolérante où les prêtres eux-mêmes acceptaient les anecdotes scandaleuses que ce grand-père moqueur, émule de Voltaire, relatait à leur égard. Gagnon aimait à railler la religion, et les prêtres de son entourage, dont le père Ducros, l'admettaient parfaitement :

Mon grand-père, en ces temps heureux, prenait la reli[gi]on fort gaiement, et ces Messieurs [le Père Ducros, l'abbé Chélan] étaient de son avis [...].

C'est ainsi que ce médecin, notable à la solide formation humaniste, proposa le père Ducros au conseil de direction de la Bibliothèque publique de Grenoble pour prendre la succession, en 1775, du premier bibliothécaire, Etienne Davau, appelé alors à d'autres fonctions. Stendhal dressa dans sa *Vie de Henry Brulard* un portrait élogieux de ce premier garde du cabinet, ami de son grand-père :

Le Père Ducros, ce cordelier que je suppose homme de génie, avait perdu sa santé en empaillant des oiseaux avec des poisons [...] Le père Ducros aimait beaucoup mon grand-père, son médecin, auquel il devait en partie sa place de bibliothécaire [...].

Plus tard, lorsque le père Ducros malade atteignit un âge avancé, ce fut toute la famille Beyle qui lui porta secours et l'assura même d'un soutien financier. La correspondance d'Henri Gagnon à son petit-fils et celle de Pauline Périer-Lagrange à son frère montrent que le père Ducros était un intime de la famille. C'est avec chagrin que Stendhal apprit la mort du père Ducros, « le seul grand homme que j'aie vu dans ma jeunesse ».

Le nom du père Ducros revient souvent, à travers les écrits intimes de Stendhal et particulièrement au cours de la *Vie de Henry Brulard*, si bien que la solide formation scientifique de ce personnage stendhalien nous est connue. Une étude d'Edmond Maignien apporte des précisions sur son oeuvre de bibliothécaire. Après des études faites probablement au Collège des Jésuites de Grenoble, le jeune Ducros accomplit deux ans de noviciat au Puy en Velay et prononça ses vœux dans le couvent des Cordeliers de la ville du Puy le 23 février 1755. Etienne Ducros, en religion le père Daniel, prit ensuite l'habit de cordelier à Grenoble. Il s'adonnait aux sciences et passa ses thèses de doctorat à Gray, en Franche-Comté en 1759. Son noviciat en Auvergne et ses études en Franche-Comté nous permettent de déceler l'intérêt que le père Ducros porta très tôt aux volcans et aux théories de la formation de la terre, ainsi que les premiers liens que le naturaliste put tisser avec les savants de ces régions et notamment en Franche-Comté, dans l'entourage du minéralogiste Guyton de Morveau.

Sa santé ayant été fortement altérée par des opérations chimiques, des poisons employés sans précaution en ornithologie et des voyages minéralogiques dans les montagnes, il demanda et obtint en 1785 un bref papal qui lui permit de vivre hors de son cloître, de ménager sa santé et de s'occuper du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Si le père Ducros resta jusqu'à la fin de sa vie fidèle aux vœux qu'il avait prononcés, les vers plus que libres de ce cordelier à une jeune et jolie femme de Grenoble en juin 1768 nous permettent de relativiser quelque peu

son engagement religieux et de considérer l'entrée au séminaire de ce fils d'un modeste maître bridier grenoblois comme le moyen de recevoir un enseignement scientifique de qualité⁶⁶. Sa correspondance privée nous le livre également sous les traits d'un épicurien aimant le bon vin : après sa mort, son ami et correspondant Henri d'Urre, propriétaire viticole à Taizé, réclama aux héritiers de Ducros la dernière somme que le révérend devait encore pour une livraison « de vin d'Hermitage et de vin de Crozet ». L'envoi de quelque bonne bouteille aux savants fit parfois partie des pratiques de Ducros, comme ce ratafiat envoyé en remerciement à Léchevin « pour l'intérêt de la bibliothèque ». L'art de partager ensemble un bon vin semblait d'ailleurs être communément apprécié parmi la communauté scientifique grenobloise, comme le révèle en 1780 une lettre de Colson, trésorier de la mine d'argent d'Allemont sous la direction de Schreiber :

[...] J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. J'en ai fait part à M. Schreiber qui est, on ne peut plus sensible, ainsi que moi, à votre indisposition. Nous vous exhortons très fort à vous ménager et nous espérons qu'à notre retour, nous vous trouverons entièrement rétabli. Nous réservons nos remerciements jusqu'alors. En attendant, nous vous prions de nous conserver les dites bouteilles dans votre cave [...].

Le cas d'Henri Gagnon et de l'aide qu'il apporta au père Ducros illustre à Grenoble la poursuite de la tradition de la République des Lettres, telle que l'ont définie Hans Bots et Françoise Waquet, celle d'une communauté intellectuelle qui se mit au service du savoir : le docteur Gagnon apporta toute sa vie une aide matérielle au père Ducros, depuis la place de bibliothécaire pour laquelle il le recommanda jusqu'au soutien financier qu'il encouragea sa famille à lui procurer. Henri Gagnon est un personnage clé pour la compréhension de la mentalité des Dauphinois de la fin du 18^e siècle. Médecin et érudit, cet encyclopédiste s'est autant passionné pour les sciences naturelles que pour les belles-lettres. Ironique à l'égard des ecclésiastiques et distant en matière de religion, il appréciait et recherchait néanmoins la compagnie du père Ducros. Cet homme de paradoxes, voltairien, alla jusqu'à prêter sa maison à Grenoble sous la Terreur pour qu'y soient célébrées les messes dominicales. Dauphinois d'origine provençale, il avait sans doute gardé de ses années de médecine à Montpellier, centre d'égyptologie, sa passion pour les antiquités égyptiennes. Tolérance et raillerie à l'égard de la religion, goût prononcé pour les antiquités et les belles-lettres – mais aussi pour les jolies femmes –, intérêt pour les sciences naturelles, autant de traits que le docteur Gagnon put partager avec le père Ducros, premier garde du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

Le docteur Gagnon fut également un personnage central sur lequel convergèrent tous les chemins du cabinet d'histoire naturelle naissant. On

⁶⁶ « Vers plus que libres du père Etienne Ducros à une jeune et jolie femme de Grenoble », Grenoble, juin 1768 », in LETOURNEAU, *Miscellanea*, t. IV, Grenoble, 1770 (BMG).

Malgré la haire et le cilice / Et le cordon dont je suis ceint, / Je viens sous l'habit d'un novice.
Qu'il est plus aisé Léonice, / D'être martyr que d'être saint ! / Au fond de ma sombre cellule,
Mon cœur rebelle à Saint François / Brise ses fers, s'échappe et brûle / De se ranger sous d'autres lois.

Pour calmer la langueur secrète / Qui me consume nuit et jour, / Mes mains ont poli la toilette,
Premier hommage qu'à l'amour / Offre un timide anachorète : / Je vous aime quand le soleil
Sort du sein écumant de l'onde. / Je vous aime quand moins vermeil / Il fait place à la nuit profonde.

Je ne dis rien de mon sommeil / Mais on sait que les gens du monde / N'en éprouvent pas de pareil.

retrouve chez lui l'ensemble des traits qui caractérisèrent le cabinet d'histoire naturelle puis le muséum de Grenoble : un goût prononcé pour l'égyptologie naissante, l'amour du Dauphiné concrétisé par la constitution de collections dauphinoises, l'attrait pour les collections exotiques. L'exercice de sa profession l'introduisit dans toutes les couches de la population grenobloise, de la noblesse parlementaire comme les Barral de Montferrat, aux négociants comme les Raby, jusqu'aux boutiquiers comme les Mounier. Son érudition et son charme le faisaient apprécier dans les différents salons grenoblois, comme celui des Quinsonas chez qui il lui arriva d'ailleurs de rencontrer l'élégant Romain Gagnon, un libertin, son fils. Ce dernier lui fit connaître à son tour le milieu maçonnique, et notamment la famille de Joseph de Maistre, franc-maçon à Chambéry. La fréquentation des salons aristocrates donnèrent à Gagnon un goût princier déjà bien développé par l'amour de l'Antiquité et des belles-lettres. Dans les projets auxquels il participa, il ne fit que des choix ambitieux, le but étant de se doter d'un établissement ou d'une collection exceptionnels, sans aucune considération de prix. Gagnon a marqué de son influence l'achat de la bibliothèque de Monseigneur de Caulet, évêque de Grenoble. A travers le temps, il a très certainement influencé la construction ambitieuse du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble. Henri Gagnon sut faire profiter les savants grenoblois de ces différentes connaissances, si bien qu'il est permis d'observer que tous les chemins du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble se croisèrent et se recroisèrent inlassablement sur la personne de Gagnon.

2.2 – Le rôle des magistrats et des avocats grenoblois

En dehors des personnalités éclairées telles que les intendants ou les médecins, qui apportèrent une aide aux savants du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, nous avons cherché à connaître la sociologie des groupes qui se rassemblèrent pour la création de la bibliothèque puis du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. En effet, la lecture du *Sommier de la bibliothèque publique de Grenoble* en 1772 montre qu'une majorité importante de souscripteurs pour l'acquisition de la bibliothèque de Mgr de Caulet appartenait à la magistrature – Parlement du Dauphiné et Chambre des comptes – ou à l'ordre des avocats. La création du cabinet d'histoire naturelle fut en partie la résultante du goût que ces magistrats et ces avocats manifestaient pour les sciences naturelles.

Certains possédaient des collections d'histoire naturelle et les échanges épistolaires qu'ils entretenaient avec le père Ducros témoignent des nombreuses transactions qu'ils firent pour leurs propres collections ou qu'ils suscitérent pour le cabinet de Grenoble. Ainsi deux des directeurs parlementaires ou apparentés à des parlementaires possédaient-ils leurs propres cabinets : il s'agissait du marquis de Sayves, Commandeur de Malte, connu des cabinets alsaciens pour posséder une belle collection de *schorls verts*⁶⁷, et du marquis de Quinsonas. Letourneau parle du marquis de Sayves comme d'un « bon physicien, grand artiste et même mécanicien » qui se ruinait en expériences scientifiques : « Il vit heureux et content avec un de ses frères, M. le président de Sayves, homme de bien et

⁶⁷ Correspondance adressée au Père Ducros (BMG).

magistrat sage et éclairé ». La collection du Commandeur de Sayves comportait « quatre petites boîtes pleines de minéraux ; deux dents dont l'une de cheval marin et l'autre de vache marine ; un morceau de sapin pétrifié ; 25 morceaux de cristaux ; trois tableaux renfermant des plantes marines ».

Le second directeur parlementaire, propriétaire d'un cabinet d'histoire naturelle, était Joseph Gabriel Pourroy de Quinsonas. Démissionnaire en 1771 de sa charge de président du Parlement du Dauphiné pour se consacrer aux belles-lettres, il prit également une part active dans l'organisation de la souscription pour la formation de la Bibliothèque publique de Grenoble. Il devint l'un des directeurs chargés d'administrer cette bibliothèque : c'est à lui (en fait à son épouse) et au duc de Tonnerre que la bibliothèque de Grenoble dut le privilège d'avoir un exemplaire de tous les ouvrages imprimés au Louvre, ainsi que le rappela le docteur Gagnon au lendemain du décès de M. de Quinsonas :

M. de Quinsonnas, dont nous déplorerons long-temps la perte, animé d'un zèle éclairé pour toutes les choses utiles, employoit les séjours qu'il faisoit dans la capitale, à la prospérité de la bibliothèque de Grenoble ; par ses soins, [et] les démarches de M. le duc de Tonnerre, il obtint l'avantage précieux d'avoir un exemplaire de tous les ouvrages qui sortent de l'imprimerie royale ; faveur qui n'est accordée à aucune autre bibliothèque de province⁶⁸.

Ami des sciences, M. de Quinsonas fut également l'un des neuf souscripteurs du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Il possédait déjà dans son château de Mérieu en Dauphiné des instruments de physique, une fraise pour une machine électrique et une boussole. Son épouse, Claudine de Chaponay, avait rassemblé une collection de minéraux au château et voyageait à Paris avec quelques spécimens de minéraux du Dauphiné qu'elle avait pu rassembler grâce à l'aide du père Ducros :

On ne saurait, mon révérend père, être plus sensible que je le suis, à la suite de tous vos bons procédés pour la formation de mon cabinet. J'ai trouvé dans l'envoi que vous m'avez fait une collection charmante et que j'étudie avec grand plaisir [...] Je serais fort aise que vous veniez me voir. Vous seriez à porté de faire de nouvelles découvertes dans un canton où l'art naturaliste n'a pas encore pénétré⁶⁹.

Seule correspondante femme pour le dernier quart du 18e siècle, elle nous a laissé, de son écriture fine à l'orthographe confirmée, avec la description de son petit cabinet portatif, la meilleure perception, fraîche et sincère, de l'aristocrate amateur de sciences naturelles :

Je réclame, mon révérend Père, la très petite pacotille de morceaux d'histoire naturelle que vous m'aviez promis en quittant le Dauphiné. On en est affamé ici et on me parle souvent des riches productions de notre province dans ce genre. J'ai l'amour propre de les faire connaître... J'espère que vous me ferez le plaisir de me composer une boîte (pourvu qu'elle n'excède pas en volume, celle du microscope solaire que nous avons apporté ici), en mine d'argent, cristallisations, schorls et ce que vous voudrez. Car vous vous y entendez bien mieux que moi. Ayez encore le bon procédé d'y joindre les étiquettes, sans quoi, je serais bien ignorante. J'espère qu'il se présentera quelque occasion, d'ici à peu de temps, pour me faire parvenir le petit envoi.

⁶⁸ H. GAGNON, *Discours prononcé par M. le secrétaire perpétuel à la première séance de la société littéraire le 2 mai 1787* (BMG).

⁶⁹ C. de CHAPONAY-QUINSONAS, *Lettre à Ducros, Mérieu, 20 août 1779* (BMG, R 8712, chemise 1).

La collection minéralogique de Madame de Quinsonas, augmentée de son petit cabinet minéralogique portable, devait constituer, ajoutée aux instruments de physique et d'astronomie de son mari, le cabinet d'histoire naturelle des Quinsonas à Mérieu. Si le marquis s'intéressait aux belles-lettres et aux travaux de l'Académie delphinale, son épouse, toujours à l'affût de nouveautés, montrait une inclination pour les sciences naturelles, la minéralogie notamment mais aussi la botanique. Elle avait introduit des espèces végétales exotiques dans les jardins et le parc du château de Mérieu⁷⁰.

Parmi les magistrats et avocats administrateurs de l'Académie delphinale, certains furent des curieux, de simples amateurs de sciences, mais d'autres furent en revanche d'authentiques savants. Parmi les curieux peuvent être retenus à la Chambre des comptes le procureur de Prié, dont Dolomieu et le voyageur danois Neergaard affirmèrent qu'il possédait un cabinet unique pour ses minéraux du Dauphiné ; le président d'Hugues de La Garde, donateur au cabinet d'histoire naturelle à la création de celui-ci d'une collection de laves polies ; le procureur général Doudard de Lagrée, un des trois directeurs de la bibliothèque chargés d'accompagner le cabinet des Antonins depuis l'abbaye jusqu'au cabinet de Grenoble. Toujours parmi les curieux en histoire naturelle, on peut citer au Parlement Moreau de Veronne, archéologue distingué et découvreur de Vaison-la-Romaine, correspondant du père Ducros et relais sur ses terres auprès du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ; Colaud de La Salcette, botaniste passionné, ami et correspondant de Villars. A cette liste déjà longue s'ajoute le juge Mounier, botaniste amateur, qui transmet son goût pour la botanique à son fils, le baron Mounier : ce dernier légua son herbier au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. L'avocat Prunelle de Lière quant à lui, personnage éclectique – avocat, franc-maçon, homme de lettres et scientifique –, peut être considéré comme un véritable savant, caractéristique de son époque.

Si les magistrats et les avocats de Grenoble participèrent pour une part importante à la souscription de la bibliothèque, ce furent cette fois-ci des hommes et non des institutions qui s'investirent dans le projet du cabinet. Ce qui les rassembla et servit entre eux d'élément fédérateur fut leur passion commune pour les sciences naturelles. Le père Ducros mentionna dans sa toute première comptabilité les noms des neuf souscripteurs du cabinet d'histoire naturelle⁷¹ : gens de la noblesse dont le marquis de La Valette, chanoines de la cathédrale de Grenoble, bénédictins du prieuré de Saint-Robert de Cornillon et cisterciens de l'abbaye de Bonnevaux. Fait remarquable, le marquis de Sayves et le marquis de Quinsonas participèrent aux deux souscriptions, celle de la bibliothèque et celle du cabinet, manifestant ainsi, sans jamais y renoncer, tout l'intérêt qu'ils portaient au projet de création d'un cabinet d'histoire naturelle à Grenoble. M. de Sayves souscrivit à hauteur de 96 livres pour la bibliothèque et la même somme pour le cabinet. M. de Quinsonas, quant à lui, souscrivit avec un montant de 120 livres pour la bibliothèque et de 96 livres pour le cabinet. Tous deux furent très actifs

⁷⁰ Les archives inédites des Quinsonas conservées au château de Mérieu recèlent la correspondance privée mais également savante des époux Quinsonas avec leur cousin le comte de Bally, académicien administrateur de l'Académie delphinale. Cette correspondance évoque le père Ducros et le marquis de Sayves, souscripteur du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. .

⁷¹ La liste donne les noms suivants : « Colmont de Vaugrenant, M. de Quinsonas, M. le Commandant de Sayve, M. Justissier Le Cadet, MM. de Bonnevaux, MM. les chanoines de la Cathédrale de Grenoble, M. Moisson, M. de La Valette, MM. Les Bénédictins de Saint Robert ».

pour la cause du cabinet. Ils étaient apparentés à des parlementaires ou avaient eux même appartenu au Parlement du Dauphiné. Le marquis de Sayves, commandeur de Malte, franc-maçon à *Bienfaisance et Egalité*, était le frère du président d'Ornacieux et l'oncle du président de Sayves, également franc-maçon à *Bienfaisance et Egalité*. Il était propriétaire d'une mine de cristal noir à La Gardette en 1778. Le marquis de Quinsonas avait été président au Parlement de Dauphiné : son épouse Claudine de Chaponay, elle-même fille de parlementaire, très lancée dans le monde, s'intéressait aux sciences naturelles. Les cisterciens de l'abbaye de Bonnevaux, près de Vienne⁷² souscrivirent pour un montant de 120 livres, les chanoines de la cathédrale de Grenoble pour 150 livres et les bénédictins de Saint Robert de Cornillon, près de Grenoble, pour 260 livres.

La plus grosse participation émana de Colmont de Vaugrenant (960 livres), personnage haut en couleurs⁷³. Ancien mousquetaire du roi, Colmont de Vaugrenant s'était distingué en 1771 avec la parution d'un ouvrage intitulé *les Vrais Quakers*, parution qui lui avait fait craindre d'être embastillé. L'auteur de cet ouvrage imaginait déjà une république assise sur les bases de l'égalité, de la liberté et de la justice. Philosophe inspiré par les idées de la franc-maçonnerie, il fut l'auteur également de pièces critiques, morales et philosophiques intitulées *Correspondance entre un oncle et son neveu*, dans lesquelles un maître dispense son enseignement à son disciple :

Vous devez apresent, mon cher Neveu, vous comparer exactement à une table de métal que je viens de polir jusqu'à parfait enlèvement des inégalités et des grossièretés de son premier état.

C'est dans le sixième et dernier « Courrier » de cette correspondance, prétexte à un enseignement inspiré et philosophique, que Colmont de Vaugrenant expose les fondements de l'étude des sciences naturelles. Constituer une collection est pour lui un remède aux vicissitudes de la vie – mais aussi à l'ingratitude des femmes. Observer la nature et se livrer à des expériences détourne de la tristesse et de l'ennui, sollicite les voyages et attise la curiosité. Le lieu idéal pour résider, comme pour se livrer à la constitution de collections d'histoire naturelle, ne serait en aucun cas la capitale ni la Cour, mais bien un paradis terrestre où l'on se livrerait à l'étude de la nature. Colmont de Vaugrenant, ce mousquetaire philosophe qui se cache et dont l'éditeur fait croire à une publication posthume, ce naturaliste amateur, admiratif des quakers austères, ce principal souscripteur du Cabinet d'histoire naturelle, esquisse dans ces lignes le premier credo de l'institution muséale grenobloise.

Autre souscripteur, Moisson, collaborateur de l'intendant qui avait déjà participé à la souscription de la bibliothèque, participa à celle du cabinet pour un montant de 68 livres. Le dernier souscripteur se nommait Justissier Le Cadet, personnage que nous n'avons pu identifier, probablement un militaire : il participa avec une somme de 12 livres. Noblesse parlementaire, francs-maçons, clergé, gens de l'intendance ou militaires, les neuf souscripteurs du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble offraient la même composition que la direction de la Bibliothèque publique. Cette deuxième souscription ne donna pas lieu à la nomination d'une direction pour le cabinet d'histoire naturelle, la direction de la bibliothèque gérant

⁷² L'abbaye de Bonnevaux fut démolie en 1789.

⁷³ COLMONT de VAUGRENANT (Henri Camille), 1735-1794 : ancien militaire et écrivain, principal souscripteur du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, guillotiné en 1794.

l'ensemble composé des deux établissements. Excepté le marquis de Quinsonas qui fut directeur de la Bibliothèque, les souscripteurs firent acte de philanthropie mais ne gèrent pas l'institution à laquelle ils avaient donné naissance.

2.3. Le rôle des loges maçonniques

Dans l'ouvrage qu'il a consacré aux académies de province à la fin du 18^e siècle, Daniel Roche observe combien sont nombreuses les solidarités qui tissèrent la trame générale sur laquelle se diffusèrent les lumières et comme il est commode, par crainte d'oubli, de les désigner toutes ensemble par le terme de « république des lettres ». Pour le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, nous avons étudié successivement la solidarité de proximité dispensée par des hommes éclairés – intendants ou médecins –, lesquels, conscients d'appartenir à une communauté intellectuelle et désireux de participer à un idéal de progrès, apportèrent leur protection aux savants de la province. Nous avons traité également de la solidarité du Parlement du Dauphiné et des avocats s'engageant financièrement, parfois en groupes, pour la sauvegarde d'une bibliothèque et la création d'institutions nouvelles. Daniel Roche poursuit son étude en montrant que les lumières se diffusèrent essentiellement par la voie des sociétés savantes et des ateliers maçonniques. Or, nous observons qu'une tendance générale se dessine autour des fondateurs du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble : celle de leur appartenance à la franc-maçonnerie. Nous analyserons donc cette tendance, en cherchant à déterminer quel fut l'apport des idées philosophiques de Raby l'Américain dans la création de la bibliothèque de Grenoble puis dans celle du cabinet d'histoire naturelle, quelle fut son influence sur l'organisation de la direction de la bibliothèque et sa participation effective dans la mise en place du cabinet ; nous chercherons à mesurer l'influence de la franc-maçonnerie en repérant le nombre de francs-maçons au sein de la direction de la bibliothèque et tenterons d'évaluer leur rôle réel au sein du monde savant, à travers le nombre de francs-maçons représentés parmi les associés libres de l'Académie delphinale.

2.3.1 L'influence de Raby l'Américain

L'existence dans les archives de la bibliothèque d'un manuscrit vraisemblablement secret et non signé, définissant le mode de fonctionnement de la direction administrant la bibliothèque puis le cabinet en 1773, nous a permis de déceler les premières influences maçonniques dans la constitution du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Il s'agit d'un mémoire dont nous imputons la paternité à Raby, un des douze fondateurs de la bibliothèque et son premier secrétaire. Les futurs directeurs formulaient dans ce texte les six axes principaux de leur projet. Il s'agissait, pour ce qui était des quatre premiers points, de rendre accessible la bibliothèque à tous en en faisant une bibliothèque publique, d'opérer le choix des directeurs non plus par la naissance mais par le mérite, de réserver la moitié des sièges à de simples citoyens, de ne pas limiter leur projet à leur propre génération mais d'œuvrer avec ambition pour les générations futures. Nous convenons que ces quatre premiers axes, s'ils représentaient déjà un acte « révolutionnaire » précurseur des futurs événements en Dauphiné, peuvent être mis sur le compte de la seule pensée philosophique du 18^e siècle et en être la réalisation éclairée. En revanche, les deux derniers points sont, selon nous,

d'inspiration maçonnique. C'est dans la formulation, avec des mots tels que « concorde » ou « harmonie », et dans les usages que prévoient ces derniers développements que les directeurs empruntèrent à la maçonnerie. Définissant un mode de scrutin, ils décidèrent en effet de faire fonctionner la direction comme « une petite démocratie » dont les délibérations auraient force de loi. Puis, ayant défini le mode de scrutin, ils décidèrent de « voter avec des pois blancs et noirs dans une boîte recouverte d'un couvercle », reprenant ainsi une pratique usitée en loge :

Pour entretenir la concorde, l'intelligence et l'harmonie entre tous les individus de l'administration et pour laisser une liberté toute entière aux suffrages, il faut que les choses mises en délibération et combattues par différentes opinions, soient décidées par la voix du scrutin. Il y aura sur une table isolée des pois blancs et noirs, une boete couverte et fermée sur le couvercle de laquelle sera un petit trou par où chacun jettera son pois. La boete sera ouverte par le directeur en présence de l'assemblée et le nombre de blancs sur les noirs décidera l'acceptation ou la rejection⁷⁴.

Raby, l'un des douze premiers directeurs de la Bibliothèque publique de Grenoble et son premier secrétaire, a marqué de sa forte personnalité la bibliothèque et par là même, le cabinet d'histoire naturelle. Né à Grenoble en 1719, Joseph Claude Raby s'était embarqué comme cinq de ses frères pour l'Amérique, pour les Antilles et plus précisément Saint-Domingue, afin d'y faire du commerce. Dans les années 1740-1750, les négociants dauphinois comme les Dolle auxquels les Raby étaient par ailleurs apparentés, se transformèrent en planteurs. Deux des frères Raby – dont Joseph Claude qui rentra du Cap en 1754 – durent leur fortune à leurs plantations et à la culture de la canne à sucre. Raby a livré dans son œuvre manuscrite ses principes philosophiques et économiques. En tant qu'athée, il n'a cessé de travailler sur l'histoire des religions et de dénoncer « l'imposture » des trois révélations :

[...] Il résulte [...] que nous pouvons estimer sans démériter, que Moïse, Jésus et Mahomet n'ont été que des hommes ordinaires [...] Leurs dogmes sont absurdes et leurs mystères incompréhensibles ; leur phisique est pitoïable, leur métaphisique est chimérique.

L'athéisme de Raby est confirmé dans son testament, avec son refus d'avoir recours à tout service religieux lors de ses obsèques :

Quand je serai mort mais bien mort, ce dont on s'assurera par putréfaction comme avant de me clouer dans ma bière, on m'entertera dans le cimetière le plus proche de mon domicile. Je veux être enterré le plus simplement possible, sans aucun convoi ni suite. Je prohibe toute sonnerie dite clas⁷⁵, tout service. Je ne veux être accompagné que par Messieurs les Directeurs de l'hôpital général de Grenoble, à raison de quoi je donne et lègue au dit Hôpital douze cents livres, une soupière, aux charges et conditions de prendre soin de mes funérailles, sans tenture ni cierges et d'en païer la modique dépense. Si je venais à mourir hors de Grenoble, le semblable legs leur sera également acquis. Je conjure ma veuve, mon héritier et tous mes parents de ne point se vêtir en deuil par rapport à ma mort. Que s'ils le désirent par rapport à eux, qu'ils ne portent cette couleur lugubre que tant qu'elle leur fera plaisir.

⁷⁴J.-C. RABY, *Projet pour parvenir à former une administration pour la bibliothèque publique de Grenoble avec les cas à prévoir pour éviter les inconvénients*, Grenoble, 1773 (BMG).

⁷⁵ Comprendre : glas.

Dans son introduction à la présentation de trois textes de Raby, Françoise Weil a précisé que les documents conservés sur les loges de Saint-Domingue et de Grenoble, trop tardifs, ne permettraient malheureusement pas de se prononcer sur l'appartenance de Raby à la franc-maçonnerie. Néanmoins, grâce à l'indication « F.M. » dont Raby ponctua son *Journal pour son voyage de Provence et d'Italie*, celui-ci a bien noté toutes ses rencontres avec des francs-maçons. L'œuvre de Raby l'Américain est marquée par l'expérience de deux types de voyages, l'auteur navigant sans cesse et avec aisance de l'un à l'autre : le voyage symbolique du maçon, inspiré du rituel du voyage d'ouverture d'une loge ou du voyage d'instruction d'un franc-maçon, et le voyage empirique du « philosophe honnête homme », voyage d'agrément ou voyage scientifique joint au voyage d'affaires. Il avait imaginé dans son œuvre une correspondance avec le roi dans laquelle, en négociant avisé, il prodiguait à celui-ci ses conseils sur la façon d'organiser le royaume, déployant là ses talents d'administrateur, comme il le fit pour la Bibliothèque de Grenoble :

Voilà aussi mon rêve sur le gouvernement. A présent, j'attends vos ordres pour me mettre en route et voyager sur notre petite planète.

Il suggérait quelques réformes : réformes économiques et financières, réformes agraires ou sociales comme sa proposition de création d'une « maison de l'Enfance » pour lutter contre la misère et l'analphabétisme des enfants abandonnés.

Raby démissionna le 12 juillet 1773 de son rôle de secrétaire de la direction de la Bibliothèque publique de Grenoble pour se consacrer à ses affaires. La décision de démarrer des collections pour le Cabinet d'histoire naturelle date du printemps 1775. Nous nous sommes intéressée à deux voyages que fit le négociant dauphinois : un voyage d'agrément qu'il fit en Provence et en Italie en 1764, soit avant la création de la Bibliothèque publique de Grenoble, et un voyage d'affaires qu'il fit à Bordeaux, à Londres et en Hollande en avril 1775, soit après la décision de réunir les premières collections du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Nous avons ainsi pu observer toute l'importance que revêtit pour lui la réalisation grenobloise. Avant la création de la Bibliothèque de Grenoble, Raby voyageait pour son plaisir ou pour ses affaires, en curieux et en esthète. Il prit des notes sur la bibliothèque publique de Milan, une des principales bibliothèques italiennes, étape incontournable de l'*iter italicum* des voyageurs dans l'Italie du 18^e siècle. Il formulait le regret de la découvrir si pauvrement équipée au regard de l'importance des collections qu'elle abritait, montrant en cela la valeur qu'il accordait à l'ambition dans la réalisation de tout projet philanthropique :

A Milan, il y a une Bibliothèque publique de soixante mille volumes et de dix mille manuscrits. Tous ces livres ne sont presque tous couverts qu'en parchemin. Cette épargne ôte tout l'éclat d'une Bibliothèque.

Il regrettait que le Carême l'ait privé de musique et notait au passage la beauté des Italiennes :

Je ne dois pas oublier, à la veille de quitter l'Italie, deux observations que j'ai faites. L'une que dans deux seules occasions, nous [*M. Bernon et l'auteur*] avons entendu de la musique dans les églises, le carême ne nous ayant pas permis d'en entendre [...] L'autre, que les femmes en général sont beaucoup mieux que les hommes. Elles sont grandes et bien faites, ont en apparence beaucoup de gorge.

Raby examinait les cultures, comparait les vignes d'Italie avec celles du Dauphiné, visitait certes le cabinet de l'astronome Manfredi à Bologne, comparait les cabinet, laboratoire et bibliothèque de la Chartreuse de Pavie avec ceux de la Grande Chartreuse, découvrait les antiquités égyptiennes et la bibliothèque publique de Turin, mais Raby se promenait, tout à son plaisir et sans dessein précis.

Il en fut tout à fait autrement après la création du Cabinet d'histoire naturelle pour son voyage à Londres. Raby semble avoir été missionné par les naturalistes grenoblois. Il visita durant ce voyage plus de neuf cabinets d'histoire naturelle : deux à Nîmes dont le cabinet de Séguier, le British Museum, le cabinet d'un particulier à Utrecht, celui du prince Charles à Bruxelles ; à Paris, il visita le cabinet de Sainte-Geneviève, le Cabinet du roi, celui de Romé de L'Isle et celui de Sage. Parmi ceux-ci, quatre allaient être en relation avec celui de Grenoble : celui de Séguier à Nîmes, le Cabinet du roi, celui de Romé de L'Isle et celui de Sage à Paris. Deux naturalistes grenoblois avaient précédé Raby à Nîmes pour visiter le cabinet de Séguier : le botaniste et médecin Clapier, et le botaniste et chirurgien Villars, un an avant, en avril 1774. Deux autres Grenoblois le suivirent : l'avocat au Parlement de Grenoble Servan, peu après en août 1775, et le docteur Gagnon en 1777. Tous étaient membres de l'Académie delphinale.

Raby ne se contenta pas de visiter ces cabinets et d'en observer les collections. Il chercha à connaître leur mode de fonctionnement, leur personnel, la durée des visites, l'existence de démonstrations et, le cas échéant, la qualité de celles-ci. Entre les différents cabinets, il procédait à des comparaisons. Comme toujours chez Raby, un grand sens pratique présidait à tout jugement : chaque objet devait pouvoir être « manié » (manipulé), tout cabinet novateur possédant une bonne signalétique obtenait une mention spéciale. La quête du beau enfin commandait à l'organisation de toute collection : une collection, aussi rare fût-elle mais mal exposée, perdait toute valeur à ses yeux. Les armoires devaient être toutes vitrées, pas un seul verre ne devait manquer, les supports de collections devaient être de belle facture, les salles spacieuses, les murs et les plafonds entièrement garnis. Raby visita également les jardins de Leyde, de Harlem et d'Utrecht où il apprécia les talents du démonstrateur. Il découvrit l'art topiaire développé par les jardiniers du nord de l'Europe⁷⁶. Il repéra à Amsterdam les boutiques pour s'approvisionner en collections d'histoire naturelle, et à Londres celles d'instruments d'optique. Il prit des notes, releva des adresses. Les jardins de Leyde, d'Utrecht et d'Amsterdam, comme d'autres en Europe, allaient servir de modèles au Jardin de botanique de Grenoble.

A la fin de sa mission, Raby rentra à Grenoble avec des renseignements portant sur l'organisation d'un cabinet d'histoire naturelle, ses collections, son personnel et l'enseignement qui pouvait y être prodigué. Pour éviter d'avoir à prendre trop de notes, il rapportait des catalogues de cabinets. Comme pour les cabinets, il avait recueilli des informations sur les jardins botaniques : quelles espèces y étaient cultivées, si l'on prodiguait un enseignement de la botanique au jardin et de quelle nature était cet enseignement. Il s'était essentiellement intéressé à la minéralogie et à la botanique, lesquelles résumèrent l'ensemble des collections

⁷⁶ « J'y ai vu dans un jardin des grands buits taillés en figures humaines et en differens animaux domestiques ; le propriétaire est un marchand d'arbres ; j'y ai vu un tilleul gros comme la jambe qui on avait fait prendre racine par la sommité puis transplanté a rebour ; il avait de ses vieilles racines melées parmi ses branches ».

grenobloises à leurs débuts. Après la constitution des collections du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, en 1776, nous pensons que c'est à ses amis de Grenoble, et notamment aux directeurs de la Bibliothèque publique, que ce naturaliste philanthrope a livré son testament philosophique :

Pénétré de la maxime que toute la vie doit se passer en étude et en bienfaisance, je retourne joindre mes compatriotes⁷⁷, avec intention de faire aux humains malheureux, tout le bien qui dépendra de moi. [...] La santé, la paix et la tranquillité d'esprit seront mon idole. Je laisserai couler tout doucement mes jours en philosophe honnête homme. J'attendrai la fin de mon existence sans la désirer ni la craindre. [...] Quand je serai rentré dans mon petit cercle d'amis choisis, je leur ferai part de vos instructions et de mes recherches, de mes découvertes. Vous serez, mon cher Maître, toujours présent à notre mémoire. Je leur laisserai la liberté dont j'ai usé, celle de choisir l'opinion qui leur paraîtra la plus raisonnable et qui sera la plus propre à leur procurer la tranquillité d'esprit qui est indispensablement nécessaire au bonheur de la vie. Une fois bien affermi dans les principes qui leur conviendront le mieux, notre esprit n'en sera que plus libre dans le grand livre de la Nature.

2.3.2 Les francs-maçons au sein de la direction de la bibliothèque

L'étude de l'appartenance des douze directeurs de la bibliothèque en 1773 à la franc-maçonnerie se superpose avec celle de l'appartenance à la magistrature et à l'ordre des avocats. On compte trois francs-maçons avérés sur les douze directeurs : Raby l'Américain, Claude Arthus d'Yze et Faure de Beauregard. Faure était franc-maçon à *l'Egalité*, Claude Artus d'Yze à *la Concorde* dont il était le premier orateur. Ce dernier faisait part à Gagnon de son enthousiasme pour la réalisation grenobloise :

Je vous prie d'assurer messieurs les directeurs que je me ferai toujours un honneur et un plaisir de concourir autant qu'il dépendra de moi avec eux au bien public qu'ils proposent. Je voudrais pouvoir aller profiter de leurs lumières⁷⁸.

Il faut ajouter à ces trois noms celui du docteur Gagnon, acquis aux idées de la maçonnerie et dont le fils Romain Gagnon, franc-maçon résidant aux Echelles en Savoie, était en relation avec le comte Joseph de Maistre, franc-maçon savoisien. On obtient ainsi un total de quatre noms sur douze, soit le tiers de la direction de la bibliothèque en 1772. Le père Ducros, autre franc-maçon, entra à la direction en 1775.

De 1772 à 1789, de nouveaux noms s'ajoutèrent aux précédents. On retiendra ainsi celui de l'avocat et savant Prunelle de Lière, franc-maçon martiniste, celui de de Prié, franc-maçon à *la Parfaite Amitié*, celui de Savoie de Rollin, franc-maçon à la loge de *la Bienfaisance* et à *l'Egalité* celui du président à mortier Joseph-Marie Barral de Montferrat, vénérable de la même *Bienfaisance et Egalité* et celui de Pina de Saint-Didier, membre de *la Bienfaisance* qui mourut avec Virieu. Le marquis de Sayves, souscripteur du Cabinet d'histoire naturelle, était franc-maçon à la *Bienfaisance*.

Les francs-maçons grenoblois d'ancien régime étaient profondément imprégnés de martinisme, doctrine maçonnique à laquelle ils avaient été initiés par les mystiques lyonnais. Le martinisme ou martinésisme fut fondé en 1754 par un maçon lyonnais d'origine grenobloise, Martinès de Pasqually, lequel composa le

⁷⁷ Comprendre : « compatriotes dauphinois ».

⁷⁸ *Origine et formation de l'Académie delphinale* (BMG).

rite des Elus Cohens. En 1765, la Grande Loge de France désavoua les doctrines de Pasqually et refusa de reconnaître les loges formées par lui. Les sectateurs qui s'inspirèrent de sa doctrine prirent le nom de « Martinistes » et furent confondus par la suite avec les adeptes de Saint-Martin, un Lyonnais, son élève le plus célèbre. Ce qui différencia les francs-maçons lyonnais mystiques des autres maçons de l'époque, fut leur quête spirituelle et leur volonté de connaître Dieu, par degré successif : Jean-Baptiste Willermoz introduisit les cérémonies de purification martinésiste ; Claude de Saint-Martin, dans ses traités ébaucha un système théosophique et théocratique. Les loges étaient en guerre ouverte avec le Grand Orient. Cette dissidence amena un grand nombre de francs-maçons à se rallier à l'ordre allemand de la Stricte Observance, regroupant ceux qu'on appela « les Illuminés de Bavière ». Ces derniers correspondirent avec les ordres rectifiés de l'Europe centrale et septentrionale et choisirent Lyon comme centre de recherches hermétistes. Dans une telle atmosphère, Cagliostro recruta des adeptes et Mesmer attira des fidèles. Le magnétisme animal fut conçu par les francs-maçons comme un moyen de communiquer avec la divinité et de recueillir des messages dictés au cours de sommeils médiumniques. Nous avons pu retrouver dans la correspondance scientifique de l'avocat grenoblois Prunelle de Lière avec le naturaliste Bosc d'Antic des références à Mesmer ou à Cagliostro. Dans une lettre à Bosc d'Antic conservée à la Bibliothèque de Grenoble, Prunelle de Lière évoquait tout à la fois Mesmer, le magnétisme animal, Cagliostro et l'origine des montagnes.

A Lyon, le clergé était bien représenté au sein des ateliers martinistes, ainsi que la noblesse d'épée et de fonctions. Le plus grand contingent de frères appartenait à la bourgeoisie d'affaires. Parmi les mystiques lyonnais fréquentant les ateliers, figuraient un naturaliste, l'abbé Rozier, membre de l'Académie delphinale, et un médecin botaniste, éditeur et correspondant de Villars, le docteur Gilibert. Les temples lyonnais entretenaient des relations avec la Savoie, par l'intermédiaire de Joseph de Maistre et avec le Dauphiné grâce au marquis de Virieu. Leur rayonnement franchissait les frontières avec la réception de frères suédois, allemands ou autrichiens. Très respectueux du culte catholique et attachés au principe monarchique, ils se réunissaient pour célébrer des fêtes, nouer des relations et pour accomplir leurs devoirs de charité. A leur suite, les francs-maçons grenoblois orientèrent leurs travaux vers un christianisme ésotérique, subissant ainsi l'influence des maçons lyonnais inspirés de la doctrine de Willermoz. Bon nombre de francs-maçons grenoblois furent initiés par Willermoz, dont l'avocat et savant Prunelle de Lière, lequel seconda à son tour Claude de Saint-Martin – *le Philosophe inconnu* – dans ses travaux littéraires et philosophiques, Prunelle ayant ainsi lui-même en retour une influence considérable sur l'important mouvement mystique lyonnais⁷⁹. La relation entre les deux francs-maçons a certainement induit un axe favorable d'échanges savants entre Grenoble et Lyon. Sept lettres de Prunelle de Lière à Willermoz conservées à la Bibliothèque Municipale de Lyon montrent les liens noués entre les deux villes et évoquent l'abbé Barral, le comte de Montferrat ou encore Savoye de Rollin.

La première loge grenobloise, *la Concorde*, fut fondée en 1765, suivie en 1766 par la *Parfaite Union*, qui devint en 1769 *Bienfaisance et Egalité*, loge

⁷⁹ Le volumineux *Fonds Prunelle de Lière* conservé à la Bibliothèque municipale de Grenoble comprend, entre autres, des manuscrits et des notes sur la philosophie, la religion et le magnétisme animal.

martiniste. A la tête des francs-maçons martinistes de Grenoble comme Prunelle de Lière et Savoye de Rollin, se trouvait Henri de Virieu, associé libre de l'Académie delphinale, et à Chambéry Joseph de Maistre, chevalier et Grand Profès de la Stricte Observence Templière et correspondant du père Ducros. Ainsi, la maçonnerie peut avoir permis de tisser les premiers liens du réseau académique entre Lyon, Grenoble et Chambéry. Joseph de Maistre fréquenta les loges lyonnaises martinistes, il connaissait Saint-Martin et ce dernier vint même à Chambéry s'entretenir avec lui. En 1816, dans une note datée de Saint Petersburg et conservée dans les archives de la famille de Maistre, le comte confirma qu'il fréquentait avant la Révolution les loges maçonniques :

Je consacrai jadis beaucoup de temps à connaître ces messieurs [les Illuminés] ; je fréquentai leurs assemblées ; j'allai à Lyon pour les voir de plus près ; je conservai une certaine correspondance avec quelques uns de leurs principaux personnages. Mais j'en suis demeuré à l'Eglise catholique, apostolique et romaine ; non cependant sans avoir acquis une foule d'idées dont j'ai fait mon profit.

Une lettre du comte à Mlle de Virieu atteste également des bonnes relations entre les familles Maistre et Virieu. Les écrits de Stendhal témoignent eux aussi des relations entre la famille Gagnon et Joseph de Maistre et de l'amitié entre Romain Gagnon des Echelles en Savoie, fils de Gagnon de Grenoble et le comte de Maistre à Chambéry. Les souvenirs de Stendhal furent confirmés dans les *Carnets* de Joseph de Maistre publiés en 1923.

Les liens noués en loges ont pu favoriser les échanges entre les hommes, faciliter les correspondances et les premiers contacts. Si les francs-maçons ne partagèrent pas tous la même passion pour les sciences naturelles, du moins se reconnaissaient-ils comme appartenant à la même obédience. Ces affinités et cette connivence d'esprit malgré les divergences politiques, ces affinités révèlent la percée vers le Piémont et tout l'axe alpin qu'opérèrent les Dauphinois. Le devoir chrétien de charité prôné dans les loges martinistes et exercé hors des loges par la pratique de la bienfaisance rassembla bon nombre d'entre eux autour du projet de la Bibliothèque publique. Ce tracé privilégié profita ensuite aux sciences. Autour du directoire d'Auvergne dont le centre était Lyon, depuis les loges martinistes de Grenoble avec à leur tête de Virieu jusqu'aux loges écossaises de Chambéry dont faisait partie Joseph de Maistre, commença à se dessiner le grand axe géographique sur lequel allaient travailler les scientifiques.

2.3.3 Les francs-maçons parmi les associés libres de l'Académie delphinale

Les tableaux des principales loges dauphinoises – Grenoble, Valence, Voiron – et des loges de Lyon ou d'Annonay ainsi que de Chambéry permettent d'identifier certains francs-maçons parmi la liste des associés libres de l'Académie delphinale. On retrouve ainsi à Lyon l'abbé Rozier, agronome, propriétaire du *Journal de Physique*, franc-maçon à la *Loge des Vrais Amis*, et à Valence l'officier de Rozières, du Corps Royal du Génie, secrétaire perpétuel de l'Académie de Valence. Mais parmi les associés libres du Dauphiné comme des villes et provinces voisines telles que Lyon, Annonay ou Chambéry, on voit fondre le nombre des francs-maçons – cinq seulement, ce qui est peu par rapport au premier cercle des directeurs de la bibliothèque ou des administrateurs au sein duquel ils

étaient bien représentés. Les correspondants maçons du père Ducros ne s'adressaient d'ailleurs pas à lui en tant que frères mais sollicitaient l'avis du « savant », de l' « ami » ou du « collègue ». Un seul de ses correspondants, un Lyonnais, fit suivre sa signature des trois points en ligne entre deux barres, la signature maçonnique la plus usitée autour de 1770. Mounier depuis l'Allemagne en 1801 nous renseigne sur l'appartenance à la franc-maçonnerie du propriétaire du principal cabinet d'histoire naturelle en Alsace, Dietrich, membre des Illuminés de Bavière, correspondant du père Ducros et associé libre de l'Académie delphinale. Si la maçonnerie semble avoir aidé à tisser les premiers liens entre les différentes personnalités dauphinoises choisies pour être directeurs ou administrateurs de la Bibliothèque publique comme pour être garde du cabinet d'histoire naturelle, c'est, dans une deuxième phase, le monde des savants et sa propre dynamique qui régissent les relations entre les associés libres de l'Académie delphinale : pour une ouverture au-delà du centre grenoblois, le monde savant prit le relais de la franc-maçonnerie.

3 - FAVORISER LE DEVELOPPEMENT DES SCIENCES

Georges Toscan, premier bibliothécaire au Muséum national lors de la fondation de celui-ci, « né au cœur des Alpes », comme il le déclara aux professeurs de la nouvelle institution en postulant au poste de bibliothécaire, correspondant de Dominique Villars et de Pierre Liotard, témoignait en 1793 du rôle décisif des cabinets et des bibliothèques dans l'avancée de la science :

Destinés à l'enseignement et aux progrès de la science de la nature, [cabinets et bibliothèques] invitent les hommes de tous les pays à venir y puiser une instruction qu'une aussi grande réunion de moyens ne leur offrirait dans aucun autre lieu du monde⁸⁰.

En 1793, vingt ans après l'exemple de Grenoble, Toscan, candidat au poste de bibliothécaire du Muséum national, développa deux thèmes principaux dans son plaidoyer pour la création à Paris d'une bibliothèque d'histoire naturelle en complément des collections du Muséum national. Dans un premier développement, il présentait la bibliothèque comme un complément indispensable à l'observation de la nature et à l'enseignement professé au Muséum. Il faisait des livres les outils d'enseignement irremplaçables auprès de savants venus du monde entier. C'est Toscan qui fixa, dans le dernier quart du 18^e siècle, la place d'un cabinet d'histoire naturelle aux côtés d'une bibliothèque. Selon lui, ce n'était pas le cabinet qui dépendait de la bibliothèque mais la bibliothèque qui était le complément nécessaire et indispensable à l'existence d'un cabinet d'histoire naturelle. Dorénavant, c'était au cabinet que revenait le rôle principal dans la dynamique des sciences en raison de l'enseignement qui y était dispensé. La

⁸⁰ G. TOSCAN, *Mémoire sur l'utilité de l'établissement d'une bibliothèque au Jardin des Plantes*, Paris, Imprimerie du Cercle Social, 1793 (BC MNHN).

bibliothèque était considérée comme l'instrument complémentaire du cabinet. Elle était utilisée comme outil pour l'observation. Dans son plaidoyer, Toscan justifiait, dans un deuxième temps, de la présence des livres de sciences au sein des bibliothèques publiques par la cherté même de ceux-ci. Il développait ainsi une conception humanitaire des bibliothèques, fondant leur existence sur la nécessité même de donner aux hommes du monde entier la possibilité de s'instruire dans le domaine des sciences naturelles :

Les livres d'histoire naturelle coûtent fort cher ; ils ornent les cabinets des gens riches ; mais on en voit peu chez l'homme que le génie de la nature inspire.

Ce rappel historique sur la création de la bibliothèque du plus important cabinet d'histoire naturelle de France, le Cabinet du roi devenu Muséum national, ainsi que la première place qu'occupe cette bibliothèque dans l'histoire des institutions scientifiques, ne doivent pas occulter l'exemple conduit à Grenoble vingt ans plus tôt. La Bibliothèque publique de Grenoble ne visait-elle pas déjà, comme le souhaita plus tard le Grenoblois Toscan pour le Muséum national, à la promotion des sciences ? Nous avons vu dans les délibérations que le but de la fondation de la bibliothèque de Grenoble était la création d'un cabinet d'histoire naturelle : quelle fut à Grenoble la portée des vœux exposés ? De quelle façon concrète les naturalistes grenoblois mirent-ils en application leur projet ? Notre réflexion portera sur la part faite aux sciences naturelles dans les bibliothèques grenobloises. Elle s'organise autour de l'étude des collections de la bibliothèque publique de Grenoble par le père Ducros, de 1772 à 1790, puis de la bibliothèque de l'avocat et naturaliste grenoblois Prunelle de Lière, académicien et administrateur de l'Académie delphinale.

3.1. Ducros et les acquisitions de la Bibliothèque publique de Grenoble : 1772-1790

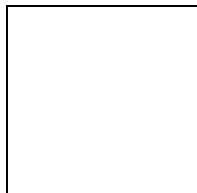
Les nouvelles acquisitions des bibliothèques publiques mais aussi l'état des collections des bibliothèques privées témoignent de la volonté de favoriser les sciences de la fin du 18^e siècle au début du 19^e. Fait remarquable à Grenoble, la toute première acquisition de la bibliothèque en 1772 se fit dans le domaine des sciences naturelles et servit au cabinet d'histoire naturelle qui allait naître. Sitôt le bureau des onze directeurs de la bibliothèque nommé, la première décision fut d'acquérir, aux frais des directeurs et sur les conseils du chirurgien Villars, le manuscrit en six volumes de la botanique de Pierre Bérard, botaniste grenoblois du 17^e siècle, précurseur de Villars. Cette initiative montrait tout l'intérêt que portaient aux sciences naturelles les directeurs de la bibliothèque. Leur première acquisition contenait déjà en germe le projet de cabinet d'histoire naturelle qui verrait le jour en 1773. Chaque directeur participa sur ses propres deniers à cette acquisition. M. de Sauzin, premier président de la direction de la bibliothèque, donna 18 livres, chacun des autres directeurs dont M. de Quinsonas et le marquis de Sayves, futurs souscripteurs du cabinet, 12 livres.

A Grenoble, la tâche principale des directeurs une fois la bibliothèque achevée fut « l'arrangement », c'est-à-dire la constitution des collections du cabinet. Dans l'historique qu'il fit en 1791 sur l'établissement de la Bibliothèque publique, le père Ducros rédigea un paragraphe intitulé *Observations*,

spécialement consacré au cabinet, montrant bien ainsi la place première que les directeurs accordèrent à celui-ci. Le terme qu'employa d'ailleurs le père Ducros pour désigner sa propre fonction était celui de « bibliothécaire chargé auprès du cabinet d'histoire naturelle ». Ce n'était pas le cabinet qui dépendait de la bibliothèque mais bien la bibliothèque par le rôle de son bibliothécaire qui était au service du cabinet. Dressant un bilan en 1791, le père Ducros indiquait qu'il avait orienté toutes les acquisitions en livres dans le domaine des sciences exactes et des « arts », c'est-à-dire des techniques. La bibliothèque de Mgr de Caulet, constituée de 45.000 volumes, était complète selon lui dans le domaine de la théologie, du droit et de l'histoire mais présentait des lacunes en sciences.

La comptabilité du père Ducros de 1772 à 1779 et notamment ses achats en livres montre, par l'étude des états de la Veuve Giroud, libraire, que les acquisitions du père Ducros se firent, conformément à ses écrits, essentiellement dans les domaines des sciences exactes avec un accent mis sur l'histoire naturelle⁸¹. Parmi ces livres, on retient en 1776 un *Dictionnaire d'histoire naturelle*, en 1777 les tomes 21 et 22 du *Voyageur français* et les *Suppléments* à l'œuvre de Buffon, en 1778 les *Oiseaux*, en 1779 un ouvrage sur les *Accouchements*, un sur *l'Astronomie des marins*, un *Cours complet d'optique*, un *Traité des arbres résineux*, un autre *Supplément* de Buffon, les quatre volumes de Nollet sur *l'Electricité*, le tome 5 des *Oiseaux* de Buffon. On note parmi ces titres l'importance des livres didactiques à l'usage des étudiants ou bien accessibles aux praticiens mais aussi, avec les *Suppléments* de Buffon, l'attention toute particulière apportée à Grenoble à l'établissement, au classement et à l'évolution d'un cabinet d'histoire naturelle.

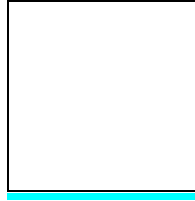
De 1776 à 1779, le père Ducros dépensa 507,10 livres pour les ouvrages et 887,64 livres pour les journaux, consacrant ainsi aux périodiques près du double du budget acquisitions affecté aux livres : parmi les titres de journaux se trouvent référencés la *Gazette de France* et le *Mercure de France* mais également le *Journal de Physique*, le *Journal encyclopédique*, le *Journal des savants*, le *Journal de Genève*, le *Journal des Beaux Arts*, l'*Année littéraire*, la *Gazette de France*, la *Gazette de Hollande*, les *Affiches de Paris* et les *Affiches de Dauphiné*. Les titres choisis offrent les mêmes caractéristiques que celles dégagées pour les livres, à savoir l'attrait pour les sciences et les voyages, un goût prononcé pour l'histoire et la volonté de s'ouvrir au monde.



⁸¹ *Bibliothèque publique et Cabinet d'Histoire naturelle*, comptabilité 1772-1779 (BMG).

Une vérification dans la deuxième comptabilité du père Ducros portant sur la période 1779-1790 permet de s'assurer de la poursuite de l'effort déployé dans les domaines scientifiques et même d'en apprécier l'intensification : on constate en effet que les acquisitions d'ouvrages pour la bibliothèque se focalisèrent sur le

domaine des sciences⁸².



Dégagées des ouvrages mais enregistrées dans le même registre de comptabilité, les dépenses du cabinet effectuées par le père Ducros attestent de la bonne santé de ce cabinet et sont la preuve de la dynamique classique propre à un milieu savant : soin apporté à l'enrichissement des collections par des acquisitions de « morceaux d'histoire naturelle », participation à des voyages scientifiques et frais de transport de minéraux qu'attestent les factures occasionnées par ces voyages. Quant à la deuxième période, les dépenses engagées pour le seul cabinet d'histoire naturelle représentent le cinquième environ de celles de la bibliothèque, ce qui est important si l'on ajoute à cet effort celui consenti au titre des acquisitions en ouvrages de sciences.

⁸² *Bibliothèque publique et Cabinet d'Histoire naturelle : comptabilité 1779-1790 (BMG).*

Sur les deux comptabilités du père Ducros portant respectivement sur les périodes 1772-1779 et 1779-1790, l'étude des ouvrages entrés au titre des nouvelles acquisitions de la bibliothèque montre que ceux-ci servirent d'outils de références pour le cabinet. Ce fut le cas notamment des ouvrages sur le classement des minéraux ou les traités de chimie⁸³, quand on sait l'importante collection en minéraux que le père Ducros rassembla et l'intérêt que ce savant manifesta pour la chimie et pour la cristallographie. Ce fut le cas également des ouvrages sur les Oiseaux, ouvrages de références indispensables à l'habile ornithologue. La même remarque que pour les livres vaut pour la place accordée aux périodiques scientifiques parmi les journaux. On régla ainsi régulièrement de 1778 à 1789 l'abonnement au *Journal de physique* et l'achat, année par année, des *Mémoires de l'Académie des Sciences* permit aux curieux de suivre le mouvement de la science et de prendre connaissance de ses évolutions dès la publication des découvertes. Les acquisitions se font également le reflet des hommes qui influencèrent la vie scientifique grenobloise ou celle de ses institutions, comme Villars avec la médecine et l'hôpital. On remarque ainsi parmi les titres un traité d'accouchement et un traité d'optique. Toujours imputable aux choix de Villars et montrant bien l'importance que les initiateurs du cabinet vouèrent aux projets utiles, il faut noter parmi les « utilités » la persistance de la constitution en collection d'un *Cours d'agriculture*. Elle correspondait au vœu initial formulé par Raby l'Américain de former à Grenoble « une chambre d'agriculture ». Elle est également en relation avec l'activité déployée par l'intendant du Dauphiné Caze de La Bove en matière d'agriculture et avec son intérêt pour l'agronomie.

Les écrits de Villars datés de sa période grenobloise montrent que celui-ci connaissait bien le fonds général de la bibliothèque et particulièrement les ouvrages rentrés au titre des nouvelles acquisitions, que ce soit dans les domaines de l'histoire, des voyages, de la botanique ou de la médecine, à tel point qu'il est possible de se demander si ce n'est pas Villars lui-même qui en avait conseillé l'achat au père Ducros. Nous avons pu vérifier que Villars utilisait les livres de la bibliothèque pour la rédaction de ses mémoires scientifiques. Ainsi, la préface historique de son mémoire pour le Jardin public de botanique de Grenoble s'inspire-t-elle des titres commandés à la Veuve Giroud, notamment les nombreux livres d'histoire et de voyages mais surtout cet achat régulier et répété à travers toute sa toison de *l'Histoire de la Chine*, histoire à laquelle son mémoire fait référence.

On perçoit dans l'écriture de Villars un homme également avide de connaissances livresques. On peut suivre ses progrès et voir à quel point il sut faire siennes les connaissances qu'il amassait. L'écoute que Villars reçut auprès de Ducros permit notamment à Villars, par des échanges de savant à bibliothécaire, d'orienter les choix du père Ducros et d'obtenir ainsi, sur place, les ouvrages dont il avait besoin pour ses travaux. Cet échange fructueux, révélé par les archives, entre le monde savant et le cabinet est à mettre au bénéfice de la Bibliothèque publique de Grenoble.

3.2. La bibliothèque privée de Prunelle de Lière

⁸³ En 1784, la *Leçon de chimie* par A. F. de Fourcroy.

L'avocat Prunelle de Lière (1741-1828) fut académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1782. Physicien lui-même - la physique était alors synonyme au 18^e siècle d'histoire naturelle – il était en relation avec de nombreux naturalistes éminents, dont Romé de l'Isle, Bosc d'Antic, Méric, de Bournon et Sage, relations scientifiques attestées par sa volumineuse correspondance. Echelonnées de 1777 à 1785, trois lettres de Romé de l'Isle, quatre de Bosc d'Antic, deux de Méric à Prunelle de Lière ainsi que trois lettres de Prunelle de Lière à Bosc d'Antic et une à Romé de l'Isle confirment l'intérêt que l'avocat naturaliste portait à la minéralogie⁸⁴. Ces lettres révèlent également le relais que le minéralogiste joua entre l'Ecole des Mines à Paris, dont le fondateur était Sage, et le Dauphiné. Les élèves de l'Ecole des Mines à Paris avaient en effet coutume de visiter d'autres établissements que le leur, et leur voyage d'étude de 1785 les porta dans le Dauphiné sous la conduite de J.-H. Hassenfrat. Un naturaliste parisien, le chevalier de Lamanon, venait de faire dans le Haut Dauphiné d'étranges découvertes et Sage intercédait auprès de Prunelle de Lière pour que celui-ci montrât à son élève Lelièvre les pierres découvertes par Lamanon et le renseignât pour visiter la montagne du Vieux Chaillol.

Prunelle de Lière était l'ami de Villars et du père Ducros avec lesquels il fit un voyage scientifique retentissant dans les Alpes, au Vieux Chaillol. Personnage multiple associé à Villars et à Ducros, il contribua à former le solide édifice sur lequel s'érigea le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Franc-maçon disciple de Martinez de Pasqualli⁸⁵, il réalisa des travaux occultistes conservés à la Bibliothèque Municipale de Grenoble dans le *Fonds Prunelle de Lière*, portant essentiellement sur la philosophie, la religion et le magnétisme. Il fut l'ami intime de Claude de Saint-Martin qu'il seconda dans ses travaux littéraires et philosophiques et il eut, de par l'intérêt qu'il portait aux sciences occultes, à l'illumination et au magnétisme, une influence considérable sur Saint-Martin et, par contrecoup, sur l'important mouvement mystique lyonnais. Si le savant Prunelle de Lière sut dissocier, dans ses travaux, ceux qui appartenaient au domaine de l'occultisme de ceux que l'on peut qualifier comme appartenant au domaine scientifique, l'importance que représenta ce personnage à l'intérieur du mouvement mystique n'est pas à sous-estimer : derrière chaque réaction du savant Prunelle de Lière se devine la stature du maçon martiniste. Député de la noblesse de l'élection de Grenoble aux états de Romans en 1788, élu maire de Grenoble en 1791, il fut aussi député de l'Isère à la Convention. Il s'y montra très modéré. Il approuva la Constitution civile du clergé mais, fidèle à ses engagements pris en loge, ne rompit jamais avec l'Eglise catholique. Il fut élu en 1795 administrateur de la commune de Grenoble avant de se fixer à Paris.

Lorsque Prunelle de Lière mit en vente sa bibliothèque à Paris en 1821, quelques années avant de mourir, celle-ci se composait de 508 ouvrages⁸⁶. La lecture de son catalogue montre qu'il s'agit d'une bibliothèque bien équilibrée en nombre de titres autour de trois disciplines principales qui sont d'abord les sciences – avec la géographie, les voyages et les cartes –, ensuite les belles-lettres et la théologie. Chacune de ces disciplines représente à elle seule plus du quart de la bibliothèque. Les principaux noms de savants de l'époque y sont représentés :

⁸⁴ *Fonds Prunelle de Lière* (BMG).

⁸⁵ MARTINEZ de PASQUALLI (1715 ?-1774) : Grenoblois, créateur de la maçonnerie ésotérique du 18^e siècle ; maître de Willermoz, créateur de la maçonnerie ésotérique lyonnaise.

⁸⁶ *Fonds Prunelle de Lière* (BMG).

l'abbé Rozier et de La Métherie avec le *Journal de Physique* dont Prunelle de Lière possédait la collection depuis l'origine en 1773 jusqu'à 1810, Vicq-d'Azyr, Cuvier, Euler, Gouan, Cassini et Guettard. Parmi les ouvrages de sciences naturelles, la chimie arrive en tête suivie de la minéralogie. On retrouve ainsi les ouvrages de Faujas de Saint-Fond, *Recherches sur les volcans du Vivarais*, ouvrage édité à Grenoble en 1778, et sa *Minéralogie des volcans*. On trouve également les ouvrages de Werner et de Romé de l'Isle sur les minéraux. Les cinq volumes du *Cabinet de l'école des mines* figurent également dans la bibliothèque, une *Carte de la Saxe* par Petri, dressée par les ordres de Frédéric, roi de Prusse, ainsi que les *Observations sur l'intérieur des montagnes* par Trebra, ouvrage édité à Paris en 1787.

On observe chez Prunelle de Lière une adéquation entre sa curiosité de lecteur et les travaux auxquels se livrèrent à Grenoble le savant et ses amis. Les titres de ses livres évoquent la théorie de la Terre, la formation des montagnes. Les régions géographiques où le poussent ses choix de lecteur redessinent le réseau de correspondance des Dauphinois : leur correspondance dans les pays des volcans d'Auvergne, les Alpes françaises et suisses, les Pyrénées, les mines d'Allemagne. On peut lire enfin dans cette bibliothèque l'*Histoire des plantes qui naissent près d'Aix et en Provence*, par Garidel, ouvrage édité à Aix en 1715. La présence de cet ouvrage dénote encore une fois l'appartenance de Prunelle de Lière au réseau académique de savants qui, par l'intermédiaire de Villars et de Chaix, avaient pris connaissance de l'herbier et des recherches de ce botaniste. Concernant les titres de chimie, la bibliothèque de Prunelle de Lière comprend autant de livres du 18^e siècle que du début du 19^e siècle, favorisant ainsi l'évolution de cette discipline sans concession pour l'alchimie : on retrouve de cette façon pour le 18^e siècle la *Chimie* de Baumé en 1773, le *Dictionnaire de chimie* de Macquer en 1778, le *Traité élémentaire de chimie* de Lavoisier en 1789 et pour le 19^e siècle le *Traité de chimie* par Thénard en 1813, accompagné de trois manuels et cours de chimie. C'est également la bibliothèque d'un physiocrate attaché aux progrès et à la réussite de l'agriculture, rejoignant en cela Dominique Villars dont tous les projets sont fondés sur leur « utilité ». Le catalogue nous livre entre autres *les Jardins fruitiers* de La Quintinie en 1700, *la Culture de la vigne, avec l'art de faire le vin* publié par Chaptal en 1801, *les Annales des arts et manufactures* de O'Reilly en 1800, *la Culture des arbres fruitiers* de Forsyth en 1803, *les Instructions pour les bergers et propriétaires de troupeaux* de Daubenton en 1782 et *les Recherches sur les végétaux nourrissants* de Parmentier en 1781. Quelques ouvrages faisant partie d'un ensemble consacré à la médecine témoignent enfin des propres recherches de Prunelle de Lière sur le magnétisme animal, ce sujet étant considéré comme tout autre remède utile : ainsi le *Mémoire sur les phénomènes du magnétisme et de l'électricité* édité à Paris en 1781 ou *Du magnétisme animal et du somnambulisme* par Puységur. Ces livres témoignent de pair avec l'intérêt du martiniste pour l'occultisme : le *Dictionnaire kabalistique* par Esdras, des *Extraits des prophètes* en hébreu et un dictionnaire d'hébreu. Dans le catalogue de cette bibliothèque, l'histoire arrive en quatrième position – soit moins d'un cinquième des titres – avec l'histoire de France et celle de la Rome ou de la Grèce antiques. C'est enfin une bibliothèque philosophique et d'économie politique – la présence des ouvrages de Rousseau, de Leibnitz, de Condorcet et de Mably l'attestent – et aussi celle d'un esthète, amateur d'art et grand collectionneur. Curieusement, le droit y est pratiquement inexistant mais l'existence à Grenoble des six mille volumes de la bibliothèque des avocats au sein de la Bibliothèque publique, ajoutés aux

nombreux ouvrages de droit présents dans la bibliothèque initiale de Mgr de Caulet, peut expliquer cette lacune.

Tout comme pour les nouvelles acquisitions du père Ducros, il faut noter chez Prunelle de Lière un intérêt certain pour l’Égypte, la Suisse, la Chine ou Saint-Domingue, que ce soit sur le plan de l’histoire, des voyages, du commerce ou des sciences naturelles – *Conquête des Français en Égypte*, Paris, 1797. Concernant les voyages, toutes les destinations sont possibles – *Bibliothèque ou Recueil de voyages dans toutes les parties du monde*, traduit par Breton à Paris en 1806 – des plus proches aux plus lointaines, des régions françaises y compris Paris à l’Asie, l’Afrique ou la Perse, en passant par tous les pays d’Europe. Tous les buts de voyages peuvent être envisagés également, depuis le traditionnel voyage en Italie pour faire ses humanités, en passant par le voyage scientifique en Sicile avec l’observation de l’Etna, au voyage commercial – *Commerce de la mer Noire* par Peyssonel à Paris en 1787. Certains manuels sont dignes de monter à bord et de faire partie des bagages des grands navigateurs, tel le *Dictionnaire de la marine française* accompagné de diverses pièces sur les sciences, par Romme en 1792. Tout comme la bibliothèque de bord de Lapérouse, la bibliothèque de Prunelle de Lière contient de nombreux livres de voyages, des livres de sciences et d’instruments scientifiques propres aux navigateurs. La lecture du catalogue de la bibliothèque de bord de Lapérouse montre que certains titres scientifiques sont communs à la bibliothèque de Prunelle de Lière – ainsi les ouvrages de Euler –, que certains auteurs emportés par les navigateurs sont les propres correspondants de Prunelle de Lière – comme le minéraliste Bosc d’Antic –, que certains membres de l’expédition de Lapérouse sont eux-mêmes les correspondants de Prunelle de Lière, de Villars et de Ducros – comme le chevalier de Lamanon ou de Schreiber – comme l’abbé Mongès-le-Jeune, aumônier et physicien sur la *Boussole*. Monneron, l’ingénieur en chef de l’expédition de Lapérouse, était le fils et le frère de deux associés de l’Académie delphinale : Antoine Monneron, avocat à Annonay, et Pierre Monneron à Paris. L’anglophilie de Prunelle de Lière – à rapprocher de l’auto apprentissage de l’anglais par Joseph de Maistre et de l’anglophilie de Raby l’Américain – est révélée par ses nombreux dictionnaires d’anglais – trois dictionnaires anglais-français, un dictionnaire des synonymes anglais et un *Cours de langue anglaise et de phraséologie* –, ses guides, ses cartes de Londres ainsi que ses ouvrages sur les États-Unis ou sur les Anglo-Américains.

On sait ce qu’il advint de cette bibliothèque grâce aux notes autographes de Prunelle de Lière portées sur le document avec les montants perçus lors de la vente : sur les 508 ouvrages de la bibliothèque, 307 trouvèrent acquéreur. La lecture des titres vendus indique que l’acheteur de 1821 se porta acquéreur pour les ouvrages appartenant au domaine de la théologie, des sciences et des techniques, des belles-lettres et de l’histoire, révélant ainsi son intérêt pour l’homme Protée que fut l’avocat Prunelle de Lière, esprit typique de la fin du 18^e siècle.

Cette étude sur les appartenances sociales des hommes, sur leurs mentalités ou leurs courants de pensée est déterminante pour apprécier les modalités pratiques du fonctionnement du cabinet, ses desseins et son ambition. L’appartenance au Parlement de Dauphiné en lutte traditionnelle depuis deux siècles avec le pouvoir royal pourra trouver au cours de cette étude un écho dans l’analyse de la réaction vive des savants de Grenoble à l’égard du centralisme parisien, lors des débats qui agitèrent les sciences au sujet de la formation des

montagnes. Les idées égalitaires des francs-maçons ne firent d'ailleurs qu'entretenir et exaspérer un état de révolte latent. La réalisation du projet de cabinet d'histoire naturelle peut ensuite être perçue comme la poursuite, dans le monde profane, du travail des francs-maçons, ceux-ci continuant au-dehors l'œuvre accomplie à l'intérieur du temple. Pour paraphraser Mounier refusant de trouver dans la franc-maçonnerie, et notamment la franc-maçonnerie dauphinoise, les causes de la Révolution française, on ne peut réduire l'origine du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à la seule impulsion de la franc-maçonnerie. On ne peut non plus refuser d'y voir son influence. La tendance martiniste des francs-maçons qui présidèrent aux destinées du cabinet n'orienta pas leurs recherches sur la voie de l'occultisme mais les mit en relation *de facto* avec d'autres martinistes. Le cas des relations des savants grenoblois avec le franc-maçon savoisien Joseph de Maistre est éloquent : leurs démarches auprès de lui ne trouvèrent pas de véritable écho scientifique. Elles témoignèrent néanmoins de leur volonté de s'appuyer sur le réseau maçonnique pour asseoir la renommée du cabinet de Grenoble au cœur des Alpes.

L'étude de la composition sociologique des directeurs fondateurs de la Bibliothèque publique de Grenoble nous a permis de dégager deux points fondamentaux. Elle a mis tout d'abord en lumière le rôle des francs-maçons dauphinois dans la création du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Nous faisons l'hypothèse que l'idéal maçonnique qui a présidé à la naissance du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble lui a donné la force de traverser sa longue période de genèse vers le muséum. Les valeurs que sous-tendait la franc-maçonnerie lui ont conféré un tempérament et une originalité capables de résister à tous les régimes politiques et à toutes les institutions concurrentes qui ne seraient pas nées, comme lui, de l'amitié et de l'union de frères voulant entreprendre ensemble. L'étude de la direction de la Bibliothèque publique de Grenoble a montré ensuite qu'au-delà de toutes les appartenances, le paramètre qui caractérisait les douze directeurs était leur sensibilité scientifique. Nous en avons conclu que ces douze hommes passionnés d'histoire naturelle, dont la majorité était francs-maçons, s'étaient réunis pour créer ensemble un cabinet d'histoire naturelle. La franc-maçonnerie, présente lors de la création du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, créa autour de celui-ci une unité temporaire favorable qui alla des origines en 1773 à la fin de l'Empire avec le préfet Fourier et Jacques Joseph Champollion-Figeac, tous deux francs-maçons.

Ces causes philosophiques se combinèrent avec des causes plus conjoncturelles pour constituer la trame des origines du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Le cabinet a bénéficié par répercussion de la souscription originelle du Parlement, il a hérité pour son réseau de correspondants des relations entre francs-maçons, mais il a fédéré ces différents apports en leur trouvant un dénominateur commun : l'intérêt pour les sciences naturelles.

CHAPITRE TROIS
FAIRE DE GRENOBLE UN CENTRE

Dans les travaux qu'il a consacrés aux villes du Dauphiné au 18^e siècle, René Favier utilise pour la ville de Grenoble le terme de « capitale », avec ses variantes de « capitale administrative » ou de « capitale judiciaire ». Il rappelle qu'au 18^e siècle, nul ne contestait plus ces trois qualificatifs à la ville de Grenoble. La ville était en effet depuis 1590 le siège des deux principales autorités administratives, le parlement et le gouverneur. Lesdiguières avait choisi Grenoble pour y rétablir l'autorité judiciaire de la province, jusque là contestée, et en dépit de l'important château qu'il s'était fait construire à Vizille, il avait fait édifier un hôtel particulier à Grenoble dans lequel résideraient ses successeurs. Par ces deux mesures, Lesdiguières avait fait de Grenoble une véritable capitale, capable d'assumer une fonction de représentation de l'autorité judiciaire et administrative. René Favier fait en revanche état des difficultés encourues par la ville sur le plan culturel, à l'intérieur même de la province du Dauphiné, difficultés qu'illustre bien la querelle universitaire avec la ville de Valence. L'université de Grenoble avait été supprimée en 1565 et cette disparition n'avait jamais été acceptée dans la capitale provinciale. Plusieurs fois tout au long du 18^e siècle, nous l'avons vu, les Grenoblois avaient tenté d'obtenir le transfert de l'université de Valence à Grenoble. En 1730, Fontanieu, l'intendant de la province, leur avait même apporté son soutien, voyant dans ce transfert la juste redistribution des équipements administratifs de la province qu'il envisageait de mener à bien : « Une université n'est bien concevable que dans la Capitale, sous les yeux du Parlement et des gens du Roy qui la dirigent ». Mais les tentatives des Grenoblois se soldèrent toutes par un échec. René Favier observe alors, pour la seconde moitié du 18^e siècle, le développement à Grenoble des enseignements spécialisés paramédicaux, tous soutenus par l'intendance. On y note en effet, avec la création de l'École de chirurgie en 1771, l'existence d'un cours public et gratuit de chirurgie, la création d'un cours d'accouchement en 1774 et celle d'un cours public d'anatomie qui vint en 1775 compléter celui de chirurgie. Différents cours de botanique, privés ou publics, à l'instigation d'herboristes ou de démonstrateurs, complétèrent cette panoplie à partir de 1765 et ce, jusqu'à la création du jardin de botanique de Grenoble en 1783.

Si la ville de Grenoble ne parvint pas d'une façon générale à établir sa suprématie culturelle à l'intérieur de la province, n'a-t-elle pas alors cherché à s'imposer, comme par compensation, sur le plan scientifique ? Le Cabinet d'histoire naturelle n'en fut-il pas l'expression ? Pour mesurer la détermination des Grenoblois à se placer au centre de l'activité scientifique, nous étudierons tout d'abord la notion de « centre » utilisée par les pionniers dans le vocabulaire relatif au cabinet. Notre interrogation portera ensuite sur les moyens mis en œuvre par les Grenoblois pour faire de leur cabinet d'histoire naturelle un acteur fort de l'activité scientifique : n'ont-ils pas trouvé là le moyen d'exprimer différemment leur suprématie et ce faisant, n'ont-ils pas repoussé les limites géographiques que leur imposait la seule province du Dauphiné ? C'est toute la question de la forme que revêtirent les efforts déployés par les naturalistes pour placer le Cabinet d'histoire naturelle au centre de l'activité scientifique. Ce qui renvoie également à la question du rayonnement atteint par l'activité scientifique des naturalistes.

1 - LA NOTION DE CENTRE DANS LE VOCABULAIRE RELATIF AU CABINET

Le vocabulaire propre à la définition du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble dans les délibérations, dans les mémoires des savants, ou dans leur correspondance se fit le reflet, de 1773 à 1855, de l'importance apportée par les Grenoblois à l'institution qu'ils créèrent et à la place qu'ils lui attribuèrent. Ils voulurent que cette place fût centrale, que ce soit sur le plan historique, sur le plan géographique ou scientifique. Dans la lettre de demande de soutien qu'ils adressèrent au contrôleur général des finances, les directeurs de la Bibliothèque publique de Grenoble, sous la plume de leur secrétaire Raby, remirent en cause les origines historiques de l'existence de l'université à Valence et l'obligation qui était faite aux Grenoblois de s'y rendre pour y faire leurs études. Dans la longue querelle qui les opposait à Valence, ils soufflaient au chancelier que la création d'une bibliothèque et d'un cabinet d'histoire naturelle dans les murs de Grenoble serait désormais pour la ville un atout sérieux pour accueillir son université. Trop éloignée de la ville principale de la province, les Grenoblois émettaient en plus un doute quant à la qualité de l'université de Valence, comme de celle d'Orange, moribonde. Par la création du cabinet, les Grenoblois manifestèrent leur désir de déplacer à Grenoble le centre historique affecté aux sciences en Dauphiné ou dans les provinces limitrophes du royaume, tout en lui conférant une nouvelle et nécessaire dynamique :

[Il manque] à cette ville l'établissement d'une Université, qui serait infiniment plus utile ici qu'à Valence, où elle languit nécessairement, et qu'à Orange où il n'y en a qu'un simulacre. Ce serait un secours essentiel que celui de la bibliothèque publique, et peut être est-ce une raison déterminante pour attirer à Grenoble l'Université. Nous avons l'espoir de voir commencer un Cabinet d'Histoire naturelle. La Province, Monsieur, vous est bien connue, et vous savez combien elle renferme de richesses dans le règne minéral et dans le règne végétal et l'agrément d'un Cabinet qui serait un ornement accessoire de la Bibliothèque. Les recherches qu'on ferait dans ces deux genres si à portée de nous, conduiront à des découvertes utiles et curieuses⁸⁷.

Monsieur de Quinsonas, dans deux lettres qu'il fit rédiger par son secrétaire à l'attention du père Ducros, insistait bien en 1786 et 1787 sur la position centrale du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à l'intérieur de la province. Le libellé de l'adresse du père Ducros sous la plume de son secrétaire révélait l'importance du rayonnement sur tout le Dauphiné que Quinsonas, un des initiateurs de la souscription originelle, accordait de fait au cabinet. Il fit ainsi adresser sa correspondance à « Monsieur l'abbé Ducros, bibliothécaire et garde du cabinet d'histoire naturelle de la province de Dauphiné au Collège Royal à Grenoble ». L'ambitieux Gagnon, à son tour, n'omit pas de rappeler à l'intendant Caze de La Bove, intercédant auprès du ministre Calonne pour la

⁸⁷ J.-C RABY, *Lettre des directeurs de la bibliothèque publique à M. le Chancelier*, Grenoble, 12 juillet 1772 (BMG).

bibliothèque et le cabinet, qu'il s'agissait d'*un établissement qui honor[ait] la capitale d'une Province qui a[vait] l'honneur de donner son nom au fils aîné de nos rois*, n'hésitant pas à conférer à l'établissement ses lettres de noblesse⁸⁸. Le père Ducros, quant à lui, trouva dans l'éloignement de Grenoble de la capitale du royaume et de tout centre savant, la justification première de la création grenobloise :

La ville de Grenoble privée de tous les secours qui peuvent concourir aux progrès des connaissances saisit avec empressement l'occasion que fournit en 1771 la mort de M. de Caulet, évêque de cette ville, pour se procurer une bibliothèque publique. Ce savant prélat avait formé la plus belle collection de livres qu'un particulier put avoir, et sa bibliothèque complète de plus de [quarante] mille volumes et ouverte à toutes les personnes qui avaient besoin de la consulter était un grand secours pour cette ville éloignée du centre du royaume. Cette perte eut été à jamais irréparable, si quelques citoyens ne se fussent réunis pour chercher les moyens de l'acquérir⁸⁹.

Avant lui, Monseigneur de Caulet, érudit formé dans les meilleurs collèges parisiens puis à la Sorbonne, ne cessa de répéter son regret d'avoir quitté la capitale et semblait avoir recréé, avec sa bibliothèque, un peu de la vie parisienne qu'il avait tant appréciée. Il retrouvait avec elle l'activité intellectuelle qu'il avait connue à Paris, allant jusqu'à ouvrir les portes de sa bibliothèque « aux personnes savantes de la ville ». Se comparer à la capitale en termes d'éloignement ou insister sur le fait que Grenoble était la capitale du Dauphiné fut une constante dans les délibérations ou la correspondance des directeurs :

[...] Un établissement si nécessaire pour faire fleurir les sciences et les lettres dans la ville capitale [du] gouvernement [du Dauphiné].

Devant justifier auprès des autorités départementales de la création de la bibliothèque et du cabinet, Ducros se révéla diplomate et opportuniste pour la défense de son établissement et offrit une variante à cette notion de « ville capitale » en qualifiant Grenoble de « ville-département ».

C'est Villars qui se fit le plus précis et qui emprunta au vocabulaire de la géographie naissante pour situer la place du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, reliant celui-ci à un appareil complexe et savant composé de l'Ecole de chirurgie de Grenoble, du jardin de botanique et de la bibliothèque :

Notre commune possède une préfecture. Elle est le centre d'une division militaire ; des tribunaux, une Ecole d'artillerie, une Ecole de chirurgie sont dans son sein : les environs de ce pays, la proximité et l'élévation des montagnes en ont fait *Le Jardin de la nature* selon M. Fourier. Selon le Conseiller d'Etat Fourcroy, Grenoble est *une terre classique pour l'histoire naturelle*. Des curieux, des savants étrangers viennent chaque année visiter nos montagnes et nos glaciers pendant la belle saison. Le département de l'Isère possède les plantes de la Suisse : mais nos montagnes sont beaucoup plus variées, plus riches en mines. Il faut donc, à côté d'une bibliothèque publique, à côté d'un musée et d'un riche cabinet d'histoire naturelle, un asile aux plantes : une espèce de dépôt pour acclimater les productions des Alpes, pour les échanges, ensuite avec Paris et avec les autres départements et alimenter, soutenir notre jardin par des échanges industriels et propres à nous créer des amis, des correspondants, des appuis

⁸⁸ H. GAGNON, *Lettre autographe à M. de La Bove, intendant du Dauphiné*, Grenoble, 17 juin 1784 (ADI).

⁸⁹ *Origine et formation de la Bibliothèque et Académie delphinale* (BMG).

pour acquitter notre dette envers les nations éclairées, pour concourir avec elles au progrès des sciences utiles⁹⁰.

Dans l'introduction au cours d'histoire naturelle que Villars dispensait à l'Ecole centrale de Grenoble, le savant avait coutume de dresser un historique du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Ainsi, de 1796 à 1803, il insista sur l'originalité de la naissance de celui-ci, montra les richesses naturelles qui entouraient la ville de Grenoble et qui conféraient au cabinet sa spécificité dans les domaines de la minéralogie et de la botanique. En introduction à son cours, Villars déroulait l'historique des savants voyageurs qui avaient parcouru les Alpes – comme Guettard –, des hommes d'Etat qui s'étaient intéressés aux Alpes – comme Gaston d'Orléans –, des botanistes qui les avaient visitées – Tournefort sous Louis XIV, Jean-Jacques Rousseau en 1769, le professeur Desfontaines en 1778 avant d'aller en Afrique, La Billardière en 1786 avant de voyager autour du monde – et des savants de Genève qui avaient parcouru les environs de Grenoble – comme Saussure, Pictet, Gosse ou Gaudy. Villars expliquait que c'était en outre grâce à des hommes des Alpes comme Werner, Dolomieu, Saussure, Brochant et Schreiber qu'avaient progressé les sciences naturelles. Souhaitant apporter son soutien à la création à Grenoble d'une Ecole spéciale d'histoire naturelle, il insistait dans son cours sur l'importance du « riche Cabinet de minéralogie et d'histoire naturelle ». Il ajoutait :

Une vaste Bibliothèque de plus de [soixante] mille volumes, est réunie à ce Cabinet.

C'est à l'occasion de ces cours qu'il rendit hommage à la ville de Grenoble, accordant de ce fait à l'institution savante dont il faisait la promotion une place privilégiée en Europe, au cœur même des Alpes :

Grenoble, située au pied des Alpes est une terre classique pour l'industrie, l'agriculture et les sciences naturelles.

Tout le vocabulaire employé par les pionniers pour désigner le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble fut révélateur de la volonté des naturalistes de donner à celui-ci une place centrale. Le cabinet occupait une position géographique centrale, de la même façon que la ville de Grenoble était une ville « capitale ». Les naturalistes justifiaient ainsi de la position de leur cabinet par le fait qu'il était installé au cœur même de la capitale du Dauphiné. Mais on voit bien, avec l'intense activité du botaniste Villars, que le rayonnement du cabinet s'étendait au-delà de cette province : grâce à l'étude de différentes correspondances de naturalistes grenoblois, nous poursuivrons donc notre recherche pour mettre à jour le véritable réseau scientifique qui se mit progressivement en place autour du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

⁹⁰ D. VILLARS, *Exposé fait à la Société d'Agriculture sur l'origine, l'utilité des Jardins de Botanique mais principalement de celui de Grenoble*, Grenoble, 1805 (BMG).

2 – LES ESQUISSES DU RESEAU A TRAVERS LA CORRESPONDANCE PERSONNELLE

Le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble eut des racines profondes et sa création en 1773 fut préparée par l'intense activité déployée dans le domaine de la botanique par les herboristes et jardiniers grenoblois. Grâce aux archives conservées au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble, nous avons pu fixer précisément à 1763 la date du premier jardin de ces herboristes en lien avec le cabinet, et à 1774 le démarrage de leurs échanges épistolaires avec le milieu savant de l'époque. L'étude des naturalistes grenoblois permet alors de distinguer deux étapes dans leur activité scientifique : la première est celle des prémices d'un réseau que l'on discerne déjà dans les liens personnels que tissèrent les herboristes et le garde du cabinet, et la deuxième celle de la mise en place d'un véritable réseau savant, favorisé par l'Académie delphinale et activé par le botaniste Villars.

2.1. La correspondance personnelle des Liotard, herboristes et jardiniers

La famille Liotard de Grenoble comprit trois botanistes. Le premier, Claude (1690-1785), oncle et aïeul de la famille, était herboriste et botaniste à Grenoble. Il entretenait déjà dans cette ville un jardin de plantes médicinales. Il fut le premier d'une longue dynastie grenobloise, laquelle donna à la botanique successivement des herboristes, des jardiniers puis des médecins. Son neveu Pierre, dit Liotard neveu (1729-1796), fut marchand herboriste à Grenoble comme lui. Il eut, sous l'autorité de Villars, la responsabilité des trois jardins publics de botanique qui se succédèrent à Grenoble, en 1783, 1786 et 1793. Il établit une correspondance avec Jean-Jacques Rousseau et avec Thouin au Jardin du Roi. Il était en relation avec Faujas de Saint-Fond. Son fils Claude lui succéda au Jardin de botanique de Grenoble en 1796. Claude poursuivit les travaux de son père et la correspondance que celui-ci entretenait avec Thouin. Il intensifia les échanges avec le Jardin botanique de Montpellier et avec Genève. Aidé par les botanistes grenoblois membres de l'Académie delphinale, son fils Pierre put faire ses études de médecine gratuitement à l'École de chirurgie de Grenoble.

2.1.1 La correspondance de Pierre Liotard : Jean-Jacques Rousseau, André Thouin

Pierre Liotard dut sa formation scientifique au docteur Clapier, de Grenoble. Clapier avait lui-même fait ses études de médecine à Montpellier avec Gouan, Cusson et Commerson, puis au Jardin du Roi. Il est vraisemblable que l'enseignement qu'il prodigua à Liotard se ressentit de l'influence bénéfique du Jardin de botanique de Montpellier et de l'enseignement prodigué au Jardin du Roi. Clapier et Liotard herborisèrent avec Jean-Jacques Rousseau. Ils possédaient des herbiers et cultivaient ensemble, dans un jardin près de la Porte de France à Grenoble, des plantes

rare inconnues de Linné lui-même. Les archives conservées au Muséum de Grenoble nous apprennent que Pierre Liotard vendait par correspondance une poudre appelée « principale », ainsi que toutes sortes de plantes médicinales et d'herbiers rangés par genre de fleurs « suivant Pitton-Tournefort ». Liotard suivait ainsi la classification botanique d'un professeur de botanique du siècle précédent, qui avait voyagé dans les Alpes et dont Villars viendrait un siècle plus tard consulter l'herbier à Paris. Liotard avait établi à Grenoble un jardin privé contenant « toutes les plantes des Alpes » où il enseignait la botanique dès le mois de mai. Pierre fut l'ami de Jean-Jacques Rousseau. Rousseau aimait cet homme simple, à l'orthographe parfois savoureuse :

Arachis hypogaea L. [...] kakaoute humaine des sauvages de la méridionale sème dans le mois de mai et la récolte se fait en septembre ressue de monsieur Renoldon⁹¹.

C'est en 1768 que Pierre Liotard herborisa avec Jean-Jacques Rousseau lors du séjour de celui-ci à Grenoble, le philosophe appréciant la compagnie de ce savant modeste, comme le rappellera plus tard avec emphase son biographe, l'historien de la province du Dauphiné Jacques Berriat-Saint-Prix :

Ce fut là [que l'instituteur immortel d'Emile] vint quelquefois soulager son cœur aigri par l'oppression, et trop souvent par les soupçons de la méfiance ! La contemplation des produits variés du règne végétal, et la conversation rustique d'un de ses plus zélés adeptes, [...], étouffaient presque le sentiment douloureux des maux qui affligeaient la vieillesse ! Tu croyais avoir trouvé un de ces hommes de la nature dont les vertus flattaient ton imagination qui les avait créés, et dont ton inimitable pinceau semblait réaliser l'existence.

La correspondance de Rousseau à Liotard conservée à la Bibliothèque municipale de Grenoble indique que le philosophe consultait l'herboriste et qu'il lui achetait des plantes :

J'ai reçu, Monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire ; [...] Je vous renvoie ci-joint, le Catalogue qui était avec la seconde et sur lequel j'ai marqué les plantes que je serais bien aise d'avoir. Les dénominations de plusieurs d'entre elles ne sont pas exactes, ou du moins ne sont pas dans mon *Species* de l'édition de 1762. Vous m'obligerez de vouloir bien les rapporter avec le secours de M. Clappier que je remercie et que je salue. J'accepte l'offre de quelques mousses que vous voulez bien y joindre, pourvu que vous ayez la bonté d'y mettre aussi très exactement les noms, car je serais peut-être fort embarrassé pour les déterminer sans le secours de mon Dillenius⁹² que je n'ai plus. [...] Pourriez-vous me dire si le *Pistacia terebinthus*, et l'*Osyris alba* croissent auprès de Grenoble ? Je crois avoir trouvé l'un et l'autre au dessous de la Bastille, mais je n'en suis pas sûr⁹³.

Dans la mémoire des botanistes et des hommes de lettres, Pierre Liotard resta attaché à la présence de Rousseau à Grenoble, comme l'a rappelé Dominique Villars en 1799, dans une lettre aux administrateurs du département de l'Isère :

⁹¹ Lire « Arachis hypogaea L. Cacaouète humaine des sauvages de l'Amérique. Semée dans le mois de mai et la récolte se fait en septembre. Reçue de Monsieur Renaldon » (MHNG).

⁹² DILLEN [DILLENIIUS] (Johann Jakob, 1687-1747) : grand cryptogamiste qui observa les Mousses.

⁹³ J. -J. ROUSSEAU, *Lettre à Liotard neveu [Pierre], herboriste à Grenoble*, Bourgoin, 7 septembre 1768 (Lettre autographe signée Renou) (BMG).

Qu'on lise donc Jean-Jacques, lui qui aim[a]it le père Liottard, qui le recevait, lui écrivait avec tant de penchant naturel.

Quelques lambeaux de la correspondance de Pierre Liotard de 1763 à 1781 conservée dans les archives du Muséum de Grenoble nous ont livré la trace de ses clients – notamment un de ses patients à Lyon – mais surtout des tout premiers contacts des botanistes grenoblois avec le Jardin du Roi à Paris. Deux lettres de Pierre Liotard à Thouin nous ont permis ainsi de dater en 1774 les premiers contacts entre les botanistes grenoblois et le jardinier en chef du Jardin du Roi, et d'observer que ces prémices furent consécutives à la naissance du Cabinet d'histoire naturelle, avant même la création du premier jardin public de botanique de Grenoble en 1783. Les liens personnels noués avaient ainsi devancé la dynamique classique des institutions savantes. La lecture de la réponse de Thouin nous a permis de comprendre que la demande de Liotard concernait l'organisation de son propre jardin de botanique et des cours qu'il comptait y dispenser. Thouin lui répondit en dressant l'état des démonstrations d'espèces ou de variétés de plantes faites tous les ans au Jardin royal de Paris. Il lui prépara également l'état de celles faites dans les jardins des Plantes de Leyde, jardin qui servit longtemps de modèle à l'Europe entière, dans ceux d'Amsterdam, d'Utrecht, de Padoue, de Berlin, de Copenhague, de Vienne en Autriche, d'Uppsala, de Leipzig et enfin de Montpellier. Avec les jardins de Vienne et de Leyde cités comme modèles, on comprend l'influence qu'eut sur celui de Grenoble puis sur le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, le Jardin de Montpellier, grand centre d'études botaniques où le botaniste Charles de l'Ecluse (1526-1609), maître de Bauhin, avait fait ses études avant de diriger à Vienne les jardins de l'empereur Maximilien II, puis de devenir professeur à Leyde. L'ouvrage de référence que conseillait Thouin à Liotard était *Famille des plantes* d'Adanson⁹⁴. Par les contacts que prit Liotard avec Thouin pour son jardin privé, le jardinier botaniste avait déjà une réponse pour l'organisation du futur jardin public de Grenoble.

La correspondance adressée au père Ducros nous a permis de comprendre que, rapidement après la création du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, Ducros servait d'intermédiaire entre Liotard et le Jardin botanique de Strasbourg, et qu'il faisait acheminer par ses correspondants les « graines des Alpes » commandées à Liotard par Spielmann, professeur de botanique à l'Université de Strasbourg. Juste après la création du cabinet, en 1774, Pierre Liotard herborisa avec Adolphe Murray, médecin suédois et disciple de Linné, et Guettard, le minéralogiste. En 1775 et 1776, il accompagna Villars, Guettard et Faujas de Saint-Fond, lesquels étaient chargés par le gouvernement d'explorer le Dauphiné. En 1779 et 1780, il accompagna dans les Alpes Desfontaines, professeur de botanique au Jardin du Roi, et Toscan, futur bibliothécaire du Muséum national d'histoire naturelle. A partir de 1780, il poursuivit ses relations avec Toscan lorsque celui-ci devint secrétaire d'ambassade à Constantinople et fit profiter de ses envois le Jardin botanique de Grenoble. Placé sous l'autorité de Villars, Pierre Liotard fut responsable des trois jardins publics de botanique qui se succédèrent à Grenoble. Les procès verbaux de l'administration du département de l'Isère fournissent différentes déclarations de savants de l'époque certifiant la présence de Liotard au sein d'un réseau savant. Lacépède, Faujas de Saint-Fond, Desfontaines et Thouin

⁹⁴ M. ADANSON, *Famille des Plantes*, t. 1, Paris, Vincent, 1763 (MHNG, Bi 112).

remirent en effet aux autorités du département de l'Isère des attestations certifiant qu'ils avaient compté Pierre Liotard parmi leurs collaborateurs pour mener à bien leurs ouvrages sur les Alpes, permettant ainsi à celui-ci de bénéficier d'une indemnité de vétéran. La correspondance de Faujas de Saint-Fond au père Ducros situe également Liotard parmi les collaborateurs des grands naturalistes de son temps : Faujas priait Ducros en 1787 d'intercéder auprès de Liotard afin que celui-ci aille cueillir dans les montagnes et préparer la plante qui guérirait le vieux Buffon souffrant de calculs⁹⁵.

FAUJAS de SAINT-FOND (Barthélémy), *Lettre au père Ducros*, Paris, 9 avril 1787 (BMG, T 4811).

[...] Je m'adresse à vous dans le moment, mon cher ami, comme à quelqu'un d'actif et d'obligeant, pour vous prier d'une petite commission que vous ferez avec d'autant plus de plaisir qu'elle intéresse notre illustre père en histoire naturelle, M. de Buffon. Ce grand homme, que j'ai le bonheur de voir tous les jours, est attaqué d'une maladie à la vessie qui le tourmente dans cesse, et qui, selon moi, a tous les symptômes de la pierre, mais comme il ne veut pas se faire sonder, il est impossible de vérifier le fait ; ses amis en sont dans la plus grande affliction. Il est, malgré ses souffrances et son âge, qui touche à 80 ans, si fort et si robuste qu'il seroit en état de supporter l'opération, mais comme rien au monde ne peut le déterminer à permettre qu'on le sonde et qu'il assure sans cesse qu'il a la gravelle et non la pierre, il s'occupe à faire de petits remèdes qui ne diminuent en rien son mal.

Un des plus habiles médecins de Parme vient de lui envoyer une dissertation imprimée sur l'uva ursi, remède très anciennement reconnu comme très bon pour les maladies de la vessie ; mais le médecin, qui en a fait de grands usages, a observé que sa vertu est plus efficace encore, en faisant prendre les feuilles de ce sous-arbuste à la dose d'un gros, avec la condition essentielle que l'uva ursi doit être recueilli à la fin d'avril et lorsqu'il entre de nouveau en végétation, et qu'il faut le cueillir non dans les jardins de botanique, où il croit très bien, mais dans son lieu naturel, sur les montagnes, et à l'exposition du midy ; je vous demande donc en grâce, de la part de M. de Buffon, de vouloir bien nous procurer une livre de cette plante ; notre ami Liotard, à qui je vous prie de faire mes plus tendres compliments, sera assez aimable pour nous faire cette commission d'une manière très exacte ; l'uva ursi ne doit pas être bien éloigné de Grenoble, et il faut, je le répète, pour remplir exactement la commission, le choisir à l'exposition du midy, il faudra le faire sécher pendant quelques jours à l'ombre, le placer ensuite bien proprement et avec soin dans une boete avec deux enveloppes sur la boete : la première pour Monsieur le comte de Buffon, au jardin du roy ; la seconde par-dessus, à Monsieur de Menard de Conichard, intendant général des postes à Paris, et vous ferez mettre la boete à la poste ; s'il faut déboursier quelque chose pour cela soit auprès de Liotard ou de tout autre, faites-le et envoyez-m'en une note. Si Liotard avoit des graines de mélèze ou de tout arbre résineux des montagnes du Dauphiné, et que les graines fussent bien saines et bien conservées, faites-moy le plaisir de lui dire que je le prie d'en mettre un paquet dans la même boete où sera l'uva ursi...

Adieu, mon cher ami, écrivez-moy sous le couvert de M. l'Intendant de Dauphiné, que je vois assez souvent.

Vale et me ama

Deuxième herboriste d'une famille qui allait donner trois botanistes et un médecin à la ville de Grenoble, Pierre Liotard, l'ami de Jean-Jacques, dessina les premières ébauches d'un réseau savant. Quelle suite allait donner les naturalistes à cette première esquisse ? De quelle façon les naturalistes grenoblois épousèrent-ils cette tradition familiale ? Comment fut-elle profitable au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ?

⁹⁵ *Uva ursi*, « raisin d'ours », plante commandée par Faujas de Saint-Fond du Jardin royal pour guérir le vieux Buffon qui souffre de calculs. Echantillon de l'Herbier Villars (MHNGr. 1837.28173 – *Arbutus uva. ursi* L.).

2.1.2 La correspondance de Claude Liotard : André Thouin, Augustin-Pyramus de Candolle

En 1785, une dizaine d'années avant sa mort et afin de le seconder, Pierre Liotard fit venir près de lui son fils Claude, alors jardinier en Provence au jardin du Président de La Tour d'Aigues. Le baron de La Tour d'Aigues, dernier Président du Parlement de Provence, était propriétaire d'un cabinet réunissant des collections botaniques, l'herbier de Provence, de nombreux végétaux du Levant – minéralogiques et conchyliologiques – des tableaux et des marbres d'Italie et d'Égypte. C'est là que Claude Liotard apprit à acclimater les espèces étrangères, et c'est en s'inspirant des jardins provençaux que progressivement, Claude Liotard introduisit à Grenoble la culture des espèces exotiques. Après la mort de son père en 1796, Claude Liotard le remplaça au Jardin de botanique de Grenoble.

Une fois les premiers liens établis par son père, Claude Liotard dressait en 1797 la liste des semences du Jardin public de botanique de Grenoble, comprenant les 241 plantes que comptait le jardin, auxquelles s'ajoutaient 139 plantes provenant du Muséum national à Paris. Dans la liste des semences de 1798, Claude Liotard fixait à 324 les espèces que comptait le jardin, dont 90 venaient de Genève, 22 de Lyon et 8 de Milan. En 1800, il semait également les graines que Villars lui avait données au retour de son voyage à Turin. C'est une nouvelle fois une lettre de Villars aux autorités du département pour prendre la défense de Liotard, injustement accusé d'utiliser le jardin botanique de Grenoble en potager domestique et familial, qui a donné la mesure du rôle du jardin de Grenoble. Villars explique le rayonnement du Jardin vers Paris et vers tous les autres départements de France de par ses liens avec le Muséum national – il cite notamment l'envoi de plantes par Thouin et l'apport de plantes expédiées d'Orient par Toscan. Cette lettre de Villars offre un éclairage supplémentaire à la lettre qu'adressa Toscan aux professeurs du Muséum national en 1793. Elle désigne clairement le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble comme le deuxième destinataire de ses plantes d'Orient, après le Muséum national. En lien avec le Muséum national, les botanistes de Grenoble avaient fait de leur jardin un centre d'acclimatation, de production et de diffusion.

L'étude de la correspondance du savant botaniste de Candolle, professeur de botanique à Montpellier, fournit alors des précisions sur la nature des échanges entre Liotard à Grenoble et le jardin de Montpellier⁹⁶. Deux lettres du botaniste Liotard à de Candolle, lettres datées de 1809 et de 1810, aujourd'hui conservées à la Bibliothèque des Conservatoire et Jardin botanique de la Ville de Genève, montrent le rôle de jardin d'acclimatation qu'avait le jardin de Grenoble pour les graines reçues des jardins avec lesquels il était en relation. Elles confirment les propos de Villars au sujet du Jardin, à savoir son rôle de conservatoire des plantes alpines et de diffuseur vers les autres jardins, ses correspondants :

Vous recevrez dans quatre jours, à ce qu'on m'a assuré, une boîte contenant les plantes numérotées qui renvoient à la note ci-jointe. J'aurais désiré y mettre les saules du

⁹⁶ CANDOLLE (Augustin-Pyramus de, 1778-1841) : botaniste genevois, professeur de botanique à Montpellier.

Lautaret, mais ils n'ont pas réussi à la replantation et le peu qui a pris est si chétif qu'ils ne se peuvent diviser. Une autre fois, je serai plus heureux.

Chaque année, de Candolle adressait au printemps à Liotard des graines du jardin de Montpellier et Liotard en retour des plants d'espèces alpines à l'automne. La correspondance se fait l'écho d'autres liens entre les botanistes de Grenoble et de Montpellier, notamment ceux noués entre de Candolle et Colaud de La Salcette, et des liens à naître, par l'entremise de Liotard, entre Clapier et de Candolle.

La correspondance des Grenoblois s'adonnant aux sciences atteste des liens personnels que la famille Liotard noua avec certains administrateurs de l'Académie delphinale, tels le conseiller au Parlement de Grenoble Colaud de La Salcette, le maire de Grenoble Charles Renauldon et bien sûr Villars, et qu'un véritable réseau de solidarités d'ordre privé existait entre ces familles, pour l'échange de livres par exemple et l'éducation de leurs enfants :

Trouvez bon, Monsieur et cher compatriote, que par votre intermédiaire, j'envoie à Liotard un livre dont son fils a besoin pour suivre le cours où vos bontés l'ont fait admettre. Un autre ouvrage élémentaire sur les pansements, que je désire lui procurer aussi, ne se trouve pas ici ; il faudrait le demander à Strasbourg. Si, par le moyen de Villars, on peut le faire venir, la voie serait plus prompte que si je suis ici.

Cette lettre de Colaud et la réponse de Liotard qui suivit, révèlent les relations de Renauldon à Liotard, de La Salcette à Liotard, de La Salcette à Villars et de Liotard à Villars, véritable réseau d'entraide familiale qui empruntait les mêmes chemins que le classique réseau savant :

J'ai reçu le livre que vous avez eu la bonté d'adresser à M. Renau[l]don. Je vous en remercie beaucoup ainsi que Pierre. Je viens d'écrire à M. Villars. Je lui demande le livre que vous n'avez pas trouvé à Paris. Je lui dis que M. Renau[l]don a fait entrer Pierre à l'Ecole de chirurgie gratuitement [...] L'hiver m'a donné beaucoup d'ouvrage. Il a poussé une partie des lauzes des plate-bandes en dehors, de façon qu'il faudra toutes les relever, ce qui m'amusera beaucoup.

Dans l'historique qu'il fit du Jardin botanique de Grenoble, Claude Liottard rappela l'ambition première des fondateurs, Villars et les deux intendants du Dauphiné : faire de ce jardin « situé au cœur des Alpes » un centre pour les voyageurs étrangers. Précis sur le mode de fonctionnement du jardin, Liotard expliquait qu'il cultivait 2.400 plantes et que la plupart des semis étaient issus de graines envoyées par Thouin, du Jardin du Roi. Ce jardin servait de jardin d'expérimentation pour l'acclimatation de plantes et formait un centre de diffusion en plantes alpines. Une partie du travail du botaniste consistait à correspondre avec le Jardin du Roi au sujet de l'acclimatation des plants reçus, mais aussi avec les jardins de Montpellier et de Genève⁹⁷. Ce bilan dressé par Liotard atteste de la persistance des relations des botanistes sur le plan national et international jusqu'à la Restauration. L'expression la plus fréquente sous la plume des botanistes grenoblois pour qualifier leur jardin, était que celui-ci se situait « au cœur des Alpes ». La présence de Villars au Jardin et à l'Académie delphinale, celle de Ducros à la bibliothèque et au

⁹⁷ C. LIOTARD, *Lettre à M. le Comte de La Valette, maire de Grenoble, historique du Jardin botanique de Grenoble, de 1783 à 1807*, s. d. [1815-1820] (AMG,)

cabinet mais aussi au Jardin par le truchement de l'Académie, rendaient le jardin indissociable du cabinet, comme le cabinet l'était de la bibliothèque. Conçu pour faire partie d'un ensemble, le Jardin de Grenoble se situait à l'intérieur d'un réseau savant.

2.1.3 La bibliothèque et l'herbier des Liotard

Les descendants de Pierre et de Claude Liotard léguèrent en 1887 la bibliothèque et l'herbier de leurs aïeux. La bibliothèque et l'herbier témoignent des échanges du Jardin botanique de Grenoble avec le Jardin du Roi et avec le Jardin botanique de Montpellier. Ils évoquent ensuite la figure centrale de Dominique Villars et les échanges des naturalistes grenoblois avec la communauté savante de leur temps. Trente-trois livres composaient la bibliothèque ayant appartenu à Pierre et à Claude Liotard. Trente-six cartons environ formaient l'*Herbier Liotard* commencé par Pierre, le père, augmenté et complété par Claude, le fils.

On décèle tout d'abord dans la bibliothèque l'influence du Jardin du Roi. On y retrouve les ouvrages recommandés par Thouin à Pierre Liotard pour l'établissement de son premier jardin botanique privé à Grenoble : *Familles des plantes* d'Adanson et un ouvrage capital dans l'histoire de la botanique, le traité de Tournefort, médecin et botaniste, professeur au Jardin du Roi dont Liotard possédait l'édition en latin. Des herborisations de sa jeunesse aux environs de Montpellier où il avait fait ses études mais aussi dans les Alpes, Tournefort avait composé un herbier que Villars avait pu consulter au Jardin du Roi à Paris. L'ouvrage que ce Provençal avait fait paraître en 1694, admirablement illustré de 451 planches – *Elemens de botanique*, traduit en latin en 1700 sous le titre *Institutiones rei herbariae* – proposait une classification simple mais solide, annonçant celle de Linné. C'est cette classification que Liotard avait choisie en 1765 pour son jardin personnel. On pouvait lire également dans la bibliothèque des Liotard les travaux de Lamarck, botaniste au Jardin du Roi en 1791. La *Flore française* de Lamarck contient un ex-libris de Pierre Liotard et une note manuscrite dans laquelle il indique que l'ouvrage lui avait été offert par Lamarck lui-même et Faujas de Saint-Fond.

On reconnaît ensuite dans cette bibliothèque l'influence du Jardin botanique de Montpellier et de ceux de Provence, avec les ouvrages d'Augustin-Pyramus de Candolle bien sûr, mais aussi de Gouan, de Séguier, de Gilibert et de Ventenat – Gouan avait été démonstrateur au Jardin de Montpellier en 1782, Séguier à Nîmes avait montré sa bibliothèque et son herbier à Villars et à Chaix, Gilibert avait fait ses études à Montpellier, et Ventenat avait eu pour correspondant Gouan au Jardin de Montpellier. Pierre Liotard s'était inspiré du Jardin de Montpellier pour ses démonstrations de botanique et Claude des jardins du Midi de la France pour l'acclimatation des espèces exotiques. Villars affirme dans son *Histoire des plantes de Dauphiné* qu'il n'aurait jamais pu déterminer certaines plantes, et notamment celles de son prédécesseur Bérard, sans la consultation des herbiers de Gouan et de Cusson à Montpellier, ni ceux de Séguier à Nîmes. On reconnaît enfin dans cette bibliothèque la fascination qu'avait exercée sur Villars les botanistes de la Renaissance – ouvrages de Charles de l'Ecluse (Clusius, 1526-1609) et de Rembert Dodoens (Dodonaeus, 1518-1554) – et la quête incessante de Villars pour retrouver les manuscrits et les herbiers des botanistes du 17^e siècle : le

médecin lyonnais Jacques Daleschamp, le botaniste et médecin suisse de Zurich Johann Jakob Scheuchzer.

Les jardiniers du Jardin botanique de Grenoble étaient linnéens et, rangés derrière Villars dont ils possédaient les travaux – *Catalogue des plantes de Strasbourg* -, ils avaient travaillé dès 1772, soit bien avant la création du Jardin de Grenoble, sur les ouvrages de Linné : trois des ouvrages principaux de Linné, le *Species plantarum* (1762-1763), le *Genera plantarum* (1764) et le *Systema naturae* contiennent des ex-libris de Pierre Liotard datés de 1772 (« Liottard 1772 Neveu »). On retrouve dans la bibliothèque des Liotard le réseau de solidarité privée entre les botanistes grenoblois pour soutenir les études de leurs enfants, avec l'ex-libris de Claude Liotard sur un *Systema plantarum* reçu en 1799 de Colaud de La Salcette. Classifications des botanistes du Jardin du Roi, ouvrages de Linné et de Tournefort, nous avons reconnu dans la bibliothèque des Liotard les trois principales méthodes préconisées par Villars en botanique dans son *Histoire des plantes de Dauphiné* : celle de Jussieu, celle de Linné et celle de Tournefort.

Parmi les livres des Liotard figurent aussi les ouvrages des correspondants des savants grenoblois au sein du réseau académique à l'étranger, comme Allioni au Piémont (*Rariorum Pedemontii stirpium*). Le catalogue de leur bibliothèque porte également la trace de l'intérêt que les savants grenoblois avaient témoigné dans leur correspondance à l'Angleterre (une *Flora britannica*), à l'Autriche (*Stirp[ium] austriaca[rum fasciculus]* de Crantz) et aux grandes expéditions maritimes (*Histoire des plantes de la Guiane française* de Fusée-Aublet). Bien que cette précieuse bibliothèque soit essentiellement botanique, elle contient également les ouvrages des naturalistes qui avaient apporté leur soutien au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble : Fourcroy et Guettard. De Fourcroy, elle offre les *Eléments d'histoire naturelle* et de Guettard un ouvrage de botanique (*Observations sur les plantes*) mais aussi ses *Mémoires sur le Dauphiné* et ses *Mémoires de physique*, signe de l'intérêt des savants grenoblois pour l'ensemble des sciences naturelles et des travaux concernant leur province.

Tout comme la correspondance, la bibliothèque des Liotard et leur herbier montrent l'esquisse d'un réseau qui s'est tissé autour de Pierre Liotard dès 1763 pour la réalisation de son jardin de botanique personnel. Le réseau s'est structuré avec Villars lors de la création du premier Jardin botanique de Grenoble. Il s'est étoffé avec l'expérience et les travaux d'acclimatation de Claude Liotard. Dans la construction du réseau savant qui s'est bâti autour de la personnalité de Dominique Villars, l'esquisse dessinée par Pierre Liotard dès 1763 constitue une étape décisive dans la naissance du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

2.2. La correspondance personnelle de Ducros, bibliothécaire

Dans cette partie de notre étude, nous nous sommes attachés à n'étudier que la correspondance reçue au titre de bibliothécaire et de garde du cabinet par le père Ducros. Nous ne l'avons pas confondue avec celle que reçurent les directeurs de la bibliothèque pour l'Académie delphinale. Chez cet homme tout entier voué à la cause de la bibliothèque et du cabinet, nous avons en effet voulu savoir quel était son entourage, qui étaient ses amis, quels étaient ses soutiens, ses relais, de quel ordre étaient ses préoccupations quotidiennes, quelle était la portée de ses interrogations de savant. Notre but est de tenter d'élaborer un premier canevas et d'observer si cette correspondance de proximité ne porte pas déjà, tout comme dans le cas de Pierre Liotard, la marque du réseau qui se dessine autour du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

Il s'agit, dans le cas du père Ducros, d'une correspondance échelonnée de 1777 à 1789 avec des naturalistes⁹⁸, où tout est prétexte à échanger des objets d'histoire naturelle et essentiellement des minéraux, que ce soit pour des raisons scientifiques ou comme monnaie d'échange afin d'obtenir des avantages. La découverte d'un soit-disant volcan éteint dans le Dauphiné par le chevalier de Lamanon est à ranger, pour les débats auxquels elle donna lieu, parmi les échanges purement scientifiques de cette correspondance. La découverte de Lamanon fut à l'origine d'échanges épistolaires entre le minéralogiste de Bournon et Ducros – six lettres en tout – et de l'envoi, par ce dernier, des minéraux faisant l'objet du litige. Dans un tout autre registre, Ducros expédia également des minéraux aux cabinets particuliers des différents prélats auprès desquels l'intendant Caze de La Bove intervenait – cinq lettres de Caze et quatre de Brienne, archevêque de Toulouse. Il s'agissait de libérer le garde du cabinet de Grenoble en lui obtenant un bref papal afin de lui permettre de sortir de son couvent pour se consacrer à ses recherches. Les négociations s'avèrent difficiles. L'archevêque de Lyon, notamment, était « un prélat bien difficile à persuader ». Les envois de minéraux se multiplièrent :

Ne désespérez pas. Nous frapperons tant et si fort qu'à la fin, on nous ouvrira. Je suis bien affligé de vous savoir toujours si souffrant. Il me semble que rien ne devrait vous empêcher d'aller faire un tour dans les montagnes puisque votre santé en dépend et personne ne peut le trouver mauvais. Adieu mon ami, je n'ai qu'un instant pour vous dire que je vous aime de tout mon cœur. Je vous renvoie la lettre du vilain cardinal. C'est un indigne et un homme détestable. [...] Je vous embrasse.

Mme de Quinsonas elle-même à Paris, réclamait des minéraux des mines du Dauphiné afin, certes, de briller en société mais aussi d'offrir en échange l'intervention de M. de Quinsonas, son époux, auprès des autorités parisiennes pour l'obtention des lettres patentes :

M. de Quinsonas s'occupe avec tout le zèle et l'intérêt que vous lui connaissez de l'obtention des lettres patentes. Mais il se plaint de la lenteur qu'on met à lui envoyer les mémoires qu'il a demandés et sans lesquels on ne peut rien. Ce qui porte un préjudice réel à cette affaire. Si vous pouvez en hâter l'envoi, vous ferez le bien de la chose. [...] M. de Quinsonas me charge de vous dire bien des choses de sa part.

⁹⁸ Cette correspondance est conservée à la Bibliothèque de Grenoble.

Les efforts déployés à Paris par les Quinsonas nous livrent cinq lettres, auxquelles s'ajoutent trois autres lettres de l'Imprimerie Royale pour obtenir le privilège de dépôt légal à la Bibliothèque de Grenoble⁹⁹. Dans cette correspondance, on utilisa les minéraux comme monnaie d'échange. Possédant une grande quantité de minéraux en double, le père Ducros procéda aussi à des échanges avec les cabinets particuliers de d'Autigny et de Dietrich en Alsace, ainsi qu'avec celui de M. de Saint-Germain à Turin, grand écuyer du prince de Piémont, de 1779 à 1781. C'est ce que relate une correspondance assidue entre Turin, où le commandeur de Saint-Germain était friand de minéraux du Dauphiné, et Ducros à Grenoble – deux lettres du commandeur et cinq de ses différents bibliothécaires, dont celle du bibliothécaire Fromageot Du Veray :

Je ne dois pas rester ici plus de sept à huit mois, ma famille exigeant que je retourne en France. Si je puis passer par Grenoble, j'aurai l'honneur de vous y voir et de recevoir ce que vous m'offrirez en [é]change de ce que vous avez reçu.

En Alsace, Ducros et Liottard participèrent également à l'embellissement du Jardin botanique de Strasbourg par leur envoi de graines, jardin dont ils reçurent en retour les catalogues. Nous avons démontré plus haut comment étaient repérés les cabinets susceptibles d'échanger avec celui de Grenoble. Les militaires chargés des repérages communiquaient ensuite à Ducros la nature des échanges possibles :

Nous sommes au centre des plus grandes richesses en mines de plomb, de cobalt, de cinabre, de mercure coulant, d'arsenic natif. Et tout ce que vous pourriez envoyer ici en mines d'Allemont, du Bourg d'Oisans, et même, des mines de fer d'Alleverd, très rares et fort estimées à Strasbourg, y sera très bien accueilli et vous procureront des trocs avantageux.

Les premiers liens tissés entre Grenoble et Strasbourg – cinq lettres en tout – furent entretenus par la communauté savante et consolidés puisque ce fut pour l'université de Strasbourg que Villars quitta Grenoble.

Cette correspondance est l'expression de l'intérêt certain des Parisiens pour les sciences naturelles et tout particulièrement pour les minéraux extraits du Dauphiné. Elle est le reflet du rôle de l'intendant Caze de La Bove en personne, celui de son épouse et de son secrétariat d'intendance pour promouvoir le cabinet de Grenoble. Dans une lettre de Caze à Ducros, son secrétaire ajoutait en marge :

M. de La Bove conserve à part les morceaux qu'il tient de vous afin de former une collection particulière du Dauphiné.

La correspondance qualifie l'intérêt réel de l'intendant pour les sciences et la place prépondérante qui fut la sienne au sein du réseau savant. Caze servit notamment de courroie de transmission entre l'Académie Royale des Sciences – auprès du minéralogiste Sage – et Ducros. Il se chargea d'acheminer les

⁹⁹ C. de CHAPONAY-QUINSONAS, *Lettres à Ducros*, Paris, 20 décembre 1779 ; 10 février 1780 ; *Lettres de l'Imprimerie Royale de Paris à Ducros, transmises par Claudine de Chaponay*, Paris, 8 décembre 1785 ; 17 janvier 1786 ; 5 décembre 1786 ; *Lettres du secrétaire de M. de Quinsonas à Ducros*, Paris, 4 août 1786 ; 15 février 1787.

lettres de Sage à Grenoble et d'expédier les ouvrages que celui-ci destinait à Ducros :

M. Sage m'a fait remettre un exemplaire de son ouvrage pour vous. Je vous en envoie le premier volume. Vous aurez successivement les deux autres.

La correspondance montre le rôle des nobles en ambassade à Paris qui se firent les intercesseurs, auprès des ministres à Paris, de la cause du cabinet. Les Quinsonas intervinrent également auprès de l'Imprimerie Royale. Dans le jeu des négociations pour l'obtention des lettres patentes, le cabinet de Grenoble détenait un atout majeur : les minéraux du Dauphiné. A Paris, l'intendant et la noblesse dauphinoise mirent un point d'honneur à pousser en avant les projets dauphinois. La correspondance qu'ils adressèrent au père Ducros montre qu'ils étaient fiers de leur Dauphiné et qu'en retour, l'intérêt que suscitaient à Paris les minéraux extraits de leurs mines, les valorisait. On dénombre, parmi les cabinets cités, quatre principaux cabinets que Ducros alimenta : le cabinet parisien de l'intendant Caze, celui de Mme de Quinsonas, le cabinet particulier de la femme du directeur de l'Imprimerie Royale et surtout celui de Léchevin, secrétaire du cabinet de Monsieur – cinq lettres de Léchevin. Pour ce faire, le père Ducros ne ménagea pas sa peine : selon toute évidence, il allait lui-même chercher les minéraux en montagne, d'où son extrême fatigue mainte fois réitérée par tous ses correspondants. Le rôle central incontestable du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble au sein des débats sur la théorie de la Terre émerge dans cette correspondance : un rôle de pourvoyeur en minéraux fort apprécié par Léchevin et un rôle d'expérimentateur des découvertes, rôle reconnu par de Bournon.

L'étude de cette correspondance qui se limite, rappelons-le, à la seule correspondance reçue au titre de bibliothécaire par le père Ducros, permet de relever une tendance propre au phénomène académique. Il existe en effet une véritable géographie de la correspondance de Ducros, laquelle distribue en les séparant, selon ses correspondants, les différentes compétences du savant, que ce soit dans le domaine des lettres ou dans celui des sciences : plus Ducros s'éloignait de Grenoble, plus il glissait du domaine des belles-lettres vers celui des sciences. A Grenoble, il était reconnu comme bibliothécaire et comme amateur d'art. Mounier n'oubliait pas par exemple de lui remettre en 1778 ses ouvrages en hommage à la ville de Grenoble. Plus Ducros lançait loin sa correspondance, plus on faisait appel à l'ornithologue – douze lettres de Roanne et du Charolais – et enfin au minéralogiste – Versailles, Auvergne, Alsace et Turin. L'évocation de Monneron d'Annonay et surtout du minéralogiste Faujas de Saint-Fond de Montélimar dans sa correspondance avec de Bournon attestent également les liens de Ducros avec le Vivarais. Ces liens sont confirmés par le voyage que fit Ducros en Ardèche avec Faujas et Adanson, voyage révélé par sa comptabilité. Ce voyage faisait suite à une correspondance entre Faujas et Ducros – deux lettres d'Aubenas datées de 1779 concernant les volcans et une datée de janvier 1781. Ducros, qui s'intéressait aux pierres volcaniques, saisit l'occasion de ce voyage pour faire transporter, avec d'infinies précautions, des minéraux pour le cabinet de Grenoble.

C'est son activité à l'intérieur de l'arc alpin jusqu'à Turin qui consacra le père Ducros minéralogiste. Ainsi le Genevois Jurine l'informait-il de son intention de transformer sa collection d'amateur en minéralogie en véritable

cabinet d'étude. Ce cabinet d'étude allait devenir le plus beau cabinet d'histoire naturelle de Genève, abritant un herbier, une collection de minéraux, d'insectes et d'oiseaux. La renommée médicale du médecin Louis Jurine dépassait le cadre genevois. Il effectua des recherches dans les domaines variés de l'histoire naturelle : botanique, entomologie, ornithologie, mammalogie, ichtyologie. Très actif dans les sociétés savantes, Jurine anima en 1790, soit quatre ans après la lettre à Ducros, la Société d'histoire naturelle de Genève, laquelle allait devenir la Société de physique et d'histoire naturelle.

Pour la circulation des minéraux, Ducros travailla sur le terrain de concert avec Schreiber, le directeur des mines de Monsieur. Les deux savants échangèrent de 1780 à 1788 une longue correspondance qui scella leur amitié et consacra le rôle du père Ducros au sein de la communauté internationale savante¹⁰⁰. Depuis les dons et les cadeaux personnels du père Ducros à Schreiber jusqu'aux envois de minéraux par Schreiber en retour pour le Cabinet de Grenoble, tous les différents degrés de la complicité savante empreinte d'un grand respect mutuel furent atteints dans cette correspondance : le père Ducros envoyait des coquilles – lettre du 5 juillet 1780, des « têtes de Voltaire et de Rousseau » comme le témoignait sa lettre du 21 août 1780, ou encore des tableaux. Les deux hommes se prêtaient également le *Mercur de France*, faisaient circuler entre eux les nouvelles de la communauté scientifique et évoquaient leurs voyages scientifiques dans les Alpes – voyage à La Mure et visite de la mine de *cynabre* évoqués dans la lettre du 27 mai 1780. Schreiber envoyait des « voyageurs allemands » à Ducros, pour qu'ils puissent visiter le cabinet, et il lui demandait également de procéder à certains envois de minéraux vers Genève. Cette activité de minéralogiste attira en retour au père Ducros la reconnaissance des savants du domaine de la montagne, comme de Bournon en Auvergne et Faujas de Saint-Fond dans le Vivarais. Le rayonnement centre-est de la correspondance personnelle du père Ducros n'est d'ailleurs pas sans rappeler la carte de l'implantation centre-est des maisons des Antonins, entre royaume de France et Saint-Empire : Grenoble, Montbrison, Annonay et Chambéry. Cet axe resta l'axe préférentiel des travaux des scientifiques grenoblois jusqu'à la construction du muséum.

En conclusion à l'étude de la correspondance personnelle du père Ducros, nous confirmons que celle-ci est révélatrice d'une répartition des disciplines scientifiques qui affectent au Dauphiné et aux provinces limitrophes l'ornithologie, et à l'ensemble de l'axe alpin les collections minéralogiques. Elle situe le cabinet au centre d'un réseau propice à l'ornithologie et à la minéralogie. Sur le plan culturel, elle confirme le rayonnement scientifique de la ville de Grenoble, bien au-delà du Dauphiné. Elle est la première à rendre visible le paradoxe suivant : pour la période étudiée, l'éloignement est favorable aux sciences, que ce soit pour les disciplines comme pour la reconnaissance de ses savants.

¹⁰⁰ Cette correspondance scientifique est conservée à la Bibliothèque de Grenoble.

3 - L'ORGANISATION D'UN RESEAU

La correspondance personnelle adressée au père Ducros porte déjà en elle la marque de l'existence d'un réseau, phénomène révélateur par excellence de la création d'une académie. Le comte de Fautrières, de Roanne, indiquait par exemple à Ducros que c'était M. de Veronne, administrateur de la Bibliothèque, qui lui avait communiqué l'existence du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Il s'en était suivi un échange de douze lettres, lesquelles avaient généré à leur tour des propositions d'échanges en ornithologie et en minéralogie, échelonnées de 1777 à 1779 :

L'histoire naturelle est un commerce d'échange. Chaque pays a sa production. Elles deviennent précieuses pour la province voisine. Vous avez dans le Dauphiné des groupes de cristaux, très beaux, des mines du Bourg d'Oisans, avec des [acides] curieux, des pétrifications fort intéressantes. Nous avons ici des porph[yr]es de la Loire, des jaspes, des cailloux de quartz, du spath assez beaux, quelques mines de fer.

Quelle existence plus formelle allait donner la création de l'académie en 1780 à un réseau déjà bien structuré par ce type de relations personnelles ? Daniel Roche nous éclaire sur l'incidence de la présence d'une académie dans la ville où était créé un cabinet d'histoire naturelle, à tel point que selon lui, la liste des cités académiciennes dessinerait la carte des cabinets d'histoire naturelle en France au 18^e siècle. L'auteur retient dans son étude les académies moins favorisées qui ne possèdent pas de cabinet d'histoire naturelle mais dont les académiciens ont accès aux collections rassemblées par l'un de ses membres, le même phénomène s'appliquant également à elles. Citons alors à sa suite et d'une façon générale les collections de l'Académie de Dijon, le cabinet Séguier à Nîmes, le cabinet Lafaille donné à l'Académie de La Rochelle, les collections de la Société Royale de Montpellier, celles de l'Académie de Lyon, le cabinet de l'académie des sciences de Toulouse, celui de l'Académie de Marseille et enfin le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Nous nous interrogerons alors sur le rôle que joua l'Académie delphinale pour transformer des relations personnelles déjà bien engagées, comme celles qu'illustre la correspondance du comte de Fautrières avec Ducros, en une correspondance savante confirmée, et quels en furent les acteurs principaux. Nous analyserons pour ce faire la *Correspondance de l'Académie delphinale* puis étudierons le rôle joué en son sein par le botaniste Dominique Villars. Ces études sur la correspondance et les travaux des naturalistes devront nous permettre de dégager les caractéristiques générales du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à sa création, et proposer une école de pensée dont celui-ci pouvait se recommander et à laquelle nous pourrions le raccrocher. Elles devraient également nous permettre d'établir la description du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble en 1780.

3.1. Le soutien de l'Académie delphinale

C'est Ducros qui fournit le premier historique de l'Académie delphinale. Il expliqua en 1791 aux autorités départementales, qu'ayant demandé la légalisation de leur bibliothèque publique par des lettres patentes, les Grenoblois, à leur grand étonnement, avaient vu leur bibliothèque se transformer en académie. Les premières lettres patentes obtenues du roi en novembre 1780 suivies de celles du 8 janvier 1781 avaient confirmé les dispositions prises pour le double établissement créé, bibliothèque et cabinet, mais avaient conféré également à la bibliothèque, sans que ses directeurs en aient fait la demande, le titre de Société littéraire. Les dons multipliés en livres ou en objets d'histoire naturelle avaient entraîné un agrandissement de la bibliothèque, agrandissement que confirmèrent les nouvelles lettres patentes accordées en mars 1789. L'académie delphinale ainsi nommée était ouverte « aux savants, aux physiciens, aux naturalistes, aux gens de lettres... [s'ils avaient] quelques mémoires sur les généalogies, l'histoire, la topographie, la littérature, les sciences et les arts de cette province sur les anciens habitants, leurs usages, leurs moeurs... leurs compatriotes leur sauront gré de communiquer ainsi ces trésors précieux qui peuvent contribuer au progrès des Arts et des Sciences... ». Elle comptait, en 1789, 47 associés libres, parmi lesquels :

M. de La Bove, Intendant de Dauphiné ; M. de Genton, officier, au Cap Français Isle Saint-Domingue ; Chaix, prieur des Baux, dans le Gapençais ; le Commandeur de Dolomieu, de l'Académie Royale des Sciences ; le comte de Virieu ; M. de Bournon, Lieutenant de MM. les Maréchaux de France, à Metz ; M. de Saussure, à Genève ; M. Tingri, chimiste, à Genève ; M. Sage, de l'Académie Royale des Sciences, à Paris ; M. Smith, médecin, à Londres ; M. le Marquis de Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences, à Paris ; M. Thouin, de l'Académie Royale des Sciences, à Paris ; M. Mure, consul général de France, en Egypte, à Alexandrie ; M. le baron de Dietrich, maire de Strasbourg ; Dom Milliere, bénédictin, à Dijon ; Pictel (sic), professeur, à Genève ; M. de La Tourette, secrétaire perpétuel de l'Académie de Lyon etc.

L'étude de la correspondance de 18 des 47 associés libres de l'Académie delphinale, enrichie de recherches biographiques, nous a permis de dégager plusieurs points concernant la géographie de l'académie. Concernant son rayonnement régional tout d'abord, celui-ci couvrit toutes les villes principales du Dauphiné : de Grenoble à Romans, en passant par Die, Crest, Vienne, Gap, Embrun et Valence. Tout le milieu montagnard fut touché, d'Annonay aux frontières du Piémont, jusqu'à la Suisse. Par le jeu de l'association et de la correspondance savante, l'Académie delphinale était liée à de nombreux foyers français, ce qui lui permit de dépasser les limites de l'espace provincial. Ainsi, cinq membres des dix associés libres parisiens de l'Académie delphinale étaient-ils aussi membres de l'Académie des Sciences, parmi lesquels Dolomieu, Sage, Condorcet, Jussieu et Thouin. Elle fut en relation avec Lyon – l'abbé Rozier et Claret de La Tourette – et Macon. A l'est, elle fut en relation avec Strasbourg – le minéralogiste Dietrich ; avec Metz – le minéralogiste de Bournon ; et avec Dijon – le chimiste Guyton de Morveau. Concernant la Franche-Comté où le père Ducros avait lui-même passé sa thèse de chimie, nous formulons l'hypothèse que c'est grâce à l'Académie delphinale et à la présence en son sein de deux associés libres chimistes à Dijon, Guyton de Morveau et Dom Milliere, que le père Ducros put approfondir son domaine

de spécialisation. En retour, on peut lire dans sa comptabilité les traces de ses relations avec des naturalistes de Gray en Franche-Comté. Avec le sud de la France, le cabinet fut en relation avec Marseille, grâce à l'astronome Bernard, avec Avignon, grâce au médecin Calvet. Déjà révélé par la correspondance de Ducros, l'axe centre-est des anciennes maisons des Antonins, préceptories ou commanderies, est confirmé par ce rayonnement : Aubenas, Privas, Annonay, Montbrison, Vienne, Chambéry, Grenoble, Gap et Marseille. Sur le plan international, le rayonnement de l'Académie delphinale poussa l'ambition du cabinet de Grenoble au-delà des frontières du royaume : grâce à l'Académie, le cabinet fut en relation avec l'Angleterre – le médecin Smith à Londres –, avec la Savoie – présence de Joseph de Maistre parmi les associés libres –, avec Genève – Saussure, géologue et physicien suisse, Tingri, pharmacien et chimiste, et Pictet, géologue ; avec l'Égypte – Mure, consul général de France à Alexandrie ; et avec Saint-Domingue – l'officier Genton. La présence de Monneron père et de l'un de ses fils atteste l'ambition de l'Académie d'avoir des liens forts avec les milieux maritimes et coloniaux et de pousser sa curiosité vers les Indes. Sur un total de 47 associés libres, 28 – soit près des deux-tiers – furent des savants, ce qui montre d'une part, l'inflexion scientifique donnée par les initiateurs de la Bibliothèque publique de Grenoble, et d'autre part leur volonté de faire du cabinet d'histoire naturelle un véritable centre scientifique au rayonnement national et international. Concernant la composition sociologique des associés libres de l'Académie delphinale, la noblesse, le clergé et les militaires étaient bien représentés : 14 sur 47 membres associés, soit le tiers des associés libres. La franc-maçonnerie qui fit le ciment des administrateurs dauphinois, n'était plus représentée ici que par une poignée de membres – quatre.

La plupart des lettres contenues dans la correspondance de l'Académie delphinale sont dues à la réponse des académiciens à l'annonce de leur nomination et à la réception de leur diplôme d'académicien. Sur un total de vingt-deux lettres, dix ont été envoyées par des amateurs éclairés – parmi lesquels l'intendant Caze de La Bove, le maire de Strasbourg Dietrich, l'archéologue Moreau de Veronne ou le vicaire Simonard. Quatre provenaient de médecins ou d'hommes exerçant dans des disciplines scientifiques parmi lesquels Charmeil, chirurgien major de l'hôpital militaire de Metz ; le docteur Menuret de Chambaud à Paris, rédacteur de la partie médicale de l'*Encyclopédie* ; le chimiste Guyton de Morveau de Dijon. Trois lettres offrent un véritable contenu scientifique : celle de Claret de Latourette, botaniste, collaborateur de l'abbé Rozier à Lyon, celle de Lecamus, minéralogiste lyonnais et celle de Milliere, minéralogiste à Dijon, élève de Guyton de Morveau – lettres auxquelles il faut ajouter celles de Caze de La Bove, cinq en tout, lesquelles ont attiré à l'agriculture, à l'industrie et au commerce. La lettre du dominicain Milliere témoigne de l'importance du cabinet de Grenoble dans sa carrière de chimiste : c'est en effet grâce à un séjour dans le Dauphiné qu'il affirme avoir fait des progrès en chimie et en histoire naturelle. Il y avait rencontré des citoyens se livrant « avec ardeur à différents genres d'études », ce qui l'avait incité à suivre pendant cinq ans les cours de Guyton de Morveau à Dijon, puis à donner lui-même des cours de minéralogie. Ayant découvert près de Troyes une pyrite contenant du soufre, il l'envoyait au cabinet de Grenoble afin qu'elle puisse être analysée. Dom Milliere utilisait déjà le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble comme un laboratoire.

Si l'on examine le cas de Saussure, académicien libre de l'Académie delphinale, et si l'on observe d'une part les noms de ses correspondants et d'autre part les savants auxquels il était relié, on note qu'en dehors des administrateurs tels que Ducros, Villars et Prunelle de Lière, Saussure était également en relation avec Lêchevin, Dolomieu, Pictet et Tingri, autres associés libres de l'Académie delphinale. Son ami et correspondant Haller fils, en liaison avec Villars dont il était le correspondant, était également lié au cabinet de Grenoble. Parmi les savants qui se dirent les amis de Saussure figuraient le botaniste suisse Haller, mais aussi le naturaliste genevois Pictet et le pharmacien genevois Tingri, tous deux associés libres de l'Académie delphinale. Parmi ceux qui se dirent ses élèves figurait Dolomieu, qui parcourut les Alpes avec en poche les ouvrages de Saussure. Parmi ceux qui firent référence à Saussure dans leurs ouvrages scientifiques se trouvait Lêchevin, lequel cita les premières ascensions du géologue.

Le même phénomène s'observe avec Dolomieu, associé libre de l'Académie delphinale. Parmi les savants qui firent référence à Dolomieu dans leur correspondance scientifique figura le minéralogiste de Bournon, associé libre de l'Académie delphinale et correspondant du père Ducros. Parmi les principaux correspondants avec lesquels Dolomieu était en relation, il y avait à Toulouse Picot de Lapeyrouse, son ami. Or, la correspondance de Villars à Lapeyrouse, de 1786 à 1809, atteste également les liens tissés entre les deux savants¹⁰¹. Grand bourgeois toulousain, Picot de Lapeyrouse avait abandonné ses fonctions d'avocat général du Parlement de Toulouse en 1774 pour se consacrer à l'histoire naturelle. Bon connaisseur de la flore et des minéraux des Pyrénées, ses compétences multiples lui permirent d'entretenir une correspondance de minéralogiste avec Dolomieu et de botaniste avec Villars. De la même génération que Villars mais plus favorisé par la naissance, Lapeyrouse devint professeur à l'École centrale de Toulouse après la Révolution puis doyen de la Faculté des sciences de Toulouse sous l'Empire, son parcours scientifique offrant ainsi un parallèle avec celui de Villars à Grenoble puis à Strasbourg. Si l'Académie delphinale plaça le cabinet au centre d'un réseau dont le rayonnement dépassa le cadre provincial et national, le phénomène des associations renvoya ainsi en retour vers le cabinet de Grenoble les propres réseaux des foyers ou des savants associés.

La conjugaison de deux éléments, la publication en 1786 du premier tome de son ouvrage majeur, *Histoire des plantes de Dauphiné*, et son appartenance à la Société Royale de Médecine à Paris, amenèrent les compagnies célèbres de l'Europe entière à s'empresser d'associer Villars. La « zone auteur » du troisième tome de son œuvre contient le nom des sociétés auxquelles il attacha ses travaux : l'Académie de Grenoble, celle de la Société patriotique de Valence, l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Lyon, la Société d'Emulation de Bourg en Bresse. Il était correspondant de la Société Royale de Médecine, de l'Académie Royale des Sciences de Turin et des Sociétés Royales d'Agriculture de Londres. Dans ce troisième tome consacré à retracer son parcours, Villars citait les noms des savants dont « les lumières » avaient concouru à l'avancement de son travail : les Jussieu, de La Tourette, Chaix et Thouin, avec lequel il ne cessa de correspondre. Dans le même tome, il poursuivait le descriptif de ses voyages dans les Alpes à compter de 1783,

¹⁰¹ *Correspondance entre Villars et Lapeyrouse* (MHNG, Fonds Villars).

notamment deux avec le père Ducros puis un en Suisse et un en Savoie où il put comparer ses plantes à celles déterminées par les savants naturalistes de Turin, Allioni, Bellardi et Molinelli.

3.2. Le rôle central de Dominique Villars

S'il ne fut pas garde du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, Dominique Villars n'en fut pas moins l'un des initiateurs les plus actifs, sans lequel le cabinet ne serait point. En 1786, Villars devint administrateur de l'Académie delphinale. Les amis et les savants connus de Villars, tant en France qu'en Europe, furent nombreux : ils jalonnèrent sa carrière jusqu'à la parution de son ouvrage majeur *Histoire des plantes de Dauphiné*. Mais c'est l'appartenance à l'Académie delphinale comme à de nombreuses autres sociétés savantes qui amplifia le phénomène, multipliant ses relations et enrichissant de ce fait les collections du cabinet. En 1779, Villars fut nommé notamment membre de la Société Royale de Médecine, et en 1796, membre de l'Institut national des Sciences et des Arts. Le développement du circuit académique au cours du 18^e siècle préfigure ce que nous qualifierions aujourd'hui de communauté scientifique internationale. Par le jeu des associations, les académiciens dauphinois étaient reliés à de nombreux foyers français ou étrangers, parfois prestigieux : citons par exemple Turin, ville appartenant au circuit académique européen et ayant noué des liens avec Grenoble. Les relations académiques favorisèrent les échanges et les progrès de la science : une étude faite par le département de biologie végétale de l'Université de Turin sur l'herbier et la correspondance du botaniste italien Bellardi atteste les relations que ce savant entretenait entre 1750 et 1800 avec des savants de l'Europe entière – Suisse, Autriche, Angleterre, Danemark, mais aussi de France, avec bien sûr Villars à Grenoble. De la même façon, différents herbiers internationaux de grandes institutions, pour la majorité européennes, témoignent de la présence de plantes envoyées par Villars. Parmi ceux-ci on trouve l'herbier du Muséum d'histoire naturelle de Londres, celui du Botanical Museum de Copenhague au Danemark, celui du Conservatoire et Jardins botaniques de la Ville de Genève, l'herbier J. E. Smith de la Société linnéenne de Londres, l'herbier Carl Ludwig von Willdenow du Botanischer Garten und Botanisches Museum Berlin-Dalhem, l'herbier du Muséum de Liverpool en Angleterre, celui d'Antoine-Laurent de Jussieu au Muséum national d'histoire naturelle de Paris, l'herbier Lamarck du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, l'herbier de l'Università degli Studi di Torino en Italie et enfin l'herbier Thunberg du Botanical Museum d'Uppsala en Suède¹⁰².

La correspondance savante de Villars conservée au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble permet de remonter à l'origine de la constitution de ces herbiers. Elle montre que Villars était en relation avec les plus éminents botanistes, médecins, propriétaires de cabinets de France, hommes de lettres et hommes politiques ainsi qu'avec les principaux savants de l'Europe de son temps. Au nombre de ses correspondants en France et parmi les plus prestigieux figurèrent le baron Cuvier, titulaire de la chaire d'anatomie comparée au Muséum national ; Guettard, garde du célèbre cabinet du duc

¹⁰² La ville de Grenoble acquit l'*Herbier Villars* le 27 avril 1827.

d'Orléans et ami personnel de Villars ; Lacépède, titulaire d'une chaire d'histoire naturelle au Muséum national, en charge des reptiles et des poissons ; et Thouin, titulaire au Muséum national d'une chaire d'agriculture. A l'étranger, Villars fut en relation avec le docteur Allioni, savant botaniste piémontais.

Nous nous sommes attachés, dans notre étude, à la correspondance de deux de ses principaux correspondants, le piémontais Balbis et le genevois Gaudy, pour montrer la direction que donna Villars à ces travaux lancés vers deux pôles essentiels : le Piémont et la Suisse via le Saint-Empire germanique. Car c'est la correspondance de ces deux botanistes secondaires, relais de Villars à l'intérieur des Alpes, qui fait prendre la mesure de l'œuvre unique de Villars sur la flore alpine et la comparaison que celui-ci avait entreprise dans ces régions aux marches du Saint-Empire avec d'autres flores à l'est des Alpes. Un point commun tout d'abord unit ces différentes correspondances savantes : l'infini respect du maître à l'élève, que ce soit Villars, encore jeune, face à un botaniste qu'il admirait comme Allioni, ou la longue suite de médecins et de botanistes admiratifs du grand Villars :

Je ne puis pas vous exprimer, Citoyen, combien je suis flatté de faire ce voyage pour voir la consolation de m'aboucher avec une personne aussi savante comme vous êtes et de laquelle j'aurai occasion d'acquérir beaucoup de lumières¹⁰³.

Seul ce respect et l'amitié qui s'ensuivit furent le gage d'une correspondance suivie avec pour corollaire des échanges fructueux. Souvent, les liens personnels et familiaux noués à l'issue d'une correspondance renforcèrent les échanges – plus jeune d'une génération, Balbis appelait affectueusement Villars « mon brave et digne papa Villars » : d'où les déplacements sur la ville de résidence d'un savant, les rencontres, les voyages scientifiques facilités, les herborisations multiples, mais aussi les prêts d'ouvrages, les communications de publications personnelles diverses, les envois de graines ou de fleurs séchées, de catalogues des jardins botaniques mais aussi la communication sur les nouvelles chaires universitaires et les conseils pour en être titulaire. Ces différentes correspondances nous livrent le portrait d'un Villars franc et disert, trop peut-être comme le lui reprochait déjà son maître Chaix, et d'un Allioni par contre méfiant par expérience :

[Allioni] est très jaloux en botanique, il est vrai, avec raison, car M. Bellardi lui a joué des tours sur cet objet qui lui ont appris de ne plus se fier de lui.

C'est l'étude de ces botanistes secondaires, relais en Piémont et en Suisse, qui nous a permis de comprendre comment travaillait Villars. Connu comme chirurgien militaire, Villars avait au Piémont en 1795 un correspondant médecin militaire, le docteur piémontais Balbis qui lui transmettait, à sa demande, toutes sortes d'informations scientifiques selon l'avancée des armées révolutionnaires : après avoir introduit sa lettre par la devise « Egalité, Humanité, Justice », Balbis rendait compte à Villars de sa visite du jardin botanique d'un particulier à Gênes ou de l'achat d'ouvrages scientifiques

¹⁰³ *Lettres du médecin militaire Balbis au Citoyen Villars, médecin militaire de Grenoble, Nice, 1795* (MHNG, Fonds Villars).

introuvables à Grenoble et échangeait des considérations sur la pratique médicale ou sur la botanique :

Vous souhaitez savoir quelle est la meilleure Physiologie ? Je suis persuadé que jusqu'à présent, nous n'avons pas de meilleure que celle d'[H]aller ; il y faut cependant ajouter toutes les connaissances acquises depuis lors. Car combien de choses ont été éclaircies depuis sa mort.

Tout au long d'une correspondance qui s'échelonna de 1795 à 1806, le botaniste Balbis eut à répondre sur deux sujets principaux qui intéressaient Villars : les travaux du botaniste piémontais Allioni et ceux du botaniste genevois décédé Haller père. Le Piémontais Allioni avait pris contact une quinzaine d'années plus tôt avec le Dauphinois Villars. Les deux botanistes avaient correspondu jusqu'à l'envoi respectif de leurs œuvres et en 1784, Allioni avait fait nommer Villars associé correspondant de l'Académie royale des sciences de Turin. En 1795, Villars demandait encore à Balbis de lui procurer « la liste des plantes de Nice sous les noms triviaux d'Allioni ou de Linné ». En 1804 depuis Turin, Balbis annonçait à Villars la mort d'Allioni. En 1806, il lui apprit qu'il avait acquis l'herbier ainsi que le cabinet de leur ami commun Allioni. Villars demandait également des nouvelles d'autres botanistes piémontais proches d'Allioni, et notamment de Bellardi, botaniste à la fâcheuse réputation :

Vous me demandez des nouvelles de M. Bellardi. Il se porte bien, et s'occupe suivant la coutume, à gagner de l'argent, car vous savez qu'il pratique beaucoup la médecine.

Songeant déjà sans doute à travailler à son *Pinax*, Villars tançait également Balbis de lui retrouver l'herbier de Haller père. Son correspondant lui laissait peu d'espoir :

Oui, j'ai par contre les herbiers d'[H]aller, mais quoi peut-on apprendre ? Les plantes mal préparées sans désignation de nom, de classe, de genre, de rien ; une écriture gothique, que difficilement on peut parvenir à comprendre. Les plantes d'ailleurs presque toutes pourries, et gâtées par les insectes. Sa belle bibliothèque est à Milan. Le père Wieman eut la bonté de me la faire voir. Je n'ai pas vu son *Pinax*.

Villars lança un deuxième correspondant, le médecin et botaniste genevois Pol Gaudy, sur les traces scientifiques de Haller, cherchant à revenir aux sources de l'œuvre du botaniste qu'il avait connu et qui restait pour lui un « modèle¹⁰⁴ ». Il cherchait à retrouver son herbier, ses planches, s'informait sur la pertinence des travaux de Haller et de leur influence sur la nouvelle génération de botanistes. De nombreux points avaient rapproché Villars et Haller. Haller avait été l'un des maîtres de Villars. A la fois poète et botaniste, on l'avait nommé le « Pline de la Suisse », introduisant dans ses poèmes le sentiment de la nature et de la montagne. Son *Histoire des plantes de la Suisse*,

¹⁰⁴ *Lettres de Gaudy à Villars*, 1798 ; 1807 (MHNG, Fonds Villars).

éditée une première fois en latin en 1768 puis une deuxième fois en allemand en 1795 avec traduction française, était restée longtemps la plus riche des flores européennes. Villars entretint d'ailleurs en 1806 une correspondance avec le fils de Haller, lui-même botaniste, Directeur du Jardin botanique de Berne. Sentant sur la fin de sa vie la nécessité d'établir un inventaire de toutes les espèces connues, Villars décida d'œuvrer à la rédaction d'un *Pinax*, empruntant ce nom au *Phytopinax* de Bauhin, lequel présenterait tous les cas de synonymie possibles. Après la mort d'Allioni, la *Flora Pedemontana* de celui-ci fut l'objet de critiques très vives de la part de nombreux botanistes qui ne trouvaient ni en Dauphiné ni au Piémont les plantes qu'Allioni et Villars avaient décrites. C'est Villars qui se chargea de prendre la défense d'Allioni et qui n'eut de cesse de convaincre, à travers l'Europe, les botanistes qui les attaquaient et qui, selon lui, se fourvoient. Carl Ludwig von Willdenow à Leipzig par exemple, auquel Villars adressait des graines par l'intermédiaire de Gaudy, faisait partie des nombreux « floristes » qui avaient pris des variétés pour des espèces et avaient ainsi fait « des doubles emplois, des répétitions ». On a aujourd'hui retrouvé les spécimens envoyés par Villars dans *l'Herbier Carl Ludwig von Willdenow* conservé au Muséum et Jardin botanique de Berlin. Villars formulait le même reproche au médecin et botaniste Smith, premier président de la Société linnéenne de Londres et par ailleurs associé de l'Académie delphinale :

Smith a trop multiplié les saules, pris des var.[iétés] pour des espèces : il n'a sûrement pas plus de 20 à 25 esp.[èces] en Angleterre, il en a fait 40 !

On retrouve une nouvelle fois les spécimens envoyés par Villars dans l'herbier de Smith conservé au Natural History Museum de Londres.

Hormis les recherches concernant Haller, Gaudy fut également un bon intermédiaire qui mit Villars, par le biais de la correspondance, en relation avec Hedwig, autre botaniste allemand :

Je viens de recevoir les derniers cahiers [...] d'Hedwig avec une lettre très amicale de l'auteur et une incluse pour vous : je me féliciterai d'avoir été l'occasion d'établir une communication entre deux savants qui ont tant de rapports, du moins dois-je croire d'après sa lettre qu'il espère que vous pourrez lui être d'une grande utilité. Il m'annonce un supplément à son grand ouvrage et j'imagine qu'il serait charmé de l'enrichir de plusieurs mousses de vos montagnes.

C'est Gaudy qui diffusait sur Villars les nouvelles de la communauté scientifique suisse, l'informait des travaux de Tingry, Pictet et Boissier, et notamment des analyses que ceux-ci venaient d'effectuer sur les eaux thermales de Saint-Gervais. Le ton familier de la correspondance savante entre Villars et Gaudy montre à quel point tous les naturalistes suisses évoqués par les deux correspondants étaient bien connus de Villars. Pictet et Tingry étaient tous deux membres de l'Académie delphinale. La formation des deux savants, l'éclectisme de leur parcours n'est pas sans rappeler celui de Villars. Face à la préoccupation de Villars de pousser ses travaux de botanique vers l'Autriche et le Saint-Empire germanique, Gaudy le tenait également informé sur les moyens

de se procurer en Suisse ou à Vienne les ouvrages du botaniste autrichien Jacquin, ou ceux de l'Allemand Gmelin. Récupérer les bibliothèques des botanistes suisses décédés, savoir à quelle société botanique, généralement anglaise, étaient destinés leurs précieux herbiers, faisaient partie des préoccupations de la communauté scientifique dont Gaudy se faisait l'écho. Il informait aussi Villars sur les bonnes récoltes des herboristes suisses et du succès de leurs herbiers au-delà de leurs frontières :

On lui mande de la Bohême et de la Hongrie, que dans ces pays, les dames raffolent de la botanique¹⁰⁵.

Il s'exprimait enfin sur la volonté de Villars, vieilli et fatigué, de transmettre à de Candolle le soin de rédiger à sa place le *Pinax* tant attendu :

Depuis quelques années, on a imprimé force livres de botanique, sans parler de l'Encyclopédie dont les derniers volumes ne me paraissent pas valoir grand chose, malgré tout le luxe typographique qu'on a déployé. Aucun, pas même la Flore de de Candolle ne peut suppléer sur les deux colonnes sur lesquelles repose [votre] Flore alpine. Je souhaite beaucoup pour la science que nous n'abandonniez pas l'idée que vous aviez une fois conçue de donner un *Pinax*.

A travers la correspondance, cet appel de Villars à de Candolle sonnait comme la reconnaissance, par le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, du long chemin parcouru avec les naturalistes genevois. De Candolle avait été, avec Thouin, l'un des tout premiers correspondants de Liotard à la création de son jardin botanique. Le *Pinax* de Villars réalisé par de Candolle ne devait hélas jamais voir le jour.

Les observations tirées de notre étude sur la correspondance de Villars sont à rapprocher de celles produites par l'Université de Turin sur l'œuvre l'Allioni à travers son herbier, les catalogues de sa bibliothèque et sa correspondance. Les chercheurs y ont établi les rapports d'Allioni avec l'Allemagne et l'Angleterre, l'Autriche et la Suisse. Les mêmes foyers étrangers de correspondance que ceux de Villars peuvent être retrouvés, parmi lesquels Leipzig et Londres ; les mêmes botanistes furent cités, parmi lesquels Gmelin, Smith, Jacquin, Haller et Saussure ainsi que tous les correspondants français de Villars : Gouan, Séguier, Guettard, Latourette, Thouin, Lamarck et enfin Spielmann.

L'importante correspondance de Villars à Grenoble mais aussi l'intérêt qu'il continua à manifester à la flore alpine depuis Strasbourg confère au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble le rôle central de « centre de ralliement et de correspondance » dont le qualifia Villars lui-même, avant son départ pour Strasbourg¹⁰⁶. Conscient de la valeur de la création grenobloise, c'est lui qui eut

¹⁰⁵ Référence à la ville de Güssing où herborisa Charles de L'Ecluse, dans la province du Burgenland de l'actuelle Autriche, ancienne province hongroise.

¹⁰⁶ « Grenoble est un centre de ralliement et de correspondance qui mérite d'être soutenu et encouragé ». Citation extraite de la *Lettre d'adieu de Dominique Villars à Grenoble*, Grenoble, 11 mars 1805 (BMG).

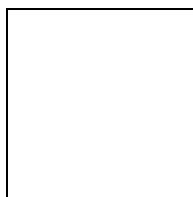
de l'ensemble la vision la plus claire et formula l'idée de pousser plus loin encore le projet en créant à Grenoble une école de sciences naturelles, accordant au cabinet une place centrale au sein de l'édifice. Fait significatif, Villars quitta Grenoble lorsque la ville ne fut plus capable de lui donner la place qu'il méritait. L'action du savant botaniste Villars fut fédératrice de tous les moyens déployés à Grenoble et le pivot central sur lequel reposa tout l'ensemble. C'est lui qui donna au cabinet de Grenoble, par sa présence et son œuvre, sa caution scientifique et son renom international. Villars fut à la fois la résultante de toutes les infrastructures créées à Grenoble et l'élément de développement de l'ensemble. Sa correspondance est le phénomène révélateur par excellence de l'existence du réseau savant. Acteur au sein de ce réseau, Villars montra que Grenoble était le pôle centripète vers lequel convergeaient les voyageurs, les minéralogistes et les botanistes. Il a cité plusieurs fois dans sa correspondance ou dans ses publications les noms de ces voyageurs. Ils sont au nombre d'une vingtaine à s'être rendus à Grenoble entre environ 1773 et 1805. Du Muséum national, de l'Académie des Sciences ou de l'Ecole des Mines, les voyageurs français vinrent à Grenoble de Paris, de Lyon, de la Savoie ou de la Provence. Les étrangers étaient genevois, danois et suédois. Français ou étrangers, ils étaient essentiellement minéralogistes. On peut citer ainsi : Adanson, botaniste d'Aix en Provence ; de Bournon, minéralogiste ; Brochant de Villiers, minéralogiste, professeur à l'Ecole des Mines ; Claret de La Tourette, médecin botaniste lyonnais ; Desfontaines, botaniste au Muséum national ; Dolomieu, minéralogiste au Muséum national ; Faujas de Saint-Fond, minéralogiste au Muséum national ; Gaudy, médecin botaniste genevois ; Gilibert, médecin et botaniste lyonnais ; Gosse, savant genevois ; Guettard, géologue, garde du cabinet du duc d'Orléans ; La Billardière, naturaliste du Muséum national ; Lamanon, minéralogiste de l'Académie des sciences ; Murray, médecin botaniste suédois ; Neergaard, minéralogiste danois ; Pictet, savant genevois ; Saussure, géologue suisse ; Toscan, botaniste et 1^{er} bibliothécaire au Muséum national ; Viborg, botaniste danois. La correspondance de Villars illustre, dans le domaine de la botanique et de la montagne, l'axe centre-est des recherches grenobloises. Ses voyages scientifiques, au nombre d'une centaine selon lui, confirment cet axe : ils englobent tout l'arc alpin, du Dauphiné au Piémont en passant par la Suisse.

L'œuvre de Villars fut celle d'un botaniste et sa curiosité le porta vers les belles lettres – les langues, la littérature, l'histoire et la philosophie – mais encore la minéralogie et la chimie au sein des sciences naturelles, le mot curiosité étant employé ici en jouant sur l'ambiguïté entre le sens que nous lui donnons aujourd'hui – « intérêt », et le synonyme de « sciences » qu'il avait à la fin du 18^e siècle et le début du 19^e. Les naturalistes rencontrés au cours de sa carrière et auxquels il avait associé ses travaux le rendirent pertinent pour témoigner en minéralogie ou apprécier les belles lettres. Villars, de par l'intérêt qu'il témoigna à la fois pour les lettres et pour les sciences, fut un savant typique de son époque : influencé par les encyclopédistes, inspiré par l'esprit des Lumières, il marqua le passage de l'histoire naturelle du 18^e siècle vers ce que fut la science biologique du siècle suivant. Les effets de l'appartenance du cabinet à un réseau savant se firent ressentir jusqu'à la fin de l'Empire grâce aux liens que Villars entretenait à Grenoble avec Fourier et Champollion-Figeac. A son retour de l'expédition d'Egypte (1798-1801), Fourier avait été nommé préfet de l'Isère en 1802. Il allait le rester jusqu'en 1815. C'est à Grenoble qu'il

rédigea en 1809, aidé en cela par Champollion-Figeac, la *Préface historique* de la *Description de l’Égypte*, mission requise par l’Empereur. La *Description de l’Égypte* réunissait en un seul ouvrage tous les matériaux concernant l’Égypte. Fourier était alors secrétaire de la Société des Sciences et des Arts de Grenoble, compagnie qui succédait à l’Académie, dont Villars était membre. C’est à Grenoble également que Fourier jeta les bases de ce qui donna naissance à sa *Théorie de la chaleur*. Le mathématicien fut à de nombreuses reprises cité par Villars dans ses différents *Mémoires*. Fourier connaissait bien le Cabinet d’histoire naturelle de Grenoble : de 1802 à 1803, il a signé tous les états de dépenses concernant le cabinet – en 1806, il a signé ceux du Jardin botanique ainsi que l’état des livres fournis par la Veuve Giroud pour les prix de botanique. La correspondance de Fourier avec le naturaliste Ventenat atteste les relations que le mathématicien, botaniste amateur, entretenait avec Villars. Ventenat, membre de l’Institut national et conservateur de la Bibliothèque du Panthéon, chargeait Fourier de prévenir Villars de l’envoi de sa *Description des plantes nouvelles et peu connues, cultivées dans le jardin de J. M. Cels*, ouvrage auxquels ils avaient tous deux souscrit.

Depuis trois unités de départ – la bibliothèque, le cabinet d’histoire naturelle et le jardin de botanique – se bâtit un édifice au rayonnement national et international fait des relations amicales et inter-personnelles entre savants. La conjonction de plusieurs phénomènes dont la représentation d’une même personne au sein de plusieurs entités – Ducros fut à la fois à la bibliothèque et au cabinet, Villars au jardin de botanique et à l’Académie – et la fédération de l’ensemble par le réseau académique – donna à l’édifice toute sa cohérence. L’impact du réseau fut fort : malgré la situation nationale et internationale de la France de 1789 à 1815 – suppression des académies par la Convention en 1793, longue période de guerres jusqu’à la fin de l’Empire – on assiste à Grenoble à la persistance des relations établies lors de la création du cabinet. Celui-ci, conçu au départ comme une réplique aux carences du système éducatif et universitaire, comme la réponse de la ville pour s’imposer sur le plan culturel en Dauphiné, sut se positionner différemment grâce à l’existence d’un réseau savant et trouver, au sein même de ce réseau, l’intense activité scientifique qui le caractérisa et qui dépassa largement les limites de la province du Dauphiné.

Dominique Villars et le réseau savant en France et en Europe



4 – LE CABINET D’HISTOIRE NATURELLE DE GRENOBLE : UN CENTRE ELABORATEUR DE THEORIES OU UN LABORATOIRE D’EXPERIMENTATION ?

Les travaux de Dominique Villars en botanique n’occultent pas l’activité déployée en minéralogie par les naturalistes du Cabinet d’histoire naturelle, activité à laquelle Villars apporta lui-même sa contribution. Le réseau savant, activé par Villars, profita au Cabinet d’histoire naturelle. L’essentiel des collections du cabinet à ses débuts appartenant à la minéralogie, le réseau savant fut profitable en conséquence à la minéralogie. Des trois disciplines composant les sciences naturelles de la fin du 18^e siècle – minéralogie, botanique et monde animal – la minéralogie s’imposa à Grenoble jusqu’à la construction en 1851 du nouveau muséum, lequel consacra son triomphe. Notre interrogation porte alors sur l’ambition exacte que se donnèrent, à l’intérieur de cette discipline, les naturalistes grenoblois, quelles étaient les limites à cette ambition et le cas échéant, si ces limites ne donnèrent pas l’opportunité au Cabinet d’histoire naturelle de Grenoble de trouver sa mission essentielle et de l’occuper pleinement.

4.1. La préférence faite au terrain : l’influence de Saussure

Nous avons observé dans notre étude une filiation directe entre la méthode préconisée par les savants grenoblois et les principes qui avaient prévalu à la création du cabinet d’histoire naturelle. Nous rapprochons en effet du caractère d’autonomie et d’auto-instruction des fondateurs de la bibliothèque, la démarche des savants grenoblois privilégiant l’observation sur le terrain à toute théorisation prématurée. Tous les savants de la première génération, qu’ils fussent garde du cabinet comme Ducros ou missionné par le préfet comme Héricart de Thury, académiciens administrateurs de l’Académie delphinale comme Villars, Prunelle de Lière et Schreiber ou associés libres de l’Académie delphinale comme Dolomieu et Saussure, tous s’accordèrent sur le fait qu’il ne fallait pas « deviner » la nature et que rien ne remplaçait l’observation sur le terrain. Ils rejoignaient en ce sens les méthodes préconisées par les naturalistes d’autres pays en Europe, comme celles par exemple de l’Anglais Lettsom (1744-1815). Dans son ouvrage intitulé *Le Voyageur naturaliste* et traduit en 1775, celui-ci donnait différentes instructions sur la collecte et la conservation des spécimens d’histoire naturelle, insectes, oiseaux et autres animaux, graines et plantes, mais aussi des méthodes pour analyser les eaux, la façon de distinguer les fossiles et toutes sortes de minéraux. Il justifiait sa méthode par le fait qu’elle était le fruit « de l’expérience et de l’observation ». Villars lui-même ne s’est pas montré tendre avec les hommes de cabinet. Il s’est moqué ouvertement de son propre ami Guettard qu’il avait accompagné à la Grande-Chartreuse et qui avait fait devant lui une chute, laquelle avait failli lui coûter la vie : « Il est dangereux de lutter contre les éléments, sur-tout à soixante-trois ans, et après avoir habité quarante ans la Capitale ».

Cette attitude scientifique privilégiant le terrain est à rattacher à l'école de pensée de Saussure. Dans son ouvrage majeur *Voyages dans les Alpes* publié de 1779 à 1796, Saussure disait refuser le silence des bibliothèques et des cabinets et opter pour le « laboratoire de la nature ». L'unique but de ses voyages était d'étudier sur place la structure de la terre, et de saisir, sur les lieux mêmes où elle déchirait son enveloppe, des traces de son histoire :

J'ai traversé quatorze fois la chaîne entière des Alpes par huit passages différents ; j'ai fait seize autres excursions jusqu'au centre de cette chaîne ; j'ai parcouru le Jura, les Vosges, les montagnes de la Suisse, d'une partie de l'Allemagne, celles de l'Angleterre, de l'Italie, de la Sicile et des îles adjacentes ; j'ai visité les anciens volcans de l'Allemagne, une partie de ceux du Vivarais, et plusieurs montagnes du Forez, du Dauphiné et de la Bourgogne. J'ai fait tous ces voyages le marteau du mineur à la main, sans aucun autre but que celui d'étudier l'histoire naturelle, gravissant sur toutes les sommités accessibles qui me promettaient quelque observation intéressante, et emportant toujours des échantillons des mines et des montagnes, de celles surtout qui m'avaient présenté quelque fait important pour la théorie.

Ajoutée à la préférence faite au terrain, l'observation des populations alpines qui accompagnait le voyage, séduisait Prunelle de Lière et Ducros. Villars était sensible au goût de Saussure pour la botanique et à ses développements sur la géologie pastorale. Les trois savants prirent Saussure pour modèle dans leurs écrits. Une « Théorie de la Terre » ne se concevait pas sans le voyage scientifique. Dans le sillage de Saussure, les hommes rassemblés autour du cabinet de Grenoble fustigèrent les « savants de cabinet », le mot « cabinet » désignant les savants de l'Académie des Sciences. Ce qui nous donne d'emblée une conception ouverte du cabinet de Grenoble, celui-ci étant plus un lieu d'où l'on part afin de se livrer à des observations en montagne – par exemple dans les mines du Dauphiné – ou à des vérifications lors de voyages – tels les voyages de Villars, Ducros et Prunelle de Lière – plutôt qu'un lieu où s'échafaudent des théories. Comment ne pas voir aussi le portrait de Liotard dans la description de ce montagnard engagé par un Saussure admiratif et amusé, pour lui servir de guide :

Pour donner une idée du jarret de ces guides, je rapporterai ce que l'un d'entre eux fit sous nos yeux dans cette course. Le soir en arrivant à la cabane, nous vîmes que nous n'avions pas pris assez de vivres. Un des hommes, qui étaient montés avec nous, offrit d'en aller chercher à Bionnay, et promit d'être de retour à la pointe du jour ; il tint parole, et marcha ainsi pendant toute la nuit. Le matin il monta avec nous, et retourna le même jour coucher dans son village. Il monta donc deux fois de Bionnay à la cabane, c'est-à-dire, plus de 1.800 toises, et une fois de la cabane à l'aiguille du Gouté, ce qui fait encore 500 toises. Il monta donc en tout 2.300 toises et les redescendit dans l'espace de trente-six heures, et cela toujours chargé et sans prendre presque aucun repos. Ces mêmes montagnards nous surpassent par leur adresse dans les rochers, et par la force de leur tête au bord des précipices, autant que par celle de leur jarret. Ce ne sera donc pas à Chamouni que des gens élevés dans les villes pourront se vanter d'avoir devancé tous les guides, et d'être allés dans des lieux inaccessibles pour eux¹⁰⁷.

En 1790, Dolomieu apporte des précisions sur la nature exacte du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Dans sa correspondance de Malte avec Picot de Lapeyrouse, il le voit comme un cabinet « public », plus tourné vers l'exposition que vers l'étude, et c'est la raison pour laquelle il ne lui légua

¹⁰⁷ H.-B. de SAUSSURE, *Voyages dans les Alpes*, Neuchâtel, Fauche, 1779-1796 (BMG).

pas sa collection minéralogique, la nature des deux collections étant trop différente. Si les deux collections s'inscrivaient bien dans la démarche empirique des naturalistes dauphinois, le but qui leur avait été assigné dès le départ n'était en effet pas le même : la conservation en vue de l'exposition au public pour le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, et l'étude et la recherche dans le cas d'une discipline en pleine évolution pour Dolomieu. Et c'est bien sur sa capacité à prodiguer un enseignement issu de travaux de recherche que ce jouera plus tard, à l'heure des bilans, l'avenir du Cabinet.

S'il ne fut pas un foyer propice à l'élaboration de théorie, le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble fut par contre un centre de rencontre où les savants vinrent consulter les gardes à leur retour de leurs voyages dans les Alpes – on pense notamment à Dolomieu et au danois Neergaard venus à Grenoble consulter le père Ducros. Cette conception ouverte du cabinet n'est pas sans revers puisqu'elle s'accompagne d'une attitude modeste et discrète de la part de ses savants. Ayant depuis l'intérieur de son cabinet un rôle émulateur de diffuseur des connaissances au sein d'un réseau savant, rôle en cela comparable à celui du père Mersenne au 17^e siècle, Ducros publia peu, voire pas du tout. Hormis ses manuscrits sur la fondation de la bibliothèque et du cabinet ainsi que sa volumineuse correspondance, on ne connaît pas trace de ses travaux. Seul Dolomieu eut l'idée de sauver le travail du minéralogiste en copiant vers 1795 le catalogue du cabinet de Grenoble d'après ses manuscrits. En revanche, depuis l'intérieur de sa bibliothèque, Ducros participait aux débats, faisait communiquer entre eux les savants, alimentait les cabinets d'Europe en minéraux du Dauphiné, partait vérifier en montagne les théories élaborées par d'autres. Il prodigua ses conseils à Dolomieu, nourrit de son érudition la publication de Prunelle de Lière destinée au *Journal de Physique*, et corrigea même le manuscrit. Ducros participa aux travaux de ceux qui tentaient de percer le secret de l'âge de la Terre. Si Buffon ne cite pas nommément Ducros parmi les savants ayant accompagné Guettard et Faujas de Saint-Fond dans leurs différents voyages dans le Vivarais, nous conjecturons que c'est néanmoins à l'un de ces voyages, au cours desquels Ducros accompagna Faujas de Saint-Fond et Adanson, qu'il fait référence dans sa *Théorie de la Terre* :

M. Guettard et M. Faujas ont trouvé sur la rive gauche du Rhône, et assez avant dans le pays, de très-gros fragments de basaltes en colonnes... En remontant dans le Vivarais, ils ont trouvé dans un torrent un amas prodigieux de matières de volcan, qu'ils ont suivi jusqu'à sa source ; il ne leur a pas été difficile de reconnaître le volcan : c'est une montagne fort élevée, sur le sommet de laquelle ils ont trouvé la bouche, d'environ quatre-vingts pieds de diamètre : la lave est partie visiblement du dessous de cette bouche ; elle a coulé en grandes masses par les ravins l'espace de sept ou huit mille toises ; la matière s'est amoncelée toute brûlante en certains endroits ; venant ensuite à s'y figer, elle s'est gercée et fendue dans toute sa hauteur, et a laissé toute la plaine couverte d'une quantité innombrable de colonnes, depuis quinze jusqu'à trente pieds de hauteur, sur environ sept pouces de diamètre.

Ducros ne transmet de son voyage que le livre de comptes des dépenses que celui-ci occasionna. On peut ainsi le suivre, dépense après dépense, étape après étape, dans son voyage avec Faujas et Adanson dans les montagnes volcaniques du Vivarais, grâce à la comptabilité qu'il remit à Gagnon¹⁰⁸. L'idée

¹⁰⁸ Faujas de Saint-Fond est né à Montélimar.

de ce voyage avait mûri entre Faujas et Ducros au cours de deux années d'une correspondance scientifique sur la nature volcanique des montagnes du Vivarais. Puis vint l'exploration scientifique. Après un voyage deux jours, Ducros franchit le Rhône à cheval. Puis il engagea deux hommes et deux mulets pour porter les minéraux qu'il avait trouvés, pour se faire ravitailler en montagne et pour transporter les « colonnes » depuis la montagne volcanique située près de Rochemaure, à l'ouest de Montélimar, jusqu'au Rhône. Ducros traversa le Rhône dans l'autre sens, chargé cette fois-ci de trois caisses de minéraux et de ses colonnes. Les caisses prirent la route en direction du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Il fallut faire tailler les colonnes pour pouvoir les faire transporter. Buffon retranscrit la relation du voyage rédigée par Guettard dans les additions à sa *Théorie de la Terre*. Son paragraphe intitulé « Des volcans éteints » sert à étayer sa théorie sur l'âge et la formation de la Terre. Buffon publia les observations faites sur le terrain, alors que Ducros resta muet.

La préférence faite à la modestie et à l'efficacité du savant fut une vertu partagée par d'autres milieux savants. Ce fut notamment une qualité qu'apprécièrent de leurs savants présents à bord, les navigateurs des grandes expéditions maritimes, tel Lapérouse. Aux philosophes sentencieux, Lapérouse préféra les naturalistes efficaces. La correspondance du minéralogiste de Bournon, ami de Haüy, à Ducros, comme celle de Romé de l'Isle à Prunelle de Lière, confièrent *de facto* aux savants de terrain qu'étaient les savants de Grenoble un rôle consultatif dans les débats sur la formation des montagnes¹⁰⁹. Ayant besoin de se procurer les minéraux ou les observations fiables faites sur le terrain afin de faire progresser à distance les théories qu'ils élaboraient, ce furent eux qui confirmèrent le rôle du cabinet de Grenoble dans les travaux scientifiques concernant les montagnes. Ils réfutèrent les prétendues découvertes de naturalistes qui ne firent pas la démarche de consulter les spécialistes grenoblois, comme le condamnait sans détour de Bournon en 1783 :

Comment peut-on d'ailleurs, en commençant par avouer n'avoir rien lu en histoire naturelle, avoir le front de donner pour des faits très [sûrs], des choses non seulement contraires à tout ce qu'ont dit jusqu'à présent les meilleurs naturalistes, mais encore contraires à la marche habituelle de la nature. Il faut pour cela croire avoir un génie surnaturel et la science infuse et en conscience. Cet amour propre extraordinaire n'est pas fait pour réussir.

Héricart de Thury (1776-1854) leur emboîta le pas. Basant ses recherches sur une bonne connaissance du terrain – il était ingénieur des mines – il fit autorité en matière de minéralogie auprès des différents gouvernements. En novembre 1802, le préfet Fourier lui demanda de faire le classement du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble selon le système et la nouvelle nomenclature de Haüy, d'en dresser l'inventaire et d'établir le catalogue des collections, ce qu'il fit en 1803. En 1805, devenu inspecteur divisionnaire des mines et conseiller d'Etat, de Thury fut chargé par Napoléon de faire un rapport sur la mine d'or de La Gardette. Il déposait en 1806 dans le *Journal des Mines* le résultat de son expertise. Nous pensons qu'Héricart de Thury est revenu travailler sur les collections minéralogiques

¹⁰⁹ Fonds Prunelle de Lière, lettres de divers naturalistes (BMG).

du cabinet durant l'année 1809. Le père Ducros avait pris sa retraite en 1807 mais Fourier lui avait donné l'autorisation de bénéficier pendant deux ans encore de son appartement à la bibliothèque, assurant ainsi la transition avec ses successeurs. Nous portons donc au crédit du cabinet, le bilan des expertises menées par Héricart de Thury. On sait par Ducros que Thury n'en resta pas au seul classement des collections minéralogiques ordonnées par Fourier en 1802 et que, pour ce cabinet de Grenoble qui lui était cher, il eut à cœur de compléter la collection des objets d'histoire naturelle encore manquants. Il renvoya sur le cabinet de Grenoble les collections amassées au cours de ses missions, faisant profiter celui-ci de son expérience d'homme de terrain.

Les richesses naturelles du Dauphiné ont précisé très tôt le domaine de spécialisation du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble : la minéralogie. Les savants participèrent rapidement au débat sur la formation des montagnes, sollicités qu'ils étaient par leurs correspondants, à l'intérieur du réseau savant, de leur fournir des minéraux. Ils se formèrent à l'étude par l'échange de livres, organisèrent des voyages et communiquèrent dans leur correspondance les résultats de leurs observations. L'occasion de se positionner au centre des explications sur la formation des montagnes fut rapidement donnée aux savants grenoblois dans la réplique qu'ils formulèrent à un naturaliste parisien prétendant avoir découvert un volcan dans le Haut-Dauphiné. Cette prétendue découverte illustra leur première réaction à revendiquer la préséance dans le débat sur la formation des montagnes.

Tous les savants impliqués dans ce débat furent en lien avec le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble : Guettard, Dolomieu, Saussure et Faujas de Saint-Fond. Cuvier estime que l'étude sérieuse de la Terre avait commencé avec Saussure, Dolomieu et Werner, dont à Grenoble, Schreiber était l'élève. En Dauphiné, Guettard, compagnon de Villars avait donné une *Minéralogie du Dauphiné* en 1779. Les Alpes fournirent plusieurs savants au Muséum national : Dolomieu, correspondant du père Ducros, fut titulaire de la chaire de minéralogie au Muséum national ; Faujas de Saint-Fond, qui voyagea dans les Alpes avec Ducros, occupa au Muséum la première chaire de géologie créée en France. Entre les institutions et les cabinets pourvoyeurs de minéraux, toute une suite de savants était en relation avec Grenoble. Romé de l'Isle, qui imposa la cristallographie, entretenait une correspondance savante avec Prunelle de Lière. Bosc d'Antic, de Bournon et l'abbé Mongez le Jeune étaient en relation avec Ducros, Villars, Schreiber et Prunelle de Lière.

La colère des Grenoblois éclata à la lecture d'un mémoire arrogant que publia dans les *Affiches* en 1783 un jeune naturaliste parisien, membre de l'Académie des Sciences, le chevalier de Lamanon. Celui-ci prétendait avoir découvert un volcan dans le Haut-Dauphiné, au Vieux Chaillol. Son mémoire était écrit sur un ton suffisant et le mépris qu'il affectait aux populations de ces « pays presque inconnus » avait particulièrement affecté Villars, né dans ces contrées, suffisamment pour que le savant prenne à son tour la plume et, poussé par toute la communauté scientifique des minéralogistes, apportât un droit de réponse dans le même journal. Il fallait donner une réplique catégorique et immédiate à l'article de Lamanon puisque celui-ci, membre de l'Académie des Sciences de Turin également et persuadé de l'importance de sa « découverte », annonçait qu'il publierait depuis Turin sa découverte dans le *Journal de Physique*. L'affaire devait avoir un retentissement scientifique important. Elle

devait donner lieu à plusieurs publications scientifiques. Le chevalier de Lamanon était connu des Grenoblois : il était en effet déjà en relation épistolaire avec Ducros. Lamanon a laissé un amer et triste souvenir dans l'histoire des sciences. A son retour de Chaillol, il s'embarqua comme naturaliste avec un des fils Monneron et l'abbé Mongez le Jeune dans l'expédition de Lapérouse. Parrainée par l'Académie des Sciences, sa candidature avait été retenue pour ses qualités de physicien, de minéralogiste et de météorologiste. Le journal de bord de l'expédition rendit compte des rapports difficiles entre Lapérouse et Lamanon : Lapérouse appréciait certes le caractère vif et intelligent du jeune naturaliste mais lui reprochait son ton sentencieux, son assurance, sa tendance à philosopher au moindre événement et à opposer les lumières de la raison à l'obscurantisme religieux. Lamanon fut massacré le 9 décembre 1787 par les indigènes dans l'archipel des Samoa.

Le premier mémoire de Lamanon publié dans les *Affiches* donna donc lieu, un mois après, à une réponse de Villars, tancé qu'il était par toute la communauté scientifique des minéralogistes. Dans un préambule historique et justificatif, Villars rappela que jusqu'à présent, ni Guettard ni Faujas pas plus qu'aucun autre naturaliste ayant parcouru le Dauphiné, n'avait repéré de volcan en Dauphiné. Il ajoutait que sur l'injonction de l'intendant, il venait de refaire le voyage, accompagné de Ducros et de Prunelle de Lière. Sur un ton ironique, voire moqueur, son article opposait un démenti à Lamanon. Il ne fut cependant pas jugé suffisant par les naturalistes correspondants de Ducros qui réclamèrent, tel de Bournon, à ce que l'on frappât plus fort.

Le mémoire que fit paraître cinq mois plus tard Prunelle de Lière avec l'aide de Ducros et de Villars, mais cette fois-ci dans *le Journal de Physique*, fut sans appel¹¹⁰. Il serait suivi d'un nouveau mémoire de Villars, cette fois adressé à l'Académie des Sciences. Les trois savants dauphinois réfutèrent complètement leur confrère de Paris qui avait cru voir un volcan éteint au Vieux Chaillol et dont l'imagination trop prompte avait découvert des basaltes et des laves dans des montagnes entièrement schisteuses. Nous avons travaillé pour notre étude sur le manuscrit original de Prunelle de Lière, provenant de la bibliothèque d'Augustin Périer, son héritier. Ce manuscrit est riche car il contient en marge les corrections et les nombreuses annotations du père Ducros. Pour rendre hommage à son compagnon de voyage, Prunelle soulignait en note le zèle et la discrétion du père Ducros, « cordelier bibliothécaire et garde du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble », lequel faisait partie du petit nombre des savants qui « aiment mieux observer que se faire imprimer ». Rigoureux dans sa démarche scientifique, ce long mémoire de 38 pages contenait un historique des observations des voyageurs qui les avaient précédés, tels Guétard et Faujas de Saint-Fond, suivi de la relation du voyage. Des relevés cartographiques des montagnes accompagnaient le récit – Prunelle précisait que pour ce voyage scientifique, Villars s'était équipé d'un baromètre qu'il avait fabriqué lui-même – ainsi que les analyses chimiques des échantillons de minéraux prélevés. Les analyses seraient réalisées au cabinet d'histoire naturelle de Grenoble par Ducros et Prunelle de Lière eux-mêmes (suivaient 28 pages manuscrites d'analyses chimiques). Ce mémoire est la pure expression d'un esprit du 18^e siècle, encyclopédique et complet, maniant avec brio les sciences et les belles-lettres. Il est riche de notes en bas de pages, notes

¹¹⁰ L. J. PRUNELLE de LIÈRE, *Voyage à la partie des montagnes de Chaillol-le-Viel qui avoisinent la vallée de Champoléon en Dauphiné*, Grenoble, 4 avril 1784 (BMG).

concernant l'étymologie, la toponymie du Haut-Dauphiné liée au mode d'élevage dans ces pays de hautes montagnes proches de la Provence, leur origine celtique, autant de connaissances que Prunelle de Lière a affirmé tenir de Villars et de Ducros. Puis, dans un descriptif de cinq pages, Prunelle de Lière considérait la chaîne des montagnes du Champsaur dans son ensemble et rendit compte de l'analyse de toutes ses roches. Après avoir conclu à la non-existence d'un volcan à Chaillol, il annonçait :

1°) qu'il allait rendre public son voyage aux montagnes de Chaillol et ce, avec l'assentiment même de Lamanon ;

2°) que ce mémoire constituait la première description complète de cette partie des Alpes ;

3°) qu'il souhaitait que son travail servît de base à d'autres savants pour élaborer quelque « système » ;

4°) que tout comme il l'avait fait avec Lamanon, d'autres savants étaient invités à rectifier, si nécessaire, ce qu'il avait écrit. Prunelle de Lière insistait enfin sur la nécessaire et impérative observation sur le terrain, « tant les grandes montagnes offraient de pièges aux naturalistes les plus instruits » !

Suite à cette publication et avant de s'embarquer avec Lapérouse, Lamanon supprima avec le plus grand soin la plupart des exemplaires du mémoire qu'il venait de publier sur Chaillol, conservant l'exemplaire qu'il avait promis d'adresser aux savants de Grenoble. Nous avons retrouvé cet ouvrage dans les collections de la bibliothèque de Grenoble. Adressé au père Ducros, il contenait l'autographe suivant :

J'avais destiné un exemplaire de cet opuscule à chacun de mes aimables critiques. Ils m'ont été enlevés, je ne sais comment. Je vous envoie pour la bibliothèque le seul exemplaire dont je puisse disposer. Je vous prie de le communiquer à MM Villars et de Lière et de corriger les fautes d'impression.

Je pars dans le moment pour Brest. Conservez moi tous quelque part dans votre estime et votre souvenir.

Le chevalier de Lamanon

Paris, 14 juin 1785

En préface du mémoire, figurait l'extrait d'une lettre de Lamanon à l'éditeur de Turin, 15 février 1784 :

J'ai invité quelques naturalistes de Grenoble, qui ne croient pas à l'origine volcanique de la montagne de Drouveire, de vous envoyer leurs objections ; je vous prie, si vous les recevez, de les faire imprimer à la suite de mon mémoire.

Nous rattachons le mémoire de Prunelle de Lière aux travaux de Saussure dont on sent nettement l'influence. Comme Saussure, Prunelle de Lière faisait plus confiance aux observations des hommes de terrain qu'aux dérivés des savants de cabinet. Sous ce rapport là, l'opposition de Prunelle, Villars et Ducros à Lamanon est une opposition méthodologique des hommes de terrain levée contre des savants de cabinet. Nous analysons la réaction de Prunelle de Lière comme l'expression d'un refus face à la centralité, avec toutes les nuances que prit ce refus depuis le réflexe du parlementaire habitué à repousser toute tentative hégémonique du pouvoir royal, jusqu'à la méfiance du mesmérrien face à l'autorité de l'Académie royale des Sciences. En tant que mesmérrien, Prunelle de Lière était déjà engagé dans un premier débat

épistémologique houleux : celui du magnétisme animal. A la question de l'existence ou non du magnétisme animal, les mesmériens avaient donné comme réponse à l'Académie royale des sciences l'utilité pratique seule de la méthode de soins dont témoignaient les guérisons. Dans le débat sur la formation des montagnes, la prétention de l'Académie des Sciences représentée par Lamanon offrit une certaine similitude avec ce précédent débat et provoqua en retour la même réaction de rejet. L'article de Prunelle de Lière peut être alors perçu comme la crête d'une vague osant s'opposer à l'élitisme rigide de la corporation scientifique. Cette opposition s'interrogeait sur ce qu'était la science, quels étaient les critères de la scientificité et qui en décidait. Cette réaction de Prunelle de Lière ne fut pas isolée. Elle rejoignait celle d'autres savants contestataires, généralement de formation rousseauiste, qui avaient leur conception de l'homme de science et des institutions vouées à la recherche : aux académies d'Etat élitistes et à vocation professionnelle, ils opposaient les sociétés privées, animées par des dilettantes. On peut voir également dans l'article de Prunelle de Lière la manifestation de l'opposition que formulèrent les académies de province face à la centralité en matière scientifique que représentait la souveraine Académie des Sciences. La réplique cinglante de Prunelle de Lière à Lamanon illustre bien quelle était la mission du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble : celle d'un laboratoire d'expérimentation dont les connaissances étaient basées sur des recherches faites sur le terrain.

4.2. De la minéralogie à la géologie

La fonction de laboratoire d'expérimentation fut rapidement acquise au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à la fin du 18^e siècle. Elle se poursuivit jusqu'en 1807, on l'a vu, avec les rapports d'expertise d'Héricart de Thury. Ce pragmatisme qui caractérisait les savants du Cabinet de Grenoble, cette préférence qu'ils faisaient au terrain aidèrent le cabinet à s'adapter aux évolutions qui intervinrent notamment dans le domaine de la minéralogie.

C'est sous l'impulsion des voyages des naturalistes que les disciplines scientifiques se modifièrent. Au 18^e siècle, les voyages furent de plus en plus nombreux : les naturalistes y prirent part et réunirent une documentation précieuse sur des faunes et des flores mal connues, alimentant et enrichissant les collections particulières ou les cabinets d'histoire naturelle. Le rituel du voyage, qui faisait partie des pratiques académiques habituelles, constitua un accélérateur de progrès dans le domaine scientifique. Les voyages poussèrent les savants hors de leurs cabinets et répondirent ainsi à une réelle attente dans le monde des explorations. Dans le discours préliminaire de son *Voyage autour du monde*, Bougainville fustigeait les savants de cabinet et incitait les curieux au voyage :

Je suis un voyageur et marin, c'est-à-dire un menteur et un imbécile aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux et superbes qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants, et soumettent impérieusement la nature à leurs imaginations. Procédé bien singulier... de la part de gens qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes, ne dogmatisent que d'après des observations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir et de penser.

Quatre savants en relation avec le cabinet de Grenoble marquèrent de leur empreinte l'évolution de la minéralogie vers la géologie à Grenoble : Guettard, Dolomieu, Saussure et Faujas de Saint-Fond. Née de la minéralogie, laquelle traitait des minéraux constituant les matériaux de l'écorce terrestre, la géologie se donna pour but l'étude spécifique de la structure et de l'évolution de l'écorce terrestre. Cette évolution se fit sous l'influence des voyages des naturalistes, et notamment ceux entrepris dans les Alpes. Les étapes que constituèrent leurs travaux rythmèrent l'évolution aisée de la minéralogie et sa transformation en géologie au sein du cabinet de Grenoble. Le premier savant, Guettard, fut un grand voyageur et un pédagogue influent de l'observation. Il prônait l'étude des faits et accordait une extrême méfiance à l'égard des théories et des systèmes. Médecin, initié à la botanique et minéralogiste, il était le garde du cabinet de minéralogie du duc d'Orléans et l'auteur du premier *Atlas minéralogique de la France*, dont le tome XII, publié de l'an V à l'an VIII portait, entre autres, sur le département de l'Isère. Ami de Villars, il avait voyagé avec lui et Faujas de Saint-Fond en 1775 et 1776, avant de devenir le précieux initiateur de Villars au sein du réseau savant. Il avait célébré la minéralogie dans ses *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, issus de leurs voyages¹¹¹. Dans cet ouvrage, il rendait hommage aux connaissances

¹¹¹ J.-E. GUETTARD, *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, Paris, Clousier, 1779 (MHNG).

scientifiques, au courage et à l'endurance de Liotard de Grenoble, son accompagnateur.

Dolomieu, associé libre de l'Académie delphinale, fit accroître, quant à lui, les connaissances en minéralogie suite à ses nombreux voyages dans les Alpes. Infatigable voyageur, parlant de lui-même dans sa correspondance à son ami Brongniart, il écrivait :

A moins de voyager dans un ballon et de traverser la vague des airs, on ne peut pas faire plus de chemin que moi et en moins de temps. Me voici à Marseille ; dans [huit] jours je serai à Paris et, il y a huit jours, j'étais à Rome. Il est vrai que je cours jour et nuit et, en venant de Rome avec le courrier, j'ai été [neuf] jours sans dormir, donc [soixante-quatre] heures continuellement à cheval dans les montagnes de Gênes.

Les recherches effectuées par ce savant se situent à la charnière entre les « théories de la Terre » et la géologie. C'est avec ses découvertes que l'on passe de la minéralogie à la géologie. Dolomieu connaissait le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Sa correspondance et la relation de voyage d'un de ses amis danois l'attestent. Une lettre de Dolomieu adressée de Malte à Picot de Lapeyrouse en 1790 révèle en effet que Dolomieu avait songé léguer sa collection minéralogique au cabinet de Grenoble, sa « patrie », mais que sa collection convenant plus à un cabinet d'étude qu'à un cabinet destiné à accueillir du public, il s'était résolu à l'offrir au Congrès des Etats-Unis d'Amérique. Une relation de voyage atteste par ailleurs que Dolomieu venait consulter à Grenoble le père Ducros, son voisin en Dauphiné et son ami. Le voyageur danois Brunn-Neergaard témoigne en 1802 de l'amitié qui lie les deux savants dauphinois. Il précise dans son journal que de retour d'une mission en Suisse, Brunn-Neergaard et Dolomieu sont passés à Grenoble consulter le père Ducros « homme plein de zèle et de connaissances »... « en charge d'un joli cabinet de minéraux. » On retrouve d'ailleurs dans la correspondance de Dolomieu la trace de cette visite : « Je verrai à Grenoble le père du Cros ». Les preuves des relations scientifiques entre Dolomieu et le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble sont attestées par l'existence d'un manuscrit de Dolomieu portant sur le catalogue de Ducros des collections minéralogiques de Grenoble.

Saussure, autre voyageur et associé libre de l'Académie delphinale, fut le premier à sortir les géologues de leurs cabinets d'histoire naturelle où il leur reprochait de construire des systèmes sur l'origine du monde à partir d'échantillons séparés de leur contexte géologique. Il consigna ses voyages, on l'a vu, dans les quatre volumes de ses *Voyages dans les Alpes*, recueil de descriptions exemplaires où il formula ses hypothèses ainsi que les recherches encore à mener sur la théorie de la Terre¹¹². Enfin Faujas de Saint-Fond, accompagné du botaniste Adanson, voyagea également dans les Alpes avec Ducros. Sa nomination en 1793 à la première chaire de géologie créée en 1793 par le Muséum national d'histoire naturelle consacra les travaux du Dauphinois qui reconnut la nature volcanique du basalte. Depuis les *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné* de Guettard, en passant par les recherches transitoires de Dolomieu, puis celles de Saussure, jusqu'à la nomination de Faujas de Saint-Fond au Muséum national, les Dauphinois avaient parcouru avec aisance toutes

¹¹² H. B. de SAUSSURE, *Voyage dans les Alpes*, Neuchâtel, Fauche, 1779-1796 (BMG).

les phases qui avaient conduit des théories de la Terre à l'avènement de la géologie.

Dans le développement des disciplines qui affecta le domaine des sciences, celui qui intervint au sein de l'ordre minéral de l'histoire naturelle et distingua la géologie de la minéralogie ne provoqua donc pas de bouleversement majeur au sein du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. A Grenoble, en raison même de la participation active des savants grenoblois au sein des débats sur la formation des montagnes, la géologie avait été intégrée et acceptée dès l'installation du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble en 1775. Connu depuis 1751, le terme de *géologie* avait fait son entrée au cabinet de Grenoble en 1784 avec le mémoire contesté du chevalier de Lamanon sur la montagne du Vieux-Chaillol dans le Haut-Dauphiné. Ce terme était communément usité par les naturalistes grenoblois et Villars lui-même l'employait en 1805 au sujet du Jardin public de Grenoble dans l'exposé qu'il fit sur les sciences naturelles : « Vous n'ignorez pas, Messieurs, que les sciences naturelles servent de base à la physique, d'ornement et de preuves à la géographie et à la géologie ou à l'histoire du globe ». La référence à cette nouvelle discipline semblait aisée au naturaliste grenoblois. C'est de leur expérience du terrain que les savants du Cabinet d'histoire naturelle tenaient cette aisance. Elle leur avait permis de suivre sans difficulté les évolutions d'une discipline dans laquelle ils s'étaient exercés et qui passait de la minéralogie à la géologie.

4.3. L'organisation du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble en 1780 : l'influence de Buffon

Les Grenoblois adoptèrent les idées scientifiques élaborées par Saussure, sa théorie mais aussi son pragmatisme d'homme de terrain. Ils s'adaptèrent aux évolutions de la discipline majeure développée dans les collections du cabinet : la minéralogie. Mais ils collectèrent également des collections dans les domaines de la botanique comme du monde animal. Ils héritèrent aussi de nombreuses collections provenant de cabinets privés. Comment concilièrent-ils ces différentes collections ? Comment les organisèrent-ils ? Quel modèle prévalut à leur mode de classement ? Qui les influença ? En répondant à ces questions, nous tenterons de décrire le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, issu de leurs collectes et de tant d'héritages, tel qu'il fut de 1773 à 1808, date à laquelle se clôt la première partie de notre travail.

L'intégration en 1776 des collections d'histoire naturelle de l'intendant Pajot de Marcheval parmi celles du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble initia la tendance qu'accentuèrent en 1777 les collections du cabinet de curiosités des Antonins : le progressif abandon des médailles pour les coquilles et l'orientation vers les collections minéralogiques. Par une délibération du 24 août 1776 de la Bibliothèque publique de Grenoble, le cabinet d'histoire naturelle héritait en effet de l'intendant d' « une collection considérable de métaux, de minéraux, de pétrifications et de pierres tant de cette province que d'autres ». Le rédacteur de la délibération précisait que par ce précieux don, le cabinet se trouvait tout d'un coup enrichi d' « une suite de minéralogie presque complète ». Le père Ducros classa en octobre 1776 cette collection avec toutes

celles parvenues en dons durant l'été « dans les trois règnes de la nature », c'est-à-dire selon Buffon, adaptant ainsi des cabinets hérités du 17^e et du début du 18^e siècle aux critères de classement prévalant à la fin du 18^e siècle. Le cabinet se ressentit ainsi pleinement de l'influence que subit la curiosité en cette fin de 18^e siècle.

Buffon avait réorganisé au milieu du 18^e siècle le cabinet d'histoire naturelle au Jardin du Roi à Paris. Ce cabinet présenté en début d'ouvrage par Dezallier d'Argenville dans sa nomenclature sur les plus beaux cabinets de France et d'Europe, illustra le modèle à suivre pour l'aménagement d'un cabinet d'histoire naturelle. Les achats continus de la maison de l'œuvre de Buffon pour la Bibliothèque publique de Grenoble indiquent que c'est à Buffon que le père Ducros se référença pour l'aménagement du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. En 1836, son continuateur Crépu classait encore la collection ornithologique selon la dénomination fixiste de Buffon (*Collection des Oiseaux du Dauphiné classés d'après le système de Linné avec les dénominations données par ce naturaliste et par Buffon*), preuve de l'influence forte donnée à Grenoble par Buffon et par son classement.

Dezallier d'Argenville recensa en 1780 le cabinet de Grenoble parmi les cabinets les plus remarquables de France et d'Europe. Un demi-siècle après l'article sur le choix et l'arrangement d'un cabinet de curiosités, il élaborait dans sa *Conchyliologie* un plan de classement des seules collections d'histoire naturelle et offrait par là même aux savants la composition idéale d'un cabinet d'histoire naturelle. Il s'agissait de l'arrangement du cabinet d'un prince amateur d'histoire naturelle. Pour la première fois, l'auteur dissociait l'art des collections d'histoire naturelle, et accordait même à l'histoire naturelle une place supérieure à l'art, nécessitant que l'on créât pour elle des espaces spécifiques. Sa description d'un cabinet d'histoire naturelle idéal peut se rapprocher de ce que fut le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble dans les années 1780 et jusqu'en 1808.

L'histoire naturelle se distinguant en trois règnes, le règne minéral, le règne animal et le règne végétal, le plan de Dezallier d'Argenville exigeait trois pièces consécutives pour l'arrangement du cabinet. Les pièces devaient contenir de belles armoires avec des scabellons dans les angles pour porter des bustes de marbre. La première pièce concernait le règne minéral et contenait le *droguier* aux bocalaux remplis de terres, d'argiles et de craies rangés par couleurs¹¹³. Les pierres fines et les cristaux étaient rangés dans les tiroirs d'une armoire, les métaux et les minéraux derrière les vitrines, les fossiles sur les gradins des armoires. La deuxième pièce était consacrée au règne végétal avec ses bocalaux de fruits rangés derrière les vitrines, son « herbier collé dans des livres » et ses productions marines. La troisième pièce destinée au règne animal était la plus belle : on y trouvait attachés à des crampons au plafond les grands oiseaux et les grands animaux, dans les bocalaux de la première armoire des embryons humains, des animaux et des monstres. Dans les armoires, on trouvait des serpents conservés dans l'esprit de vin ainsi que des insectes, dans le coquillier les coquilles rangées par classes et par familles et sur un arbre artificiel des oiseaux. Pour un particulier qui aurait disposé de moins d'espace,

¹¹³ Droguier : pièce réservée aux minéraux et servant d'officine dans les cabinets d'histoire naturelle du 18^e siècle.

Dezallier d'Argenville prévoyait une armoire avec « des verres de Bohême » laissant voir les oiseaux. Une petite bibliothèque avec les livres d'histoire naturelle terminait ces trois pièces. Equipée d'un fourneau et de tout le matériel nécessaire, elle servait également de laboratoire aux expériences de physique et de chimie, aux essais et aux analyses.

Certaines indications retrouvées dans les archives du père Ducros ou dans celles de Prunelle de Lière prouvent que l'aménagement du cabinet de Grenoble tendit bien à ressembler à la description idéale que fit Dezallier d'Argenville du cabinet d'histoire naturelle d'un prince. Elles confirment que le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble fut bien organisé selon le plan établi par Buffon. La comptabilité du père Ducros fait état de 1773 à 1776 des travaux nécessaires à l'établissement du cabinet au Collège. Le chapitre affecté aux dépenses du cabinet indique précisément à partir de 1773 les frais engagés pour la maçonnerie et la peinture de « trois pièces servant au cabinet d'histoire naturelle », conformément à la description faite par Dezallier d'Argenville dont Buffon reste le modèle. La comptabilité du père Ducros nous livre également d'importants travaux réalisés sur du bois, du verre ou en fer blanc, telle une facture de Hache fils pour des travaux concernant la pose de carreaux dans le cabinet d'histoire naturelle :

Enserrer de la manufacture de pierre de Berule ou de Givors tous les carreaux des portes, fenêtre, placards et impostes actuels du cabinet d'histoire naturelle.

Par la mention « Hache, ébéniste », le trésorier Ducros désigne la nature des travaux et précise qu'il s'agit de travaux d'ébénisterie. En 1803, l'achat d'une vitrine équipée en verre de Bohême vient préciser l'aménagement du cabinet idéal :

Vendu pour le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble cinq corps de tablettes à deux portes vitrées en verre de Bohême, avec crémalières, étagères, serrures, peintes en gris et fermant à clef, le tout en bon état pour la somme de 300 francs

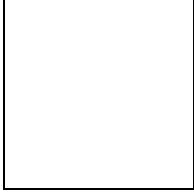
Une ultime description du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble nous a permis de compléter le tableau : au plafond étaient accrochés comme ornements les grands animaux marins et les gigantesques coquilles hérités des cabinets de curiosités. Enfin, rentrés de leur voyage à Chaillol, c'était bien à la bibliothèque que Prunelle de Lière et Ducros s'étaient livrés à leurs expériences chimiques sur les échantillons prélevés en montagne, utilisant ainsi la bibliothèque comme le laboratoire attenant à la bibliothèque et dépeint par Dezallier d'Argenville.

Progressivement, Ducros détacha du cabinet d'histoire naturelle les collections qui ne relevaient pas de l'histoire naturelle, observant le plus fidèlement possible le schéma offert par d'Argenville relayant Buffon. En 1803, il proposa aux autorités préfectorales de retirer la collection d'antiques constituée de bronzes et de vases romains trouvés à Herculaneum, les momies, les modèles de vaisseaux ainsi qu'un médaillier, et d'affecter à ceux-ci une salle propre. Dans sa *Description du Cabinet du Roy* incluse dans son *Histoire naturelle*, Buffon fixe la préférence qui doit être faite à la minéralogie dans les cabinets d'histoire naturelle. C'est par les minéraux que commence son œuvre,

laquelle ambitionnait d'être la description exhaustive des productions naturelles. Buffon prenait appui sur les minéraux, en passant par les animaux et les végétaux pour aller jusqu'à l'Homme.

Pour le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, l'étude « Des plus fameux Cabinets d'Histoire Naturelle qui sont en Europe », comparée à l'étude de la correspondance savante des naturalistes grenoblois, nous a permis d'établir la liste des cabinets d'histoire naturelle français au 18^e siècle avec lesquels celui de Grenoble fut en relation. Nous avons joint une carte à cette liste. Cette liste fait état de treize cabinets parisiens, auxquels il faut ajouter un cabinet à Versailles, et de douze cabinets en province. Si l'on fait abstraction des cabinets de botanistes en lien direct avec Villars, la lecture de cette liste permet d'établir la prépondérance des cabinets minéralogistes. Douze cabinets renfermant des collections minéralogiques parmi les plus riches en France furent ainsi en relation avec le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble et nous donnent le reflet de la tendance principale des collections grenobloises, la minéralogie : à Paris, le Cabinet du roi, celui du comte d'Angivillier, celui de l'intendant Caze de La Bove, celui du duc d'Orléans, celui du minéralogiste Romé de l'Isle, le cabinet de Sage que le roi racheta, celui de de Saint-Germain et celui de Léchevin ; en province, celui de Faujas de Saint-Fond à Montélimar, celui du baron d'Autigny en Alsace, celui de de Dietrich à Strasbourg et enfin celui de Lecamus à Lyon. Il ressortit de tous ces efforts à puiser dans l'immense stock de collections hétéroclites amassées à Grenoble depuis 1773, la figure d'un cabinet d'histoire naturelle fidèle au modèle établi par Buffon et reposant essentiellement sur la richesse de ses collections minéralogiques.

Carte des cabinets d'histoire naturelle français au 18e siècle
en relation avec le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble



L'étude du vocabulaire propre au cabinet d'histoire naturelle de Grenoble a montré la position centrale que ses créateurs décidèrent de lui donner. Sur le plan géographique, ils justifiaient le cabinet de par sa position privilégiée au sein de la province ou de la chaîne alpine. Sur le plan institutionnel, ils en firent un des rouages d'un appareil scientifique complexe composé de l'École de chirurgie, du Jardin botanique et de la bibliothèque. La correspondance personnelle de Liotard, jardinier, attestait déjà, avant même la création du cabinet, les esquisses du réseau qui allait s'organiser autour de Grenoble. Celle de Ducros, premier garde du cabinet, entretint la renommée des minéralogistes grenoblois au sein de l'arc alpin comme au-delà des frontières. C'est Villars qui installa définitivement le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble au sein d'un réseau savant : sa présence au sein de l'Académie delphinale et son appartenance à de nombreuses académies françaises et étrangères confortèrent la position centrale du cabinet et en déterminèrent le domaine de spécialisation : la minéralogie. Les savants du cabinet préférant l'expérimentation à la théorisation et s'inscrivant en cela dans la démarche de Saussure, le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble se positionna comme un centre de rencontre et de consultation indispensable de la communauté scientifique nationale et internationale de l'époque. Celle-ci lui reconnut en retour un rôle de centre d'expérimentation incontournable en minéralogie autour de la personne de Ducros. L'image qu'offrait alors le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à 1780 était celle d'un cabinet dont la richesse des collections, à force de classements et de mises à l'écart, reposait essentiellement sur la minéralogie. Elle était conforme au modèle établi par Buffon.

CONCLUSION A LA PREMIERE PARTIE

La création du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble en 1773 fit partie d'un vaste ensemble composé d'une école de chirurgie, d'un jardin de botanique et d'une bibliothèque. Le tout fut réalisé en une douzaine d'années, de 1771 à 1783. Le projet d'ensemble fut mené par les élites de la province du Dauphiné, principalement pour pallier le manque d'université à Grenoble. Le Cabinet d'histoire naturelle héritait cependant d'une longue tradition botanique dauphinoise : depuis la Renaissance, herboristes et médecins avaient multiplié les herbiers, les herboristeries et les jardins de botanique. Pour la constitution de ses premières collections, le Cabinet d'histoire naturelle héritait également de trois cabinets de curiosités qui auraient une influence décisive dans l'avènement du futur Muséum de Grenoble : le cabinet de curiosités des Antonins de l'abbaye de Saint-Antoine en Viennois, celui de Raby l'Américain, un négociant dauphinois qui s'était enrichi aux Antilles, et celui du père Ducros, premier garde du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Conjuguant les effets de ses origines marquées par l'autonomie et l'ambition à ceux induits par la création d'une académie à Grenoble, le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble se ressentit des effets bénéfiques de l'appartenance à un réseau savant. Repoussant toute intrusion dans son domaine de spécialisation, la minéralogie, le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble fut largement influencé par Saussure, lequel préférait l'observation sur le terrain à toute théorie élaborée en chambre.

Relégation des collections d'art, mise à l'écart des collections étrangères, stockage des collections ethnologiques et mise en attente de tout ce qui ne correspondait pas au modèle érigé par Buffon fut cependant le tribut payé par Grenoble pour le « dressage » de la curiosité. Cette première époque qui va de 1773 à 1808, ne célèbre toutefois pas à Grenoble l'ère du cabinet d'histoire naturelle. Les frontières entre cabinets de curiosités et cabinet d'histoire naturelle furent encore longtemps floues et leurs effets s'en ressentirent jusqu'à l'avènement du muséum, tant étaient encore présentes les collections et l'esprit qui avaient animé les cabinets hérités de la Renaissance.

Cette survivance des cabinets de curiosités caractérisa le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble dans sa globalité. Sur le plan plus précis et particulier de la botanique, on peut observer parallèlement chez Villars lui-même, pivot de l'institution muséale grenobloise, la forte attraction qu'avait exercée dans sa démarche la botanique de la Renaissance. Le tout premier ouvrage que Villars consulta dans son Champsaur natal et qui décida de sa carrière de botaniste fut un « Matthioli enluminé¹¹⁴ ». Son *Histoire des plantes de Dauphiné* représentait la flore dauphinoise sous forme d'un théâtre, empruntant aux cabinets de curiosités la métaphore de la représentation du monde :

¹¹⁴ MATTIOLI (Pier Andrea, 1501-1577) : botaniste, auteur d'un ouvrage imprimé richement illustré, caractéristique des « herbiers » de la Renaissance.

Tels sont les théâtres que le Dauphiné offre à ceux qui veulent étudier ses productions.

Villars puisa son inspiration dans le *Theatrum botanicum* de Pierre Bérard, apothicaire grenoblois du 17^e siècle dont il se disait le continuateur de l'œuvre et dont il fit acheter les manuscrits par la bibliothèque de Grenoble. Il rêva jusqu'à la fin de ses jours de refaire le *Pinax theatri botania* de Gaspard Bauhin, botaniste à Montpellier au 16^e siècle et disciple de Charles de l'Ecluse.

Sans que l'évolution de la curiosité à Grenoble fit preuve d'archaïsme ou d'immobilisme, tout se passait comme si l'on avait eu la volonté, bien réelle cependant, de suivre Buffon, mais qu'on en ait été empêché par une dynamique autonome mise en place bien avant le modèle qu'offrait le Cabinet du roi, et qui continuait sur sa lancée à jouer de son influence. Pomian a traité de la difficulté du 18^e siècle à « dresser » la curiosité héritée de la Renaissance. Nous avons rencontré cette difficulté à Grenoble où le modèle préconisé par Buffon n'aurait en fait trouvé qu'une réalisation de façade et n'aurait pas intégré toutes les richesses accumulées. Devant la difficulté réelle de l'institution grenobloise à ressembler à un cabinet d'histoire naturelle, nous nous demanderons dans la deuxième partie de notre travail si celle-ci n'était pas en fait mûre précocement pour une étape évolutive supérieure ; nous nous interrogerons sur les causes de cette mutation avortée et de son report dans le temps. Les collections étrangères accumulées à Grenoble dès 1775 n'ont pas induit une linéarité parfaite dans la genèse du Muséum de Grenoble. Nous verrons par quel moyen Jean-François Champollion s'intéressera à elles et quelle dynamique pour le Cabinet son frère Jacques Joseph Champollion-Figeac donnera aux travaux de son cadet. Nous étudierons donc dans un premier temps les travaux des frères Champollion au cabinet de 1808 à 1821, puis les effets de la Restauration et de l'arrivée de nouvelles institutions comme la Faculté des sciences à Grenoble, et enfin l'émergence des débats autour d'un Muséum à Grenoble aux environs de 1839.

PARTIE II
DU CABINET D'HISTOIRE NATURELLE AU
MUSEUM :
de 1808 à nos jours

CHAPITRE QUATRE
LES CHAMPOLLION AU CABINET
1808-1822

En 1808, Ducros et Champollion-Figeac se côtoyaient dans les locaux du Collège où étaient installés la bibliothèque et le cabinet d'histoire naturelle. Ducros avait pris sa retraite en 1807 mais Fourier avait laissé à sa disposition le logement du bibliothécaire jusqu'en 1809. Ducros habitait donc à la bibliothèque où Champollion-Figeac venait d'être nommé bibliothécaire adjoint. On sait maintenant par ailleurs, grâce à un manuscrit inédit de Villars que nous avons découvert aux Archives municipales de Grenoble, que Villars a lui aussi habité au Collège jusqu'à son départ pour Strasbourg en 1805. La présence des gardes et des savants du cabinet à la même période au Collège a facilité les relations amicales entre eux, permis la transmission scientifique des connaissances entre les deux générations. Villars et Ducros ont ainsi pu travailler ensemble jusqu'en 1805. Ducros a pu former Champollion-Figeac jusqu'en 1809. On connaît les relations amicales qui liaient également les frères Champollion à Villars, Villars ayant été le professeur du jeune Jean-François à l'Ecole centrale. Une correspondance régulière et assidue l'atteste, à la fois amicale et savante, entre Champollion-Figeac et Villars depuis 1806, date de l'installation de Villars à Strasbourg jusqu'en 1811, peu avant la mort du botaniste¹¹⁵.

Deux interrogations organiseront alors notre réflexion. La première est de l'ordre de l'héritage : quelles furent les manifestations de la transmission savante entre les deux générations ? En quoi Champollion-Figeac fut-il l'héritier de Ducros ? De quelle façon Villars conseilla-t-il et forma-t-il les Champollion ? Notre deuxième interrogation portera sur les champs nouveaux explorés par Champollion-Figeac : fort de l'héritage transmis par les pionniers, dans quel domaine Champollion-Figeac a-t-il investi sa capacité créatrice ? En quoi s'inscrivait-elle dans la tradition de la Bibliothèque publique de Grenoble et quels sont les travaux qui l'illustrèrent ?

1 - LA POURSUITE DE LA CONSTITUTION DES FONDS SCIENTIFIQUES

Les acquisitions d'ouvrages du père Ducros pour la bibliothèque, nous l'avons vu, avaient essentiellement porté sur les ouvrages scientifiques. De 1772 à 1790, le père Ducros avait attribué en moyenne la moitié de son budget d'acquisitions en livres aux ouvrages de sciences. Pour le cabinet d'histoire naturelle, il s'était employé à en constituer les collections, rassemblant les cabinets de curiosités dauphinois et développant les collections minéralogiques, enfin à les classer selon le modèle établi par Buffon. Les ouvrages de la bibliothèque de Grenoble avaient alimenté pendant cette première période le cabinet d'histoire naturelle en outils d'étude. Ils avaient été révélateurs de la vitalité du cabinet. L'analyse des acquisitions de la bibliothèque de 1808 à 1816, période pendant laquelle Champollion-Figeac fut à la fois bibliothécaire et garde du cabinet, devra nous permettre de constater si, après le décès du père Ducros, l'intérêt pour les sciences se poursuivit à Grenoble.

¹¹⁵ Trois institutions à Grenoble se partagent l'ensemble de cette correspondance : la Bibliothèque Municipale, le Muséum d'histoire naturelle et les Archives départementales de l'Isère.

Pour le cabinet d'histoire naturelle, une double analyse, conduite à la fois à l'intérieur des collections alpines et des collections étrangères, devra vérifier le rôle de garde du Cabinet d'histoire naturelle confié à Champollion-Figeac : au cabinet, Champollion-Figeac se cantonna-t-il dans un emploi de façade, préférant réserver ses talents à la bibliothèque, ou bien, conscient et respectueux de sa mission, fut-il un véritable acteur du cabinet ? Quelle fut sa contribution à l'enrichissement des collections scientifiques ? Toute la question est de savoir si nous pouvons inscrire le nom de Jacques Joseph Champollion-Figeac à la suite de celui de Ducros dans la lignée des gardes et des conservateurs du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble.

1.1. Champollion-Figeac et les ouvrages scientifiques

Le départ du père Ducros laissa en effet un grand vide à la direction du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. La responsabilité du cabinet fut confiée au bibliothécaire Champollion-Figeac qui essaya de maintenir l'héritage du père Ducros¹¹⁶. Champollion-Figeac héritait d'une bibliothèque très inspirée par la pensée cosmogonique de Buffon, une bibliothèque dont les érudits qui l'avait rassemblée – Ducros, Gagnon, Villars – avaient été fascinés par la formation de la Terre mais aussi par la question des origines, s'étaient interrogés sur l'émergence des premières sociétés, l'origine des langues et l'histoire des religions. La lecture des registres de la bibliothèque de Grenoble nous a permis ainsi d'observer, après le départ de Ducros et jusqu'à la fin de l'Empire, la poursuite de la constitution des collections d'ouvrages scientifiques. Cette activité est à mettre au bénéfice de Jacques Joseph Champollion-Figeac, bibliothécaire adjoint puis bibliothécaire de la bibliothèque de Grenoble de 1808 à 1816. Son frère pousserait plus loin la question sur l'origine des langues.

Avant d'être nommé bibliothécaire, Champollion-Figeac entretenait déjà des relations amicales avec le savant Dominique Villars. Une correspondance s'en était suivie, depuis le départ de Villars à Strasbourg en 1805 jusqu'à la nomination de Champollion-Figeac au poste de bibliothécaire à Grenoble en 1808. Cette correspondance atteste les liens toujours forts entre la bibliothèque et les sciences à Grenoble. S'appuyant sur les liens personnels qu'ils avaient noués au sein de la communauté savante de la ville, un intérêt réciproque pour les travaux des deux hommes nourrit le regard bienveillant de la bibliothèque de Grenoble pour les sciences. Jacques Joseph Champollion était secrétaire depuis 1806 de la Société des Sciences et des Arts de la ville de Grenoble, société issue de son union en 1800 avec l'ancienne Académie delphinale dont faisait partie Villars. La correspondance de Figeac à Villars datée de 1806 évoque la figure du jeune Champollion son frère, futur égyptologue, ancien élève et ami de Villars à l'Ecole centrale de Grenoble. Une certaine complicité de l'apprentissage unit le jeune Champollion et Dominique Villars autour de la bibliothèque : de même qu'une bonne connaissance des collections de celle-ci fut utile aux travaux du botaniste, la mise à disposition du jeune Jean-François des richesses en égyptologie de la bibliothèque de

¹¹⁶ C'est Dubois-Fontanelle qui avait été nommé bibliothécaire en 1808, mais il avait laissé l'entière responsabilité de la Bibliothèque publique à Champollion-Figeac. A sa mort en 1812, Champollion-Figeac endossa officiellement une responsabilité qu'il avait déjà de fait.

Grenoble par son frère Figeac contribua à l'avancée des travaux du jeune égyptologue. La période très courte de cette correspondance qui va de 1806 à 1808 permet de mesurer le phénomène propulseur que fut la bibliothèque dans la progression fulgurante du jeune Champollion. Les lettres montrent l'estime profonde qui unissait les frères Champollion et Villars. Elle atteste des envois d'exemplaires de leurs œuvres respectives auxquels ils procédèrent. Ainsi Figeac adressa à Villars un exemplaire de sa lettre sur *l'Inscription de Denderah*, sa *Notice d'un manuscrit latin* et ses *Antiquités de Grenoble*. En retour, il reçut pour la bibliothèque le *Catalogue des plantes de Strasbourg*. Le secrétaire de l'Académie sollicita le savant botaniste de travailler pour la société littéraire à un *Mémoire comparatif de l'Agriculture du Bas-Rhin et de l'Isère*. Figeac, qui assurait avec beaucoup de soin l'éducation de son frère, communiquait à Villars l'avancée des travaux de celui-ci, de son apprentissage des langues orientales – arabe, hébreu, syriaque et chaldéen, et de la publication qu'il avait faite à l'Institut d'Égypte d'un mémoire sur *l'Etat de l'Égypte avant l'invasion de Cambyse*. Figeac sollicitait l'aide de Villars et lui demandait d'intercéder pour son frère auprès de Fourcroy, chimiste et homme politique, assuré qu'il était que Villars favoriserait, au sein du réseau savant, la promotion des talents.

Ormis la correspondance, les achats en livres faits par Champollion-Figeac nous renseignent sur l'intérêt très vif que le bibliothécaire portait au cabinet. Une étude approfondie des ouvrages achetés par Champollion-Figeac pour la bibliothèque montre en effet que le bibliothécaire employa plus de la moitié de son budget livres aux ouvrages scientifiques. Il permit en cela à la bibliothèque de Grenoble de rester jusqu'à la fin de l'Empire un outil de références pour le cabinet d'histoire naturelle.

1.2. Champollion-Figeac et les collections d'histoire naturelle : la complicité de Fourier et de Faujas de Saint-Fond

Il découla en 1792 de la loi sur la départementalisation le projet d'établir, dans chaque département, des bibliothèques et des musées sur les biens saisis lors des confiscations révolutionnaires. Un arrêté consulaire de l'an XI prescrivit de remettre à la disposition (et donc à la charge) des municipalités les bibliothèques, les musées et les jardins botaniques issus de ces confiscations ou créés avant la Révolution. L'arrêté de 1803 institua officiellement les bibliothèques municipales, remettant aux communes les fonds devenus propriété de l'État. Confiés à Grenoble au maire Renaudon, ces fonds furent placés sous l'autorité du préfet. Fourier, préfet de l'Isère à son retour d'Égypte de 1802 à 1815, décida par arrêté la création d'une commission afin d'administrer la Bibliothèque publique et le Musée des Arts. La première commission se réunit et élit les personnalités parmi les plus connues de la sociabilité grenobloise : Gagnon président, de Barral vice-président¹¹⁷ et Gattel secrétaire¹¹⁸. La Bibliothèque publique s'entendait alors « bibliothèque et cabinet d'histoire naturelle ». Le musée d'art, avec à sa tête le conservateur Jay

¹¹⁷ Il s'agit à nouveau de Joseph de Barral, marquis de Montferrat, qui fut maire de Grenoble en 1800 puis démissionnaire la même année, président du tribunal d'appel de l'Isère et enfin député en 1804.

¹¹⁸ GATTEL (abbé) : professeur de grammaire de Stendhal, très apprécié de son élève.

était, quant à lui, un autre établissement. Le bibliothécaire était tenu d'informer le maire de ses activités à l'intérieur du cabinet d'histoire naturelle, de consulter les membres de la commission administrative pour toute question concernant le cabinet. Les délibérations prises par la commission assuraient alors le fonctionnement du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

Le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à l'intérieur de la Bibliothèque publique, après être passé de 1773 à 1792 d'un statut privé à un statut départemental, évolua de 1792 à 1803 d'un statut départemental à un statut municipal. Nous avons déjà analysé l'essor favorable au cabinet qui caractérisa cette époque, en étudiant dans un premier temps les ouvrages scientifiques de la bibliothèque publique puis en montrant l'intense activité déployée autour du savant Dominique Villars. Si nous considérons le climat philosophique favorable qui avait présidé en 1773 à l'établissement du cabinet, nous retrouvons en 1803, avec la présence du préfet Fourier, ce même climat. Les appartenances philosophiques des principaux acteurs animant ou contrôlant le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble de 1803 à 1805 (le préfet Fourier, le savant Ducros, le maire Renaudon, le vice-président de la commission Barral de Montferrat puis le bibliothécaire Champollion-Figeac, tous francs-maçons), nous permettent ainsi d'observer une continuité favorable aux sciences et à l'essor du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Cet accompagnement poursuivi depuis la Révolution et maintenu jusqu'à la fin de l'Empire a été observé par Jean et Nicole Dhombres dans leurs travaux consacrés aux sciences pour la même époque. Ces deux historiens ont montré, aussi bien dans la biographie de Fourier que dans leurs ouvrages sur des institutions scientifiques muséales comme le muséum de Nantes, la même continuité philosophique que celle que nous avons observée à Grenoble.

A Grenoble, l'influence des autorités locales sur le Cabinet d'histoire naturelle se fit directement ressentir par l'engagement personnel du savant et préfet dans l'organisation des collections. Fourier accorda une aide scientifique au père Ducros en lui adjoignant en 1802, en 1808 et en 1809 le savant Héricart de Thury, minéralogiste, auquel il demanda de classer les collections de minéraux du cabinet. Riche de sa première expérience encyclopédique en Egypte avec le corps expéditionnaire de Bonaparte, où tous les aspects de l'Egypte ancienne et moderne avaient été passés au crible, nous pensons que Fourier, arrivant à Grenoble, jugea indispensable de dresser un état scientifique sérieux de toutes les collections minéralogiques rassemblées par les savants grenoblois. Cet état serait le témoin des interrogations faites à Grenoble sur la formation des montagnes, des expériences chimiques qui y avaient été conduites, et dresserait l'inventaire des échantillons rapportés des différents voyages scientifiques. C'est ainsi que l'ingénieur des mines Héricart de Thury remit le premier inventaire et le premier catalogue du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble selon la méthode de Haüy.

1.2.1 Les collections alpines

Comme nous l'avons fait pour les livres, nous avons retrouvé dans la volumineuse correspondance administrative de la Bibliothèque, les états du cabinet d'histoire naturelle que le bibliothécaire eut à rendre au maire à partir de 1803 jusqu'en 1815. Toutes les activités au sein du cabinet d'histoire naturelle décrites par Champollion-Figeac concernent les collections alpines,

qu'elles soient minéralogiques ou entomologiques. C'est ainsi qu'il relate au maire les soins qu'il a apportés à une collection d'insectes arrivée en don au cabinet. Il a à s'occuper également du don du marquis de Viennois, ancien administrateur de l'Académie delphinale dont le cabinet minéralogique, connu des voyageurs, avait été remarqué par Dolomieu. Il mentionne le classement par le botaniste Jullien¹¹⁹ des formes cristallographiques¹²⁰ du cabinet d'histoire naturelle d'après la méthode de Romé de l'Isle. De la même façon doit-il remettre en 1809 à Fourier pour le ministre de l'intérieur Fouché les catalogues d'histoire naturelle du département de l'Isère. Il transmet ainsi le *Catalogue de Minéralogie*, celui des *Quadrupèdes*, celui des *Oiseaux*, celui des *Insectes*, celui des *Plantes alpines* et l'*Herbier*. Une correspondance s'engage alors entre le ministre de l'Intérieur et le préfet au sujet du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, correspondance que transcrit Figeac :

J'ai reçu les différents ouvrages imprimés et manuscrits relatifs à votre département que vous avez eu l'attention de m'adresser le quatre de ce mois, et je m'empresse de vous en faire mes remerciements. J'aurai soin, conformément à vos désirs, de vous faire repasser les catalogues des objets d'histoire naturelle déposés au musée de Grenoble, aussitôt que j'aurai pu en faire usage et consulter des naturalistes dont je me propose de recueillir les avis. Les soins que prend M. Champollion-Figeac pour compléter et entretenir en bon état la riche bibliothèque publique de cette ville, méritent beaucoup d'éloges et prouvent le zèle de ce savant pour contribuer aux progrès des sciences. Veuillez, je vous prie, lui témoigner ma satisfaction et le remercier en mon nom de ces utiles travaux.

La quasi totalité des activités et des états du cabinet d'histoire naturelle dont Champollion-Figeac eut à rendre compte révèle l'intérêt des autorités pour la première vocation du cabinet de Grenoble, celle sur laquelle il avait bâti sa réputation : la minéralogie. Il n'est alors pas surprenant de conclure à la participation active de Fourier, le savant qui avait participé à l'Expédition d'Égypte, aux collections locales dauphinoises. Les intérêts scientifiques de Fourier, à l'instar de ceux de tous les Grenoblois attachés au cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, s'expriment de cette façon à la fois dans les études égyptiennes qu'il a amplement favorisées, et les collections d'histoire naturelle de l'Isère que le préfet a suscitées. On retrouve ainsi chez lui la double orientation scientifique des travaux des Grenoblois depuis la constitution des premiers cabinets, à savoir les collections exotiques et les collections alpines.

Le *Fonds Champollion* déposé aux Archives départementales de l'Isère révèle l'importante correspondance scientifique que Champollion-Figeac échangea avec des naturalistes jusqu'en 1815¹²¹. Cinq lettres de Villars à Champollion-Figeac de 1808 jusqu'à la maladie de Villars en 1811 prodiguèrent au successeur de Ducros des conseils pour asseoir son autorité au sein des deux établissements ou pour organiser le cabinet. La correspondance de Champollion-Figeac avec Faujas de Saint-Fond totalise quant à elle plus d'une douzaine de lettres de 1808 à 1816. Les conseils du naturaliste permirent à Champollion-Figeac de tenir ainsi le rôle de véritable garde du Cabinet

¹¹⁹ Abbé JULLIEN : professeur de botanique, successeur de Villars au Jardin de botanique de Grenoble.

¹²⁰ Formes en bois ou en carton servant à l'identification des minéraux d'après leurs figures géométriques.

¹²¹ *Papiers de la famille Champollion-Figeac : 1772-1867*, en 60 vol. (ADI, *Fonds Champollion*).

d'histoire naturelle de Grenoble à la suite de Ducros. C'est Faujas de Saint-Fond qui aida Champollion-Figeac à constituer une nouvelle collection pour le cabinet d'histoire naturelle, la toute première collection ichthyologique du département de l'Isère :

L'idée de réunir pour le Cabinet public d'histoire naturelle l'ichthyologie (*sic*) du département est parfaitement bien conçue. Il faut que vos bocaux en verre soient d'une belle matière. Bien transparente et d'un beau verre. Il vous en faut de toute grandeur : l'on se serre ordinairement de trois portions d'eau distillée et d'un quart d'esprit de vin. Lorsqu'il est bien concentré et tel qu'on en trouve à acheter à Montpellier à meilleur marché qu'ailleurs ; il y a des poissons, les mucilagineux, qui exigent le tiers d'esprit de vin pour se conserver. Il arrive quelquefois que l'esprit de vin se colore, soit avec le tems, soit par la nature de certains poissons. Il faut alors restaurer par la distillation. Les bocaux doivent être fermés avec d'excellents bouchons ; le dessus et les joints recouverts de pâte d'amande faite avec le marc des pains dont on a tiré l'huile d'amande douce. On délaie cette pâte d'amande dans un peu d'eau pour pouvoir l'employer, et on la recouvre avec une coiffe de parchemin bien ficelée.

Pour ce faire, Faujas de Saint-Fond mit en 1815 Champollion-Figeac en relation avec Lacépède, titulaire au Muséum national d'une charge d'histoire naturelle et en charge des Reptiles et des Poissons.

1.2.2 Les collections étrangères

C'est encore Faujas de Saint-Fond qui mit Champollion-Figeac en relation avec Haüy, titulaire de la chaire de Minéralogie au Muséum national. La correspondance entre les trois savants permit au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble d'échanger des cristaux contre le montage de trois peaux de lions par le Muséum national. Et Faujas de conclure :

Et vous pourrez vous vanter alors [à Grenoble] d'avoir trois objets très rares dans votre Cabinet.

Faite d'entraide, de conseils et d'échanges, cette correspondance de Champollion-Figeac avec les naturalistes continua, après le décès du père Ducros, à alimenter les collections scientifiques. Elle ne devait cesser qu'au décès de ses correspondants. Déjà, une caractéristique générale se dégage de l'ensemble de cette correspondance relative au cabinet : sa contribution aux progrès de l'égyptologie. En précurseur, Champollion-Figeac préparait les collections exotiques du Muséum de Grenoble.

Dans l'ouvrage qu'il a consacré à Mounier, René Bourgeois relate que celui-ci, durant son exil, échangeait des livres de botanique avec Goethe à Weimar. L'anecdote peut paraître banale mesurée à l'engouement généralisé de l'époque pour les sciences naturelles. Elle prend une toute autre importance quand on ajoute avec René Bourgeois, qu'à la mort de Mounier en 1806, on retrouva dans la riche bibliothèque du Dauphinois les *Plantes de Dauphiné*, l'ouvrage majeur de Dominique Villars. Les acquisitions de la Bibliothèque de Grenoble faites de 1808 à 1816 par Champollion-Figeac reflétèrent encore ce goût généralisé de l'époque pour les sciences. Elles mirent l'accent sur les sciences naturelles, favorisant ainsi la constitution de nouvelles collections pour le cabinet d'histoire naturelle. A côté des collections minéralogiques et botaniques de l'ancienne province du Dauphiné rassemblées par Ducros, une

nouvelle collection vit le jour : la collection ichtyologique du département de l'Isère. Elle était due à l'initiative de Champollion-Figeac.

Ce goût généralisé pour les sciences naturelles se conjugua à Grenoble avec l'existence d'une bibliothèque mettant ses fonds à la disposition du public : « magique » est l'adjectif dont Champollion-Figeac qualifia l'établissement dont il avait la responsabilité. Magique pour l'originalité de sa naissance, pour la richesse de ses fonds, pour la documentation scientifique qu'elle procurait au cabinet, mais magique aussi pour son association avec l'Académie delphinale. Car le bilan de la présence de Champollion-Figeac au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble n'aurait pu être qu'en demi-teinte sans l'appui du réseau savant dont il avait bénéficié. Sans les relations avec Villars et Faujas de Saint-Fond qu'il avait héritées de son prédécesseur Ducros, le bibliothécaire Champollion-Figeac n'aurait pu assumer la responsabilité du cabinet d'histoire naturelle. Il aurait pu en assurer simplement la garde, mais sans être acteur du développement des collections scientifiques. C'est l'existence d'un réseau savant tissé de longue date avant lui qui lui a permis de se former et de prendre la pleine mesure du poste qui lui était confié au cabinet. Héritier et acteur à son tour, Champollion-Figeac est tout à la fois le maillon d'une longue chaîne mais aussi le maillon sur lequel tous les regards se concentrent pour vérifier la solidité de la chaîne. Il est à la fois le personnage qui termine une époque et celui qui en commence une autre, celui sur lequel se fait un bilan et celui qui ouvre une ère nouvelle.

2 - L'EGYPTOLOGIE : UNE TRADITION GRENOBLOISE

En 1808, trois domaines majeurs dominaient les collections scientifiques du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble : la minéralogie – ou monde minéral – la botanique – ou monde végétal – et le monde animal. Jusqu'à ce stade du développement de l'institution muséale, ces trois points appartiennent au domaine classique des cabinets d'histoire naturelle. Une quatrième constante, rebelle et irréductible, s'est imposée cependant avec force à Grenoble : l'égyptologie. Il faut bien s'entendre sur les termes car l'égyptologie en tant que science est née seulement avec le mémoire de Jean-François Champollion lu à la séance de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres le 22 septembre 1822 : *Lettre à M. Dacier*. Les étapes vers la naissance de la science égyptologique étaient passées, de la Renaissance au siècle des Lumières, par le développement des cabinets de curiosités. A travers l'Europe, les collections étaient devenues de plus en plus nombreuses, surtout dans le Midi de la France et notamment en raison des relations commerciales que les villes avaient entretenu avec le Proche-Orient. A Aix, par exemple, Nicolas-Claude Fabri de Peiresc (1580-1637) fut en relation étroite avec le R. P. Athanase Kircher. Celui-ci maîtrisa rapidement les mathématiques, mais aussi l'hébreu et le syriaque. En 1643, il considérait déjà le copte comme un vestige de la langue de l'Égypte ancienne : cette thèse sera le point d'ancrage de Jean-François Champollion. Au siècle des Lumières, on avait pris en considération les

données de fait et les recherches s'étaient accentuées. Celles de Freret, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, furent les premières à avoir des visées scientifiques. Les travaux pour connaître l'origine des langues et des écritures s'étaient multipliés. On tentait ainsi d'établir des parallèles entre les hiéroglyphes égyptiens et les idéogrammes chinois. Si les recherches rationnelles s'étaient accentuées, on n'en avait pas pour autant oublié les interprétations symbolistes, comme en avait déjà témoigné le succès du comte de Cagliostro relaté dans la correspondance à Grenoble de Prunelle de Lière. Partout en Europe, l'Antiquité avait fasciné les occultistes. Les loges maçonniques s'étaient nourries d'interprétations allégoriques, puisant abondamment dans le vivier de la symbolique isiaque, et Mozart avait produit *la Flûte enchantée*.

Recherches de Freret, ouvrages sur l'origine des langues, ouvrages sur la Chine, on sent bien à Grenoble, notamment à la lecture des acquisitions de la bibliothèque publique, que ce soit celles de Ducros ou de Champollion-Figeac, la préoccupation de se tenir informé des développements des études égyptiennes. Notre propos sera de recenser à Grenoble les différents matériaux en égyptologie dont héritèrent les frères Champollion à leur arrivée en 1808 à la bibliothèque et au cabinet : ceux de leurs prédécesseurs, des Antonins à Gagnon, et ceux de leur contemporain, le préfet Fourier. Il s'agira de nous demander ensuite, au regard des différents travaux en sciences auxquels se sont livrés les frères Champollion et leurs amis, quelle conception du cabinet ils avaient et si cette conception pouvait s'inscrire dans l'avenir.

2.1. Des Antonins à Gagnon : l'influence des cabinets de curiosités languedociens et provençaux et des cabinets germaniques

L'égyptologie était en germe dans le cabinet de curiosités transmis par les Antonins, notamment dans les objets égyptiens qu'ils léguèrent à la Bibliothèque publique. Le catalogue de celle-ci faisait état de l'intérêt de cet ordre puissant pour son histoire et celle de saint Antoine l'Égyptien. La légende voulait en effet que les reliques du saint aient été ramenées de Constantinople en 1070 par Jocelin, seigneur dauphinois, à l'issue d'un pèlerinage en Terre sainte. C'est ce que relate l'histoire antonienne écrite par Dom Aimar Falcoz depuis la vie d'Antoine (251-356), anachorète de Thébaidé, jusqu'à la translation des reliques du saint en Dauphiné. L'intérêt pour l'Égypte fut légué au cabinet d'histoire naturelle de Grenoble par le transport en 1777 du cabinet de curiosités des Antonins. Parmi les vingt-six ouvrages du 16^e et du 17^e siècle traitant de numismatique, le catalogue de ces savants contenait, parmi des ouvrages de sciences naturelles, un ouvrage d'égyptologie intitulé *la Description de l'Égypte sur les mémoires de M. Maillet*. Daté de 1735, l'ouvrage constituait une première somme sur l'histoire, l'archéologie, la géographie, la vie politique et économique mais aussi l'histoire naturelle de l'Égypte. Il était entré en 1745 au catalogue de l'abbaye de Saint-Antoine et donnait l'état des connaissances des Antonins, dès le milieu du 18^e siècle, en égyptologie. C'est par l'angle de la religion et du christianisme que les Antonins s'étaient intéressés à l'Égypte.

Avec les mêmes ouvrages de références à l'intérieur de la bibliothèque et du cabinet d'histoire naturelle, ce furent l'histoire ancienne et les sciences

naturelles qu'approfondirent le Jeune Champollion et ses amis du cabinet d'histoire naturelle et de l'académie. Sur les treize lettres constituant l'ouvrage, sept concernant l'Égypte ancienne ont pu inspirer le jeune égyptologue. Une concernant la botanique et la zoologie égyptienne a pu servir de référence au naturaliste Jullien.

Au cours de la deuxième moitié du 18^e siècle, on l'a vu, l'abbaye de Saint-Antoine possédait probablement deux bibliothèques dont la plus petite était attenante au cabinet de curiosités. Cette bibliothèque offrait la vision réduite de l'organisation du cabinet, chaque livre étant lié à un thème développé dans les collections. Deux parties se distinguaient dans son catalogue : la première était consacrée aux sciences naturelles et la seconde à l'histoire de l'Antiquité. En introduction à chaque partie, Jacques Deschamps, le rédacteur du catalogue, invitait ses futurs lecteurs à poursuivre les travaux des Antonins. A l'adresse des naturalistes, le chanoine écrivait :

Si quelqu'un féru de sciences naturelles désire pénétrer dans le sanctuaire de la nature en s'appuyant sur la méthode expérimentale, il trouvera ici sous la main les instruments qui lui permettent de scruter la nature et de distinguer les éléments les uns des autres ; si quelqu'un se sent attiré par le vaste éventail des réalités sublunaires et prend goût à observer leurs formes étonnantes et à découvrir leurs splendeurs, il trouvera ici rassemblé dans un espace restreint tout ce que les entrailles de la terre, tout ce que les gouffres marins peuvent receler de plus remarquable¹²².

Depuis leur commanderie de Marseille, les Antonins avaient fait venir des collections de la Méditerranée comprenant des fossiles, des minéraux, des animaux naturalisés, des végétaux et des plantes marines auxquels ils avaient ajouté des instruments de physique – microscopes et globes – ainsi que des livres. De la même façon, à l'adresse des hommes de lettres, le chanoine adressait le message suivant :

Si quelqu'un d'autre entiché d'histoire de l'Antiquité, cherche à s'imprégner l'esprit du savoir des temps les plus reculés, il ne pouvait rien désirer de meilleur qui puisse aider son regard et sa mémoire que l'observation attentive de ces très anciennes reliques du passé.

Le cabinet de curiosités des Antonins renfermait alors 360 antiques dont « une momie de femme, deux vases canopes en albâtre, des petits bronzes, des amphores, des bronzes antiques ou copiés de l'Antique et des *naturalia* ». Les Antonins ne se contentèrent pas de léguer à la Bibliothèque publique de Grenoble leur cabinet de curiosités. Ils le transmirent avec l'injonction forte faite à leurs légataires de poursuivre leurs travaux. Ils trouvèrent leurs successeurs avec Jean-François Champollion pour l'égyptologie, au cabinet d'histoire naturelle Ducros pour la minéralogie, Villars pour la botanique et Jullien pour les collections exotiques.

Les collections du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble révèlent aujourd'hui l'intérêt des Dauphinois du 18^e et du 19^e siècle pour les collections alpines et les collections exotiques. Fait significatif, la toute première acquisition de Gagnon pour le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble

¹²² *Catalogue des livres du Cabinet de Curiosités de l'abbaye de Saint-Antoine*, partie sciences naturelles (BMG).

concernait l'achat d'un veau marin¹²³. Cette première pièce précédait même l'acquisition d'un morceau de mine d'argent natif ainsi que des oiseaux pour les collections minéralogiques et ornithologiques du Dauphiné. Les collections étrangères précédèrent à Grenoble les collections du Dauphiné. Le docteur Gagnon, nous révéla Stendhal dans sa *Vie de Henry Brulard*, avait fait ses études de médecine à Montpellier. Cette ville, et d'une façon plus générale la plupart des grandes villes du Languedoc et de la Provence, recelaient aux 17^e et 18^e siècles de nombreux cabinets de curiosités appelés alors *cabinetz de raretez*. Ces cabinets appartenaient à des évêques, des intendants, des magistrats, des chanoines, des médecins, des chirurgiens ou des apothicaires, tous en relations avec l'Égypte grâce aux gros négociants de Marseille, auxquels ils étaient par ailleurs souvent apparentés. Ce fut le cas notamment à Aix au 17^e siècle du cabinet de Peiresc, conseiller au Parlement de Provence, celui du président Bon à Montpellier au 18^e siècle et celui d'Esprit Calvet, médecin à Avignon. Nous conjecturons que c'est dans la ville de Montpellier, au cours de ses études de médecine, que Gagnon put se familiariser avec l'Égypte ancienne et former, développer son goût pour les antiquités. C'est là qu'il put nouer les premiers contacts – nous pensons notamment à Esprit Calvet, associé libre de l'Académie delphinale ; c'est là qu'il put observer le jeu des relations et s'en inspirer pour reproduire le même schéma plus tard à Grenoble..

Les médecins formés à Montpellier furent en contact avec des Languedociens ou des Provençaux établis en Orient. Précurseurs de Clot-Bey, ils favorisèrent dès le 17^e siècle puis tout au long du 18^e siècle les liens entre la ville et l'Égypte. Ils permirent la circulation de l'apothicairerie mais aussi des antiquités égyptiennes pour l'approvisionnement des cabinets de raretés du Sud-Est. Il n'est donc pas étonnant de voir figurer, quelque temps après les années de formation du docteur Gagnon, le nom du docteur Calvet parmi les associés libres de l'Académie delphinale. Poursuivant nos recherches parmi les noms des associés libres de l'Académie delphinale, nous avons également repéré le nom de Mure, consul général de France en Égypte à Alexandrie, de 1774 à 1790. Mure était un cousin du docteur Gagnon. Il resta en Égypte de 1774 à 1789, avec une interruption de 1777 à 1780 lors d'un voyage en France. Il nous a été ainsi permis d'observer, entre Grenoble et l'Égypte, un jeu relationnel similaire à celui développé aux 17^e et 18^e siècles entre les villes de Provence et du Languedoc et l'Égypte. Le consul Mure fit don en 1779 à la Bibliothèque publique de Grenoble d'objets égyptiens : une momie et des vases canopes. Mais nous avons retrouvé, dans la comptabilité du père Ducros à la date de 1781, la trace d'un autre envoi vraisemblablement effectué par le consul Mure. Cet autre envoi est révélé par les frais de transport que Ducros dut acquitter pour une caisse venant d'Égypte et contenant « des oiseaux et des pétrifications » :

Le R. Père Ducros est prié de paier onze francs pour frais d'une caisse venant d'Égypte contenant des oiseaux et pétrifications.

La formation du docteur Gagnon et les efforts que celui-ci déploya pour poursuivre ou pour nouer de nouveaux contacts avec l'Égypte permettent ainsi

¹²³ Le veau marin, *Phoca vitulina* Linné 1758, est le plus répandu des phoques d'Europe qui, des mers arctiques, s'avance jusqu'aux côtes du Portugal.

de déceler, pour le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, les premières influences des cabinets de curiosités languedociens et provençaux.

Les relations entre le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à la fin du 18^e siècle et les « savants allemands » ont conduit notre étude vers les collections d'histoire naturelle rassemblées dans les cabinets d'histoire naturelle germaniques. Dans notre première partie, nous avons vu que les cabinets de curiosités avaient précédé en Dauphiné le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Nous avons traité également du rôle central de Dominique Villars à l'intérieur d'un réseau savant qui poussait ses ramifications bien au-delà des frontières du royaume, jusqu'au Saint-Empire germanique. Si Villars ne nous a pas donné avec exhaustivité les noms de ces « voyageurs allemands » venant visiter le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, du moins y faisait-il allusion dans les introductions historiques présentant le programme de son cours à l'École centrale, montrant ces « hommes des Alpes » oeuvrant dans le sillage du naturaliste Werner et de Schreiber, le directeur saxon des Mines du Dauphiné, son élève. Villars cite les noms de Saussure, Pictet, Gosse et Gaudy ainsi que d'autres « savans de Genève », généralement ses correspondants, relais en Suisse auprès de Villars des lointains naturalistes germaniques avec lesquels le botaniste souhaite nouer des contacts. Pour mesurer les influences transmises par ces naturalistes germaniques, nous avons choisi d'examiner les collections du cabinet de curiosités rassemblé au 16^e siècle au château d'Ambras à Innsbruck (que Villars orthographiait phonétiquement *Innspruck*, preuve que le nom de cette ville lui était familier), par l'archiduc Ferdinand II du Tyrol. Mécène et grand collectionneur de la maison des Habsbourg, Ferdinand II était le neveu de Charles Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, et l'oncle de l'empereur Rodolphe II à Prague, le prince des collectionneurs auquel il avait transmis son goût de la collection. Considéré comme l'ancêtre des muséums d'histoire naturelle pour les *naturalia* et les *exotica* qu'il recèle, le cabinet de curiosités qu'il avait rassemblé à Ambras, un des exemples de cabinet de curiosités germanique qui nous reste, s'est révélé d'une grande richesse pour l'étude du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à ses débuts. Un rapprochement entre les deux établissements nous a paru digne d'intérêt, tous deux offrant des similitudes dépassant leur seule situation géographique au sein de la chaîne des Alpes.

La « Kunst- und Wunderkammer » d'Ambras est tout à la fois le reflet des richesses naturelles de l'arc alpin et le témoin de la volonté hégémonique de la maison des Habsbourg dans le Nouveau Monde. Le cabinet de curiosités de l'archiduc présente les richesses de l'univers avec une volonté didactique de représentation du monde, tout en montrant l'intérêt des princes germaniques pour les collections minéralogiques et zoologiques locales des Alpes : sud de l'Allemagne, Autriche et provinces du nord de l'actuelle Italie. A Ambras, la disposition des collections d'animaux exotiques, fidèle à l'Inventaire après-décès de l'archiduc Ferdinand II en 1596, précède les collections de curiosités des Alpes. Quatre animaux marins suspendus au plafond du cabinet devançant un ours abattu par l'archiduc Ferdinand et des bois de cerf.

Plus évocatrice encore que la reconstitution actuelle, certes fidèle, du cabinet de curiosités, la lecture de l'inventaire après décès de l'archiduc

Ferdinand daté de 1596 montre tout d'abord que le plafond du cabinet était entièrement recouvert d'animaux. L'inventaire permet également d'établir la préséance des collections exotiques sur les collections alpines, tant par la position qu'elles occupent au sein de l'inventaire que par leur écrasante majorité en nombre de spécimens. Parmi les spécimens appendus, on compte entre autres pas moins de sept crocodiles, une défense d'éléphant, quatre cornes de rhinocéros et autres cornes de gazelle, cinq nageoires de grands poissons et une tête d'éléphant entraînés par un premier grand crocodile¹²⁴.

Nous avons retrouvé, dans notre étude sur la création du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, cette préséance des collections exotiques sur les collections locales, avec ce premier achat par Gagnon d'un objet d'histoire naturelle destiné aux collections étrangères – le veau marin – réflexe hérité des anciens cabinets de curiosités. L'intérêt double des « savants allemands » en relation avec Grenoble pour les collections locales et exotiques peut expliquer un intérêt similaire chez les Dauphinois pour les *exotica* des cabinets de curiosités qu'ils léguèrent au cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Avec leurs matériaux exotiques associés aux objets autochtones et européens, l'historien allemand Horst Bredekamp a vu dans les cabinets de curiosités germaniques, ancêtres des muséums d'histoire naturelle, les premiers témoins d'une ethnologie capable de porter respect à une culture étrangère. De la même façon, nous avons observé dans la constitution des collections étrangères du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble la volonté des Dauphinois de dépasser les frontières de leur province en s'intéressant à d'autres cultures. Chez Gagnon, le phoque peut revêtir un deuxième aspect : il peut être une allusion à Buffon et être paradoxalement l'élément permettant d'apprécier les collections alpines. En effet, Buffon s'était vu offrir par un margrave allemand un phoque fossilisé que l'on avait retrouvé dans une caverne en Bavière. L'animal marin avait défrayé la chronique scientifique de l'époque. Il avait servi à la datation et à la compréhension de la formation de ces montagnes. Le phoque de Gagnon est alors tout à la fois un spécimen représentatif des collections étrangères et en même temps l'élément authentifiant une collection locale, alpine en l'occurrence. Sous ces deux aspects et en jouant du paradoxe, Gagnon montrait tout l'intérêt qu'il vouait aux collections étrangères.

Une fois encore, la curiosité qui guide Gagnon dans ses lectures se retrouve dans l'intérêt que manifeste Villars pour les naturalistes germaniques. La correspondance du botaniste, et notamment celle qu'il entretint avec Römer, directeur du Jardin Botanique, à Zurich mais aussi avec Gaudy à Genève, révèle l'intérêt que le savant portait aux botanistes autrichiens, comme Host à Vienne et Jacquin à Vienne. Villars s'appuyait sur sa correspondance en Suisse pour se redéployer et atteindre Vienne, d'où il pourrait comparer sa flore alpine

¹²⁴ « Les poissons, les sauriens et les ossements, les restes des squelettes de monstres accrochés au plafond étaient si nombreux qu'ils donnaient l'impression que celui-ci en était entièrement recouvert. Ils voisinaient avec un cerf dont les bois avaient poussé à travers un chêne, [monstres marins et cerf des Alpes] offrant ainsi une vision synthétique de l'ensemble de la collection », in E. SCHEICHER, *Kunstkammer, Sammlungen Schloss Ambras*, Innsbruck, Kunsthistorisches Museum, 1977 (trad. J. Rochas).

dauphinoise avec la première flore alpine autrichienne donnée au 17^e siècle par Charles de l'Ecluse, botaniste de l'empereur d'Autriche et de Hongrie. Partant généralement de Suisse, les plantes et les graines envoyées par Villars et retrouvées dans les herbiers de Vienne, puis, depuis Vienne, dans ceux de Leipzig et de Göttingen, et enfin les spécimens retrouvés dans celui de Berlin, montrent la richesse des échanges que le botaniste dauphinois poussait toujours plus à l'est de même que la bonne connaissance qu'il avait des cabinets et des naturalistes germaniques. Autour de Gagnon se croisent ainsi les influences des cabinets de curiosités du Languedoc et de Provence mais aussi, renforcées par les efforts déployés par Villars, celles des cabinets germaniques.

Le docteur Gagnon est mort à Grenoble en 1813. Dans l'entourage des Champollion de 1808 à sa mort, il a lui aussi joué le rôle de passeur, transmettant l'héritage des pionniers à la nouvelle génération. La correspondance entre les deux frères Champollion témoigne, une fois de plus, l'affection que leur vouait Gagnon : « Reçois l'expression du souvenir de tous nos amis, et particulièrement de M. Gagnon » écrivait en 1808 Champollion-Figeac à son jeune frère Jean-François. Les manuscrits de Fourier compris dans les papiers de la famille Champollion-Figeac témoignent également du profond respect que Fourier vouait à Gagnon, louant chez lui de véritables qualités intellectuelles. Fourier a inscrit le nom de Gagnon sur une liste des savants et des hommes de lettres du département de l'Isère, liste où son nom figure à côté de ceux de Jacques Joseph Champollion-Figeac et de Jean-François Champollion¹²⁵.

2.2. La Description de l'Egypte

Deux lieux de sociabilité grenobloise ont favorisé l'égyptologie à Grenoble : l'Académie delphinale, recréée en 1796 à l'initiative de Villars sous le nom de « Société des Arts et des Sciences », et la Bibliothèque publique. Cet essor donné à l'égyptologie fut entretenu de 1802 à 1815 par la présence du préfet Fourier, de retour de l'Expédition d'Egypte et préparant à Grenoble la préface de la *Description de l'Egypte* commandée par l'Empereur. La présence de Fourier au sein de la société savante grenobloise dès 1802 conforta l'intérêt des Grenoblois pour l'égyptologie naissante. Champollion-Figeac fut nommé en 1806 secrétaire de l'académie après en avoir été le secrétaire adjoint. Son frère Jean-François fut reçu quant à lui membre associé en 1807. C'est la conjugaison des efforts de quelques personnalités amies à Grenoble, telles que le préfet Fourier et les frères Champollion, qui fit progresser cette nouvelle science. Grâce à des manuscrits communs de Jean-François Champollion et de Jullien transmis par le frère de l'égyptologue en 1857, nous avons pu avoir l'assurance que des travaux communs en égyptologie et en histoire naturelle avaient été menés à Grenoble au sein de la Bibliothèque publique. A l'intérieur de la bibliothèque, les Champollion avaient associé à leurs travaux le naturaliste Jullien, professeur d'histoire naturelle au Jardin de botanique de Grenoble depuis 1807.

L'intérêt que Fourier manifesta pour le Cabinet d'histoire naturelle de

¹²⁵ *Lettres de Fourier et travaux sur l'Egypte* (ADI, Fonds Champollion).

Grenoble est incontestable. Ajouté au goût qui le portait déjà personnellement vers les sciences naturelles, comme le montrèrent ses achats en livres pour sa bibliothèque privée, le préfet Fourier prodigua son aide au Cabinet d'histoire naturelle de trois façons différentes, toutes liées : il apporta son soutien aux savants, aux disciplines et aux institutions. Il garantit au père Ducros son logement de bibliothécaire pendant les premières années de sa retraite. Il veilla à la constitution des fonds scientifiques de la bibliothèque publique de Grenoble, notamment en chimie, s'impliquant ainsi directement dans les acquisitions d'une bibliothèque dont il pouvait directement utiliser les ouvrages. Enfin, il favorisa les Champollion en leur faisant profiter des matériaux de l'*Expédition d'Égypte* et en les introduisant auprès des édiles grenoblois. Il conforta le Jardin de botanique de Grenoble en adjoignant du personnel à Claude Liotard. Il soutint le père Ducros dans ses travaux en lui mandant l'ingénieur de Thury pour le classement des minéraux selon la dernière méthode établie par Haüy. A l'instar des études scientifiques exhaustives faites en Égypte, il chargea enfin Champollion-Figeac de lui remettre tous les catalogues et herbiers du cabinet. Les matériaux qu'il rassembla à Grenoble sur la description de l'Égypte et l'ouvrage dont il s'appropriait à rédiger la préface allaient avoir une importance déterminante sur les collections exotiques du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

Si sur le plan militaire, l'expédition d'Égypte avait été un échec, elle fut incontestablement une réussite sur le plan scientifique. Bonaparte avait emmené avec lui une cohorte de 167 savants dont Monge, Berthollet, Fourier, Geoffroy-St-Hilaire et Dolomieu, des ingénieurs et des dessinateurs, avec pour mission d'étudier l'Égypte ancienne et moderne sous tous ses aspects. Jamais encore la flore, la faune, la géographie, la géologie de l'Égypte n'avaient été passées au crible avec une telle précision. L'ampleur des découvertes avait fait de l'expédition d'Égypte une aventure sans précédent dans l'histoire des sciences. Arrivé au Caire, Fourier avait participé à la création de l'Institut d'Égypte dont il était devenu le secrétaire perpétuel. Il avait été l'animateur d'une des deux expéditions scientifiques en Haute-Égypte. Il avait joué également un rôle important, assumant la charge de Président de la Commission administrative de la province de Rosette en 1798, de Commissaire près le Divan du Caire en 1799 et de chef civil de l'administration judiciaire en Égypte en 1801. C'est pourquoi, remarqué par Bonaparte pour ses talents d'administrateur et de scientifique, il avait été nommé au retour en 1802 préfet de l'Isère, puis chargé de réunir en un seul ouvrage les différents matériaux concernant l'état ancien et l'état moderne de l'Égypte rassemblés par l'Institut du Caire et par les commissions des sciences et des arts. Le résultat avait été la monumentale *Description de l'Égypte* formant vingt volumes dont trois de planches d'une dimension exceptionnelle. Assumant ses fonctions préfectorales et poursuivant ses propres recherches physico-mathématiques, Fourier avait rédigé lui-même deux grandes parties de cet ouvrage : la *Préface historique* et des recherches sur le zodiaque égyptien. La *Description de l'Égypte* se divisait en trois parties dont la publication se poursuivit jusqu'en 1826 : l'Antiquité, l'État moderne et l'Histoire naturelle. Concernant l'histoire naturelle, différents naturalistes s'étaient répartis la charge de l'ouvrage selon leur discipline : à Geoffroy Saint-Hilaire entre autres était revenu la faune et à Dolomieu la minéralogie. La *Préface historique* de Fourier retraçait le contexte historique de la *Description de l'Égypte*. Elle était accompagnée d'un avertissement, lui aussi

écrit par Fourier, mais sur les indications de Jomard.

Très rapidement à Grenoble, le préfet Fourier avait remarqué la précocité de Jean-François Champollion auquel il avait montré des antiquités rapportées d'Égypte. Il s'était attaché le concours des deux frères dont l'aîné assumait déjà avec beaucoup de soin l'éducation du plus jeune. Les deux Champollion firent partie des rares intimes à être conviés au château de Beauregard, dans les environs de Grenoble, où le préfet se retirait afin d'y trouver la tranquillité nécessaire à la rédaction de la *Préface*. Pour avancer ses travaux sur la *Description de l'Égypte*, Fourier sollicita souvent l'aîné, Jacques Joseph Champollion-Figeac, bibliothécaire adjoint, de lui transmettre les ouvrages qu'il désirait consulter et lui proposa de travailler avec lui à la future publication officielle. Dès l'annonce de la publication de la *Description de l'Égypte* en 1799 et jusqu'à l'année 1813 environ, nous avons remarqué que les travaux de l'académie de Grenoble s'inspirèrent abondamment de la monumentale encyclopédie, les efforts des académiciens s'intensifiant au retour d'Égypte du préfet Fourier en 1802 et avec la publication de sa *Préface* en 1809. Les académiciens grenoblois s'illustrèrent en égyptologie et rédigèrent tour à tour des notices consacrées soit à l'Antiquité égyptienne, soit aux sciences naturelles en Égypte : le bibliothécaire Chalvet, le préfet Fourier, les deux frères Champollion se consacrant à l'Égypte antique, et le naturaliste Jullien aux sciences naturelles. Le docteur Gagnon fit quant à lui l'éloge historique de Dolomieu, minéralogiste dauphinois, membre de l'Expédition d'Égypte. Toutes ces séances de l'académie se trouvèrent placées sous la présidence de Villars, Renaudon, de La Salette ou Dubois-Fontanelle, tous acquis à l'égyptologie et aux sciences naturelles.

2.3. Les travaux des frères Champollion au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble

La *Préface* fut publiée en 1809 et Jean-François Champollion dit le Jeune dressa dès 1811 et 1812 les deux premiers catalogues du cabinet des Antiques de Grenoble, repérant par là même, les premiers spécimens d'histoire naturelle des collections égyptiennes du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Il n'était pas encore bibliothécaire adjoint lorsqu'il rédigea le premier catalogue (il le fut en 1812) mais accompagnait déjà son frère dans ses travaux à la bibliothèque. En faisant don en 1857 des catalogues manuscrits de son frère à la Bibliothèque publique, Champollion-Figeac prit bien la peine de spécifier que ceux-ci intéresseraient les différentes bibliothèques auxquelles ils étaient destinés. La conception qu'avait Champollion-Figeac de la bibliothèque de Grenoble était celle d'un « dépôt » dans lequel il avait la charge d'enrichir les bibliothèques alimentant différents établissements, cabinet d'histoire naturelle et musée de peinture. Un premier inventaire, déjà connu, livre parmi les collections égyptiennes des Antonins, les spécimens qui relèvent des sciences naturelles. Ce manuscrit est daté de 1811. Nous l'analyserons en premier. Le second document, inédit, est un inventaire autographe de Jullien que nous avons daté, par recoupement avec la correspondance incluse dans les papiers de la famille Champollion-Figeac, de 1809. Bien que plus ancien, nous le traiterons en second parce que Figeac l'a transmis au dos des manuscrits de son frère. Si nous avons pu vérifier que les travaux de Jullien avaient bien eu

lieu en 1809, il est possible qu'il n'ait recopié son travail pour les frères Champollion qu'après 1811, après que Jean-François ait produit le premier catalogue des collections égyptiennes antonines. Dans ce cas, la position du manuscrit de Jullien à la suite de ceux de Jean-François Champollion prouve que les trois savants avaient eu la certitude d'avoir travaillé aux collections héritées du même cabinet : celui des Antonins.

2.3.1 Premier inventaire des collections égyptiennes des Antonins

Jean-François Champollion dressa donc en 1811 le tout premier état des collections d'antiques reçues principalement de l'abbaye de Saint-Antoine, collections à l'origine du cabinet des Antiques de Grenoble. Certains, parmi ces onze objets décrits, concernaient des spécimens d'histoire naturelle et revenaient sur le plan intellectuel au cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Il faisait état ainsi, parmi les antiquités égyptiennes, de deux momies d'ibis dont la seconde aurait fait partie des collections scientifiques du cabinet des Antonins. Figurait également dans cette nomenclature « un fragment de granit noir égyptien à petits grains vulgairement appelé Basalte d'Égypte ». Concernant les objets d'histoire naturelle, le deuxième catalogue manuscrit de Jean-François Champollion dressé en 1812 se faisait plus précis et l'on peut observer au passage combien, avec l'égyptologie, la frontière entre les objets relevant de l'histoire naturelle et du musée d'art était étroite. Ce deuxième catalogue portait les indications suivantes :

N° 4 Momie d'Ibis renfermée dans un vase de terre cuite dont le couvercle hémisphérique était daté : ce vase vient des hypogées de Sakkarah qui en renferment plusieurs millions du même genre.

N° 5 Ossements et plumes d'Ibis

N° 6 Momie d'Ibis

N° 7 Fragment d'une figure pastophore de basalte égyptien [...] Cette statue qui était agenouillée tenait entre ses mains une tête symbolique d'Isis [...] à oreilles de chatte. La plus grande partie de cette tête existe encore. Au-dessous de la tête d'Isis était une liste ornée d'hiéroglyphes en creux dont quatre seulement ont resté. Les deux premiers font partie d'un groupe qui forme le nom de l'Égypte dans l'inscription de Rosette. Sur la tête même d'Isis est une table carrée portant une inscription hiéroglyphique dont voici la copie et la traduction d'après le sens qui est attribué à ces mêmes figures dans le monument de Rosette :

Osiris dieu sauveur dieu bienfaisant. Le fragment a six pouces et demi de hauteur totale¹²⁶

Avec ces deux catalogues, le jeune Jean-François Champollion était le premier à dresser un inventaire des collections égyptiennes héritées du cabinet de curiosités des Antonins, nous donnant ainsi le seul état approximatif des collections scientifiques de l'Ordre.

2.3.2 Premier catalogue ornithologique exotique du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble

¹²⁶ J.-F. CHAMPOLLION, *Bibliothèque de Grenoble, Cabinet des antiques, Égypte*, 1812 (BMG).

Montrant bien le lien que les deux égyptologues faisaient entre les collections égyptiennes héritées du cabinet des Antiques et les collections exotiques du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, Jacques Joseph, véritable conservateur de la mémoire, faisait suivre ces deux premiers catalogues de son frère du *Catalogue d'une caisse d'oiseaux rares de la Bibliothèque de Grenoble, rédigé par M. Jullien, professeur d'histoire naturelle*.

Nous avons pu établir avec l'aide d'Armand Fayard, actuel Directeur du Muséum de Grenoble, que ce document constituait le premier catalogue des oiseaux du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. L'originalité de ce catalogue réside dans la provenance des espèces décrites : cette nomenclature ne comprend en effet que des oiseaux exotiques, nous laissant supposer que la collection ornithologique originelle du cabinet fut une collection exotique avant tout. Les oiseaux sont numérotés de 1 à 55 : il n'y a aucune interruption dans la numérotation, aucune introduction d'espèce locale. Jullien avait pris la peine de préciser qu'il s'agissait de la même numérotation que celle utilisée dans le musée pour repérer les oiseaux, nous indiquant ainsi que le catalogue des oiseaux du cabinet de Grenoble était bien un *Catalogue ornithologique de collections exotiques*. Les 55 oiseaux sont décrits selon leur emplacement dans les locaux mêmes du cabinet (« face du nord », « face droite », « face gauche », « face occidentale », « face méridionale », « face moyenne sud-est », « face orientale » et « centre »). Les ouvrages de Linné et de Buffon avaient servi à leur détermination.

Les oiseaux mentionnés désignaient essentiellement deux provenances : l'Afrique et l'Amérique du Sud. Quelques espèces provenaient du Brésil. Daté approximativement de 1819 par son donateur (Champollion-Figeac le transmit tardivement en 1857 et avait pu oublier la date exacte des travaux), ce catalogue est en fait datable de 1809, grâce à une lettre de Jullien à Champollion-Figeac déposée dans le *Fonds Champollion* des Archives Départementales de l'Isère. Dans cette lettre, Jullien expliquait qu'il avait dû reprendre le précédent catalogue truffé d'erreurs de détermination remis au ministère de l'Intérieur par Mollard, adjoint de Champollion-Figeac au cabinet. Le catalogue de Jullien est à joindre au *Catalogue des Oiseaux* parmi les cinq mentions de catalogues originaux décrites par Champollion Figeac dans le volume 2 du *Fonds Champollion* déposé aux Archives départementales de l'Isère : le *Catalogue de la Minéralogie*, celui des *Quadrupèdes*, celui des *Oiseaux*, celui des *Insectes* et celui des *Plantes alpines* qui composait l'*Herbier* de la Bibliothèque. Il constitue le premier catalogue des Oiseaux du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, catalogue d'une collection uniquement exotique. Y sont décrits par exemple un barbu de Ceylan, un jacanard et un tyran du Brésil, un cardinal huppé du Cap de Bonne Espérance, une perruche et un pic du Sénégal, un bengali, des oiseaux-mouches ainsi que des colibris.

Nous analysons ce catalogue comme la résultante de l'intérêt à la détermination des collections étrangères suscité par les travaux de Fourier à Grenoble avec sa *Description de l'Égypte*. Joint aux deux catalogues du premier inventaire des collections égyptiennes héritées du cabinet des Antonins établi par Jean-François Champollion, le catalogue ornithologique de Jullien peut être considéré comme le catalogue ornithologique des collections exotiques des Antonins. Aux côtés des Champollion, Jullien s'est d'ailleurs livré à d'autres travaux sur le cabinet de curiosités de l'Ordre : c'est notamment lui qui, bien avant Scipion Gras en 1841, a donné dès 1810 la première

évaluation de la collection égyptienne des coquilles léguée par les Antonins. Une liste que nous avons établie des publications de Jullien nous a permis de constater que le naturaliste s'était autant intéressé à la faune et à la flore du département de l'Isère qu'aux lointaines collections exotiques, s'enracinant bien ainsi dans la tradition transmise au cabinet.

Concernant l'héritage des Antonins, nous avons donc reconnu dans les premiers catalogues élaborés par Jean-François Champollion et dans ceux de Jullien la manifestation de l'influence des travaux de Fourier à Grenoble et celle de la parution de la *Description de l'Égypte*. Si Michel Dewachter, insistant sur l'importance de l'environnement documentaire du jeune Champollion, estime que c'est à l'Abbaye-aux-Bois en 1807-1809 que Jean-François Champollion, en compagnie du savant abbé Campion de Tersan « engrangea le plus », nous avons pu établir que le futur égyptologue fit du Cabinet d'histoire naturelle aux environs de 1811 et 1812 à la Bibliothèque publique de Grenoble, son premier champ d'expérimentation en égyptologie. À ses côtés, le naturaliste Jullien ouvrait alors lui aussi en 1809 les premières voies vers l'étude des collections exotiques. Les deux savants utilisèrent à plein le lieu de stockage propice à de riches possibilités d'amalgame que fut le cabinet de curiosités des Antonins en matière d'égyptologie et de sciences naturelles.

2.3.3 La traduction des manuscrits coptes

À titre de naturaliste, Faujas de Saint-Fond, professeur au Muséum national, suivit avec beaucoup d'intérêt les travaux en égyptologie que menaient à Grenoble les deux frères Champollion. Deux aspects retinrent particulièrement son attention en 1812 : la traduction des manuscrits coptes du jeune Jean-François pour les applications qui pourraient en être faites en médecine, et les découvertes en entomologie de son aîné dans une momie du cabinet.

Dans l'importante correspondance personnelle que Jacques Joseph Champollion-Figeac entretint de 1808 à 1816 avec le naturaliste, celui-ci le tint informé des travaux de son frère, et notamment de ceux concernant la traduction des manuscrits coptes du musée Borgia. Enthousiaste, le naturaliste ne tarit pas d'éloges et poussa le jeune frère à produire plus, afin de redécouvrir, sur la base des techniques de momification des embaumeurs de l'Égypte ancienne, les remèdes permettant de guérir en 1812 les maladies de la peau :

Les observations de M. votre frère sur le catalogue des manuscrits coptes du musée Borgia, et ses remarques sur l'ouvrage de Zoega ne m'ont pas moins intéressés. Quel dommage que presque tous les manuscrits ne roulent que sur des matières presque insignifiantes, que sur des vies de saints et des sujets ascétiques, tandis que si les hommes avaient eu le moindre degré d'instruction, ils auraient pu nous apprendre tant de choses sur cette belle Égypte. L'extrait du manuscrit sur un ouvrage de médecine qu'il faut que votre frère traduise en entier, renferme des recettes, qui toutes populaires qu'elles sont, paraissent avoir été puisées dans des sources anciennes ; car les recettes pour les maladies de la peau sont réellement bonnes et fondées en principes. Il serait intéressant d'avoir celle sur le coole [kohl] je présume. Sans en avoir cependant la preuve que le sel appelé *olyktor*, doit être le natrum qui est l'alkali minéral mêlé de sel marin, très abondant en Égypte, le même qui entrait dans la préparation des momies pour détruire les chairs, et qu'on employe encore dans plusieurs remèdes en Égypte ; et je pense avec d'autant plus de raison que c'est le natrum qui, mélangé avec la cire et

l'huile indiqué, dans la recette, forment un savon. Ainsi engagés votre frère à traduire cet extrait curieux du manuscrit copte. J'attens avec un grand désir la suite de l'ouvrage dont il nous a donné une si bonne introduction. Je vous prie de lui dire mille choses de ma part¹²⁷.

Véritables techniciens oeuvrant à empêcher le processus naturel de décomposition des corps après la mort, les embaumeurs de l'Égypte ancienne avaient utilisé toutes les techniques disponibles à leur époque pour mener à bien leur mission, dont la médecine, la biologie et la chimie. Au cours des siècles, la médecine des anciens Égyptiens elle-même avait fait des progrès, en partie grâce à l'évolution des techniques d'embaumement employées. Les plantes médicinales qui entraient dans la composition des cosmétiques étaient également utilisées par les embaumeurs. Les recettes médicales servaient à l'entretien du corps, corps vivant pour le maintien de sa beauté mais également corps mort comme aide à sa renaissance. Les vertus médicales de certaines plantes en firent des produits de soin. D'autres, aux senteurs florales, en firent des produits de beauté et de bien-être. Le plus célèbre, le kohl, fabriqué à partir de la galène, sulfure naturel de plomb, s'étendait sur la paupière supérieure à l'aide d'un stylet. Il maquillait l'œil d'un large trait étiré jusqu'à la tempe mais aussi le protégeait des ophtalmies. Conscient de l'utilisation qui pouvait encore en être faite pour la médecine de son temps, Faujas restait attentif aux progrès du jeune Champollion. Quelques décennies après les encouragements du naturaliste, c'est Théophile Gautier qui, dans son *Roman de la momie* publié en 1858, immortalisa tout l'intérêt que le premier 19^e siècle manifesta pour la conservation des corps par embaumement.

2.3.4 Découverte en entomologie

De même, la découverte par Jacques Joseph Champollion Figeac d'un nouvel insecte trouvé à l'intérieur d'une momie du cabinet des antiques, suscita l'intérêt de Faujas de Saint-Fond. Le naturaliste réactiva pour l'occasion le réseau savant de l'Académie delphinale en direction du Muséum national et de la Suisse. Il en informa Brard, son aide-naturaliste au Muséum national, le chargeant pour Figeac de déterminer la nature exacte de l'insecte¹²⁸. Brard se mit immédiatement en relation avec l'entomologiste suisse Jurine :

Quant à l'insecte, j'ai réfléchi qu'au lieu de l'envoyer [au Muséum national] à Paris, il serait beaucoup plus court de consulter le célèbre Jurine de Genève qui est bien fort insectologiste. Voici la copie littérale de la note qu'il m'a adressée : « Dénomination générique *corynetus de Fabricius*, necrobia d'olivier. Dénomination spécifique : c'est une espèce non décrite qui tient le milieu entre le *corynetus rufipes* et l'*abdominalis* qui n'est cependant ni l'une ni l'autre. Je la nommerais *Coryneter glaber* ». Le genre *Coryneter* est nouveau. On ne connaissait que deux espèces toutes deux exotiques. La votre fait la troisième et par conséquent bien intéressante. Les larves de ce genre d'insectes sont carnivores et M. de Jurine pense que celles de notre Égyptien se seraient introduites dans la momie depuis la sortie de la chambre sépulcrale [...] Quant à moi, je ne partage point [cet avis]. J'ai envoyé la larve à Paris mais je n'en ai point encore eu de nouvelles. Je vous tiendrai au courant.

¹²⁷ Fonds Champollion, ADI.

¹²⁸ BRARD (Cyprien Prosper, 1786-1838) : ingénieur des mines, aide-naturaliste du professeur de géologie Faujas de Saint-Fond au Muséum national à Paris.

Les renseignements produits par Brard et Jurine furent publiés par Champollion-Figeac en 1814¹²⁹.

Le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble fut à maintes reprises le champ d'expérimentation en égyptologie des frères Champollion. Pour leurs applications attendues dans le domaine de la médecine ou de l'entomologie, les recherches qu'ils y menèrent en égyptologie recroisèrent bien souvent celles conduites sur un plan plus général en histoire naturelle¹³⁰. Champollion-Figeac fut à nouveau bibliothécaire, et son frère bibliothécaire adjoint, de la Bibliothèque publique de Grenoble, pour Jacques Joseph de septembre 1819 à mai 1821, et pour Jean-François à partir d'octobre 1819. Si nous n'avons pas retrouvé de travaux que Figeac aurait à nouveau conduits dans les collections scientifiques du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble durant cette seconde période, son hésitation à dater le catalogue de Jullien à 1819 nous prouve qu'il s'est considéré, pour cette période également, en charge du Cabinet d'histoire naturelle. L'hésitation de Champollion-Figeac confirme son rôle de garde du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble de 1819 à 1821.

Champollion-Figeac fut à la fois un merveilleux continuateur et un génial novateur : formé par Ducros et Villars, il sut maintenir l'héritage des pionniers mais il fut le premier, avec son frère, à poser un regard neuf sur cet héritage. C'est lui qui sortit le cabinet de sa gangue dauphinoise et qui commença à rassembler les premières collections étrangères. C'est lui qui chercha une explication aux collections reléguées et abandonnées, c'est lui qui leur apporta le premier regard flatteur en leur consacrant une étude sérieuse, c'est lui qui tenta le premier rapprochement entre les anciennes collections étrangères et les nouvelles collections exotiques à naître. On sent dans la démarche de Champollion-Figeac le besoin de se débarrasser du schéma trop étroit dans lequel Buffon avait enfermé les cabinets d'histoire naturelle. Nous n'avons pas retrouvé de modèle auquel il se serait référencé, preuve que nous assistons bien là à une naissance et que nous avons à faire, avec les deux Champollion, à deux savants novateurs. Les deux frères eurent une démarche empirique : sans modèle ni référence, il leur suffit de se baisser pour ramasser ou de lever les yeux vers les plafonds pour comprendre. Ils furent les premiers à intégrer à Grenoble le legs des cabinets de curiosités et à poursuivre la constitution de collections étrangères.

Dès 1809, Champollion-Figeac avait rassemblé à Grenoble les matériaux et la réflexion nécessaires à l'avènement d'un muséum. Ce constat aurait pu faire de la période 1808-1821 qui marque la présence des Champollion au cabinet, la véritable date de naissance du muséum. Les cabinets de curiosités dauphinois avaient rassemblé des collections minéralogiques – beaucoup de coquilles et de fossiles – ainsi que des

¹²⁹ J. J. CHAMPOLLION-FIGEAC, *Note sur une nouvelle espèce d'insecte, du genre Corynétes de Fabricius, observée à Grenoble [découverte dans une momie égyptienne du Cabinet des antiquités de Grenoble]*, Paris, Sajou, 1814 (BMG).

¹³⁰ Les rapports entre les frères Champollion au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble et les naturalistes en Europe ont fait l'objet d'une communication au IX^e Congrès international des égyptologues à Grenoble en septembre 2004. Voir : J. ROCHAS, « La Part de l'égyptologie dans les origines scientifiques du Muséum de Grenoble : les travaux des frères Champollion au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble (1809-1812) », in *Actes du IXe Congrès International des Egyptologues, 6-12 septembre 2004, Grenoble-France*, Louvain (Belgique), Peeters, 2007.

collections ethnologiques, le tout organisé selon une systématique propre au seul collectionneur. Le cabinet d'histoire naturelle avait représenté les trois règnes de la nature – le règne minéral, le règne végétal et le règne animal – selon le classement de Buffon. A Grenoble, ses collections étaient essentiellement locales. Avec les collections minéralogiques et zoologiques égyptiennes mises à jour entre 1809 et 1812 et les développements à donner encore aux collections étrangères, le cabinet aurait pu dès lors franchir une nouvelle étape qui lui aurait permis d'intégrer ses collections exotiques originelles. Le muséum de Grenoble aurait ainsi vu le jour avec les collections égyptiennes. Cette naissance aurait été précoce en France pour une ville de province et aurait été marquée du sceau de l'originalité. La période où Champollion-Figeac fut en charge du Cabinet d'histoire naturelle reste cependant une parenthèse géniale annonciatrice d'une métamorphose encore à venir. Elle donne pour la première fois la définition de ce que serait un muséum à Grenoble : un musée rassemblant des collections géologiques, botaniques, zoologiques mais aussi ethnologiques. Il manqua aux travaux des Champollion à Grenoble et aux nouvelles collections démarrées par Champollion-Figeac un élan fédérateur venant de la ville. Nous poursuivons alors notre étude en cherchant les raisons pour lesquelles le Muséum de Grenoble ne vit pas le jour avec les Champollion et quelle structure revêtit l'institution scientifique grenobloise après le départ de ceux-ci.

CHAPITRE CINQ
TENSIONS ET COMBATS
1822-1839

Après le départ des Champollion, la période comprise entre 1822 à 1839 fut une période tumultueuse caractérisée à Grenoble par des combats entre les hommes, des combats pour des idées, des bouleversements dus à l'évolution des sciences, des batailles pour des projets. La difficulté dans cette situation enchevêtrée à l'extrême sera de faire la part entre les combats relevant de querelles d'hommes de ceux relevant du débat d'idées, tout en distinguant parmi les conflits idéologiques ceux qui ne se draperaient de cette apparence que pour mieux cacher des oppositions ou des intérêts personnels. A partir de 1822 et après le départ de Champollion, on n'observe plus à Grenoble la situation favorable au Cabinet d'histoire naturelle que celui-ci avait connu à sa création et jusqu'à la fin de l'Empire. Nous chercherons les causes de cette défaveur et verrons de quelle façon elle se manifesta. Nicole et Jean Dhombres ont fixé à 1824 la date butoir de l'étude qu'ils ont consacrée à la communauté scientifique française de la Révolution à Louis Philippe, apportant ainsi une similitude avec les dates qui rythment la vie scientifique à Grenoble¹³¹. Nous retrouvons en effet, dans le cas de Grenoble, la même unité de temps qui va du dernier quart du 18^e siècle jusqu'à 1822, date du départ des Champollion. Nicole et Jean Dhombres expliquent les raisons pour lesquelles ils ont retenu arbitrairement la fin du règne de Louis XVIII pour arrêter leur étude : la communauté scientifique était selon eux constituée, et ce depuis 1793. Les circonstances historiques apparemment contraires à la science ne semblaient plus avoir d'emprise sur l'évolution de la science, à tel point qu'une étude qui aurait pu se poursuivre indéfiniment jusqu'à la fin de la Monarchie de Juillet n'aurait eu pour effet qu'introduire la monotonie. Tout en nous rangeant à cette présentation générale qui caractérise la vie des sciences sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, nous précisons que dans le cas de Grenoble, le Cabinet d'histoire naturelle connut deux époques, une antérieure et l'autre postérieure à une date que nous fixons aux environs de 1839. L'objet du dernier chapitre de notre travail sera de déceler les raisons du renouveau qui intervint à cette date.

Cette situation défavorable ne fut pas réservée à la seule ville de Grenoble et au seul Cabinet d'histoire naturelle de la ville puisque Jean Dhombres l'a observée également dans le cas du Muséum de Nantes. Des années 1820 aux années 1840, on observe à Grenoble un certain essoufflement au sein du Cabinet d'histoire naturelle : fondé depuis plus de cinquante ans, celui-ci a besoin de se régénérer pour survivre. Son schéma étriqué ne semble plus correspondre aux nouvelles attentes. L'esprit qui avait inspiré les pionniers a disparu. Dans l'adversité, face à la concurrence que lui oppose une nouvelle institution scientifique, la Faculté des sciences, a-t-il encore les moyens d'opposer une défense et qui seront ses défenseurs ? D'une façon générale, la Restauration puis la Monarchie de Juillet ne furent pas favorables aux institutions savantes nées des Lumières. On observe cependant tout au long de la première moitié du 19^e siècle une évolution des disciplines scientifiques qui laisse entrevoir une dynamique propre aux sciences et indépendante des événements politiques : il sera intéressant de voir comment le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble se rattache à cette dynamique et quelles furent pour les scientifiques les incidences de l'évolution de la curiosité. Ces trois interrogations qui portent sur la situation du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble sous la Restauration, sur les mesures prises par la Monarchie de

¹³¹ Nicole Dhombres est professeur d'histoire, Jean Dhombres directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et professeur de mathématique à l'Université de Nantes.

Juillet à l'encontre du Cabinet et enfin sur les incidences de la création de la Faculté des sciences de Grenoble sur le Cabinet d'histoire naturelle articuleront la réflexion de ce cinquième chapitre.

1 - REPLI SUR LES COLLECTIONS ALPINES

Le repli sur les collections alpines marque le départ des Champollion de Grenoble en 1822. Les premières pistes ouvertes par les Champollion se refermèrent et les nouvelles perspectives à peine ébauchées retournèrent à l'oubli. En 1822, l'abbé Jullien était un vieillard fort âgé (il mourut en 1830) et il n'était plus apte à reprendre le flambeau en botanique, en ornithologie et en égyptologie, ainsi qu'à collaborer comme il l'avait fait une douzaine d'années auparavant avec les frères Champollion. Il prit sa retraite en 1826. Sa dernière participation aux travaux de Jacques Joseph Champollion Figeac date de 1811 et porte sur les livres d'histoire naturelle contenus dans la bibliothèque de Grenoble. Son dernier catalogue sur le Jardin de botanique de Grenoble date de son départ à la retraite en 1826. Depuis 1783 au jardin de La Tour d'Aygues où il avait reçu sa première formation en botanique exotique et en égyptologie, il avait suivi Villars puis collaboré avec les Champollion jusqu'en 1811. En 1822, toute la génération de Ducros, Villars et Gagnon s'était éteinte. Après le départ des Champollion, la transmission classique qui avait eu lieu jusqu'alors à Grenoble entre deux générations de savants, comme entre Ducros et Champollion-Figeac, n'opérait plus. La seule exception concerne le cas de Schreiber, mort en 1827, et de Gueymard, son héritier. Elle fera l'objet d'un développement ultérieur lors de notre dernier chapitre. Le départ de Jacques Joseph Champollion-Figeac en 1822 a considérablement affaibli le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

1.1. Le Cabinet d'histoire naturelle sous la Restauration

La Restauration mit fin brutalement à la faveur des frères Champollion. Suspectés pour leurs idées politiques – libérales pour Jacques Joseph, républicaines pour Jean-François – ils furent écartés de la Bibliothèque de 1816 à 1817 avec assignation en résidence surveillée à Figeac. Les deux frères réagirent et arrivèrent, lors du gouvernement libéral de Decazes, à reprendre leurs fonctions à la Bibliothèque en 1819. Mais trop marqués ou trop encombrants, ils durent finalement quitter Grenoble. Malgré ces déboires, ils gardèrent toujours leur attachement pour le Dauphiné :

Avant de quitter Philae, j'allai [...] à la cataracte, [...] en face des brisants du Nil, dont le bruissement me rappela nos torrents des Alpes¹³².

On retrouve, dans la correspondance de Jean-François Champollion à son frère, la même nostalgie du Dauphiné que dans celle qu'adressait Villars depuis

¹³² J.-F. CHAMPOLLION, *Lettre à son frère*, 10 février 1829 (ADI, Fonds Champollion).

Strasbourg à Champollion-Figeac. On peut y lire le même intérêt pour Grenoble, la même prise de conscience de l'originalité d'être Dauphinois et le même « patriotisme » que celui qui animait à Paris Mme de Quinsonas :

[...] J'ai beau être au fond de la Nubie, avoir une barbe de capucin, être habillé comme un arabe du désert, ne savoir plus ce que c'est qu'un chapeau ni une culotte, manger du pilau avec les doigts, fumer trois fois par jour et boire de l'eau du Nil à discrétion, tout cela ne m'est allé qu'à la peau, et je suis toujours au fond Dauphinois endiablé¹³³.

Protégé par le préfet Fourier, amoureusement entretenu par Champollion-Figeac, le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble se ressentit directement des événements politiques nationaux. La Restauration se méfia d'un établissement mis en place par les hommes des Lumières et consolidé sous l'Empire. Elle le plaça sous surveillance. Dès 1816, une Commission chargée d'administrer la Bibliothèque fut mise en place. M. de Pina, maire de Grenoble nomma Ducoin bibliothécaire. Il le chargea de transmettre désormais au maire tout ce qui ferait l'activité de la Bibliothèque. Pour trouver une légitimité à cette nouvelle commission, on exhuma des textes sur les origines de la Bibliothèque l'article assurant que « le bibliothécaire [était] de droit » membre de la direction, ce que l'on interpréta de la façon suivante : « membre de la commission ». Ducoin faisait partie à Grenoble des opposants aux Champollion. Le retour de ceux-ci sur leurs postes à la bibliothèque de 1819 à 1821 lui inspira une telle crainte qu'il resta à jamais le fidèle serviteur des autorités en place. Lors du récolement du cabinet d'histoire naturelle qu'il fit en 1821, il ne manqua pas de signaler dans l'appartement du bibliothécaire la disparition de « quatre tableaux d'argile marneuse, avec de belles arborisations » et de « deux tableaux de marne dure arborisée, avec marqueterie de différentes pièces de rapport », laissant planer le doute sur la probité des Champollion¹³⁴.

Sous la Restauration, la situation du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble fut à son étiage. Il est possible néanmoins de retrouver quelques traces de survie de la belle endormie. Ainsi Ducoin eut-il à alerter le maire en 1816 sur les dégâts occasionnés dans les collections ornithologiques du cabinet. Ses comptes des recettes et dépenses témoignaient encore de l'intérêt que la Bibliothèque publique vouait aux sciences à travers ses acquisitions : ainsi poursuivait-on à Grenoble la tomaisson du *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*. Moisson bien maigre il est vrai, comparée à celle des périodes antérieures. La surveillance qu'exerça la Restauration sur le cabinet fut essentiellement une surveillance de proximité exercée par les autorités locales. Notre analyse des événements grenoblois a vu là l'expression d'une réaction de méfiance de la part de personnalités jalouses de leurs postes, craignant le talent des vrais savants. En revanche, la surveillance qu'exerça le ministère de l'Intérieur par le biais de son préfet se cantonna au plan scientifique, le ministère s'intéressant plus à l'état des sciences à Grenoble qu'à espionner le personnel du cabinet. Le ministre Lainé se tenait informé de l'état des collections du cabinet et c'est même lui qui le premier alerta le préfet sur les pratiques de la Faculté des sciences de Grenoble à l'encontre du cabinet. Il

¹³³ J.-F. CHAMPOLLION, *Lettre autographe à Augustin Thévenet*, Ouadi-Halfa, 1^{er} janvier 1829 (BMG).

¹³⁴ Ces tableaux viennent d'être redécouverts au Muséum par son directeur, M. Fayard.

obligea la faculté à rendre au cabinet tous les échantillons qu'elle avait empruntés pour ses cours. Les relations scientifiques avec le Muséum national se poursuivaient et le fidèle Thouin continuait à échanger des graines et des végétaux avec le cabinet de Grenoble. Il ne le faisait cependant plus avec un correspondant privilégié au sein d'un réseau savant, comme précédemment avec Liotard. Il devait passer dorénavant par le contrôle du préfet auquel il adressait directement sa correspondance et ses envois de plantes. A partir de 1816, le pivot sur lequel se bâtit l'organisation du cabinet fut le préfet. Avec le retour des Champollion à Grenoble de 1819 à 1821, les effets du contrôle exercé par la préfecture ne se firent ressentir qu'après 1821.

C'est à cette époque également que le médecin Albin Crépu fut nommé au poste de professeur au Jardin de botanique de Grenoble, « en remplacement de M. Julien [...] très âgé et à peu près tombé dans l'enfance et qui n'emplit d'aucune manière les fonctions dont il touche le traitement ». Si nous avons pu observer de la Révolution à l'Empire une période homogène favorable au Cabinet, il faut être plus nuancé pour la période suivante où les situations furent mêlées jusqu'à l'équivoque. Crépu par exemple, bien que nommé sous la Restauration, ne peut être réduit et assimilé entièrement à cette époque peu féconde. Il travaillait encore dans la tradition de Villars et s'il n'eut guère envie de dépasser les seules collections dauphinoises, il fut néanmoins le seul parmi les successeurs de Ducros et de Champollion-Figeac à se montrer soucieux de transmettre les valeurs sur lesquelles les fondateurs avaient créé le cabinet. Le cabinet restait pour lui un cabinet « public », la propriété des Grenoblois, et un lieu qui était lié à l'enseignement. Se réclamant de l'école des pionniers, honnête et probe, il fut un homme facile à abattre, soit au nom de principes politiques qui n'avaient de politiques que le nom, soit au nom de la nouveauté qui avait hâte de s'installer à la place des anciennes réalisations. Ducoin, fidèle aux autorités et à la Restauration, fut surtout soucieux de conserver son poste.

Les Lumières, puis la Révolution et l'Empire ont nettement favorisé l'essor du Cabinet d'histoire naturelle. La Restauration, quant à elle, se montra méfiante à l'égard d'un établissement issu des Lumières. Cette méfiance était plus le fait de certains hommes que des autorités elles-mêmes. Nous tempérerons encore notre analyse en ajoutant que la froideur de la Restauration était également la manifestation de son désarroi face à l'évolution des sciences, et l'expression de sa difficulté dans la distribution des postes de garde de cabinet. Il fut en effet difficile aux autorités locales de remplacer un Champollion-Figeac, émule de Ducros. C'est à la Restauration que revient cependant la responsabilité d'avoir fermé la parenthèse que constitua la présence des Champollion au Cabinet d'histoire naturelle. Aucun élan ne fut donné pendant cette période à leurs travaux. Sous la Restauration, la ville de Grenoble passa à côté d'un projet dont l'idée, sans parler de sa réalisation, n'émergea qu'en 1839.

1.2. Le Cabinet d'histoire naturelle sous la Monarchie de Juillet : l'option alpine et la mise au pilon des *exotica*

Le docteur Albin Crépu (1799-1859) était un médecin apprécié à Grenoble. C'est lui qui avait introduit à Grenoble l'usage de l'homéopathie. Il exerçait en ville où il avait son cabinet. Il s'intéressait à la botanique et

parallèlement à son métier, enseignait cette discipline au Jardin de botanique de Grenoble. Il y avait succédé au père Jullien en 1827 et poursuivit son enseignement jusqu'en 1849, maintenant ainsi, dans la plus pure tradition de Villars, l'enseignement du cours public de botanique au Jardin de botanique de Grenoble. Albin Crépu possédait en 1815 à Grenoble un joli cabinet zoologique privé. C'était un bon taxidermiste. Il était connu par ailleurs comme étant un ornithologue de talent. Il donna en 1826 un remarquable catalogue commenté des oiseaux du Dauphiné, dont Hippolyte Bouteille, son successeur, s'inspira en partie dans son livre *Ornithologie du Dauphiné* en 1843.

C'est sur la base de ces nombreuses compétences scientifiques qu'il fut recruté et nommé en 1825 conservateur du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Etant essentiellement zoologiste et refusant de s'occuper de la minéralogie, on lui adjoignit un autre conservateur en 1836, Scipion Gras, responsable de la partie minéralogique du cabinet. Le cabinet d'histoire naturelle eut alors deux conservateurs : l'un, Albin Crépu, responsable de la botanique et de la zoologie, l'autre, Scipion Gras, en charge de la minéralogie. Face aux coups de boutoir d'Hippolyte Bouteille qui briguaient la place de Crépu au cabinet, Albin Crépu se retira en 1847 de sa fonction de conservateur au musée. Il maintint cependant jusqu'au bout son enseignement au Jardin des Plantes de Grenoble dont il fut le directeur de 1842 à 1849.

Albin Crépu était un bon naturaliste. Sincère et déterminé, dans le choix qui commençait à se profiler entre maintenir le cabinet d'histoire naturelle en l'état et le faire évoluer en musée, il ne comprit pas le vent qui commençait à souffler et s'attacha résolument à la poursuite des seules collections alpines du cabinet. Il fut l'auteur en 1835 d'un très beau mémoire qu'il adressa au maire de Grenoble et qui sonna comme la fin du cabinet d'histoire naturelle¹³⁵. Le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble se composait alors d'une riche collection minéralogique à laquelle, selon lui, les conservateurs avaient jusqu'alors consacré tous leurs travaux. L'unique but de Crépu était pour sa part de compléter les collections de botanique et de zoologie alpines, afin de donner une représentation complète des richesses naturelles de l'ancienne province du Dauphiné. Crépu voulait faire du cabinet de Grenoble une vitrine des collections alpines que viendraient admirer et étudier visiteurs et savants, français et étrangers, intéressés par les pays de montagnes. Il reprenait en cela la tradition de Villars, mais il la limitait, en ne voyant pas d'intérêt, pour une ville de la taille de Grenoble, à modéliser l'exemple du Jardin du Roi à Paris, lequel rassemblait déjà l'ensemble des richesses nationales et montrait certaines collections étrangères. Il voyait dans ce projet inconsideré une folie coûteuse. Il campa sur ses positions jusqu'à son départ du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble en 1847, et préféra donner résolument à l'ensemble des collections du cabinet une tonalité essentiellement dauphinoise.

Un débat qui aurait pu être scientifique pris alors l'aspect d'une querelle d'hommes et l'opposa à Hippolyte Bouteille, un pharmacien en faillite, membre depuis 1838 de la Commission administrative et qui briguaient un poste à Grenoble, de préférence à la Faculté des sciences. Bouteille en revanche avait bien saisi les bouleversements qui affectaient les sciences et les institutions scientifiques depuis les années 1830. Il oeuvra pour faire coïncider un enjeu scientifique et son intérêt personnel. Cette nécessité de se trouver un poste

¹³⁵ A. CREPU, *Mémoire sur le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à Monsieur le Maire de la ville de Grenoble*, Grenoble, 1835 (AMG).

arrivait fortuitement avec les opportunités qui accompagnent la création de nouvelles institutions ou les possibilités qu'offre un nouveau projet municipal. Il n'hésita pas à salir Crépu, lui reprochant de se servir de son poste de conservateur au cabinet pour facturer au maire la naturalisation d'animaux.

Oubli, incompréhension et perte de sens sont les termes qui qualifièrent au mieux cette période. La Monarchie de Juillet fut marquée par deux évènements scientifiques regrettables pour les collections grenobloises : l'état de détérioration dans lequel se trouvait l'herbier Villars en 1834 et la mise au rebut en 1836 de certains spécimens des cabinets de curiosités. A partir de 1838, le progressif délaissement du cabinet d'histoire naturelle s'intensifia. Ce délaissement allait de pair avec l'arrivée d'Hippolyte Bouteille à la Commission administrative, recommandé par Ducoin. Fait significatif, l'héritage des pionniers se perdait : en 1834, l'herbier Villars se détériorait. C'est la fille du concierge de la bibliothèque qui fut chargée par la Commission de recoller les plantes de l'herbier ! Un autre rapport de la Commission de la Bibliothèque faisait l'éloge de Liotard, lui octroyant même une valeur scientifique supérieure à celle de Villars, comme si la ville, incapable d'assumer ses savants, leur préférait désormais les seconds couteaux. La mémoire des grands noms se perdait et leurs travaux sombraient dans l'oubli.

Albin Crépu et Scipion Gras marquèrent la fin de l'ère du cabinet d'histoire naturelle qu'ils classèrent fidèlement jusqu'au bout selon les critères de Linné et de Buffon. Excellents naturalistes tous les deux, ils restèrent figés dans les schémas des pionniers qui les avaient élaborés. Ces deux conservateurs supervisés par le bibliothécaire Amédée Ducoin classèrent en 1836 les collections ornithologiques et entomologiques dauphinoises selon les classifications de Linné et de Buffon. Il leur restait encore à inventorier toute une série d'animaux et de coquilles gigantesques suspendus au plafond du cabinet et qui ne leur servaient qu'à décorer le cabinet. Ces spécimens n'appartenaient à aucune nomenclature. Ils en dressèrent une liste hétéroclite, et pour atteindre à l'exhaustivité de leur inventaire, ils eurent recours à une classification supérieure englobant les collections du musée de Grenoble, celles du muséum et celles de la bibliothèque. Nous avons analysé cette liste comme l'expression de la difficulté des deux conservateurs à intégrer une partie de l'héritage des anciens cabinets de curiosités dauphinois. Trois listes successives réalisées par Albin Crépu, Amédée Ducoin puis Scipion Gras constituèrent ainsi l'inventaire des suspensions de Grenoble. Ces catalogues manuscrits, presque rigoureusement identiques, furent établis en 1836¹³⁶. Nous avons choisi comme référence la première liste, celle d'Albin Crépu, la plus riche en renseignements scientifiques sur les suspensions de Grenoble et celle à partir de laquelle furent élaborées les deux autres listes d'Amédée Ducoin et de Scipion Gras.

La liste d'Albin Crépu faisait état de 67 notices d'objets d'histoire naturelle appartenant majoritairement aux collections exotiques (62 notices d'objets exotiques et seulement 5 d'objets destinés aux collections dauphinoises). Sur les 62 objets étrangers, 25 furent jugées « bons », 14 « médiocres » et 23 en mauvais état destinés à être jetés. Tous ces objets d'histoire naturelle provenaient d'expéditions terrestres ou maritimes et avaient dû figurer parmi les collections de cabinets de curiosités : os fossiles de

¹³⁶ AMG.

mammouths, cornes de rhinocéros, coquilles gigantesques, monstres marins, serpents à sonnette, boas, guépards ou noix de coco sculptées de feuilles et d'arbustes, ces dernières très prisées des cabinets de curiosités. Crépu ne conserva que les *naturalia*, auxquels il fit encore subir deux tris : le premier selon leur état de conservation, le second selon leur aspect. Les *naturalia* qui, par leur sculpture ou leur montage, s'apparentaient à des *exotica*, étaient immédiatement mises au pilon sous prétexte de leur mauvais état. Après ce tri, restèrent accrochés à la voûte et au plafond du cabinet selon l'ancienne pratique des cabinets de curiosités, des coraux et des madrépores, de grandes feuilles marines, des « masses de coquillages », des os fossiles « d'animaux gigantesques », des mâchoires de requins, des noix de coco, des « armes de poissons squales », une verge de baleine, des cornes de buffle, des œufs d'autruche et trois crocodiles, le crocodile appendu étant l'élément le plus symbolique des cabinets de curiosités.

En 1836, la volonté des conservateurs du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble était de donner à l'institution qu'ils avaient en charge la forme et l'aspect d'un cabinet d'histoire naturelle. Le modèle de référence était encore celui du Cabinet du roi dont il fallait le plus s'approcher. Dans sa *Description du cabinet du roi* en 1749, Daubenton ne recommandait déjà plus l'ancienne habitude des cabinets de curiosités de suspendre des animaux au plafond. Il reprochait à cette pratique de trop attirer l'attention sur certaines pièces, de trop « piquer la curiosité » sans que le visiteur puisse les examiner véritablement. Près de cent ans après, tout comme Daubenton, Crépu regrettait ce mode d'exposition. Dans la disposition symétrique des animaux, il sut reconnaître immédiatement l'appartenance aux anciens cabinets de curiosités :

Cette disposition des objets d'histoire naturelle symétriquement accrochés au plafond est absurde et ne devrait pas exister. Il est nécessaire de faire un choix dans ces différents produits et de placer sur des socles tout ce qui mérite d'être conservé¹³⁷.

Inclassables dans la nomenclature des cabinets d'histoire naturelle, les pièces exotiques furent au moins l'objet de ce « non-inventaire ». En mauvais état, elles furent destinées à être éliminées des collections. En bon état, elles restèrent comme ornement à la voûte du cabinet dans l'attente d'une classification ultérieure. C'est l'avènement du muséum après 1845 et l'intégration désormais possible des collections étrangères issues des grands voyages maritimes qui leur donneraient l'occasion d'une résurrection et d'une totale réhabilitation.

La symbolique des animaux suspendus à la voûte des cabinets d'histoire naturelle, comme à Grenoble, a largement contribué au développement des collections exotiques. Banale en apparence, la liste manuscrite d'Albin Crépu énumérant ces objets accrochés nous a livré l'intérêt obsédant des Dauphinois pour les expéditions maritimes. Nous n'avons pas cherché dans le manque de place au cabinet de Grenoble la raison de ces suspensions : c'était en fait les animaux les plus lourds et les plus encombrants qui étaient accrochés. Nous n'avons pas répondu à la question des suspensions par l'appartenance des animaux à l'élément air : les animaux étaient de grands mammifères, des poissons, des serpents et des crocodiles. C'est dans la mentalité des hommes,

¹³⁷ AMG.

dans la symbolique de leurs métiers ou dans leur appartenance que nous avons cherché la raison ou les raisons des suspensions de Grenoble.

Adalgisa Lugli a donné aux suspensions d'animaux dans les églises et dans les cabinets de curiosités plusieurs explications dont certaines nous ont apporté un éclairage sur les suspensions de Grenoble. Elle a vu dans la disposition haute des objets la tradition continue depuis le Moyen-Age des rites de magie thaumaturgique. (Ainsi, une dent de crocodile suspendue au-dessus d'un malade était-elle censée lui faire passer la fièvre). Cette tradition de la suspension a pu faire sens chez les Antonins et conserver un écho chez les médecins et chirurgiens grenoblois du 18^e siècle. L'étude d'Adalgisa Lugli sur les suspensions de crocodiles dans les églises a retenu toute notre attention, le père Ducros, entre autres, ayant légué un grand crocodile empaillé à la Bibliothèque publique, et le cabinet de Grenoble étant installé au Collège dans une église, celle des Jésuites. La position élevée, ultra-terrestre des merveilles utilisées comme reliques dans les églises avait été destinée à exercer au Moyen-Age une forte attraction sur les fidèles. De la même façon, nous pensons qu'un animal exotique de grande taille suspendu à la voûte du cabinet avait eu pour fonction, à la fin du 18^e siècle, d'attirer le regard et d'appeler le collectionneur au voyage.

Animal cosmophile, maître des eaux, le crocodile, dont la voracité était celle de la nuit dévorant chaque soir le soleil, fut dans le langage symbolique la représentation de la mort et de la renaissance. Les Egyptiens jouèrent sur la nature ambivalente de l'animal en le vénérant et en lui dressant des temples, ou bien en le considérant comme un monstre. C'est sous ce deuxième aspect qu'il fut perçu dans la Bible, où, sous le nom du Léviathan, il fut décrit comme un des monstres du chaos. Sa position d'intermédiaire entre les éléments terre et eau firent de lui le symbole des contradictions fondamentales : s'agissant dans l'eau, il fut le symbole de la fécondité. Sortant soudain des eaux et dévorant, il incarna le démon de la méchanceté. Symbole de la lumière alternativement éclipsée et foudroyante, il fut considéré comme le maître des mystères de la vie et de la mort. Il devint le grand initiateur et le symbole des connaissances occultes.

Dans le cas de Grenoble, cette approche par la symbolique reliée à l'interprétation par la magie nous ont paru dignes d'intérêt au regard du nombre important de francs-maçons qui s'étaient rassemblés au sein de la direction de la Bibliothèque publique ainsi que du nombre élevé de médecins et de chirurgiens. Claude de Saint-Martin, créateur de la maçonnerie ésotérique du 18^e siècle et ami du savant grenoblois Prunelle de Lière, avait repris lui-même en 1799 la symbolique du crocodile dans son œuvre littéraire *le Crocodile*. L'essentiel de sa doctrine et les enseignements hérités de Martines de Pasqually étaient exprimés dans cette œuvre allégorique. La part des sciences contenue dans l'œuvre avait été importante : Saint-Martin leur avait consacré trois chants et choisi une expédition maritime avec le passage du Cap Horn comme toile de fond à son récit. L'auteur s'était exprimé par la bouche d'un animal maléfique, un crocodile - « Lorsqu'un reptile impur, par l'Egypte enfanté, / Vint sans quitter Memphis jusqu'aux bords de la Seine ». Louis-Claude de Saint-Martin avait joué en permanence dans son ouvrage avec le sens des mots, confondu les époques et les genres, mêlé les voyages initiatiques et les voyages d'exploration. « Amateur de choses cachées » utilisant sans cesse l'allégorie, il avait cherché, au-delà de la banalité des apparences, à exprimer ce que l'on ne

voyait pas. Il en avait fait l'axe fondamental de toute recherche :

[C'est parce que les objets sensibles sont aussi les signes d'une réalité cachée qu'ils] fixent tant notre attention, qu'ils nous inspirent tant d'intérêt, et qu'ils aiguillonnent tant notre curiosité. Ainsi c'est moins ce que nous voyons en eux que ce que nous n'y voyons pas qui nous attire, et c'est le véritable but de nos recherches¹³⁸.

L'approche par la symbolique nous a permis de comprendre à quel point, dès les origines du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, les collections alpines et les collections exotiques avaient été appréciées avec la même considération. A l'intérieur d'un même théâtre, le collectionneur avait ainsi, rassemblées autour de lui, les collections dauphinoises et loin devant lui, par le truchement de l'animal suspendu, les collections exotiques.

Héritier de la tradition humaniste en Dauphiné, Ducros avait dû par deux fois casser la systématique encyclopédique. Une première fois en 1776 où il avait dû classer les seuls objets d'histoire naturelle selon Buffon. Une deuxième fois en 1803 où, répondant à la loi de départementalisation qui créait à Grenoble un Musée des Arts, il avait dû abandonner une partie des collections au conservateur Jay. Ducros avait alors retiré du cabinet d'histoire naturelle les richesses qui ne devaient plus faire partie de cette science, tels les bronzes de la collection d'antiques, les vases romains trouvés à Herculaneum, les momies, les modèles de vaisseau et un médaillier. Seuls étaient restés accrochés au plafond les grands animaux empaillés avec leur obsédante invitation au voyage.

Cependant, les érudits et les hommes initiés que furent le père Ducros et Jacques Joseph Champollion-Figeac avaient dû percevoir la charge symbolique de ces animaux. Leurs successeurs Albin Crépu et Scipion Gras ne la perçurent plus. Bouteille, quant à lui, ne s'interrogea même pas. Les animaux suspendus poursuivirent seuls leur chemin magique : « [Le crocodile] se promenait librement dans l'espace : rien ne le gênait dans ses mouvements ; rien ne l'arrêtoit dans sa marche¹³⁹ ». En 1978, lorsque Armand Fayard prit ses fonctions de conservateur, un crocodile était encore suspendu au plafond du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble.

Grenoble ne fut pas la seule ville en France ni en Europe dans les années 1830 où le cabinet d'histoire naturelle tenta de se démarquer des cabinets de curiosités. Dans *la Peau de chagrin* publiée en 1831, Balzac a bien rendu la perception qu'avaient des cabinets de curiosités les hommes de son époque, adeptes des cabinets d'histoire naturelle : celle d'un invraisemblable chaos, d'un fouillis d'objets hétéroclites, d'un monde fait d'ombres mais aussi de couleurs. Cette césure entre l'univers des cabinets de curiosités et celui des cabinets d'histoire naturelle opéra dans toute l'Europe du début du 19^e siècle, période qui vit le triomphe des cabinets d'histoire naturelle. Patrick Mauries a fixé au 18^e siècle la fin des cabinets de curiosités. Il a observé, comme nous l'avons fait pour le cas de Grenoble, la fusion des collections des cabinets de curiosités dans les différents cabinets de l'Europe des Lumières, puis leur fragmentation en une série de cabinets voués à une spécialité : cabinets d'histoire naturelle, cabinets d'antiques puis musées d'art. La dissociation, la marginalisation puis le véritable déclassement des cabinets de curiosités se fit avec l'apparition de nouvelles règles de méthode, mais aussi dans un refus

¹³⁸ Citation de Louis-Claude de Saint-Martin.

¹³⁹ L.-C. de SAINT-MARTIN, *Le Crocodile*, Chant 30 (BML).

définitif des procédures magiques et ésotériques devenues désormais indésirables. On isola alors les objets d'art de ceux de science et à l'intérieur des objets d'art, on distingua les œuvres majeures des œuvres mineures. Cette dispersion des collections trouva une illustration parfaite dans le transfert des collections des Habsbourg, où les peintures et les coupes d'albâtre furent attribuées au Kunsthistorisches Museum de Vienne, haut lieu du grand art, et les cornes dorées de rhinocéros au désormais provincial château d'Ambras.

A la méfiance de la Restauration succéda à Grenoble l'incompréhension de la Monarchie de Juillet. L'année 1836 marqua l'extrême fin de l'ère du cabinet d'histoire naturelle : un océan d'oubli séparait alors l'esprit qui avait animé les débuts du cabinet d'histoire naturelle de la perte de sens qui caractérisa la fin de son existence. Les querelles d'hommes occultèrent, à l'intérieur du cabinet, le débat scientifique à Grenoble. Elles dévorèrent l'énergie nécessaire à la formulation d'un projet émanant du personnel même du cabinet. Cette absence de projet qui affecta le cabinet était lisible dans la fidélité de ses conservateurs à ne respecter que des normes de classement. Ces limites enfermèrent le cabinet d'histoire naturelle. Paradoxalement, ce n'est pas de l'intérieur du cabinet qui vint le souffle de la nouveauté mais de l'ambition de ses maires qui formulèrent pour lui un projet nouveau. A partir des années 1830, et avec la naissance à Grenoble de la toute jeune Faculté des sciences, ce ne furent cependant plus les soubresauts politiques ou les querelles d'hommes qui rythmèrent la vie du cabinet. Même si l'on s'invectivait encore au nom de telle ou telle appartenance, ce furent les grands choix qui s'imposaient aux institutions scientifiques qui servirent de lit aux conflits.

1.3. Le cabinet d'histoire naturelle sous l'emprise de la Faculté des sciences

Alors que le vieux cabinet d'histoire naturelle s'enfonçait dans une certaine léthargie, une nouvelle institution scientifique voyait le jour à Grenoble, prête à trouver sa légitimité, quitte à la construire sur les dépouilles de la vieille institution : la Faculté des sciences. A partir des années 1830, l'administration du cabinet, quant à elle, dépendait directement du maire de Grenoble : ce fut l'époque des maires Berriat et Taulier¹⁴⁰ et au cabinet des conservateurs Crépu, Gras et Bouteille. Sortant le cabinet de son sommeil, ce furent les maires, érudits et passionnés d'histoire naturelle qui reprirent le flambeau après la Restauration, conscients d'être les dépositaires d'une institution unique. Ils luttèrent pour sa survie.

Sous la Monarchie de Juillet, la représentante de la centralité à Grenoble, la toute jeune Faculté des sciences qui entra en concurrence avec le vieux Cabinet d'histoire naturelle, tenta d'éliminer celui-ci pour accaparer ses collections. Les maires de Grenoble Copin de Miribel, Berriat et Taulier, conscients de l'originalité de leur institution et de son rôle dans la promotion de la ville, se firent les relais des pionniers et assurèrent la défense du Muséum de Grenoble. A l'instar du Muséum national à la jeune Université des sciences,

¹⁴⁰ BERRIAT (Honoré Hugues, 1778-1854) : maire de Grenoble de 1835 à 1842 ; TAULIER (Marie Joseph Frédéric, 1806-1861) : maire de Grenoble de 1845 à 1848, puis à nouveau en 1849.

Grenoble dut toutefois concéder à la Faculté des sciences l'enseignement de la botanique. C'est de 1847 que date à Grenoble l'abandon de la tradition des cours publics de botanique. Une redistribution des missions scientifiques affecta alors à la faculté des sciences l'enseignement, et au muséum la conservation. Cette redistribution des missions à l'aube de la mutation du cabinet en muséum fut à l'origine de la naissance d'une nouvelle mission suppléant à l'enseignement : l'animation. Timidement suggérées par Scipion Gras et Emile Gueymard dans les années 1840, les expositions et les animations autour des collections ne démarrèrent au Muséum de Grenoble qu'avec le conservateur Armand Fayard dans les années 1980¹⁴¹.

2 - L'EVOLUTION DE LA CURIOSITE

Dans la première moitié du 19^e siècle, le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble était l'héritier des recherches conduites tout au long du 18^e siècle par les curieux puis les savants dauphinois dans le domaine des Sciences de la Terre. Son importante collection minéralogique reflétait les œuvres les plus marquantes de la fin du 18^e siècle, celle de Guettard, de Buffon, de Saussure et de Werner. Le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble avait suivi tous les progrès des sciences minéralogiques jusqu'à l'avènement de la géologie. Dans l'étude qu'il consacre à l'*Histoire générale des Sciences*, René Taton consacre une part importante, à l'intérieur du livre consacré à « la Science du XIX^e siècle », aux Sciences de la Vie, montrant ainsi la part essentielle qu'occupa la *biologie* tout au long du 19^e siècle. Le terme de biologie évoque l'étude des processus généraux de la Vie. Il apparaît au seuil du 19^e siècle, en 1802, créé en partie par Lamarck. Tout le 19^e siècle fut marqué par l'essor prodigieux des Sciences de la Vie. L'émergence d'une nouvelle discipline, la biologie, eut-elle une influence sur la vie des savants du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble et quelles furent les répercussions sur l'organisation de celui-ci?

Dans son ouvrage intitulé *La Science contemporaine*, Taton évoque la difficulté, pour les historiens des sciences chargés de retracer l'évolution de la pensée scientifique, d'opérer des coupures dans l'épopée scientifique. Aucune n'est entièrement satisfaisante, les modifications intervenant dans le domaine des sciences ne coïncidant pas forcément avec le classique découpage historique. Il en est de même pour les périodes traitées se rattachant à un siècle. Taton s'interroge notamment sur ce qu'est le 19^e siècle : dans le domaine des sciences, il s'agit d'une période dont l'unité s'étendrait entre les années 1780 aux années 1920. C'est la raison pour laquelle notre étude sur l'évolution des sciences au 19^e siècle poussera souvent jusqu'au 20^e siècle et ira parfois chercher des ramifications dans la fin du 18^e siècle.

2.1. De l'histoire naturelle à la biologie

¹⁴¹ FAYARD (Armand, 1946-) : docteur en biologie, mammalogiste, conservateur depuis 1978 du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble qu'il réorganisa dans les années 1980, actuel Directeur du Muséum de Grenoble.

L'année 1835 fut une date charnière dans l'histoire du muséum de Grenoble. C'est à cette date que l'évolution des sciences et leur complexité frappèrent de plein fouet le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble et mirent ses savants ainsi que ses administrateurs dans l'obligation de faire des choix irrémédiables. Ce choc revêtit l'apparence du refus obstiné du conservateur Albin Crépu de s'occuper de la minéralogie. Devant l'ampleur du travail à accomplir désormais parmi l'ensemble des collections d'un cabinet, le successeur de Ducros au cabinet et de Villars au Jardin de botanique de Grenoble préféra se consacrer aux sciences de la vie. Il concentra ainsi ses efforts sur la botanique et la biologie, considérant que la partie minéralogique du cabinet était accomplie dans la mesure où elle avait attiré sur elle tous les soins des savants depuis ses origines. Refusant de s'en occuper, il estimait qu'elle méritait à elle seule qu'un spécialiste lui soit affecté.

Cet ornithologue réputé, considérant l'étroitesse des locaux du cabinet au Collège, voyait d'un très mauvais œil les collections minéralogiques empiéter sur les autres collections. Sur les choix scientifiques qui s'imposèrent dans l'orientation des collections, il opta résolument pour le maintien de la constitution des collections de l'ancienne province du Dauphiné, laissant au Muséum national le soin de constituer des collections exotiques. Homme du 18^e siècle échoué dans une ville de notables dont il ne partageait pas les valeurs, il avait compris néanmoins les profondes modifications qu'imposeraient au cabinet la transformation de celui-ci en muséum. Fidèle à la conception du cabinet d'histoire naturelle héritée de Buffon, il s'opposa au changement, non par incapacité d'adaptation, mais par choix scientifique délibéré et par goût personnel doublé d'un réel souci d'économie. En effet, il se montra soucieux de l'ampleur des dépenses à engager, dépenses qu'il mesurait en termes d'achats de collections et de montage des collections reçues en don, mais surtout dépenses qu'il devinait considérables en termes d'agrandissement des locaux, voire construction de nouveaux bâtiments. Sûr, et à juste titre, de sa valeur scientifique, son caractère autoritaire le poussait vers une conception sans partage de la fonction de conservateur, répugnant à devoir rendre des comptes à un maire, tout « curieux » qu'il fût, ou aux membres d'une commission administrative dont il ne reconnaissait d'ailleurs que les authentiques savants. Parmi les membres de la commission administrative où siégeaient Bouteille, Ducoin et Gueymard, il ne vouait d'estime qu'à Gueymard. « Je suis seul juge » était l'expression qui revenait le plus souvent sous la plume. Partagé entre son appartenance à l'ancienne conception du cabinet d'histoire naturelle qui le poussait à marcher dans les pas d'un père Ducros, et l'évidence faite devant l'impossibilité à pouvoir tout contenir, Crépu vit confier en 1836, et selon toute évidence avec bonheur, la minéralogie à un autre conservateur, Scipion Gras.

Albin Crépu cristallisa sur lui toutes les querelles au sujet du cabinet de Grenoble car ce fut sur les parties du cabinet dont il était le responsable que se concentrèrent avec force toutes les évolutions propres aux anciennes sciences naturelles. A l'intérieur de la biologie, ce fut sur les collections zoologiques que se joua l'enjeu du passage de l'ancien cabinet d'histoire naturelle vers le muséum. Toutes les querelles d'hommes autour du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble sous-tendaient le débat scientifique, ou du moins se donnait-on à Grenoble l'apparence d'un véritable débat scientifique dans la volonté que l'on

avait de chasser Crépu : il s'agissait d'admettre et de s'adapter à la conception de muséum. Depuis la Commission administrative, la cabale était orchestrée par Hippolyte Bouteille, que Crépu lui-même avait pourtant formé à l'enseignement de la botanique au jardin. Indigne et bien souvent excessive, la charge menée contre Crépu et les arguments que celui-ci donna pour se défendre, n'aura eu de mérite que de nous livrer l'état de l'évolution des sciences naturelles à Grenoble dans la première moitié du 19^e siècle.

Résolument attaché aux seules collections de l'ancienne province du Dauphiné, Crépu s'opposa par tous les moyens à l'arrivée des collections exotiques et à l'ouverture du cabinet à d'autres collections. Dans un long mémoire adressé au maire en 1835, mémoire dont le style offre de nombreuses réminiscences avec la langue du 18^e siècle et dont les accents rappellent ceux de Villars, Crépu exposait au maire Berriat sa conception scientifique de l'histoire naturelle : celle-ci était tout à fait fixiste et absolument pas transformiste. Celle du muséum qui en résultait était la conception du muséum de la province du Dauphiné, chargé seulement de présenter les collections dauphinoises. Fidèle à la conception qu'il avait du cabinet d'histoire naturelle, Crépu marqua de son passage le cabinet de Grenoble en focalisant tout son intérêt sur les collections dauphinoises : celles des reptiles et des poissons, celle des insectes, l'herbier ainsi que la collection zoologique des animaux du Dauphiné.

La situation maritime française autour des années 1840 eut raison de la résistance de Crépu et ce furent une nouvelle fois les voyages qui bouleversèrent les systèmes édifiés. Les nombreuses collections issues des dons des voyageurs firent éclater la zoologie à Grenoble, obligeant l'ancien cabinet d'histoire naturelle à les accueillir et à les reconnaître. C'est également de cet accueil et de cette reconnaissance qu'est né le muséum. Si l'évolution des sciences à Grenoble fut caractérisée par la naissance de la géologie au début du 19^e siècle, ce fut cette fois-ci la biologie qui bouleversa profondément l'organisation du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à partir de 1835, et ce, en dépit des résistances que lui opposa son conservateur.

2.2. Le Muséum de Grenoble et la professionnalisation des savants

Le recrutement par la ville de Grenoble d'un conservateur dont ce fut désormais le métier se fit en 1847 avec la nomination d'Hippolyte Bouteille. Les deux conservateurs que la ville avait choisis avant lui, Albin Crépu et Scipion Gras, avaient occupé des postes en marge de leur activité professionnelle. Cette période correspondit à la fin du cabinet d'histoire naturelle. La professionnalisation de la fonction de conservateur intervint avec la transformation du cabinet d'histoire naturelle en muséum. Le projet grenoblois de construction d'un muséum attirait les convoitises. La fonction de conservateur devenait très prisée car le poste de conservateur serait désormais assorti de nombreux avantages. Cette professionnalisation de la fonction de conservateur fut à l'origine du profond différend entre Crépu et Bouteille. Les archives conservées au Muséum de Grenoble nous ont livré les manœuvres de Bouteille pour évincer son rival ainsi que les lettres d'indignation de Crépu en retour. Hippolyte Bouteille parvint cependant à ses fins. Le maire Frédéric Taulier le nomma en 1847 conservateur en remplacement d'Albin Crépu et lui

annonça la prochaine construction du nouveau muséum. Avec Bouteille, l'image de l'homme de science qu'offrait désormais le muséum de Grenoble s'éloigna du dévouement d'un Ducros, de ce que Stendhal appela dans sa *Vie de Henry Brulard* « l'étincelle du feu de M. l'abbé Ducros ».

La prochaine fracture qui allait bouleverser le domaine des sciences s'opéra aux environs de 1850 avec l'avènement du darwinisme. L'œuvre de Darwin bouleversa la biologie. Le transformisme se répandit progressivement parmi les savants. A l'histoire naturelle succédèrent les sciences naturelles, aux cabinets les laboratoires. Les modes de pensée qui évoluèrent s'accompagnèrent d'un changement de terminologie : l'homme de science du 18^e siècle, le savant, fit place désormais au scientifique.

2.3. La Bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble

Autre signe de l'évolution de la curiosité, le lent et progressif détachement du cabinet d'histoire naturelle de la bibliothèque de Grenoble au sein de laquelle il était né. Ce détachement allait de pair avec celui, plus global, qui était intervenu depuis la fin du 18^e siècle dans le monde des lettres et des sciences. Progressivement, sur le tronc commun de l'humanisme, les sciences s'étaient détachées des lettres. On s'était éloigné progressivement de l'œuvre de Buffon, laquelle avait encore uni les sciences et les lettres, mais dans laquelle les nouvelles sciences ne se reconnaissaient plus.

A la séparation des lettres et des sciences correspondit l'identification des différentes institutions. A Grenoble, deux maires comprirent qu'une nécessaire coupure devait être opérée entre la bibliothèque et le cabinet d'histoire naturelle : Frédéric Taulier et Edouard Rey. Frédéric Taulier soutint la création d'un muséum d'histoire naturelle pour la ville de Grenoble. Edouard Rey quant à lui, devant l'importance toujours croissante du muséum, créa en 1881 une commission consultative chargée de la seule inspection de celui-ci. Cette commission fut désormais différenciée de celle inspectant le Musée et la Bibliothèque de lecture publique. Par cette mesure, il achevait de détacher définitivement le muséum de la bibliothèque et ce, plus de cent ans après leur naissance commune. Nous analysons le nécessaire détachement en 1881 du muséum de la bibliothèque de Grenoble par le maire Edouard Rey comme l'aboutissement enfin réalisé du vœu des fondateurs de 1772-1773.

Le fonds ancien de la Bibliothèque du Muséum de Grenoble provient essentiellement des legs faits au 19^e et au 20^e siècles par les héritiers des fondateurs et des acquisitions d'un conservateur bibliophile au 20^e siècle, Maurice Breistroffer¹⁴². Deux legs importants enrichirent les fonds anciens de la bibliothèque du Muséum de Grenoble : le legs Liotard au 19^e siècle et le legs Villars aux 19^e et 20^e siècles. Ces legs sont révélateurs de la genèse du cabinet de Grenoble et de la transformation de celui-ci en muséum. Ils sont à l'origine de la dynamique scientifique et bibliophilique qu'ils induisirent auprès des conservateurs du muséum de 1840 à 1978, soit sur une période couvrant près de 140 ans. Ils portent la trace des efforts que déployèrent les conservateurs du muséum pour recréer une bibliothèque de références au muséum. A la création du Muséum de Grenoble en 1851 et à sa séparation de la Bibliothèque de Grenoble dans des bâtiments distincts, tous les ouvrages acquis au 18^e siècle

¹⁴² BREISTROFFER (Maurice) : botaniste-paléontologiste, conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble de 1940 à 1978.

pour les études conduites au cabinet d'histoire naturelle avaient en effet échappé à la bibliothèque du Muséum de Grenoble en raison de la fusion originelle, voire la confusion entre les deux institutions : bibliothèque et cabinet d'histoire naturelle. Il en avait été ainsi de tous les ouvrages scientifiques acquis par le père Ducros et conseillés par Villars. Il en avait été de même des ouvrages qui avaient circulé à l'intérieur du réseau savant. Tous les ouvrages scientifiques échangés entre le minéralogiste Sage et le père Ducros, entre Lamanon et le trio Ducros-Prunelle de Lière-Villars, les publications échangées entre Villars et Champollion-Figeac ainsi que les acquisitions en sciences naturelles faites par Champollion-Figeac étaient passés dans l'héritage des fonds de la Bibliothèque municipale de Grenoble. Parmi les ouvrages originels des 18^e et 19^e siècles sur lesquels avaient travaillé les savants grenoblois, seuls étaient rentrés définitivement dans les fonds du Muséum ceux arrivés en dons de 1827 à 1950 ou par acquisitions de 1940 à 1978. C'est ainsi que le Muséum avait pu récupérer les herbiers et les précieuses bibliothèques de ses fondateurs : Villars (son herbier en 1827 puis ses archives manuscrites en 1950), Liotard (son herbier et sa bibliothèque en 1887).

Après la séparation du Muséum et de la Bibliothèque de Grenoble, seule la vente par les héritiers ou le legs des savants permirent de reconstituer une partie du fonds sur lequel avaient travaillé les savants grenoblois des 18^e et 19^e siècles. Ils permirent aux bibliothèques des pionniers de ne pas être fondues dans le catalogue de la Bibliothèque municipale de Grenoble, de rester ou d'opérer un retour au muséum. Les legs et les propositions de legs qui intervinrent aux environs des années 1830-1840 sont significatifs. Ces deux dates correspondent à la période charnière où le concept de « muséum » fait son apparition dans l'histoire de l'institution scientifique grenobloise. Cette observation et la cessation de l'herbier Villars puis de la bibliothèque Liotard nous ont permis d'affirmer que le passage progressif du cabinet d'histoire naturelle au muséum avait permis au cabinet de recevoir la reconnaissance de la communauté de l'époque. La rattachement de ses instruments de travail par le muséum fut révélatrice de la reconnaissance d'une vie propre au muséum qui pouvait, à son tour, recevoir des dons et créer sa propre bibliothèque.

Conservateur du Muséum de Grenoble de 1919 à 1939, Victor Piraud avait acquis une bonne connaissance de l'histoire de l'établissement dont il avait la gestion¹⁴³. C'est ce que montrèrent les manuscrits qu'il rédigea d'après la comptabilité du père Ducros et que nous avons retrouvés. A la suite du premier garde du cabinet, ce conservateur sentit la nécessité d'évaluer, sur le plan comptable, les réalisations originelles du muséum. Il tenta de remonter aux sources en puisant dans cette comptabilité les traces scientifiques des travaux réalisés à Grenoble. A partir de 1940, Maurice Breistroffer, à son tour, prit conscience de la fuite des ouvrages de références du muséum lors de la séparation définitive de celui-ci de la bibliothèque en 1851. Intéressé par l'histoire de l'établissement dont il avait la charge et bibliophile, il fut l'auteur notamment de notices historiques concernant l'histoire du muséum. En tant que botaniste, il travailla tout particulièrement sur la correspondance de Villars et de Lapeyrouse. Les travaux de systématique de Maurice Breistroffer conduisirent celui-ci à remonter à la première détermination des spécimens décrits par les savants du 18^e siècle, et notamment ceux de Villars. Nous

¹⁴³ PIRAUD (Victor), muséologue, conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble de 1919 à 1939.

pensons alors que ce sont les recherches historiques de Piraud et de Breistroffer d'une part, puis les études scientifiques de Breistroffer portant sur les travaux de Villars d'autre part, qui conduisirent Maurice Breistroffer à reconstituer un fonds d'ouvrages anciens de références, tentant ainsi de recréer le fonds originel qui avait échappé à la bibliothèque du muséum. Maurice Breistroffer recueillit en 1950 le legs de la famille Gauthier-Villars, legs formé des papiers et documents de leur aïeul le botaniste Dominique Villars.

Né au sein de la Bibliothèque publique de Grenoble pour en être la réalisation finale, le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble a longtemps été confondu avec celle-ci. La construction d'un nouvel édifice pour abriter les collections de peinture et la bibliothèque fut décidée par la ville de Grenoble en 1850. La bibliothèque de Grenoble intégra les nouveaux bâtiments conçus par l'architecte Questel en 1872. La séparation en 1851 des bâtiments et du personnel des deux institutions bibliothèque et muséum, si elle permit l'émancipation du muséum, entraîna en contrepartie la perte des ouvrages de références dont s'étaient entourés les savants. Nous avons analysé les legs reçus par la bibliothèque du muséum aux 19^e et 20^e siècles comme une quête d'identité de l'institution muséale grenobloise. La rappropriation de sa bibliothèque par le muséum est révélatrice selon nous de la reconnaissance du Muséum de Grenoble en tant qu'institution enfin distincte de la Bibliothèque de Grenoble. Cette reconnaissance correspond, dans la genèse du muséum, à la phase où l'ancien cabinet d'histoire naturelle évolua en muséum entre 1830 et 1840. La rappropriation par le muséum au 19^e siècle de l'herbier Villars puis de la bibliothèque Liotard furent symptomatiques de l'émergence d'une identité propre au muséum. Les legs qui replaçaient les collections dans leur foyer scientifique d'origine obéirent ainsi à la logique des pionniers de 1773 : créer à Grenoble une institution scientifique que jouxterait une riche bibliothèque.

La Restauration ferma la parenthèse novatrice qui salua la présence de deux précurseurs au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, les frères Champollion. De 1822 à 1848, la vie du cabinet fut faite de tensions dues à des batailles politiques, des querelles entre les hommes ou au choix qu'imposa l'évolution des sciences. Nous avons montré que les années 1836-1839 furent des années charnière dans l'histoire du cabinet d'histoire naturelle. Elles marquèrent l'aube d'une ère nouvelle qui verrait la naissance du muséum. Tous les protagonistes n'embrayèrent pas sur le nouveau projet. L'obstruction vint de l'intérieur même du cabinet, par choix scientifique ou par crainte des dépenses à envisager. Les maires furent enthousiastes, les opportunistes visèrent des postes. Si tous ne furent pas unanimes, chacun comprit à Grenoble la fin annoncée du Cabinet d'histoire naturelle.

CHAPITRE SIX
VERS LE MUSEUM
1839-1855

La date de 1839 que nous avons choisie pour démarrer la dernière période de notre étude jusqu'à l'ouverture du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble en 1851 correspond au début de la correspondance de Berriat, maire de Grenoble, avec le Dauphinois Clot-Bey, médecin en Egypte. Cette correspondance marque un tournant dans l'histoire de l'institution muséale grenobloise. C'est à partir de cette correspondance qu'on note une transformation des collections puis de l'institution muséale tout entière, signe de l'instauration d'un véritable projet que l'on voit apparaître au cours du mandat de Berriat. Ce projet du maire reçut un avis favorable de son conseil municipal le 3 novembre 1839. A bien observer le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble en 1839, on constate que l'on a abouti tardivement au schéma élaboré par Buffon près d'un siècle plus tôt. A force de renoncement et de mise au pilon, on est enfin parvenu à « dresser la curiosité ». Mais ce résultat n'est-il pas un peu tardif, le modèle n'est-il pas dépassé et surtout, la victoire est-elle totale ? Selon le modèle établi, il s'agit d'un cabinet représentant les trois règnes – minéral, végétal et animal – dont on a exclu, du moins sur les catalogues, tout spécimen n'appartenant pas à ces trois catégories. Toutefois, le cabinet est « orné ». Il est décoré avec des spécimens en nombre trop insuffisant pour démarrer à partir d'eux une collection, et dont on perçoit bien qu'ils embarrassent les conservateurs. On aurait ainsi non pas « un » mais « deux » cabinets d'histoire naturelle : le premier, un cabinet fictif, cabinet idéal mais déjà vieilli, et qui n'aurait d'appartenance au schéma de Buffon que le catalogue ; le second, le musée bien réel, où cohabiteraient encore les collections du cabinet d'histoire naturelle et les derniers spécimens sauvés des cabinets de curiosités. Il s'agissait en 1839 essentiellement d'un musée minéralogique. Les autres collections concernaient des collections zoologiques, en majorité alpines.

1 – LA POURSUITE DE LA TRADITION EGYPTIENNE

Nous venons d'évoquer l'aspect qu'avait le Cabinet d'histoire naturelle en 1839. Mais quel esprit animait ceux qui étaient responsables de son développement ? Quels étaient leurs centres d'intérêt et surtout, qui avait autorité sur les collections du Cabinet d'histoire naturelle à partir de 1839 ? Les héritages, les influences, les transmissions ont une importance dans l'histoire du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble : la transmission de Ducros à Champollion-Figeac, par exemple, a formé ce dernier et lui a permis d'assumer pleinement son rôle de garde du Cabinet d'histoire naturelle. Dans une ville de province comme Grenoble – la ville ne comptait pas plus de 30.000 habitants au milieu du 19^e siècle – les alliances entre les familles ont eu une part importante dans le développement de l'intellectualité. Dans l'ouvrage qu'il consacre à Grenoble et à son élite au milieu du 19^e siècle, Jean-Guy Daigle s'appuie sur l'exemple d'une dynastie de notables dauphinois, les Périer, pour

montrer la portée des mariages dans la sociabilité de l'époque. La vie culturelle des bourgeois d'élite à Grenoble s'organisait autour de leurs épouses : l'auteur cite l'épouse du général Randon¹⁴⁴ et l'épouse du maire Berriat. Nous rajoutons à ces noms celui de Zoé Berriat, la sœur du maire. Zoé Berriat avait épousé l'aîné des Champollion en 1807. Le jeune Jean-François avait vécu chez le couple ou à proximité, que ce soit à Grenoble ou à Paris. Il avait été le condisciple, au lycée de Grenoble, du jeune frère de Zoé, Honoré Hugues, le futur maire de Grenoble. C'est Zoé Berriat, la « bonne sœur » auquel le jeune beau-frère était resté très attaché, qui avait généralisé le surnom affectueux de Saghir (« le jeune » en arabe) à son jeune beau-frère. Ces alliances qui regroupèrent au sein de la même parenté des hommes aux pensées et aux inspirations communes eurent également une influence sur la vie des sciences à Grenoble et sur celle du cabinet d'histoire naturelle. En effet, si nous n'avons pas observé pour la botanique ni pour la zoologie de transmission de savant à savant – de Champollion-Figeac à ses successeurs Albin Crépu et Scipion Gras –, les alliances entre les familles Champollion et Berriat ont largement favorisé l'égyptologie, vieille tradition dauphinoise remontant aux Antonins. Sur le plan de l'organisation du cabinet, toute l'autorité qui faisait partie des prérogatives du garde du Cabinet d'histoire naturelle avant l'instauration des Commissions administratives, était confiée désormais au maire. En 1839, le maire depuis quatre ans était Hugues Berriat, naturaliste et amateur en égyptologie, parent de Champollion-Figeac.

Juriste de formation, Honoré Hugues Berriat fut maire de Grenoble de 1835 à 1842. Sous son mandat de sept ans, la ville se transforma et embellit : il fit construire les quais de l'Isère, de nouveaux ponts, percer une avenue bordée d'arbres entre les nouvelles fortifications et le récent pont sur le Drac. Il organisa le nettoyage des rues, l'éclairage des voies publiques, le pavage des rues et créa de nouvelles écoles. Après la torpeur dans laquelle l'avait plongée la Restauration, il organisa le réveil culturel de la ville. C'est lui qui convoqua à l'Hôtel de Ville en mai 1836 les neuf membres survivants de l'Académie delphinale. L'académie, qui avait adopté le nom de Société des Sciences et des Arts de Grenoble et qui le conserverait jusqu'en 1844, avait subi un véritable déclin sous la Restauration et ne s'était plus réunie depuis de nombreuses années. Comme les pionniers qui avaient fondé l'académie quelques cinquante ans plus tôt, la Société se proposait encore « d'encourager les lettres, les sciences, les arts et toutes études intéressant les départements [...] qui constituaient l'ancienne province du Dauphiné ». En 1838, onze de ses membres, plus portés vers la pratique des sciences positives, firent scission et créèrent la Société de Statistique des Sciences naturelles et des Arts industriels du Département de l'Isère. La nouvelle association dont les statuts furent rédigés en août 1838 se proposait d'établir une correspondance entre « tous les habitants de l'Isère qui aiment les sciences et la littérature positive », afin qu'ils se communiquent des « renseignements intéressants sur l'industrie, l'agriculture ou l'histoire naturelle du pays ». Il s'agissait là de s'occuper avant tout de *statistique*, c'est-à-dire de tous les faits et de toutes les connaissances scientifiques intéressant le département. Jean-Guy Daigle fixe aux années 1840, c'est-à-dire au mandat ou à la présence de Berriat au sein du conseil municipal de Berriat, le redémarrage de l'activité culturelle à Grenoble. Quel rôle tint

¹⁴⁴ RANDON (Jacques, 1795-1871) : général grenoblois, donateur en 1843 d'une collection africaine au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble.

alors ce maire dans la poursuite de la tradition égyptienne à Grenoble à l'intérieur des collections du Cabinet d'histoire naturelle ? Comment ce redémarrage des collections égyptiennes allait-il entraîner à sa suite celui des collections exotiques ? De quelle façon Berriat allait-il l'organiser ? Quelle incidence eut ce nouvel élan sur l'avènement du Muséum de Grenoble ? Autant de questions sur la transformation d'une institution muséale orchestrée cette fois-ci par son maire.

1.1. Du cabinet au muséum

Ce fut le chirurgien d'origine grenobloise Clot-Bey qui introduisit le terme de *muséum* à Grenoble par sa première variante de *musée d'histoire naturelle*. Dans sa correspondance d'Égypte avec le maire Berriat, il informait celui-ci en 1841 qu'il lui enverrait des « objets d'histoire naturelle » pour son « Musée ». Il précisait notamment :

Un de mes amis qui se rend à Marseille a bien voulu se charger d'une caisse que je destine au Musée de Grenoble, elle contient 100 oiseaux, un reptile et trois quadrupède.

Sous la plume de ses conservateurs et de ses savants, lentement, le cabinet d'histoire naturelle fut désigné à partir de 1836 sous le vocable de muséum. Le vocabulaire sous-tend les concepts scientifiques et l'étude des mots utilisés pour désigner l'institution de 1836 à 1848 révèle qu'ils furent symptomatiques des questions qui se posèrent en 1839 aux scientifiques grenoblois. L'état des collections qui mettait l'accent sur les manques dans les collections dauphinoises ou sur le caractère hétéroclite des collections des voyageurs invitait conservateurs et édiles à faire des choix scientifiques : fallait-il se consacrer aux seules collections de l'ancienne province du Dauphiné et les compléter, pouvait-on démarrer des collections exotiques, pouvait-on, de front, assumer l'ensemble et avec quel budget ? Au-delà des considérations de manque de place au cabinet de Grenoble, l'introduction du nouveau concept de *muséum* traduisait le passage à une étape supérieure qui prendrait en compte désormais d'autres collections que celles des Alpes. Les délibérations confirmèrent ce passage et montrèrent la volonté de la ville de Grenoble de « créer un nouveau musée d'histoire naturelle infiniment plus spacieux et pouvant contenir de suffisantes collections de géologie, de minéralogie, de zoologie et de botanique ». La marche qui conduisait du cabinet d'histoire naturelle au muséum semblait inéluctable : en dépit des soubresauts politiques de la vie locale, tous les maires à partir de 1835, date du début du mandat de Berriat, à 1855 avec Crozet¹⁴⁵ en passant par Taulier, embrayèrent sur le nouveau concept.

Sans doute pour impliquer son adversaire dans son projet de construction mais aussi pour rendre hommage à son prédécesseur, ami des sciences naturelles, Frédéric Taulier rappelait en 1845 que le muséum était né en 1838 du projet du maire de l'époque Hugues Berriat. Le cabinet étant déjà appelé *muséum* en 1838, le projet de Frédéric Taulier passa alors dans les habitudes sous le terme de « construction d'un *nouveau* muséum ». En 1841, le

¹⁴⁵ CROZET (Louis) : maire de Grenoble de 1853 à 1855, ami de Stendhal.

maire Berriat prenait un arrêté remerciant les navigateurs dauphinois pour leurs dons au *Muséum de Grenoble* et les nommait « correspondants des Musées de la ville », installant ainsi la nouvelle désignation. Le projet de construction de Frédéric Taulier scella celle-ci définitivement en 1848 et le maire Louis Crozet put décider, par un arrêté du 1^{er} juin 1855, l'ouverture du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble.

1.2. Les collections égyptiennes de Clot-Bey : premier pas vers le muséum

Avec la correspondance de Clot-Bey de 1839 jusqu'en 1841 et les différents dons qui s'en suivirent de 1841 à 1855, le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble poursuivit ses rêves d'Égypte. La collection d'oiseaux d'Afrique tropicale et australe conservée au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble et telle qu'elle a été évaluée en 1986 est riche de 319 spécimens naturalisés et avait été constituée presque entièrement entre 1841 et 1843 par le docteur Clot-Bey. 71 oiseaux – soit plus du quart de la collection, proviennent des dons faits par ce savant et comprennent des espèces rares ou menacées de disparition, d'intérêt international.

Né à Grenoble en 1793, Antoine-Barthélémy Clot avait fait ses études à Marseille, puis avait été fait docteur en médecine à l'université de Montpellier en 1820 et en chirurgie en 1823. Une fois encore se confirmait, comme nous l'avions observé dans le cas de Gagnon, l'importance des médecins grenoblois ayant fait leurs études de médecine dans les villes du sud de la France sur les bords de la Méditerranée. Engagé en Égypte par contrat en 1824 au service de Mehemet-Ali en qualité de médecin et de chirurgien en chef, ce dauphinois avait été élevé au grade de bey, c'est-à-dire colonel dans l'armée ottomane, en 1831, puis fait médecin en chef du vice-roi Saïd-Pacha en 1855 et enfin, inspecteur général du service de santé. Ces différents titres l'avaient amené à parcourir toute l'Égypte depuis la Méditerranée jusqu'au Soudan. Dans la tradition de la *Description de l'Égypte*, laquelle avait abordé les travaux médicaux menés par les chirurgiens de l'expédition, Clot-Bey rendit compte de ses études médicales et sanitaires en Égypte, notamment la lutte contre la peste. L'ouvrage qu'il avait publié en 1840 disait toute l'importance que revêtait pour lui l'histoire naturelle¹⁴⁶. Très influencé lui aussi par l'Expédition d'Égypte de Bonaparte, l'œuvre qu'il avait réalisée en Égypte fut immense. Il créa au Caire entre 1827 et 1832 un complexe médical moderne avec un hôpital militaire, une école de pharmacie, un jardin botanique, un cabinet d'histoire naturelle bien sûr, une bibliothèque et une école de sages-femmes.

Attiré par la notoriété de ce Grenoblois et pour enrichir les collections des musées de la ville, le maire Berriat le sollicita dès 1839. Il le mit en relation avec le comte de Saint Ferriol, voyageur dauphinois en partance pour l'Égypte. Dans le journal qu'il rédigea sur le long séjour qu'il fit en Égypte et en Nubie, le comte mentionna les visites qu'il fit à des marchands d'antiquités ou à des collectionneurs. Il mentionna également les visites qu'il fit à Clot-Bey :

¹⁴⁶ A.-B. CLOT, *Aperçu général sur l'Égypte*, Paris, Fortin ; Masson, 1840 (BMG).

Clot-Bey me promet d'envoyer des antiquités et objets d'histoire naturelle (un envoi récent d'oiseaux empaillés a mal réussi¹⁴⁷).

Le premier envoi d'une caisse de cent oiseaux s'était effectivement mal passé et Crépu ne s'était pas privé de souligner le mauvais état des spécimens à leur arrivée. Piqué au vif, Clot-Bey fit suivre deux autres envois de 1842 à 1843 : « une tortue molle du Nil, animal très rare » en 1842 ; « plusieurs caisses contenant des reptiles, des coquillages, des fossiles, des squelettes d'animaux [...], le squelette d'une belle girafe [...] » en 1843. Clot-Bey fit suivre ces collections exceptionnelles d'un dernier envoi en 1844 pour le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble : « une petite caisse renfermant la collection des coquilles fluviatiles du Nil ». Tout comme Clot-Bey, le comte de Saint-Ferriol avait constitué en Egypte une importante collection personnelle. En raison des relations qui avaient toujours existé entre la ville de Grenoble et ses voyageurs, son fils légua en 1916 la plus grande partie de la collection de l'égyptologue à la Bibliothèque de Grenoble.

Au cours de son long séjour sur le sol égyptien – trente-cinq années en tout – Clot-Bey avait amassé un très grand nombre d'antiquités qu'il avait ramenées en France avec lui. Certaines furent acquises de son vivant, en 1848, par le Musée du Louvre. La ville de Marseille, ville qu'il considérait comme étant sa « ville adoptive », acquit en 1861, soit sept ans avant sa mort, sa collection égyptienne, laquelle se trouve aujourd'hui au Musée d'Archéologie Méditerranéenne. Cette collection acquise par la ville pour la somme de 50.000 francs – somme équivalant approximativement aux frais de transport des pièces d'Egypte en France – était constituée de 946 objets. Une salle lui est consacrée : la salle Clot-Bey. C'est là que furent rassemblées ses collections égyptiennes de toutes natures parmi lesquelles nous avons reconnu, pour les collections s'apparentant à celles rassemblées au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble, de nombreuses momies animales (sept momies d'ibis) et leurs reliquaires (dont un sarcophage d'ibis), des sculptures sur granit et des bronzes. Les envois auxquels procéda Clot-Bey pour Grenoble furent cependant plus ciblés et la nature de ses dons indique nettement que le collectionneur pensait essentiellement à la constitution de collections d'histoire naturelle propres à la création d'un muséum. La particularité du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble est d'être de fait le seul musée à posséder des collections provenant des dons de Clot-Bey lui-même et non pas acquis, en hommage à sa ville natale :

J'ai toujours été fier d'avoir reçu le jour dans une des villes de France qui ont le plus brillé dans tous les temps, par le caractère énergique, par l'amour des habitans pour la patrie et la liberté, et par les hommes qui se sont rendus illustres dans la magistrature, dans l'armée, dans les sciences et les arts. [...] Je me trouve heureux qu'on ait jugé ma conduite et mes efforts dignes d'un enfant de Grenoble. J'accepte avec plaisir l'invitation que vous me faites d'envoyer à Grenoble, pour les cabinets d'histoire naturelle et d'antiquités, tous les objets que je pourrai me procurer, et je m'engage à y satisfaire de mon mieux, à mon retour en Egypte¹⁴⁸.

¹⁴⁷ L. de SAINT-FERRIOL, *Voyage en Egypte et en Nubie, (1841-1842)*. *Journal* (BMG).

¹⁴⁸ Correspondance de Clot-Bey avec Berriat.

L'ensemble de la collection Clot-Bey a été l'objet d'un véritablement éclatement en Europe : le Louvre, le British Museum, Marseille en acquirent chacun une partie. Aucun musée du Sud-Est de la France (Aix-en-Provence, Toulon, Cannes, Nice) n'a pu faire état d'un objet ayant appartenu à la collection Clot-Bey. Hormis le Muséum de Grenoble dont Clot-Bey démarra par ses dons les collections zoologiques exotiques, seul le Musée Calvet d'Avignon a reçu un petit dépôt constitué de treize momies et de trois lots de textiles divers. Ces objets auraient été donnés par Clot-Bey lui-même, en vue d'obtenir en échange des échantillons européens destinés à instruire les étudiants de son Ecole de Médecine du Caire. Clot-Bey avait en effet adjoint à son école un petit « Musée d'histoire Naturelle » représentatif de la faune et de la flore des pays européens. Plus précisément dans le domaine de l'histoire naturelle, le dépôt au Musée Calvet d'Avignon nous éclaire sur le dessin de Clot-Bey pour Grenoble, sa ville natale : par la qualité de ses échanges livresques et la richesse de sa correspondance avec les égyptologues grenoblois, Clot-Bey souhaitait participer au progrès de la médecine en Egypte, tout en constituant les premières collections zoologiques en vue de créer un Muséum d'histoire naturelle à Grenoble. Par ses dons en collections zoologiques destinées au Muséum de Grenoble, Clot-Bey installa à Grenoble la tradition égyptienne qu'avait révélée les travaux des Champollion au sein des premières collections rassemblées par les Dauphinois du 18^e siècle.

La portée de l'initiative de Berriat nommant des correspondants du muséum dépassa largement les années de son mandat. A partir de 1851 et jusqu'à la fin du 19^e siècle, on vit affluer à Grenoble des collections venant de Guyane et de Madagascar, du Brésil et de Saint-Louis du Sénégal de Cochinchine, de la Martinique, du Mexique, de la Guyane, de Madagascar et de la Réunion. Afrique, Amérique, Asie, tous les continents furent couverts par les dons des correspondants. La règle du Muséum fut alors de ne plus se limiter et de constituer des collections provenant de toutes les régions du globe. Aux mêmes dates, de 1857 à 1887, le Muséum national continuait à envoyer au Muséum de Grenoble des collections zoologiques : elles ne furent cependant plus que de un envoi tous les quatre ans, alors qu'elles avaient été, entre 1851 et 1853, de un envoi par an Ceci montre l'importance du rôle des correspondants du Muséum initié par Berriat pour la constitution des collections zoologiques exotiques, et l'autonomie que ces correspondants procurèrent au Muséum de Grenoble par rapport au Muséum national.

Tout comme les collections exotiques des cabinets de curiosités des princes ou des négociants avaient témoigné de la puissance ou de la réussite de leurs propriétaires – les collections exotiques d'Innsbruck contenaient des parures en plumes datant de l'époque précolombienne, provenant du Mexique, témoignaient de la puissance des Habsbourg dans le monde avec leurs possessions espagnoles, celles de Raby, rapportées des Antilles, renseignaient le visiteur sur la réussite du Grenoblois dans les affaires – le Muséum de Grenoble au 19^e siècle servit de vitrine flatteuse pour la ville avec la nomination de ses voyageurs faits « Correspondants du muséum » dans le monde entier. Onze navigateurs, médecins de la marine, voyageurs ou négociants dauphinois furent gratifiés à partir de 1841 jusqu'à 1855 du titre de « correspondant du muséum de Grenoble ». Après 1855 et jusqu'à 1876, ce titre honora encore sept marins et explorateurs, tant fut forte l'impulsion donnée par l'arrêté du maire Berriat en 1841. Sur la même lancée, le maire

Louis Crozet prêtait, à la demande de la Société des mines et fonderies des Alpes et sur une initiative d'Emile Gueymard, un échantillon de la mine d'or de la Gardette pour l'Exposition universelle de 1855. Faire corps avec le Muséum de Grenoble en donnant son nom à une collection ou à une rue adjacente aux nouveaux bâtiments fut le parcours le plus recherché des Grenoblois de 1850 en quête d'honneurs et de reconnaissance. Ainsi un Grenoblois offrit-il son herbier et sa collection de papillons au muséum, à la condition qu'une rue du Jardin des Plantes portât son nom ! Inversement, les collections rapportées de tous les continents attestaient, auprès des Grenoblois visitant le musée, la présence forte de la ville dans le monde ainsi que l'efficacité de ses édiles. A partir de Berriat, le muséum de Grenoble devint le musée légataire de tout voyageur grenoblois voulant exprimer sa réussite. Il servit également à instrumentaliser à l'étranger la renommée des maires de la ville : les collections exotiques du Muséum de Grenoble devinrent alors la représentation élogieuse de la présence de la ville dans le monde et le faire-valoir confirmé de ses maires.

1.3. De l'orientalisme de Clot-Bey à la Société d'Acclimatation de Bouteille

On voit bien dans les échanges de correspondance entre Clot-Bey et Berriat le lien que fait Clot-Bey entre l'orientalisme et les collections d'histoire naturelle : demandant au maire de le mettre en relation avec des orientalistes grenoblois – « si vous avez des orientalistes à Grenoble... » - Clot-Bey traduisit sa relation avec de Saint-Ferriol en 1840 par plusieurs dons de collections d'histoire naturelle de 1842 à 1844 pour le Cabinet d'histoire naturelle de sa ville. A Grenoble, c'est Clot-Bey qui ajoute la science et plus spécialement les sciences naturelles, aux domaines touchés par le mouvement orientaliste du 19^e siècle. Dans son *Dictionnaire culturel de l'orientalisme*, Christine Peltre, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Strasbourg, montre l'ampleur culturelle et l'interdisciplinarité du mouvement orientaliste au 19^e siècle en France et en Europe. L'orientalisme interrogea toutes les disciplines, peinture, littérature, architecture, arts décoratifs et musique, la mode orientaliste se déployant en Occident en des variations multiples. L'auteur insiste sur le rôle essentiel joué par Vivant Denon à son retour de l'Expédition d'Egypte et dont les planches gravées en 1802 favorisèrent l'épanouissement de goût orientaliste au 19^e siècle. Les peintres Théodore Chassériau, Eugène Delacroix se nourrirent du bestiaire d'Orient. Ils améliorèrent notamment, avec l'étude des chevaux arabes, la connaissance occidentale des coursiers. Les peintres voyageurs peignirent la nature orientale, l'aridité de ses sables, sa végétation, le paysagiste Prosper Marilhat s'appliquant notamment à rendre les particularités de la flore. C'est à partir de 1851 que datent les premiers contacts du Muséum national avec le sculpteur Charles Cordier pour la galerie d'anthropologie. Cordier fut chargé, pour le Muséum national, d'étudier les types humains du pourtour de la Méditerranée et de l'Egypte. La statuaire exotique contenue dans son œuvre est essentiellement ethnographique. A Grenoble, nous ajoutons donc les sciences naturelles aux variations multiples dans lesquelles se déploya la mode orientaliste tout au long du 19^e siècle et que traite Christine Peltre dans son *Dictionnaire culturel de l'orientalisme*.

A Grenoble, l'orientalisme en sciences naturelles démarra très tôt avec la participation du minéralogiste dauphinois Dolomieu à l'Expédition d'Égypte et surtout, avec la rédaction de la *Description de l'Égypte* par le préfet Fourier. La vogue orientaliste que connut la ville au milieu du 19^e siècle dans le sillage de Clot-Bey s'illustra encore au Muséum avec la création en 1854, par le conservateur Hippolyte Bouteille, de la Société zoologique d'acclimatation pour la région des Alpes. Bouteille fonda cette société en 1854 sur le modèle de la Société impériale d'acclimatation de Paris qu'avait créée son ami Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire. Le but de celle-ci fut premièrement de concourir « à l'amélioration et la propagation d'animaux utiles ou d'agrément », deuxièmement « à la domestication de quelques espèces indigènes » et enfin « à l'acclimatation de quelques espèces étrangères ». Clot-Bey et Geoffroy-Saint-Hilaire en étaient les présidents honoraires et le comte de Saint-Ferriol membre du conseil d'administration. Par la même occasion, Bouteille créait le Jardin d'acclimatation de Grenoble. Si la réalisation de cette Société d'Acclimatation fut de faible valeur scientifique – hormis le bulletin de la société elle-même de 1854 à 1869, une seule publication scientifique émanant de Bouteille l'illustra - elle exprima néanmoins l'attrait qu'avait toujours exercé sur Grenoble les productions exotiques. Bouteille n'a jamais renié les collections étrangères. Il les a, au contraire, merveilleusement accueillies, comprenant qu'elles étaient à Grenoble la clé du passage entre le cabinet d'histoire naturelle vers un muséum d'envergure. Contrairement à son prédécesseur Crépu et probablement en raison de ses relations amicales avec le fils de Geoffroy Saint-Hilaire, Bouteille comprit très vite le lien qui liait à Grenoble les collections égyptiennes du cabinet des antiques et le cabinet d'histoire naturelle. Dès sa nomination, il alla chercher lui-même dans les différentes parties du Collège qui abritait encore en 1848 le cabinet d'histoire naturelle, la bibliothèque et le cabinet des antiques, les objets d'histoire naturelle dispersés par Crépu et qui lui semblaient relever de sa compétence. Il utilisa à la bibliothèque un seul ouvrage pour leur détermination : *la Description de l'Égypte*. Bouteille sut jouer sur toutes les nuances que revêtit à Grenoble la vogue orientaliste : égyptologie et accueil des collections exotiques. Il sut orchestrer la renommée du muséum de Grenoble autour des collections reçues en dons : chaque année, il transmettait au maire la liste des donateurs pour une reconnaissance officielle en délibération du conseil municipal et la publication systématique dans les journaux de la ville, avec envoi des exemplaires aux donateurs. Grand bénéficiaire de la création à Grenoble d'un Muséum d'histoire naturelle, le conservateur Hippolyte Bouteille lia directement les spécimens d'histoire naturelle contenus dans les collections égyptiennes provenant des anciens cabinets de curiosités ainsi que les collections exotiques reçues en dons à partir de 1837, au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble.

2 - L'INFLUENCE DU MUSEUM NATIONAL

Sous la Restauration, le Muséum national d'histoire naturelle de Paris avait créé le 10 février 1819 une école de voyageurs naturalistes. Elle succédait à la fonction de « correspondant du Cabinet du Jardin du roi » qu'avait déjà instaurée Buffon du temps du Jardin du Roi, sur le modèle des correspondants de l'Académie des sciences. Sous la Restauration, l'école de « voyageurs naturalistes » avait recruté sur concours, dispensé un enseignement et muni ceux qu'elle avait envoyés à la découverte, d'un manuel d'instructions. L'expression de « voyageur naturaliste » avait désigné, sous la Restauration, mais ce fut le cas également sous la Monarchie de Juillet, une situation bien précise, celle d'un homme ayant reçu au Muséum une formation, qui était envoyé en mission par l'établissement et pensionné par lui. Le voyageur se voyait remettre un manuel intitulé *Instructions pour les voyageurs*, véritable compendium du parfait naturaliste collecteur. Rééditée quatre fois au cours du 19^e siècle, la brochure témoigna de l'effort produit par le siècle pour discipliner et codifier le voyage.

Ces instructions, comme ce fut le cas pour celles de 1845, avaient un caractère descriptif. Elles visaient à guider le voyageur dans ses recherches. La contribution qui était alors demandée au voyageur visait à un accroissement des connaissances, au contrôle de questions spécifiques, à la constitution et l'élargissement des collections scientifiques. Elle exigeait un état de la situation sur des questions déjà étudiées et la rectification des erreurs et des inexactitudes. La contribution des navigateurs ainsi formés au progrès des sciences fut importante. A titre d'exemple, le nom du chirurgien major dauphinois Louis Arnoux¹⁴⁹, qui allait devenir un des donateurs principaux du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble, figure en annexe sur la liste des collecteurs et donateurs du Muséum national mentionnés dans *l'Histoire naturelle des Poissons* de Cuvier et Valenciennes. Concernant Arnoux ou de nombreux autres voyageurs, il faut noter, par rapport à l'Ancien Régime, la grande nouveauté que représente l'importance prise par les officiers du Service de Santé de la Marine. Dans les grands voyages de découvertes et de circumnavigation des années 1815-1850, ces officiers médecins et chirurgiens remplacèrent les « civils » de la période antérieure, dont les rapports avec les officiers de la « Royale » n'avaient pas été bons : ce furent presque toujours eux qui furent choisis comme naturalistes dans les grands voyages du 19^e siècle.

Le squelette d'une des baleines les plus majestueuses qui se trouve aujourd'hui dans la Grande Galerie de l'Evolution au Muséum national provient des envois d'Arnoux au Muséum national. La baleine avait été dépouillée par Arnoux et les marins du *Rhin*, ses os séparés pour en faciliter le transport, et elle avait rejoint les collections du Muséum national où, jusqu'en 1998, le panneau de signalétique suivant en indiquait la provenance :

Baleine australe. Capturée en 1844 dans la baie d'Akaroa, Nouvelle Zélande, par l'équipage de la corvette le *Rhin*. Longueur 13m66. Poids total du squelette 1.850 kg¹⁵⁰.

¹⁴⁹ ARNOUX (Louis, 1814-1867) : chirurgien major grenoblois, donateur au Muséum de Grenoble de collections provenant d'Amérique du Sud et du Pacifique.

¹⁵⁰ La baleine d'Arnoux est la première baleine à gauche, dans l'entrée de la Grande Galerie de l'Evolution au Muséum national.

Les retombées des grandes explorations et des voyages de circumnavigation de la première partie du 19^e siècle sur l'histoire des sciences furent considérables : elles ouvrirent définitivement les collections du Muséum national sur le monde. En 1889, Edmond Frémy, directeur du Muséum national leur rendit hommage :

Au nombre des collaborateurs les plus actifs du Muséum, nous citerons, avec un sentiment de profonde gratitude, ces voyageurs scientifiques et tous ces officiers de marine, pionniers intrépides, qui, en parcourant les régions du globe les plus lointaines, quelquefois au péril de leur vie, ont tant contribué à augmenter nos trésors.

Les retombées furent importantes également sur le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble : certains navigateurs missionnés par le Muséum national n'oublièrent pas, dans leurs dons, les cabinets des villes dont ils étaient originaires. Ce fut le cas de Tardy de Montravel¹⁵¹, de retour de Terre Adélie, et du chirurgien-major Arnoux, de retour de l'expédition de circumnavigation sur le *Rhin*. Ces deux expéditions mandatées par le Muséum national furent d'une grande importance pour le Muséum de Grenoble, tant en raison de la richesse des espèces collectées que par le modèle qu'elles instaurèrent.

2.1. Voyage aux terres australes : l'expédition scientifique de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* et la collection Tardy de Montravel (1841)

Le mobile principal des grandes expéditions françaises de cette première moitié du 19^e siècle était avant tout d'ordre politique et économique : il s'agissait de faire échec à la rivale anglaise. Le second voyage de Dumont d'Urville fut cependant le seul pour lequel les sciences et la géographie passèrent au tout premier plan¹⁵². L'expédition sur l'*Astrolabe* et la *Zélée* de 1837 à 1840, plus connue sous le nom de « Voyage au Pôle Sud », illustra parfaitement le soin mis par un chef d'expédition maritime du 19^e siècle pour rassembler, à bord de ses trois-mâts carrés de la marine royale, un ensemble de voyageurs naturalistes aux compétences multiples et de haute valeur scientifique. Deux scientifiques participèrent au voyage : Vincendon-Dumoulin, ingénieur hydrographe de la Marine, et Tardy de Montravel, enseigne de vaisseau chargé des observations astronomiques. Clément-Adrien Vincendon-Dumoulin (1811-1858) était dauphinois. Il était né en Isère, avait fait ses études à Grenoble, puis était entré à l'Ecole Polytechnique où il était devenu ingénieur hydrographe. Il s'était embarqué sur l'*Astrolabe* et était devenu un fidèle de Dumont d'Urville. A la mort de celui-ci, c'est Vincendon-Dumoulin qui fut chargé de la rédaction et de la publication de la relation de voyage. Ayant conservé des relations avec les scientifiques grenoblois, c'est vraisemblablement lui qui incita son compagnon, Tardy de Montravel, un Ardéchois, officier sur la *Zélée*, à léguer à la ville de Grenoble les collections

¹⁵¹ TARDY de MONTRAVEL (Louis Marie François, 1811-1864) : navigateur ayant participé au voyage aux terres australes (1837-1840), donateur au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble.

¹⁵² DUMONT d'URVILLE (Jules Sébastien César, 1790-1842) : navigateur français, découvreur de la Terre Adélie en 1840, au cours de la deuxième expédition au Pôle Sud qui eut lieu de 1837 à 1840.

zoologiques et ethnologiques qu'il avait rassemblées au cours de leur voyage. L'ethnologue Anne Lavondès a réalisé en 1990 un inventaire des collections océaniques du Muséum de Grenoble issu en partie du don Tardy de Montravel. Selon elle, si la collection ne revêt pas de qualité artistique particulière, les objets qu'elle renferme seraient des « rescapés » et représenteraient aujourd'hui « la plus importante collection d'objets ethnographiques rapportés par une expédition scientifique française ».

La mission hydrographique du Voyage au Pôle Sud eut pour but d'explorer les parties les plus australes de l'Océan Pacifique, de pousser le plus loin possible une reconnaissance à travers les glaces, en avançant vers le Pôle, là où se trouvaient les espèces les plus nombreuses de phoques, de dauphins et de baleines, dont l'étude était la plus demandée. Jamais expédition ne fut plus fructueuse : on dénombra ainsi des mammifères (dont le singe nasique de Buffon), des phoques, des cétacés et des dauphins, une récolte d'oiseaux considérable, des amphibiens, des reptiles, des poissons et des insectes. S'ajoutèrent à cet important tableau des récoltes botaniques. Tardy de Montravel adressa au cabinet d'histoire naturelle de Grenoble des collections dès son retour de Terre Adélie en 1841. Pour suivre le voyage de l'*Astrolabe* et la *Zélée* et retrouver l'origine de la collection Tardy de Montravel donnée au Muséum de Grenoble, nous nous sommes aidés de la relation de voyage de Vincendon-Dumoulin de 1843 à 1851.

La collection d'histoire naturelle que Tardy de Montravel donna au Muséum de Grenoble comprend une collection de Coléoptères exotiques. Par son importance, cette collection a fait littéralement exploser la collection entomologique du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble en 1841. Elle contient également une collection ethnologique des Iles Fidji et des Iles Salomon : « un vase à kawa des îles Fidji, un arc et une flèche des sauvages du détroit de Torrès, un casse-tête des sauvages de l'archipel des îles Salomon, une boîte à bétel des îles Salomon, une fronde des sauvages dans les Carolines ». Il s'agit essentiellement d'armes dont nous avons pu retrouver les descriptions dans la relation de voyage de Vincendon-Dumoulin :

Les armes primitives des Iles Viti sont, comme aux Iles Tonga, la lance, l'arc, la flèche et le casse-tête.

Tardy de Montravel avait en effet fait escale avec l'*Astrolabe* et la *Zélée* aux Iles Fidji, où Dumont d'Urville avait organisé le châtement d'une tribu hostile. Les navigateurs en avaient rapporté quelques trophées de victoire dont les pièces se sont retrouvées dans la collection léguée au Muséum de Grenoble. La plupart des autres pièces collectées ont été obtenues par échange, ainsi que le précise la relation de voyage :

Les pirogues viennent en grand nombre entourer nos corvettes sur lesquelles il s'établit un commerce d'échange très actif. Il se borne aux objets d'industrie ; car ces insulaires n'apportent aucune provision : des étoffes, des poteries, des ceintures, des lances, des casse-têtes, des plats à kava de toutes dimensions, tel sont les objets qui donnent lieu à des transactions.

Aux Iles Salomon, Dumont d'Urville et Vincendon-Dumoulin observèrent que les armes « se compos[aient] de lances à manche sculpté, ayant un os humain pour pointe ; de longs casse-tête en bois dur, de forme plate, à bords tranchants et à sommet aigu, et de casse-tête plus petits, destinés sans

doute à achever la victime qu'un coup mortel a[vait] mise hors de combat ». L'*Astrolabe* et la *Zélée* firent ensuite route vers les Carolines et arrivèrent dans les Iles Hogoleu : la fronde hogoleue mentionnée dans le catalogue du Muséum de Grenoble et faisant partie de la collection Tardy de Montravel provient de cette région. En juin 1840, tentant de franchir le détroit de Torrès, les deux corvettes s'échouèrent sur un îlot et les équipages rapportèrent des armes de cet îlot, ce que mentionne la relation du voyage :

Nous remarquâmes chez eux des lances armées de pointes de fer et quelques haches... Ils étaient, en outre, armés d'arcs et de flèches qu'ils n'avaient pu se procurer dans leur petite île. Ces armes avaient beaucoup de ressemblance avec celles des Papous et il est certain qu'elles provenaient de la Nouvelle-Guinée.

Ces flèches du détroit de Torrès se trouvent comprises dans la collection Tardy de Montravel.

Par ce don, Tardy de Montravel avait ouvert le cabinet de Grenoble au monde et lui avait fait bénéficier des efforts déployés depuis le début du siècle par le Muséum national.

2.2. Voyage dans le Pacifique : l'expédition de circumnavigation sur le *Rhin* et la collection océanienne Arnoux (1847)

L'expédition de circumnavigation sur le *Rhin* qui eut lieu de 1842 à 1846 était, quant à elle, essentiellement politique. La mission confiée par le roi Louis-Philippe était de garantir le droit des colons français en Océanie, notamment en Nouvelle-Zélande, dans la presqu'île de Banks à Akaroa. Elle était également d'apporter une aide morale, matérielle et sanitaire aux missions catholiques installées dans le Pacifique occidental. Cependant, comme cela était devenu l'habitude dans ce genre de voyage et tel que nous l'avons vu, la mission politique se voyait doublée d'une mission scientifique : celle d'explorer le Pacifique Sud et la Nouvelle-Zélande. Le commandant Auguste Bérard et son chirurgien Louis Arnoux étaient des scientifiques mandatés par le Muséum national : le commandant et ses officiers devaient collaborer à divers travaux scientifiques relevant des domaines de l'hydrographie, du magnétisme terrestre, de la météorologie, de l'astronomie et devaient participer à la collecte de matériel d'ethnologie et d'histoire naturelle. Si la mission principale de l'expédition n'était pas d'ordre scientifique, du moins s'ajoutait-elle aux activités d'assistance et de maintien de l'ordre. Elle était aussi considérée comme majeure par le capitaine de vaisseau. Né à Montpellier, le commandant Bérard était un ancien des circumnavigations de Louis de Freycinet sur l'*Uranie* (1817-1820) et de Duperrey sur la *Coquille* (1822-1825). Homme cultivé, il était curieux d'histoire naturelle et d'ethnologie. Grenoblois d'origine, son chirurgien-major Louis Arnoux avait fait quant à lui ses études au Collège de Grenoble. Il avait ensuite suivi une formation de quelques semaines de chirurgien-auxiliaire, c'est-à-dire d'aide du chirurgien-major, sur les frégates de la marine royale. Après une réussite au concours de chirurgien à Brest et plusieurs navigations, il s'était embarqué à l'âge de vingt-huit ans sur le *Rhin* en tant que chirurgien-major. Il y fut en charge à la fois de la santé de l'équipage et de la collecte du matériel d'histoire naturelle à rapporter en France. Au cours de ses études ou avant de s'embarquer, Louis Arnoux aurait

été soutenu et aidé par la Faculté des sciences de Grenoble : c'est à la Faculté des sciences de Grenoble qu'il aurait assisté à des conférences publiques de systématique animale, et c'est là qu'il aurait eu accès aux collections afin de parfaire sa formation de naturaliste. A bord, Louis Arnoux fut chargé par le Muséum national de procéder à des tests, dont un concernant une technique d'embaumement mise au point par le chimiste Jean-Nicolas Gannal. Cette technique, dont l'application se solda par un échec sur le *Rhin*, devait à la fois permettre la conservation des animaux domestiques morts, chargés à bord pour la nourriture des marins, et la conservation des peaux des oiseaux et mammifères destinés à être naturalisés. Les deux hommes étaient accompagnés à l'aller de Jules Verreaux, naturaliste du Muséum national, en mission en Australie. C'est lui qui forma à bord chirurgiens et marins à la préparation du matériel zoologique collecté. Charles Méryon, un officier particulièrement doué pour le dessin, fut le dessinateur de l'expédition. Pour les besoins des collections d'histoire naturelle, Méryon se fit également sculpteur de modèles d'animaux. Méryon laissa un nombre important de croquis, pris sur le vif, du bateau, des marins et des vues d'ensemble des lieux visités. Trois missionnaires se rendant en Nouvelle-Zélande embarquèrent également ainsi que le nouvel évêque d'Océanie, Mgr Pompallier. Au cours de leur voyage, le commandant Bérard, ses officiers et son équipage réunirent une documentation tout à la fois hydrographique, météorologique, astronomique, ethnologique, zoologique et botanique. Cette documentation fut le témoin de la colonisation de l'Océanie au tout début de l'occupation européenne.

La révolution de 1848 et le rappel des militaires de toutes armes dans leurs unités interrompirent Arnoux et Bérard dans la publication de la relation du voyage. A défaut de relation de voyage, trois sources – un catalogue d'exposition, un journal médical et une carte du voyage – nous ont permis de suivre le voyage d'Arnoux et de comprendre la constitution de ses collections. L'œuvre de Méryon a en effet donné lieu, d'octobre 1968 à janvier 1969, à une exposition au Musée de la Marine intitulée « Charles Méryon, officier de marine, peintre graveur 1821-1868 ». Concernant son voyage sur le *Rhin*, nous avons pu retrouver ainsi, à la lecture de ce catalogue, de larges extraits de la correspondance de Méryon à sa famille ou à ses amis, des extraits de la correspondance de Bérard ou de celle d'Arnoux, des registres du journal de bord du *Rhin*, ainsi que de nombreuses œuvres de l'officier dessinateur : dessins à la mine de plomb, gravures, dessins au crayon, à la craie noire, lithographies et études. Le cahier médical d'Arnoux à bord du *Rhin* nous a fourni un complément au témoignage de Méryon. L'original de ce cahier, conservé aux Archives de l'Hôpital Maritime de Toulon, est composé du rapport remis par Arnoux aux membres de la commission sanitaire de Toulon et de deux lettres. Il a fait l'objet d'une thèse de médecine en 1978. L'auteur l'a étudié dans un intérêt médical, pour les maladies rencontrées par un équipage au cours d'une expédition maritime, et pour l'évolution de la thérapeutique de 1800 à 1850. Journal d'un médecin ayant reçu une formation de naturaliste, nous l'avons retenu quant à nous pour les renseignements qu'il contenait sur les chasses et les pêches, et pour les précisions qu'il pouvait nous apporter quant aux objets ou aux animaux collectés. Dans un style direct, le chirurgien relate dans son journal ses interventions médicales : « J'ai manié avec hardiesse la lancette et les purgatifs ». Mais il est tenu de mentionner également les différentes chasses du *Rhin*, comme il le fait pour cette course d'histoire

naturelle de cinq jours à Bahia en octobre 1842, cette autre chasse en Tasmanie, à Hobart-Town, en décembre 1842, les différentes chasses des officiers à Akaroa dès janvier 1843, leurs chasses aux canards, très nombreux dans cette baie, et la perte d'un « chien sauvage de Nouvelle Hollande » de toute beauté qu'un coup de roulis emporta un jour de grand vent. Arnoux signale également les « canots des naturels ». A plusieurs reprises, son journal évoque la présence des baleiniers : les pêches à la baleine, auxquelles les marins embarqués à bord du *Rhin* eurent plusieurs fois l'occasion d'assister, ont inspiré Méryon qui les a abondamment illustrées. De même qu'il n'y eut aucune publication de la relation de voyage, aucune carte de l'expédition ne fut jamais établie au retour de l'expédition. Une carte fut élaborée par Jean Ducros à l'occasion de l'exposition Méryon : elle a hélas été perdue. La seule carte du voyage du *Rhin* existant à ce jour est celle de Bernard Serra-Tosio, ancien professeur de biologie à l'Université Joseph Fourier Grenoble I. Publiée par le Bio-Club en 1996, cette carte retrace le voyage des officiers naturalistes de 1842 à 1846 et permet une meilleure compréhension de la constitution des collections.

Après le départ de Toulon en 1842, les premières collectes tropicales (un boa, quelques lézards) furent faites au Brésil. Destiné au Muséum national, ce matériel vivant fut confié au premier navire retournant en France. D'autres spécimens furent mis en peau et conservés dans les coffres d'Arnoux pour la Faculté des Sciences de Grenoble et pour le muséum. Oiseaux, poissons, requins, tortues : le naturaliste Jules Verreaux donna à cette occasion à Arnoux et à ses aides ses premières leçons de préparation du matériel d'histoire naturelle collecté. Les trois missionnaires à bord ont relaté en 1855 la pêche d'un requin à bord du *Rhin* :

Les chirurgiens et un naturaliste [Jules Verreaux] qui est envoyé en Océanie par le Muséum de Paris se sont mis en devoir de l'écorder et de l'empailler selon les règles de l'art.

A partir de 1843 et jusqu'en 1845, la corvette stationna pendant cinq longs séjours à Akaroa, au Sud de la Nouvelle-Zélande, totalisant ainsi dans ce lieu une présence de un an et dix mois des officiers collecteurs. C'est au cours de ce long séjour qu'Arnoux put échanger du matériel d'ethnologie avec les indigènes et rassembler de riches collections d'histoire naturelle. Il a pu réunir là une collection complète de toutes les espèces d'oiseaux peuplant la presque île de Banks, dont la plupart furent donnés à la Faculté des sciences de Grenoble. Lors d'une escale en Australie à Sydney, Arnoux augmenta ses collections d'oiseaux, de mammifères et de reptiles. En 1845, il quitta Akaroa pour visiter les missions catholiques du Pacifique méridional : c'est lors de ce séjour que, soignant missionnaires et indigènes, il put se livrer au troc, et obtenir ainsi de nombreux objets ethnologiques. C'est au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble qu'il donna cette collection à son retour. De nombreux objets ethnologiques des îles Wallis furent le fait de cadeaux de plongeurs wallisiens venus examiner et calfater les voies d'eau du navire. D'autres objets rapportés par Arnoux de Polynésie et de Mélanésie sont dus à des échanges d'objets avec les insulaires. Tous furent donnés par Arnoux au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble. Les escales du *Rhin* en Australie furent encore l'occasion pour Arnoux de réunir du matériel ethnologique et zoologique, comme la mâchoire d'un jeune cachalot conservée au Muséum de Grenoble. Sur la côte est de l'Australie, Arnoux accumula des spécimens d'oiseaux, de

mammifères et de reptiles, constituant ainsi une collection magnifique de la faune de Sydney qu'il donna à l'Université de Grenoble. Au retour de la corvette en 1846, ayant passé Gibraltar, Bérard fit escale à Mers-el-Kébir et envoya au Jardin botanique d'essai d'Alger un lot de plantes vivantes et de graines provenant de Nouvelle-Zélande.

Les dessins rapportés par Méryon de son voyage sur le *Rhin* ont évoqué les mêmes épisodes, les mêmes stations, les mêmes scènes que celles évoquées par le tracé de la carte de Bernard Serra-Tosio : vues d'Akaroa, pêche à la baleine, habitations indigènes, portraits de marins, petites figures en pied de gradés – l'une d'entre elles représentant vraisemblablement Arnoux – constructions indigènes, scènes de pêche, lithographie du port de Sydney, études de pirogues, visage d'un Mahori à l'expression farouche et puissante, nombreuses études d'oiseaux de mer dont le journal météorologique de la corvette mentionnait à tout moment la rencontre, albatros en vol auxquels les marins portaient la plus grande attention et que Méryon, rejoignant en cela Beudelaire, affectionnait tout spécialement, études de cétacés, d'oiseaux naturalisés et d'arbres de la Nouvelle-Hollande, croquis de pirogues de Nouvelle-Calédonie, de masques de la Nouvelle-Calédonie, portrait au pastel d'un chef de tribu de la Nouvelle-Zélande, Hone-Heke, et enfin, arrivée sur le port de Mers-el-Kébir pour le dépôt au Jardin botanique d'Alger. Ces dessins laissés par Méryon sont aujourd'hui autant de témoignages pour l'étude des collections Arnoux : associés au cahier médical du chirurgien-major, ils constituent une aide à l'identification de sa collection.

Le voyage du *Rhin* fut un succès diplomatique car Bérard avait su habilement représenter son pays et défendre les intérêts de ses concitoyens dans une immense zone maritime dominée par la puissance colonisatrice britannique. Ce fut un succès humain grâce à l'action d'Arnoux, l'équipage n'ayant eu à déplorer aucun décès et Arnoux ayant pu étendre son action médicale aux colons, aux missionnaires et aux indigènes. Ce fut enfin un succès scientifique pour l'histoire naturelle et l'ethnologie : on dénombre en tout une collecte de plus de six tonnes de spécimens de minéraux, d'animaux (mammifères, oiseaux, reptiles, poissons, coquillages, insectes), de plantes sèches, de plantes vivantes, de graines, d'objets océaniques (armes, tapas, statuettes, masques, parures, vêtements, outils).

L'essentiel des collections recueillies sur le *Rhin* furent conduites au Muséum national. Deux autres « musées » furent bénéficiaires de la campagne sur le *Rhin* : la Faculté des sciences de Grenoble et le Muséum d'histoire naturelle de Grenoble. Aux collections pédagogiques de la Faculté des sciences de Grenoble, Arnoux destina la quasi totalité de ses collections ornithologiques. Au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble, il donna en 1846 sa collection ethnologique, le modèle de baleine franche sculptée par Méryon, « joli plâtre parfait de vérité », selon les mots de Bouteille, ainsi qu'une mâchoire de cachalot. Deux ans avant de mourir, en 1865, Louis Arnoux faisait donner encore au Muséum de Grenoble, par l'intermédiaire de son frère Jacques Joseph Arnoux, capitaine de frégate, les derniers spécimens de la collection ornithologique du *Rhin* qu'il avait conservée pour son usage personnel : celle-ci était composée de dix-huit oiseaux de Nouvelle-Zélande et d'Australie.

Le parcours du *Rhin* avec la constitution de ses collections ainsi que la désignation des destinataires des dons d'Arnoux à Grenoble nous ont permis de distinguer deux sortes de collections parmi les spécimens donnés en 1846 : les

collections ornithologiques et les collections ethnologiques. Les premières étaient destinées essentiellement à la Faculté des sciences, les secondes au Muséum. Ces deux collections sous-tendent deux desseins différents chez leur donateur : un support pédagogique pour des étudiants d'une part, et la constitution de collections ethnologiques propres à un muséum d'autre part. Ces dernières collections ne convenaient en effet plus du tout à un cabinet d'histoire naturelle mais trouvaient tout à fait leur place dans un muséum. La collection océanienne d'Arnoux est datée de 1846, soit du retour du navigateur de son voyage dans le Pacifique. De précédents envois correspondant aux premiers voyages d'Arnoux avaient déjà esquissé le souhait que le chirurgien major formulait pour Grenoble : doter sa ville d'un muséum à l'image du Muséum national. Sa collection d'oiseaux et de mammifères de Libye en 1840, trois oiseaux exotiques en 1841 et un mammifère de Libye en 1842 avaient constitué une première amorce dans sa contribution à la constitution de collections exotiques pour le muséum de Grenoble. En 1846, sa collection ethnologique océanienne ne fit que renforcer cette esquisse. Seule une institution plus globale comme l'était un muséum, pouvait accueillir, à côté des collections zoologiques, des collections ethnologiques. Arnoux n'aurait pas légué ses dernières collections à un cabinet d'histoire naturelle. Lui qui avait été formé par le Muséum national avait l'ambition de donner ses collections à une institution pouvant modéliser celui-ci dans sa ville natale. Le dernier don qu'il fit au Muséum de Grenoble en 1865 montre la satisfaction du navigateur d'avoir vu se réaliser la création d'un muséum dans sa ville en 1851 : sa collection ornithologique, qui serait revenue à la Faculté des sciences en 1846, revint sans hésitation en 1865 au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble.

Nous avons reconnu dans ces deux collections, celle de Tardy de Montravel sur l'*Astrolabe* et la *Zélée* et celle d'Arnoux sur le *Rhin*, la manifestation directe de deux expéditions maritimes et scientifiques missionnées par le Muséum national. Conjuguée aux échanges entre le maire Berriat et Clot-Bey en Egypte, l'initiative des deux navigateurs dauphinois accompagna et étaya la réflexion naissante de la ville de Grenoble autour de la création d'un muséum. Elle porte la marque du rôle indéniable en France du Muséum national pour la constitution de collections exotiques. Elle trouva un écho favorable auprès des édiles grenoblois qui modélisèrent l'institution nationale, afin de positionner leur ville sur le plan international de par l'action de son muséum.

3 - LA COLLECTION EMILE GUEYMARD ET LA CREATION DU MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE DE GRENOBLE

Le nouveau muséum naquit de l'impulsion donnée aux collections exotiques et de l'impossibilité qui était alors faite de les accueillir dans les locaux devenus trop exigus au Collège. Sa naissance est due également, et concomitamment, à l'initiative du minéralogiste dauphinois Emile Gueymard de donner son importante collection minéralogique au Muséum de Grenoble. L'acceptation de ce don considérable et dévoreur de place, qui mettait les édiles et les conservateurs dans l'obligation de se déterminer, fut à l'origine de débats

houleux et d'hésitations sans fin. Ce fut le maire de Grenoble, Louis Crozet, qui prit l'initiative en 1851 d'accepter ce don, et d'intégrer la collection dans les nouveaux bâtiments du Muséum aux conditions fixées par le donateur. Pour cette collection exceptionnelle qui devint le joyau du Muséum, nous avons observé, comme dans le cas de la collection Clot-Bey et des collections exotiques, le timide accueil des conservateurs que l'esprit d'initiative semblait avoir définitivement quitté, et par contre l'implication totale d'un maire, Louis Crozet, dans l'intérêt du muséum. Une nouvelle fois c'était un maire qui se faisait le relais d'une initiative venue de l'extérieur du musée. Il répondit favorablement à la longue démarche du minéralogiste Emile Gueymard.

3.1 La collection Gueymard

Né en 1788 à Corps, village des montagnes du Dauphiné proche de la commune du Noyer où naquit Villars, l'ingénieur des mines Emile Gueymard avait commencé à amasser dès 1811 sa magnifique collection minéralogique au cours de sa mission d'exploration, sous les ordres de Schreiber, des départements du Simplon et du Léman. Le vieux Schreiber avait été son maître. Il était mort dans ses bras à Grenoble en 1827. N'ayant pas eu de descendant, il avait fait de Gueymard son héritier, si bien que nous pensons que les collections minéralogiques de Schreiber se trouvent comprises dans celles de Gueymard, véritable continuateur de son œuvre. Après le décès de Schreiber, Gueymard poursuivit la collection qu'il avait commencée en 1811, jusqu'à sa nomination en 1846 au poste de directeur des mines. Une des quatre galeries de la mine d'or de La Gardette poussées en 1838 porte d'ailleurs son nom : la « galerie Gueymard ». C'est au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, et à lui seul, que ce Dauphinois, héritier des pionniers de 1773, souhaite vendre une collection minéralogique unique, connue et convoitée dans l'Europe entière. Elle avait été admirée à l'Exposition universelle de Londres en 1851. La collection minéralogique Gueymard devint rapidement le joyau du Muséum. Elle totalise 4.737 minéraux et se compose des 500 premiers échantillons qu'Emile Gueymard avait donnés en 1848, ajoutés aux 400 à 500 échantillons légués par Scipion Gras en 1845¹⁵³. Elle s'est trouvée augmentée par la suite de 800 nouveaux échantillons récoltés par Gueymard et provenant des Alpes du Dauphiné jusqu'à la Méditerranée. Les près de 3.000 échantillons restant sont issus des collections Schreiber et des collectes qu'effectua encore Gueymard de 1849 à 1851.

Philippe Guillet, directeur de l'OCIM à Dijon (Office de Coopération et d'Information Muséographique), a donné en 1995 la définition d'un muséum. Un muséum serait avant tout un « musée scientifique » comprenant, mais non exclusivement, des collections de sciences naturelles. Le second mot attaché à la définition de l'établissement « muséum » serait selon lui celui « d'histoire naturelle », à ne pas confondre avec celui de « sciences naturelles », plus restrictif. L'histoire naturelle correspondrait à l'étude et à la description des corps observables de la Terre et de l'Univers. Ce terme globalisateur comprendrait les sciences exactes et humaines – il était un fait que dans les collections anciennes des muséums, et notamment dans celles du muséum de Grenoble, se retrouvaient des objets ou des spécimens relatifs à la

¹⁵³ *Catalogue manuscrit de la collection minéralogique et géologique de M. Emile Gueymard, 1847* (MHNG).

fois à la chimie, à la physique, à l'ethnologie ou encore à la préhistoire. La publication d'Emile Gueymard en 1844 intitulée *Statistique de l'Isère* fut la toute première publication dans la genèse du muséum de Grenoble, qui correspondit bien, par les domaines développés, à la définition qui vient d'être donnée d'un muséum¹⁵⁴. En effet, Gueymard entendait déjà par « étude de la statistique » ce qui caractérise encore aujourd'hui la deuxième partie de la définition d'un muséum :

La statistique, considérée sous le point de vue de son universalité, [...] est l'étude complète d'une contrée dans toutes les parties qui constituent son histoire [...] : elle embrasse, en un mot, tout ce qui est relatif à son histoire naturelle et à celle des populations qui l'ont habitée ou qui l'habitent ; elle comprend, outre cette double histoire, la topographie, le commerce, l'industrie, les arts, l'économie rurale, l'agriculture et l'état politique de cette contrée.

« Topographie », « Histoire naturelle », « Population » : après la description du milieu naturel d'une région, sa géologie, sa botanique et sa zoologie, les trois tomes de la *Statistique de l'Isère* traitent aussi des populations, de leurs origines et de leurs coutumes, de leur histoire et de leurs activités. Ainsi pour le canton de Corps en Isère que Gueymard connaissait bien pour y être né, il dresse l'état de la botanique en reprenant des passages de Villars extraits de *l'Histoire des plantes de Dauphiné*, et l'état de la minéralogie en empruntant à Guettard des extraits issus de la *Minéralogie du Dauphiné*. Envisageant les sciences exactes augmentées des sciences humaines, la statistique de Gueymard appartient bien aux domaines dévolus à un muséum. Avec la *Statistique de l'Isère* en 1844, le muséum de Grenoble était né.

3.2 Muséum et exposition

Les cabinets de curiosités avaient été disposés comme des théâtres et avaient offert à leur visiteur placé en leur centre le spectacle du monde. Celui-ci en avait découvert les merveilles et son œil avait recomposé le classement initié par leurs propriétaires. L'amateur de curiosités naturelles avait ainsi pu voir exposées, dans un espace clos et restreint, les espèces de sa région ou celles des contrées lointaines. Bien que perçu plus tard comme un infâme bric-à-brac d'objets dont on avait déploré le chaos apparent, les cabinets de curiosités avaient possédé leur classement qu'avait eu à recomposer l'œil du visiteur. Car tout avait alors reposé sur le regard : les objets proches ou lointains avaient été placés pour être vus : vus, c'est-à-dire observés voire contemplés. Le cabinet d'Ambras de l'archiduc Ferdinand avait abrité une collection réellement encyclopédique : l'archiduc avait une systématique – sa systématique – et avait ordonné ses collections selon ses propres critères, historiques ou matériels. Pour la première fois, on avait tenu compte de l'esthétique, de la lumière et de la couleur. C'est ce cabinet de curiosités encore existant aujourd'hui qui nous a permis de comprendre, mieux que sur inventaire, l'organisation du cabinet de Raby l'Américain et des effets que son propriétaire avait recherchés. Les collections de Raby avaient une systématique – sa systématique – et notre étude a montré qu'elles étaient certainement également organisées en fonction des

¹⁵⁴ E. GUEYMARD, *Statistique minéralogique, géologique, métallurgique, et minéralurgique du département de l'Isère*, Grenoble, Allier, 1844 (Ouvrage couronné par l'Académie des sciences).

couleurs et disposées de façon à séduire le visiteur. De la même façon, les collections du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble témoignaient-elles encore en 1836 d'une certaine mise en scène, d'une recherche du spectaculaire dans le but d'attirer l'oeil ou de faire réfléchir. Une filiation de Raby à Champollion-Figeac en passant par Ducros avait théâtralisé les collections du cabinet. Cabinets de curiosités et cabinet d'histoire naturelle avaient inventé, en précurseurs, une certaine mise en scène assimilable à notre muséographie, une mise en valeur des collections proche de notre conception actuelle de l'exposition.

Toute l'histoire du Muséum de Grenoble fut une suite de transmissions et d'héritages de génération en génération. L'étude des documents originaux du Muséum témoigne, dès l'introduction du concept de muséum à Grenoble, de la naissance, timide certes mais réelle, de la notion d'exposition. Cette notion semble adoucir la trop grande rigueur de la systématique et de la part importante qui fut consacrée à celle-ci. En 1839, on semblait être prêt à Grenoble, on pourrait presque dire « formé », à une certaine théâtralisation des collections pour leur valorisation et leur étude. Ce furent Scipion Gras et Emile Gueymard qui en furent les précurseurs entre 1837 et 1845. Les expositions qu'ils souhaitaient voir se réaliser au Muséum étaient alors de deux types : les expositions permanentes et les expositions temporaires. Les expositions permanentes auraient correspondu à des classements thématiques et auraient permis aux chercheurs de mener leurs études parmi les collections géologiques alpines – la *Statistique de l'Isère* de Gueymard en était l'illustration. Les expositions temporaires auraient mis en valeur occasionnellement telle ou telle autre partie des collections. Emile Gueymard fit de la notion d'exposition et de mise à disposition du public l'exigence inconditionnelle de son legs. L'écrin que la ville, représentée par son maire Louis Crozet, lui offrit en 1851, répondit bien aux vœux de son inventeur et à la conception que celui-ci avait de la mise en valeur d'une collection : l'exposition avant tout. Par la suite, la mise en valeur des collections par des expositions permanentes ou temporaires nécessitant le recours à la muséographie ne se trouva pleinement réalisée qu'avec l'arrivée du conservateur Armand Fayard en 1978 et l'important programme de rénovation et d'extension du muséum qu'il mena en 1990. A ses qualités scientifiques et muséologiques, Armand Fayard allia des qualités artistiques qui imprègnèrent fortement les nouvelles prestations du Muséum de Grenoble.

Le rôle du Muséum national fut indéniable, de par la formation dont il dotait les navigateurs, dans l'avènement d'un muséum à Grenoble. Il a fortement contribué à préparer les officiers de la marine à constituer des collections qu'ils offraient ensuite au muséum de leur ville natale, à leur retour d'expédition. Cependant, dans l'histoire du Muséum de Grenoble, ce rôle ne fut pas primordial. L'initiative du Muséum national avait été précédée à Grenoble par la poursuite de sa tradition égyptienne laquelle, depuis les Antonins jusqu'aux frères Champollion s'était maintenue, et était entretenue désormais par les dons d'un chirurgien grenoblois exerçant en Egypte : Clot-Bey. La poursuite de la tradition égyptienne sur laquelle put s'ancrer le mouvement orientaliste fait toute l'originalité de la naissance du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble et justifie pleinement l'arrivée de ses collections

exotiques. Concernant l'intérêt pour l'Égypte, une certaine filiation s'était instaurée à Grenoble, laquelle utilisait les liens de parenté entre les hommes – Champollion-Figeac et Berriat – pour poursuivre ses travaux. Concernant les collections dauphinoises, la même transmission intergénérationnelle de maître à disciple – Schreiber à Gueymard – permet de faire passer l'héritage des pionniers. Quand la fonction de conservateur se professionnalisa, ce furent les maires de Grenoble, dépositaires d'une institution voulue par leurs électeurs, qui en prirent toutes les initiatives. Ainsi l'initiative du maire Berriat de créer des « Correspondants du Muséum » se fit-elle ressentir jusqu'à l'aube de la Première Guerre mondiale par le nombre important de dons des voyageurs qu'elle suscita.

EPILOGUE SUR LA DOUBLE VOCATION DU MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE DE GRENOBLE : ALPINE ET EXOTIQUE

L'état des travaux et publications du Cabinet puis du Muséum de Grenoble de 1773 à 1855 révèle une écrasante majorité de travaux scientifiques consacrés aux collections alpines : ceux-ci prédominent dans une proportion de un sur quatre. Les travaux sur les collections alpines célébrèrent l'ère du cabinet d'histoire naturelle. Les précurseurs que furent les Champollion ont commencé à s'intéresser aux collections étrangères en donnant le premier inventaire des collections antonines dans les années 1810. Mais l'explosion des collections exotiques date de 1841, phase de la mutation du cabinet en muséum. Certes, les collections exotiques des Antonins étaient présentes au cabinet depuis 1777 : elles n'avaient cependant jamais été inventoriées. Sur le plan scientifique, elles n'existaient donc pas. A l'avènement du muséum, les collections exotiques se sont accrues rapidement : tous les travaux qui leur ont été consacrés et que nous avons relevés dans notre étude se sont concentrés sur les seules années 1841-1855. Le recentrage qui s'opéra au cours de cette courte période ramena au même nombre de travaux par an, à savoir six environ, les collections du domaine alpin et celui des collections étrangères. Le Muséum de Grenoble fit preuve ainsi d'un intérêt similaire pour les collections étrangères à celui que le cabinet d'histoire naturelle avait témoigné pour les collections alpines.

Une observation plus fine des collections du Cabinet d'histoire naturelle à ses débuts – rappelons l'achat des premiers spécimens étrangers dont un veau marin par Gagnon, les échanges de plantes faits par Villars pour différents herbiers en Europe et les manuscrits du père Jullien ou de Jean-François Champollion sur les collections exotiques d'histoire naturelle – permet de relativiser cette suprématie des travaux consacrés aux collections alpines depuis 1773. Cette observation fait remonter aux origines, en 1773, le démarrage des collections étrangères, de concert avec celui des collections alpines. L'intérêt des Dauphinois du 18^e et du 19^e siècle pour les pays situés au-delà de leurs frontières puis pour le domaine maritime laisse envisager la notion fluctuante attachée à la collection étrangère. Ce caractère évolutif lié à la définition permet de voir dans les collections exotiques de 1841 la poursuite des premières collections héritées des cabinets de curiosités et des premiers achats de spécimens étrangers du Cabinet d'histoire naturelle. La définition de la

collection exotique a reculé ses frontières géographiques sous la poussée des explorations maritimes et la découverte de nouvelles terres. Celles-ci ont fait passer la notion d'espèces locales de la seule province du Dauphiné à la chaîne des Alpes dans son ensemble, puis ont opposé les contrées alpines aux autres régions en Europe, et enfin l'Europe aux autres continents. Pour Ducros et Villars par exemple étaient qualifiés « d'étrangers » leurs amis savants venant de Genève ou des « pays allemands ». De 1825 à 1841, les naturalistes dauphinois considérèrent comme « étrangères » les collections provenant de pays situés en deçà de la chaîne des Alpes, Crépu resserrant la notion d'espèces locales aux seules espèces du Dauphiné. A partir de 1841 furent considérées comme « exotiques » les collections issues de contrées situées en dehors de l'Europe. Scipion Gras utilisait les termes de « collections alpines » et de « collections étrangères » pour désigner celles venant d'Europe, et enfin « espèces étrangères à l'Europe » et « espèces exotiques » pour désigner celles provenant des autres continents. Hippolyte Bouteille, quant à lui, fit en 1847 la différence entre les collections « indigènes » et les collections « exotiques », introduisant déjà dans son approche une démarche ethnologique. Son successeur Léon Pénet, qui fut conservateur en charge du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble de 1881 à 1885, s'engagea dans cette voie nouvelle. Il chargea en 1881 le docteur Arthur Bordier, anthropologue, de mettre en valeur la collection d'anthropologie du Muséum de Grenoble¹⁵⁵. Ce furent les débuts de l'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble. Les travaux du docteur Bordier publiés en 1882 resituent l'homme dans l'ordre des *Primates* en histoire naturelle. Passés les différents stades de développement des *Hominiens* et parvenu à sa présentation de l'homme actuel, le docteur Bordier montrait des techniques comme celle du polissage de la pierre, celle de la taille du silex au moyen d'un percuteur pour obtenir des lames, des scies et des tranchants, autant de techniques que les hommes des Alpes avaient héritées des peuples qui les avaient précédés. Mais l'anthropologue montrait aussi les armes – arcs, flèches et casse-tête – que ces premiers alpins avaient en commun avec les Polynésiens. Ces travaux servirent de notice à la première vitrine d'anthropologie préhistorique du Muséum de Grenoble. Nous analysons cette vitrine comme le premier rapprochement entre les collections exotiques et les collections alpines. Elle créa le lien entre les collections ethnologiques exotiques et les collections d'anthropologie préhistoriques. Elle permit de jeter un regard nouveau, celui de l'anthropologue, sur les collections alpines. C'est l'œil exercé de l'anthropologue qui permit aux collections exotiques de valoriser, en retour, les collections alpines. On put redécouvrir ainsi les collections alpines sous ce regard valorisant apporté par une discipline nouvelle. Les collections exotiques, avec les nouveaux champs qu'elles permettaient d'explorer, étaient profitables aux collections alpines.

Le regard de l'autre, le regard de l'étranger, est une constante dans l'histoire du Cabinet puis du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble. On pouvait lire dans le prospectus annonçant le lancement d'une souscription pour la création du cabinet d'histoire naturelle la volonté des fondateurs de rassembler des collections du Dauphiné, mais dans le but de les montrer aux « Etrangers ». Le père Ducros recevait les visiteurs étrangers en dehors des

¹⁵⁵ BORDIER (Arthur, 1843-1910) : médecin et anthropologue, directeur à partir de 1894 de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Grenoble et créateur la même année de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie.

heures d'ouverture du cabinet pour qu'ils ne soient pas dérangés par le public et que la visite leur soit plus profitable. Dominique Villars, on l'a vu, accordait une grande importance aux savants étrangers qui venaient à Grenoble, preuve pour lui de la valeur de l'établissement auquel il collaborait. Terre classique des sciences naturelles, Grenoble avait su attirer selon lui le Suédois Adolphe Murray, le botaniste danois Viborg, des Anglais, des Allemands, des Suisses et des Italiens. Il invitait le botaniste genevois de Candolle à venir à Grenoble, lui promettant de garder un souvenir inoubliable d'un voyage botanique à la Chartreuse : « Tout Genevois et calme que vous êtes, vous y serez électrisé ». Concernant la reconnaissance propre du père Ducros, nous avons montré que c'étaient l'éloignement et sa correspondance avec les savants étrangers qui l'avaient consacré minéralogiste. Albin Crépu lui-même, le conservateur le plus attaché à la seule option alpine du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, destinait néanmoins les collections du cabinet aux étrangers : « Les étrangers qui visitent nos établissements, s'inquiètent surtout de connaître ce qui appartient à notre pays, et n'ont guère le désir de voir figurer, dans une collection incomplète, les produits qui se rencontrent abondamment chez eux ».

On observe que ce sont les Dauphinois qui se sont le plus éloignés de Grenoble, comme Mme de Quinsonas à Paris, Dominique Villars à Strasbourg ou Jean-François Champollion en Egypte, ceux qui ont le plus voyagé, voire qui se sont expatriés comme Clot-Bey en Egypte, qui portèrent le plus haut les couleurs de leur province natale. Ils mirent un point d'honneur à la représenter au loin et à l'enrichir par leurs envois. Avec la loi sur la départementalisation, la conscience du patriotisme évolua. La fierté d'appartenir au Dauphiné fut très forte chez Mme de Quinsonas, M. de Monteynard, chez Artus d'Yze et chez Jean-François Champollion. Elle s'est restreinte au département de l'Isère avec Jacques Joseph Champollion-Figeac et Emile Gueymard, et se resserra sur la ville de Grenoble avec Clot-Bey et Arnoux. Cette évolution de la notion d'appartenance à une terre, parallèle à l'évolution de la notion de collections étrangères puis exotiques, fait évoluer la propre entité d'enracinement du cabinet au muséum : de la province à la ville. Paradoxalement, plus la surface d'appartenance et de reconnaissance au sol se rétrécit, plus la notoriété et l'envergure de l'établissement sur le plan national et international grandit. On retrouve dans ce patriotisme fluctuant le paradoxe de la reconnaissance scientifique des premiers savants. Plus Ducros lança loin sa correspondance, plus il fut reconnu au plus profond de la spécialité scientifique qu'il avait développé : la cristallographie. Plus il se rapprochait de Grenoble, plus son appartenance au tronc commun des belles lettres était la seule perceptible. Dans l'histoire des sciences et du Muséum de Grenoble, ce sont l'éloignement et le regard de l'étranger qui firent la renommée et la spécificité de l'établissement. Cette interactivité du regard a rendu indissociables à Grenoble les collections locales et les collections exotiques.

Une étude que nous avons conduite en 1980 sur les revues spécialisées reçues à la bibliothèque du Muséum de Grenoble a confirmé la double vocation du Muséum de Grenoble, à la fois alpine et exotique. Elle nous a permis de conclure à la persistance, tout au long du 19^e et du 20^e siècles, des centres d'intérêts initiés par les fondateurs et dans lesquels le Muséum s'était enraciné. Elle nous a permis de confirmer, deux siècles après la naissance du Cabinet d'histoire naturelle et un siècle après la création du Muséum, l'activité et de la production scientifique d'un établissement à la double vocation ancrée

profondément depuis ses origines : celle des collections alpines et des collections exotiques tout à la fois, double vocation qui confère au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble toute son originalité.

CONCLUSION GENERALE

Trois cabinets de curiosités dauphinois, légués au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble fondé en 1773, donnèrent aux naturalistes dauphinois le goût des collections exotiques : le cabinet de l'abbaye de Saint-Antoine, rassemblé entre 1752 et 1761, constitué de riches collections scientifiques – les *naturalia* – contenant une importante collection de coquilles et des pièces égyptiennes ; le cabinet de Raby, négociant grenoblois ayant réussi en Amérique, qui rassembla entre 1745 et 1764 diverses parures et armes d'Indiens, une collection de coquilles en provenance des Antilles, des animaux exotiques naturalisés et une collection minéralogique alpine ; enfin le cabinet du père Ducros, premier garde du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, lequel rassembla entre 1760 et 1806 un cabinet contenant un grand crocodile empaillé, une collection ornithologique ainsi que des cristaux. Issues du goût des Dauphinois du 18^e siècle pour les voyages maritimes, ces premières collections exotiques furent pour les générations suivantes une incitation permanente au voyage et à la découverte. Les collections exotiques de ces trois cabinets de curiosités étaient exposées aux côtés de belles collections minéralogiques, collections attendues chez des collectionneurs en milieu montagnard. Ces trois legs infléchirent l'orientation des collections qui furent rassemblées à Grenoble jusqu'à l'avènement du Muséum. Celles-ci se composeraient des collections exotiques et des collections alpines.

Le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à sa création fut intégré dans un vaste ensemble scientifique élaboré de 1771 à 1782, lequel comprenait une Ecole de chirurgie, un Jardin de botanique et une bibliothèque. La perméabilité entre ces différents établissements permit aux influences reçues par le Jardin de botanique de féconder le Cabinet. On reconnaît ainsi dans les relations du Jardin de botanique de Grenoble avec deux jardins dont il s'est inspiré, celui de Montpellier et celui du baron de La Tour d'Aigues en Provence, les influences qui caractérisèrent l'œuvre de Villars d'une part et les collections du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble d'autre part. L'œuvre de Villars le botaniste fut très inspiré par les travaux de la Renaissance et du 17^e siècle, dont le Jardin de Montpellier fut le foyer. Le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble doit aussi à l'esprit de la Renaissance et à ses cabinets de curiosités l'organisation des collections qu'il a reçues en héritage. Enfin, les travaux d'acclimatation des plantes exotiques à Grenoble ainsi que le démarrage des études égyptiennes au cabinet puisent leurs racines dans l'initiation que reçurent les Grenoblois au Jardin de La Tour d'Aigues en Provence. Notre étude a montré l'aide apportée par les francs-maçons grenoblois à la création du Cabinet d'histoire naturelle. Un homme comme Raby l'Américain, très marqué par leurs idées, s'est particulièrement dépensé, parcourant l'Europe à visiter les plus beaux cabinets d'histoire naturelle et à en rapporter des modèles pour celui de Grenoble, si bien que le double intérêt que ce naturaliste amateur vouait aux collections exotiques comme aux collections alpines a eu une influence décisive sur le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. On observe à la création de la Bibliothèque de Grenoble en 1772 la place importante faite aux acquisitions en sciences, et notamment aux livres de sciences naturelles, signe de la volonté d'établir à Grenoble une institution scientifique. Le tout premier achat de la bibliothèque confirme bien la détermination des Grenoblois : ils acquièrent sur les conseils de Dominique Villars le manuscrit de Pierre Bérard, botaniste grenoblois du 17^e siècle, précurseur de son oeuvre. D'autres bibliothèques privées, comme celle de

l'avocat Prunelle de Lière, naturaliste amateur proche du Cabinet, attestent l'inclinaison forte chez les lecteurs grenoblois pour les livres de sciences et en particulier, parmi ceux d'histoire naturelle, pour les ouvrages traitant de minéralogie alpine et de navigations lointaines. Collections des cabinets de curiosités et bibliothèques des naturalistes, publique et privée, montrent la tendance installée depuis le début du 18^e siècle en Dauphiné, de s'intéresser à la fois au domaine alpin et aux grands voyages maritimes.

A la suite des herboristes et des jardiniers grenoblois et grâce aux liens que ceux-ci tissèrent avec le Jardin du Roi à Paris et le Jardin de botanique de Montpellier, un grand réseau savant en Europe commença à s'organiser autour du botaniste Dominique Villars. Dégagées de l'emphase des textes qui instituent le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, la correspondance des naturalistes et les relations de voyages renvoient une image plus exacte du cabinet, une image plus proche de la réalité que les postulats de départ : celle d'un laboratoire d'expérimentation mais pas d'un foyer faisant école et élaborant des théories. Si l'on considère la minéralogie, domaine essentiellement développé dans ses collections, aucune théorie, aucune publication majeure n'émana du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Ses premiers gardes et leurs collaborateurs ne furent pas les grands noms qui s'attachèrent à cette discipline. En Europe, la minéralogie restait dominée par la figure d'Honoré Bénédicte de Saussure et en France par celle de Jean-Baptiste de Romé de l'Isle, dont les Grenoblois allaient sur le terrain expérimenter la teneur des théories. En revanche, les travaux de Dominique Villars furent majeurs pour la connaissance de la flore alpine. *L'Histoire des plantes de Dauphiné* constitue la première somme sur la botanique des Alpes. Dans ce domaine, elle livre à la communauté savante internationale les résultats de la première véritable exploration du Dauphiné. On devine avec ce constat toute l'ambiguïté d'une institution qui n'est pas majeure ni créative, mais à laquelle profite l'aura d'un des savants qui lui est associé. La superposition des deux identités, celle de Dominique Villars et celle du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, induit une confusion et fausse la réalité par la tentation toujours trop rapide d'attribuer au Cabinet d'histoire naturelle les mérites des travaux de Villars.

C'est Dolomieu qui le premier, dans son testament de Malte en 1790, pressentit quelle serait la limite du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble : celle de sa capacité à enseigner, c'est-à-dire la raison même pour laquelle les Grenoblois avaient engagé une souscription créant le cabinet. Le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble avait été créé pour pallier le manque d'université à Grenoble, mais les quelques cours dispensés par le père Ducros n'avaient pu combler cette attente. Le départ de Dominique Villars en 1805 vers des horizons plus prometteurs illustre bien l'incapacité de la ville de Grenoble à accompagner les talents qu'elle a vu naître ou s'épanouir. Les historiens qui ont consacré leurs travaux à l'histoire de Grenoble ou à ses personnages célèbres, d'Auguste Prudhomme à Jean-William Dereymez en passant par Bernard Bligny, mentionnent les cas de mécaniciens comme Vaucanson et de philosophes comme Mably et Condillac que seul le hasard de la naissance rattache à Grenoble, enfin des égyptologues comme Jean-François Champollion dont la gloire n'appartient qu'à Paris, car c'est à Paris que ces Grenoblois furent consacrés. Précédant les Champollion, Dominique Villars qui quitte Grenoble pour trouver la reconnaissance à Strasbourg,

appartient à ces noms-là. Il avait avancé deux projets pour la ville de Grenoble, l'un concernant la création d'une chaire d'histoire naturelle, l'autre d'une école de médecine et de pharmacie. Très attaché à sa région natale, à ses montagnes et à ses amis, Villars souhaitait terminer sa vie à Grenoble. Son départ résulte de l'entêtement de la ville de Valence à conserver en ses murs la seule université scientifique de l'ancienne province du Dauphiné. La chaire d'Histoire naturelle ne fut créée qu'en 1824 – soit dix ans après la mort de Villars – à la Faculté des Sciences de Grenoble laquelle, décrétée en 1806, ne fut installée qu'en 1811. A l'intérieur du réseau savant, ayant toujours entretenu des relations avec Strasbourg, c'est pour un poste de professeur à la Faculté de médecine de cette ville que Dominique Villars quitta Grenoble. Il en devint le doyen en 1810. A la fin de sa vie, la correspondance de Villars datée de 1810 et 1811 avec Champollion-Figeac, lequel était devenu à son tour garde du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, illustre bien la nostalgie du naturaliste. Cherchant à comprendre les raisons de sa récente éviction du poste de recteur, il évoque sa vie à Strasbourg et celle qu'il avait à Grenoble. Si c'est à la ville de Strasbourg qu'il doit la reconnaissance de son œuvre et sa nomination en tant que doyen de la Faculté de médecine, c'est à Grenoble où il a ses amis qu'il aurait aimé être consacré. Et c'est bien sur la fonction de l'enseignement, mission supplétive à la carence d'université à Grenoble, qu'échoua le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble. Le départ de Dominique Villars annonce la fin du Cabinet d'histoire naturelle – même si celle-ci fut repoussée dans le temps –, la fin d'une institution scientifique non appropriée pour répondre désormais aux attentes d'un milieu scientifique en pleine mutation et qui commence à se professionnaliser. Le départ de Dominique Villars marque le déphasage temporel entre les projets des savants et l'immaturation de la ville pour y répondre, tout comme il dénonce l'inadéquation entre la taille de la ville et les ambitions qu'elle s'était donnée. Il n'en demeure pas moins la considération que le savant conserva à sa ville, témoignage appuyé de l'existence d'un véritable potentiel dans la ville de Grenoble, laissant augurer pour l'institution scientifique grenobloise un avenir possible. Concernant ce potentiel, nous n'analysons pas l'influence de la Renaissance et du 17^e siècle dans l'œuvre de Villars ou dans le développement du Cabinet d'histoire naturelle comme un anachronisme dénonçant le retard de Grenoble dans le mouvement de l'histoire des sciences. Nous le percevons plutôt comme l'effet du choix pour l'institution muséale de se mettre en attente, d'envisager l'ensemble des connaissances de façon plus large et globale, positionnement qui correspond bien au vaste stock en attente de métamorphose que fut le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble jusqu'à l'avènement du Muséum.

Pour la seconde fois, on observe que l'évolution du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble se fit selon une chronologie différenciée dans les années 1810 lors de l'arrivée des Champollion au cabinet, avec Jacques Joseph Champollion-Figeac comme garde de 1808 à 1821. Les deux frères Champollion conduisirent les premières études sur les collections égyptiennes héritées du cabinet de curiosités des Antonins et constituèrent de nouvelles collections exotiques, démarrant ainsi la première réflexion sur la possible mutation du cabinet d'histoire naturelle en une institution scientifique de plus grande envergure. Là encore, leur ambition se trouva freinée par une politique locale hostile à leurs projets, et ce n'est qu'à l'initiative d'un maire de leur parenté, Hugues Berriat, que le cabinet d'histoire naturelle put se transformer à

partir de 1839 en muséum, menant à plein le développement des collections exotiques. Le départ des Champollion fait écho à celui de Dominique Villars une quinzaine d'années plus tôt, mais sans qu'aucun bilan ne soit jamais dressé sur le Cabinet d'histoire naturelle ni qu'aucune réflexion concernant l'avenir de celui-ci ne soit engagée. La composition des collections de l'institution scientifique grenobloise, de 1808 à la veille de sa mutation, échappe à la définition du cabinet d'histoire naturelle qu'en donnait Dezallier d'Argenville, tant étaient encore présentes les collections de toute nature : collections d'histoire naturelle mais tout à la fois artistiques, spécimens scientifiques mais dont certains revêtaient un certain goût pour le bizarre, collections conformes au modèle d'un cabinet d'histoire naturelle érigé par Buffon, mais aussi maintien de celles héritées des cabinets de curiosités. Cette influence persistante des cabinets de curiosités au niveau des collections recoupe celle donnée par Dominique Villars en botanique, lequel s'inspirait encore, au début du 19^e siècle, des travaux des savants du 17^e siècle, voire de ceux de la Renaissance. A partir de 1822 et jusqu'en 1836, la seule réponse donnée par la ville à sa difficulté d'intégrer et de classer ces anciennes collections fut de les ignorer, puis de les mettre au pilon. Grenoble se trouvait alors dans la situation de posséder deux cabinets, un fictif, cabinet idéal répondant au modèle déjà archaïque de Buffon et qui n'avait de cabinet d'histoire naturelle que le nom inscrit sur des manuscrits, et l'autre bien réel, institution hybride faite de collections d'histoire naturelle et de collections héritées des cabinets de curiosités. En dépit d'une volonté réelle et persistante de créer une institution sur le modèle de Buffon, on observe à Grenoble l'existence d'un vaste stock en attente, rebelle à toute systématique, prêt pour sa métamorphose. Et c'est paradoxalement au moment où la mise en conformité au modèle établi par Buffon s'est enfin faite, que le vaste stock s'est transformé en muséum, absorbant ainsi collections d'histoire naturelle et collections ethnologiques, faisant coexister exotisme et domaine alpin. Le décalage permanent entre les projets et leur réalisation illustre les soixante-six années de la vie du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble de 1773 à 1839 : trop ambitieux en 1775 pour remplacer avec ses cours publics la formation diplômante d'une université, trop précurseur et trop autonome pour suivre une mutation du type de celle que suivit le Muséum national ou le Muséum de Nantes, trop riche en 1836 de ses héritages multiples pour être réduit à ses seules collections locales, le Cabinet d'histoire naturelle subit toutes les hésitations d'une institution qui se cherche, qui s'essouffle sur la durée, qui tente de répondre à toutes les demandes dans un monde scientifique en perpétuelle évolution, et qui meurt de n'en avoir satisfait pleinement aucune.

Si elle a échoué sur l'enseignement et l'innovation scientifique, l'institution grenobloise réussit pleinement dans le domaine de la conservation et de la mise en valeur de la recherche scientifique. Avec l'émergence de nouvelles institutions et suite au conflit qui opposa le Muséum national et l'Université, le rôle de l'enseignement à partir de 1844 fut confié en France à la Faculté des sciences et celui de la conservation aux muséums. Le Muséum de Grenoble excella alors dans ce rôle de conservation qui lui était attribué. Il démarra même rapidement la valorisation des collections par l'exposition. On peut en dater à 1837-1845 les prémices. Nous avons vu dans la beauté des bâtiments du Muséum qui s'érigèrent en 1851 et qui servirent de modèle au Muséum de Genève, une résurgence de la quête du beau poursuivie depuis les

cabinets de curiosités dauphinois et qui répond bien au besoin des Grenoblois de théâtraliser leurs richesses. Le Muséum servit d'écrin à deux types de collections qu'il réunit : la collection minéralogique Gueymard, somme de richesses minéralogiques accumulées depuis 1775 à Grenoble, et les collections exotiques, somme des collections ethnologiques et des collections étrangères d'histoire naturelle rassemblées depuis 1775, avec le regain que celles-ci connurent à dater de 1841. On retrouve alors, avec l'émergence du Muséum, la parfaite réalisation d'une vocation double, assignée à l'institution scientifique grenobloise depuis ses origines, à la fois exotique et alpine. Hippolyte Bouteille décelait en 1847, dans la juxtaposition des collections alpines et étrangères, l'apport de la démarche ethnographique dans l'appréciation des collections alpines. A partir de 1881, l'anthropologie naissante à Grenoble allait achever d'unir les deux types de collections. Elle devait mettre un point d'orgue à la longue quête des Grenoblois du 18^e et du 19^e siècle, curieux des pays étrangers autant que de leurs montagnes. Et on retrouve au 21^e siècle, dans la muséographie du conservateur Armand Fayard, la recherche esthétique qui animait à Grenoble les propriétaires de cabinets de curiosités.

ANNEXE I

Liste des gardes, bibliothécaires et conservateurs du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble de 1773 à nos jours¹⁵⁶

- 1775-1807** Etienne DUCROS (Ornithologue, garde et bibliothécaire)¹⁵⁷
1803-1804 Louis-Etienne-François Héricart de THURY (Minéralogiste, missionné au cabinet par le préfet)¹⁵⁸
- 1804-1807 Pierre-Vincent CHALVET (bibliothécaire adjoint)
1807-1808 Pierre-Vincent CHALVET (bibliothécaire)
- 1808-1812 Jean-Gaspard DUBOIS-FONTANELLE (bibliothécaire)
1808-1812 Jacques Joseph CHAMPOLLION-FIGEAC (bibliothécaire adjoint puis garde) secondé au cabinet par :
(1808-1809) MOLLARD, garde
(1809-1811) JULLIEN, naturaliste¹⁵⁹
(1811-1812) Jean-François CHAMPOLLION dit le Jeune, élève orientaliste
- 1812-1816** Jacques Joseph CHAMPOLLION-FIGEAC (Bibliothécaire et garde)¹⁶⁰
1812-1816 Jean-François CHAMPOLLION dit le Jeune (Bibliothécaire adjoint)
- 1816-1819 Amédée DUCOIN (Bibliothécaire)
- 1819-1821** Jacques Joseph CHAMPOLLION-FIGEAC (Bibliothécaire et garde)
1819-1821 Jean-François CHAMPOLLION dit le Jeune (Bibliothécaire adjoint)
- 1821-1848 Amédée DUCOIN (Bibliothécaire), membre de la Commission administrative de la Bibliothèque et des Musées¹⁶¹

¹⁵⁶ Figurent en gras ceux qui eurent la responsabilité du Cabinet puis du Muséum d'histoire naturelle.

¹⁵⁷ Bien qu'ayant pris sa retraite en 1807, le père Ducros continua à prodiguer ses soins au cabinet d'histoire naturelle jusqu'en 1809, ayant obtenu du préfet Fourier la faveur d'occuper jusqu'à cette date l'appartement de bibliothécaire au Collège.

¹⁵⁸ Nommé par le préfet Fourier le 8 frimaire an 11^e [29 novembre 1802] pour faire le classement du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, l'ingénieur des Mines Héricart de Thury s'occupa à nouveau du cabinet de 1808 à 1809, date de son départ pour Paris.

¹⁵⁹ Mollard ayant commis de nombreuses erreurs de détermination dans le *Catalogue ornithologique des collections exotiques du cabinet*, Champollion-Figeac se fit aider au cabinet par le naturaliste Jullien à partir de 1809.

¹⁶⁰ Le cabinet d'histoire naturelle était placé, pour cette période, sous la responsabilité du bibliothécaire.

¹⁶¹ A ce titre, il fut chargé par le maire Berriat de transmettre aux membres de la commission toute proposition concernant le cabinet d'histoire naturelle. Les délibérations prises par les Commissions assurèrent alors le fonctionnement du cabinet.

- 1825-1847 **Albin CREPU** (Naturaliste, conservateur)
secondé au cabinet de minéralogie par :
[1825 ?]-[1830] **BLANC**
[1825 ?]-[1836 ?] **Emile GUEYMARD**
(1836)-(184[5 ?] **Scipion GRAS** (Minéralogiste, conservateur
affecté aux minéraux)
- 1847-1881 **Hippolyte BOUTEILLE** (Ornithologue, conservateur)
- 1881-1885 **Léon PENET** (Minéralogiste, conservateur)
- 1885-1887 **Adolphe PELLAT** (Botaniste, conservateur)
- 1887-1919 **Louis REROLLE** (Naturaliste, conservateur)
- 1919-1939 **Victor PIRAUD** (Muséologue, conservateur)
- 1940-1978 **Maurice BREISTROFFER** (Botaniste-Paléontologiste,
conservateur)
- 1978- **Armand FAYARD** (Docteur en biologie, mammalogiste,
conservateur)

ANNEXE II

Dictionnaire des naturalistes et scientifiques dauphinois, du 18^e au 20 siècles, ainsi que des personnages en relation avec eux

- A -

ACHARD de GERMANE : avocat ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1788.

ADANSON (Michel, 1727-1806) : botaniste né à Aix-en-Provence, il fit un voyage au Sénégal au retour duquel il publia une *Histoire naturelle du Sénégal* (1757). Dans sa classification des plantes, il mit l'accent sur la continuité des formes végétales et il annonça ainsi, par certaines de ses vues, la théorie de Lamarck : *Famille de plantes*, 1763 ; la comptabilité du père Ducros révèle qu'il fit un voyage scientifique dans les Alpes provençales autour d'Apt avec Ducros et Faujas de Saint Fond.

ALLIONI (Carlo, 1728-1804) : docteur en médecine à Turin, botaniste au rayonnement international, il fut en relation avec bon nombre de savants à travers l'Europe entière, notamment Linné en Suède, Lamarck et Villars en France ; linnéen comme Villars ; Villars fit un voyage en Suisse et en Savoie afin de comparer ses plantes avec celles déterminées par Allioni, Bellardi et Molinelli. (Nota : lorsqu'Allioni enseignait la médecine à l'université de Turin, la ville était alors la capitale du royaume de Piémont-Sardaigne, aux mains de la maison de Savoie. A la mort du botaniste, Turin était la préfecture du département français du Pô).

AMOREUX ou L'AMOUREUX ou LAMOUREUX (Pierre-Joseph, 1741-1824) : médecin et bibliothécaire à l'Université de Montpellier, propriétaire d'un cabinet d'histoire naturelle, correspondant de Dominique Villars de 1785 à 1791 ; il fit l'éloge de Richer de Belleval.

ANGIVILLIER ou ANGIVILLER ou ANGERVILLE ou ANGEVILLER (Charles-Claude de Flahaut de La Billarderie, comte d') : surintendant des Bâtiments du roi, manufacture et académies du royaume à Versailles, en poste de 1774 à 1789 ; membre de l'Académie royale des sciences (1730-1809) ; c'est à lui que Louis XVI confia la responsabilité de la création d'un « muséum », c'est-à-dire d'un musée, dans ses collections du Louvre ; correspondant de Liotard ; propriétaire d'un cabinet de minéralogie à Paris renfermant, entre autres, une superbe collection de mines d'or.

ANTHOINE (d') : botaniste de Manosque au 18^e siècle ; en relation avec Villars et Chaix.

ANTIC ou **D'ANTIC** voir **BOSC** d'**ANTIC**

ARAGO (Dominique François, dit François, 1786-1853) : mathématicien, astronome, physicien et homme d'Etat, il est l'archétype du savant français du 19^e siècle ; membre de l'Académie des Sciences à 23 ans pour avoir mesuré l'arc du méridien terrestre, il en devint le secrétaire perpétuel à partir de 1830 ; ministre de la Marine et de la Guerre sous la Seconde République, il signa le décret abolissant l'esclavage en France.

ARGENVILLE (Antoine Joseph Dezallier d', 1680-1765) : intendant du cabinet du roi ; minéralogiste propriétaire d'un cabinet d'histoire naturelle à Paris ; maître des comptes, membre des Sociétés royales de Londres et de Montpellier, membre de l'Académie de La Rochelle ; auteur en 1742 de *L'Histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie* ; en 1757 d'une nouvelle édition avec *L'Histoire naturelle éclaircie dans une de ses parties principales, la conchyliologie* ; auteur en 1767 d'une *Conchyliologie nouvelle et portative ou Collection de coquilles*. La liste des cabinets d'histoire naturelle incluse dans ce volume a fait l'objet de la réimpression suivante : A.-R. de LIESVILLE, *Noms des collectionneurs d'histoire naturelle en 1767*, Caen, 1867. Son fils, qui porte le même prénom, est l'auteur en 1780 d'une 3^e édition augmentée ayant pour titre *La Conchyliologie ou Histoire naturelle des coquilles*.

ARNOUX (Jacques Joseph, 1813-1901) : capitaine de frégate, frère du navigateur Louis Arnoux ; en 1865, il fut chargé par son frère Louis, chirurgien-major de la marine, gravement malade, de donner au Muséum de Grenoble les derniers spécimens du matériel qu'il avait conservé de son voyage de circumnavigation sur le *Rhin* : ce don de Louis Arnoux comprenait 18 oiseaux de Nouvelle-Zélande et d'Australie.

ARNOUX (Louis, 1814-1867) : chirurgien major grenoblois ; donateur en 1840 au muséum de Grenoble à son retour de Tripolitaine. Ses collections ornithologiques léguées autrefois à la faculté des sciences de Grenoble se trouvent aujourd'hui au muséum de la ville. Elles proviennent du voyage de circumnavigation du *Rhin* lequel, de 1842 à 1846 explora le Pacifique Sud et la Nouvelle-Zélande ; Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble en Libye et en Océanie de 1841 à 1855 ; Arnoux figure également en annexe sur la liste des collecteurs et donateurs mentionnés dans l'*Histoire naturelle des Poissons* de Cuvier et Valenciennes.

AUMONT (d') : premier professeur en médecine à Valence à la fin du 18^e siècle ; associé libre de l'Académie delphinale ; en relation avec Menuret, médecin à Paris, autre associé libre de l'Académie delphinale qui lui dédia en 1786 ses *Essais sur l'histoire médico-topographique de Paris*.

AUTIGNY (baron d') : prêtre royal à Strasbourg, propriétaire d'un riche cabinet de minéraux ; correspondant du père Ducros en 1777, il échangea des collections avec le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

AVISSE (Louis) : préparateur de Bouteille au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble de 1854 à 1887.

- **B** -

BALLY (comte de) : maréchal de camp ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1775, cousin du marquis Gabriel de Quinsonas.

BALLY de BOURCHENU (Jean-Pierre) : Premier Président de la Chambre des Comptes, souscripteur de la Bibliothèque publique de Grenoble.

BALBIS (Giovanni-Baptista, 1765-1831) : médecin et botaniste piémontais, il fit ses études de médecine à Turin, sous la direction du professeur Carlo Allioni dont il devint l'un des meilleurs disciples ; professeur de botanique à Nice au moment de l'invasion de l'Italie par les troupes de la République française, il se rangea du côté de la France et lui resta fidèle jusqu'à sa mort ; dénoncé comme traître en pleine guerre d'Italie, il se réfugia dans l'armée d'Italie dont il devint médecin militaire ; en remerciement des services rendus envers la France, il fut nommé professeur de matière médicale à l'université de Turin et directeur du Jardin botanique, en remplacement de son ancien maître ; c'est au cours de cette période turinoise qu'il continua l'œuvre de Carlo Allioni sur la flore du Piémont ; il publia également un manuel pratique à l'usage de ses étudiants en médecine ; à la chute de l'Empire français, il fut nommé en 1819 directeur du Jardin botanique municipal de Lyon où il demeura jusqu'en 1830 ; correspondant de Villars de 1795 à 1806 ; il fut l'un des fondateurs de la Société linnéenne de Lyon en 1822 ; il publia en 1827 la première *Flore lyonnaise d'après les notes de l'herbier La Tourrette*.

BARILLON, architecte de la ville de Grenoble, il construisit de 1849 à 1851 rue Dolomieu le Muséum d'histoire naturelle de Grenoble.

BARNAVE (Antoine, 1761-1793) : homme politique, avocat du Parlement de Grenoble, souscripteur pour l'acquisition de la bibliothèque de Mgr de Caulet ; ami du docteur Gagnon, il avait toute l'estime et la considération de Villars ; membre des Etats du Dauphiné réunis à Vizille en 1788, député du Tiers Etat aux Etats généraux en 1789, il fut condamné à mort sous la Terreur.

BARRAL (Joseph-Marie, marquis de Montferrat, 1742-1828) : avocat, licencié de l'Université de Valence ; président à mortier au Parlement de Dauphiné le 8 mai 1764 dès l'âge de 28 ans ; administrateur de l'Académie delphinale en 1786 ; grand seigneur libéral bien connu du futur Stendhal ; franc-maçon dès la création de la première loge à Grenoble en 1765, puis vénérable de la loge *Bienfaisance et Egalité* en 1781, loge dont les principaux dignitaires étaient issus de l'aristocratie militaire ou parlementaire. Il fut un chaud partisan des idées nouvelles : sous la Révolution, il se rallia avec enthousiasme à l'ordre nouveau (il refusa d'émigrer : lire Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, H. Champion, p. 303), puis agit en modéré. Maire de Grenoble une première fois en 1790, il le fut à nouveau sous la Terreur de 1792 à 1794 et sut éviter à la ville toute répression sanglante. Les suffrages l'investirent de nombreuses fonctions : il fut successivement président du tribunal criminel militaire de Grenoble en 1794, juré près la Haute Cour de Justice en 1796-1797, maire de Grenoble en 1800 et président du tribunal d'appel de l'Isère, député du corps législatif en 1804, premier président de la Cour impériale en 1811 puis comte de l'Empire (en 1815, il organisa l'arrivée de Napoléon dans la ville de Grenoble). Les Bourbons le mirent à la retraite en 1815. Il fut élu vice-président de la Commission administrative de la Bibliothèque publique et du Musée des Arts de la ville de Grenoble en 1803. On compte la famille de Barral d'Allevard parmi les donateurs du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à la création de celui-ci : cette famille de métallurgistes fit don de sa collection de minéraux. Joseph-Marie de Barral était aussi le frère de l'abbé Barral, franc-maçon initié en [1784 ?]. Les deux frères Barral avaient fait acte de candidature pour appartenir à la branche secrète des *Grands Profès* fondée par Willlermoz, dont Prunelle était le censeur et à laquelle appartenait Virieu (on ignore la réponse de Willlermoz à ce sujet). Prunelle, dans une lettre du 15 mai 1784 conservée à la Bibliothèque Municipale de Lyon, louait chez l'abbé Barral « des mœurs, de la prudence, beaucoup de conduite, de la douceur, de la tolérance, les passions calmes, aucun préjugé ecclésiastique ou dogmatique » (BML, ms 5473, 25). Une loge grenobloise porte encore aujourd'hui le nom de Barral.

BARTHELEMY : conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Marseille, il assura entre 1841 et 1855 depuis Marseille le relais des collections d'histoire naturelle envoyées d'Egypte par Clot-Bey pour le Muséum d'histoire naturelle de Grenoble.

BARTHELEMY ou **BARTHELLEMY** (abbé) : chanoine de la Cathédrale Notre Dame à Grenoble ; il fut l'un des douze premiers directeurs

de la Bibliothèque publique de Grenoble en 1772 et de ce fait, un des douze premiers académiciens de l'Académie delphinale ; il accompagna le père Ducros et M. de La Grée à l'abbaye de Saint-Antoine en décembre 1777 pour prendre possession du musée que les Antonins léguaient à la Bibliothèque de Grenoble.

BAUHIN (Gaspard, 1550-1634) : médecin et botaniste, il fit ses études à Montpellier et eut pour maître Charles de l'Ecluse (1526-1609) ; frère du botaniste Jean Bauhin ; auteur d'un *Phytopynia* en 1596 et surtout d'un *Pinax theatri botanica* en 1623, œuvre qui eut une grande importance sur Tournefort, Linné et par voie de conséquence sur Villars.

BAUHIN (Jean, 1541-1612) : médecin et botaniste, frère du célèbre Gaspard Bauhin ; médecin et botaniste installé à Lyon, il fit ses études comme son frère à Montpellier ; exilé à Genève puis à Bâle ; il eut pour maître Fuchs et devint le médecin du duc de Wurtemberg ; auteur d'une *Historia plantarum universalis* publiée de 1650 à 1661.

BAUME (Antoine, 1728-1804) : chimiste intéressé par la découverte de nouveaux métaux et notamment par le platine.

BELLARDI (Carlo Antonio Ludovico, 1741-1826) : botaniste piémontais, ancien élève de Carlo Allioni ; son herbier et sa correspondance attestent les relations que ce savant entretenait avec l'Europe entière de 1750 à 1800 et notamment sa collaboration à l'œuvre d'Allioni ; il fut en contact avec Villars ; l'*Herbier Bellardi*, conservé à l'Università degli Studi de Turin, contient un spécimen envoyé par Villars.

BELMONT (marquis de) : lieutenant-général des armées du Roi, il légua son médaillier à la Bibliothèque publique de Grenoble en 1776 ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1782.

BELON (Pierre, 1517-1564) : un des tout premiers botanistes voyageurs du 17^e siècle qui partit pour l'Orient, et dont la flore était connue de Villars ; Villars observa dans son *Histoire des plantes de Dauphiné* des ressemblances entre certaines plantes du Dauphiné et celles d'Orient.

BERARD (Auguste) : capitaine de vaisseau, commandant de l'expédition de circumnavigation du *Rhin*, lequel, de 1842 à 1846 explora le Pacifique Sud et la Nouvelle-Zélande ; il avait participé aux circumnavigations de Louis de Freycinet sur l'*Uranie* (1817-1820) et de Duperrey sur la *Coquille* (1822-1825) ; cultivé, curieux d'histoire naturelle et d'ethnologie.

BERARD (Pierre) : apothicaire grenoblois qui le premier dressa la liste des plantes du Dauphiné en 1654 (*Theatrum botanicum*) ; Dominique Villars se dit le continuateur de son œuvre.

BERNARD : astronome à l'Observatoire de Marseille, il prit sa retraite en 1789 ; associé libre de l'Académie delphinale.

BERNON : compagnon de Raby l'Américain dans son voyage en Italie en 1764.

BEROARD : voyageur dauphinois, Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble en Cochinchine en 1861.

BERRIAT (Honoré Hugues, 1778-1854) : juriste de formation né à Grenoble, il entra dans l'administration militaire ; maire de Grenoble du 29 janvier 1835 au 8 avril 1842, date de sa démission ; son influence resta prépondérante au sein du conseil municipal dont il fut membre jusqu'en 1848 ; réélu en 1852, date à laquelle il devient membre du Conseil général ; franc-maçon ; beau-frère de Champollion-Figeac qui épousa sa soeur Zoé ; initiateur du projet de construction du Muséum de Grenoble en 1839.

BERRIAT-SAINT-PRIX (Jacques, 1769-1845) : jurisconsulte né à Grenoble, frère du maire de Grenoble Honoré-Hugues Berriat ; il enseigna le droit ; historien de la province du Dauphiné.

BERTHOLLET (Claude Louis, comte, 1748-1822) : chimiste français né à Talloires près d'Annecy alors situé en territoire piémontais ; il participa à l'élaboration d'une nomenclature avec Lavoisier, Fourcroy et Guyton de Morveau, et énonça les lois dites de Berthollet sur la double décomposition des sels, acides et bases ; cité par Prunelle de Lière dans sa correspondance avec d'Antic.

BERULLE (Amable-Pierre-Thomas de) : Conseiller puis Premier Président au Parlement de Grenoble en 1775, reçu en survivance le 24 novembre 1779.

BEYLE (Chérubin) : procureur, père de Stendhal et gendre du docteur Gagnon, il était l'ami du père Ducros, premier garde du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ; franc-maçon à l'*Egalité*, loge qui réunissait des gens de lois et des petits officiers ; il prit parti contre la Révolution et fut emprisonné sous la Terreur.

BINELLI ou BINELI (Charles Joseph, 1732- ?) : inspecteur des mines piémontais, directeur des mines de plomb de Pesey en Savoie ; recruté par l'intendant Pajot de Marcheval pour diriger la mine d'argent des Chalanches en 1768, mine qu'il exploita jusqu'à sa retraite en 1776, date à laquelle il se retira à Grenoble ; il fit visiter cette mine à Raby l'Américain en 1774 ; passant pour fort riche, il fut assassiné à Grenoble par son domestique italien ; il précéda Schreiber à la direction des mines d'argent d'Allemont ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1773, donateur au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

BLANC, minéralogiste grenoblois, en charge avec Gueymard, vraisemblablement à partir de 1825, du cabinet de minéralogie de Grenoble ; il quitta ses fonctions en 1830 ; donateur en 1837 d'une importante collection minéralogique au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

BLUMENBACH (J. Fréd.) : médecin allemand de l'Université de Göttingen, auteur en 1787 d'un ouvrage de physiologie intitulé *Instituts de physiologie* et dont s'inspira Villars.

BOISSIER (Edmond) : (1810-1855) : naturaliste suisse du 19^e siècle, membre de la Société de Physique et d'Histoire Naturelle de Genève.

BONNET (Charles, 1720-1793) : savant genevois, auteur en 1779 des *Oeuvres d'histoire naturelle et de philosophie* ; correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris et membre de nombreuses académies en Europe ; cité par Villars puis en 1835 par Crépu.

BONPLAND (Aimé Goujard dit, 1773-1858) : médecin et naturaliste français, explorateur de l'Amérique du Sud avec Alexander von Humboldt.

BORDIER (Arthur, 1843-1910) : médecin, directeur à partir de 1894 de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Grenoble ; créateur la même année de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie ; membre de la Commission consultative chargée de l'inspection du Muséum de Grenoble ; il se mit en 1881 à la disposition du Muséum de Grenoble et de son conservateur Léon Penet pour mettre en valeur la collection d'anthropologie.

BOSC d'ANTIC (Louis Augustin Guillaume, 1759-1828), botaniste et entomologiste français, il suivit les cours du Jardin du Roi et se lia avec le couple Roland ; auteur de publications entomologiques dans le *Journal de physique* ; il contribua à faire connaître la classification de Linné et fut l'un des fondateurs de la Société linnéenne ; il fut en relation avec de nombreux savants de son époque dont le minéralogiste Sage et le jeune chevalier de Lamanon ;

correspondant de Prunelle de Lière et du père Ducros à Grenoble, auxquels il envoya un élève de Sage ; consul aux Etats-Unis de 1796 à 1798, il se livra à des recherches sur la faune et la flore de la Caroline du Sud ; inspecteur des jardins et pépinières de Versailles en 1803 ; professeur au Jardin des Plantes de 1825 à sa mort en 1828.

BOURNON (Jacques-Louis, comte de, 1741- 18??) : né à Metz en 1741, associé libre de l'Académie delphinale de 1772 à 1789 alors qu'il était Lieutenant des Maréchaux de France à Metz ; minéralogiste, ami de Haüy et de Romé de L'Isle, il s'intéressa, notamment, à la structure des cristaux ; auteur d'une « Minéralogie du Dauphiné » parue dans le *Journal de Physique* de mars 1784 ; correspondant et ami de Ducros et de Villars qu'il invita en 1784 en Auvergne, suite à la prétendue découverte d'un volcan dans le Haut-Dauphiné par le chevalier de Lamanon en 1783 : son nom reste dans notre étude attaché à celui de Ducros pour leur intérêt commun pour les volcans d'Auvergne, dans l'élaboration de la théorie de la Terre ; en 1786, il fit un voyage scientifique à la Bérarde avec Ducros et Villars ; correspondant de Schreiber qui, tout en lui reconnaissant ses talents de minéralogiste, lui reprocha son manque de connaissance du terrain ; il fut en relation avec Prunelle de Lière à Grenoble. Il écrivit un *Traité complet de la chaux carbonatée* et décrivit un minerai d'antimoine appelé la *bournonite*. Il fut également chargé de deux cabinets de minéralogie les plus complets d'Angleterre (ceux de la Société Royale et de la Société Géologique de Londres), et revint à Paris où Louis XVIII le nomma directeur du Cabinet de minéralogie en 1815.

BOUTEILLE (Hippolyte, 1805-1881) : pharmacien de formation, il fut conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble de 1847 à 1881 à la suite d'Albin Crépu ; membre de la commission administrative de la Bibliothèque publique à partir de 1838 : il participa en 1838 à la fondation de la Société statistique de l'Isère ; il fut chargé de 1846 à 1848 par la Faculté des Sciences de Grenoble de classer la collection Arnoux, puis fut engagé de 1848 à 1874 comme préparateur de zoologie à cette même faculté, fonction qu'il cumula avec celle de conservateur du Muséum de Grenoble ; en 1854, il fonda la Société zoologique d'acclimatation pour la région des Alpes sur le modèle de la Société impériale d'acclimatation de Paris et créa par la même occasion le Jardin d'acclimatation de Grenoble ; ami de personnalités scientifiques grenobloises comme Clot-Bey, il entretint également une correspondance avec divers naturalistes connus comme Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et des ornithologues éminents comme Jules Verreaux ; auteur en 1843 de l'*Ornithologie du Dauphiné*, ouvrage pour lequel il s'inspira des travaux de son prédécesseur Crépu .

BOVIER ou **BOUVIER** (Gaspard) : avocat ; un des douze premiers directeurs de la Bibliothèque publique de Grenoble en 1772 et de ce fait, un des douze premiers académiciens de l'Académie delphinale ; c'est chez lui que se cacha Jean-Jacques Rousseau en 1768, lors de son séjour à Grenoble ; franc-maçon à

la *Bienfaisance* ; son fils, né en 1733, fut l'ami de Raby l'Américain, son exécuteur testamentaire et l'héritier de ses bijoux.

BRARD (Cyprien Prosper, 1786-1838) : ingénieur des mines, élève d'Alexandre Brongniart, il fut nommé en 1808 aide naturaliste du professeur de géologie Faujas de Saint-Fond au Muséum national à Paris ; membre de plusieurs académies et ami de Faujas il fut, de 1810 à 1816, en relation avec Champollion-Figeac au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble et avec l'ornithologiste Jurine en Suisse ; auteur de nombreuses publications en minéralogie (*Traité des pierres précieuses*, 1808).

BREISTROFFER (Maurice, 1910-1986) : botaniste-paléontologiste, conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble de 1940 à 1978, membre de la très active Société dauphinoise d'études biologiques communément appelée Bio-Club, de 1928 jusqu'à sa mort ; entré au C.N.R.S. après la guerre, il fut rattaché au laboratoire de botanique de la Faculté des sciences de Grenoble ; excellent connaisseur de la flore du sud-est de la France et notamment du Dauphiné, il s'est beaucoup intéressé aux travaux de Villars ; son riche herbier est conservé au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble.

BRIENNE : archevêque de Toulouse, minéralogiste, correspondant du père Ducros.

BRETON : doyen de la Faculté des Sciences de l'Académie de Grenoble en 1833.

BROCHANT de VILLIERS (André-Jean, 1773-1840) : ingénieur ordinaire des Mines, il fut nommé professeur de minéralogie et de géologie à la nouvelle Ecole des mines transférée de Paris en Savoie à Pesey et dont Schreiber était le directeur ; lui-même formé, tout comme Schreiber, par les célèbres ingénieurs des mines de Freiberg, il fut titulaire de la chaire de minéralogie à l'Ecole des mines jusqu'en 1835 ; cité par Dolomieu comme étant l'un de ses principaux amis ; il contribua, dans son cours, à asseoir la géologie comme science indépendante à la place de l'ancienne géographie physique ; il fut l'auteur d'un *Traité de Minéralogie* ; il entra à l'Académie des Sciences en 1816. Villars le cita en 1798 parmi les noms des hommes des Alpes qui avaient fait le plus progresser les sciences naturelles.

BRONGNIART (Alexandre, 1770-1847) : géologue, élève et collègue de Dolomieu au Corps des mines, inspecteur des mines à Grenoble ; professeur au Muséum national, il entra à l'Académie des Sciences (section de minéralogie) en 1815 ; correspondant de Dolomieu.

BUFFON (Georges Louis Leclerc, comte de, 1707-1788) : naturaliste et écrivain français, il entra à l'Académie des Sciences en 1733 et fut nommé intendant du Jardin du Roi (futur Muséum national) en 1739. Son *Histoire naturelle*, en 36 volumes (1749-1804) contient un discours sur l'histoire et la théorie de la Terre qu'il écrivit en 1746 et publia en 1749 ; ses additions à la théorie de la Terre furent publiées en 1778 dans les *Suppléments*.

BUISSON : officier d'infanterie de marine d'origine dauphinoise, donateur au Muséum de Grenoble en 1846 d'un caméléon vivant ; Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble en Cochinchine de 1846 à 1864.

- C -

CABANIS (Pierre Jean Georges, 1757-1808) : médecin et philosophe français cité dans la correspondance de Villars, auteur en 1789 des *Observations sur les hôpitaux* ; il entra à l'Académie française en 1803.

CAGLIOSTRO (Giuseppe Balsamo, dit Alexandre, comte de, 1743-1795) : aventurier italien qui connut un vif succès à Paris pour ses talents de guérisseur et sa pratique des sciences occultes, il se présentait comme le fondateur du rite égyptien en franc-maçonnerie ; compromis comme franc-maçon dans l'affaire du Collier, il fut expulsé en 1786 avant d'être condamné à perpétuité à Rome par l'Inquisition.

CAIROL DE MADAILLAN (Jean V de) : évêque de Grenoble nommé en 1771 à la succession de Monseigneur de Caulet ; il donna sa démission en 1779.

CALONNE (Charles, Alexandre de, 1734-1802) : homme politique français, ministre des finances en 1783 à la suite de Necker. Il dut démissionner en 1787 et fut remplacé par Loménie de Brienne.

CALVET (Esprit-Claude-François, 1728-1810) : brillant médecin avignonnais, il réunit dans un souci d'érudition encyclopédique un cabinet de curiosités constituant le noyau des collections de l'actuel Musée lapidaire d'Avignon ; associé libre de l'Académie delphinale ; correspondant de Champollion-Figeac à Grenoble en 1806.

CANDOLLE (Augustin-Pyramus de, 1778-1841) : naturaliste genevois, auteur d'une classification en botanique fondée sur celle d'Antoine-Laurent de Jussieu ; jeune élève naturaliste à la Société de Physique et d'Histoire naturelle de Genève, il rencontra en 1796 le géologue Dolomieu qui l'invita chez lui à

Paris ; il fit donc ses études en France et fut l'élève de Desfontaines au Jardin du Roi ; d'abord professeur de botanique à Montpellier en 1808 puis directeur en 1810 du prestigieux Jardin botanique, il fut, de 1816 à 1835, professeur d'histoire naturelle à l'académie de Genève puis directeur du Conservatoire botanique et du jardin botanique dont il fut le fondateur ; correspondant de Villars et aussi de Liotard ; c'est lui que Villars, à la fin de sa vie, chargea de mener à bien à sa place le *Pinax*, compendium de toutes les espèces connues, qu'il souhaitait rédiger : ce *Pinax* ne vit jamais le jour.

CASSIEN (Paul) : médecin de la marine ; Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble à Madagascar et à la Réunion en 1876.

CASSINI (Jacques, 1677-1756) : astronome français.

CAULET (Jean de, 1693-1771) : né à Toulouse, évêque de Grenoble de 1725 à 1771, érudit et bibliophile, il possédait à Grenoble une bibliothèque riche de 21.068 ouvrages (équivalant à 31.351 volumes) que les Grenoblois acquirent grâce à une souscription en 1772 pour former la Bibliothèque publique de Grenoble.

CAZE de LA BOVE (Gaspard-Louis) : dernier intendant du Dauphiné du 7 janvier 1784 à 1790, six années d'une oeuvre que ce remarquable administrateur exposa lui-même dans un important mémoire en 1790 ; magistrat au Parlement de Grenoble en 1788 ; associé libre de l'Académie delphinale ; il apporta sa protection à la Bibliothèque publique et au cabinet d'histoire naturelle ; donateur au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ; nommé conseiller à la Cour des Comptes en 1812, il fut maintenu à son poste lors de la Restauration ; titré baron en 1819.

CHABERT : médecin major au 46^e de ligne, d'origine dauphinoise, il fut Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble au Mexique en 1864.

CHABERT (Françoise, 1913-2005) : grammairienne, professeur honoraire au Lycée Stendhal de Grenoble, auteur d'un article en 1973 sur le plan de la Bibliothèque publique de Grenoble en 1784 au Collège ; petite-fille du maire de Grenoble Edouard Rey.

CHAIX (Dominique, 1730-1793) : botaniste né dans l'actuel département des Hautes-Alpes, prieur des Baux ; il fit ses études chez les Jésuites de Grenoble ; il fut l'ami de Dominique Villars et son premier maître. Il rédigea d'ailleurs un chapitre de *l'Histoire des plantes de Dauphiné* de Villars, intitulé « Flore du

Gapençais » et inclus dans le volume 1 de l'ouvrage de Villars. Il fut le correcteur des manuscrits de Villars. Grâce à Villars, il rencontra les plus grands botanistes français de son temps parmi lesquels Jussieu, Thouin, Deleuze, Latourette, Séguier et Gouan. Il rencontra également le minéralogiste Guettard et le géologue Faujas de Saint-Fond ; il fut associé libre de l'Académie delphinale. Légué par testament à Dominique Villars, son herbier fut vendu par ses héritiers et acquis par le botaniste toulousain Picot de Lapeyrouse : cet herbier se trouve aujourd'hui au musée de Gap. Nous avons retrouvé dans les manuscrits du *Fonds Villars* conservé au Muséum de Grenoble l'éloge que Villars écrivit à la mort de Chaix : « Modèle des pasteurs, des amis et des vrais amateurs de la Nature, repose en paix. En attendant, mes dernières pensées se tourneront vers toi, vers l'éternité qui nous attend ».

CHALVET (Pierre Vincent, ?-1808) : professeur d'histoire à l'Ecole centrale de l'Isère, nommé bibliothécaire à la bibliothèque de Grenoble de 1806 à 1808 en remplacement de Ducros âgé et malade (tandis que Ducros resta bibliothécaire honoraire jusqu'à sa mort) ; membre de l'Académie delphinale où il montra son intérêt pour l'égyptologie.

CHAMPOLLION (Jean-François, dit le Jeune, dit Saghîr, 1790-1832) : égyptologue français, élève de Dominique Villars au lycée de Grenoble ; professeur adjoint d'histoire à la faculté des lettres de l'Académie de Grenoble ; nommé bibliothécaire adjoint par arrêté du maire de Grenoble approuvé par le préfet en 1812 ; il conduisit auprès de son frère en 1811-1812 le premier état des spécimens d'histoire naturelle contenus dans les pièces égyptiennes du cabinet de curiosités des Antonins ; il vint à Paris en 1807 pour y suivre les cours de l'Ecole des langues orientales et du Collège de France ; découvreur des hiéroglyphes en 1822 (découverte consacrée dans le célèbre document *Lettre à Monsieur Dacier* en 1822), titulaire en 1831 de la chaire d'égyptologie créée pour lui au Collège de France.

CHAMPOLLION-FIGEAC (Jacques Joseph, 1778-1867) : frère du futur égyptologue Champollion dont il assura avec beaucoup de soin l'éducation ; membre dès 1804 de l'Académie de Grenoble dont il fut le secrétaire, nommé bibliothécaire adjoint de la ville de Grenoble par le maire en 1808 puis bibliothécaire et garde du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble en 1812 ; professeur avec son frère Champollion le Jeune en 1809 à la Faculté des lettres de Grenoble ; doyen de la Faculté des lettres de l'Académie de Grenoble en 1810 ; ami et protégé du préfet Fourier, il prit part dans le département de l'Isère à tout ce qui intéressait les sciences et les lettres ; membre correspondant de l'Institut ; il fut destitué de ses fonctions de bibliothécaire en 1815 ; un décret de 1815 supprima également la Faculté des lettres de Grenoble dont il était le doyen ; correspondant et ami de Dominique Villars ; franc-maçon à la très napoléonienne Loge *Concorde*.

CHAPONAY-QUINSONAS (Catherine Claudine de, 1746-1826) : fille d'une vieille famille de l'aristocratie dauphinoise, très jolie et très lancée dans le monde, elle épousa en 1765 Joseph-Gabriel Pourroy, marquis de Quinsonas. Elle vécut de 1767 à 1777 au château de Mérieu (actuel département de l'Isère), propriété des Quinsonas, mais surtout à Grenoble où les Quinsonas tenaient salon. Elle résida également à Paris dans son hôtel du boulevard Montmartre. Son époux exerça jusqu'en 1775 la charge de président à mortier au Parlement de Grenoble avant de devenir l'un des premiers directeurs de la Bibliothèque publique de Grenoble mais surtout, en 1773, l'un des neuf souscripteurs du Cabinet d'histoire naturelle, ancêtre du Muséum de Grenoble ; amie des sciences, elle prit une part active, aux côtés de son époux, à l'essor du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ; tous deux possédaient un cabinet d'histoire naturelle dans leur château de Mérieu. Leur fils Adelphe épousa Emilie de Virieu : de cette union est issue la postérité Quinsonas actuelle.

CHAPTAL (Jean-Antoine, 1756-1832) : chimiste, il mit au point une méthode de vinification par l'ajout de sucre au moût avant fermentation, la chaptalisation.

CHARMEIL : médecin d'origine dauphinoise connu de Villars qui le mentionna dans la Préface de son *Histoire des plantes de Dauphiné* ; chirurgien-major de l'hôpital militaire de Mont-Dauphin en 1783, en relation avec le naturaliste parisien Lamanon ; il fut ensuite chirurgien-major de l'Hôpital militaire à Metz en 1790 et associé libre de l'Académie delphinale.

CHARVET (Pierre-Alexandre, 1799-1879) : professeur à la Faculté des Sciences de Grenoble, il fut le premier titulaire de la chaire de zoologie et de botanique de 1839 à 1873 à Grenoble, poste qu'il occupa jusqu'à sa retraite ; docteur en médecine, il fut professeur à l'Ecole de médecine de Grenoble et responsable de l'hôpital civil ; Charvet était cofondateur de la Société de statistique de l'Isère ; partisan du transformisme et de l'évolutionnisme, il fut l'adversaire de la théorie de la fixité des espèces ; il était le disciple d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire ; il reçut en 1846 de Louis Arnoux, chirurgien de marine grenoblois de retour d'un voyage de circumnavigation, une remarquable collection d'oiseaux d'Océanie et du Brésil pour la Faculté des Sciences ; en 1848, il recruta Bouteille, conservateur du Muséum de Grenoble, comme préparateur de zoologie ; en 1848, le maire de Grenoble, Frédéric Taulier, s'opposa à son projet d'intégrer les collections du Muséum dans les locaux de la Faculté des sciences de Grenoble.

CHASSERIAU (Théodore, 1819-1856) : peintre orientaliste, sa peinture fut marquée par le thème de l'Orient après le voyage qu'il fit en Algérie en 1846.

CHICOINEAU ou **CHICOYNEAU** (Michel) : botaniste à Montélimar à la fin du 17^e siècle et au début du 18^e siècle, il possédait un herbier que Villars et

Chaix vinrent consulter à Montélimar chez Menuret de Chambaud, associé libre de l'Académie delphinale.

CLAPIER ou CLAPPIER (Pierre, 1740-1818) : médecin grenoblois et savant botaniste, il fit ses études à Montpellier où il fut l'élève de Gouan et le condisciple de Commerson (1727-1773) ainsi que de Gilibert (1741-1814) ; ami et correspondant de Jean-Jacques Rousseau, il recommanda Dominique Villars à l'intendant Pajot de Marcheval ; Liotard lui doit sa formation scientifique ; dans le Dauphiné, Clapier herborisa avec Liotard et Gilibert ainsi qu'avec Jean-Jacques Rousseau ; il herborisa en 1774 avec Villars et Chaix.

CLARET de LA TOURETTE ou CLARET DE LA TOURETTE ou LA TOURETTE ou LATOURETTE (Marc-Antoine, Louis, 1729-1793) : médecin botaniste lyonnais, il fit ses études chez les Jésuites de Grenoble ; son père était président perpétuel de l'académie de Lyon et un ami proche de Jean-Jacques Rousseau ; Claret de La Tourette fut l'auteur en 1770 d'un *Voyage au Mont Pilat* ainsi que d'un ouvrage de botanique avec l'abbé Rozier publié à Lyon en 1787 ; il constitua à Lyon au 18^e siècle un important cabinet qu'il enrichit au cours de ses nombreux voyages en France et en Europe, et par une riche correspondance ; il créa à Lyon en compagnie de l'abbé Rozier un jardin botanique de 4.000 m² ; secrétaire perpétuel de l'Académie de Lyon ; associé libre de l'Académie delphinale ; l'*Herbier de La Tourette* conservé au Jardin botanique de Lyon contient des spécimens envoyés par Villars ; cet herbier porte également la trace de l'herborisation de Claret de la Tourette à la Grande Chartreuse en compagnie de Rousseau et de l'abbé Rozier (« Au Grand-Som, au-dessus de la Chartreuse ; juillet 1768 ») ; Claret de La Tourette fut en relation avec Chaix et Villars.

CLERMONT-TONNERRE (Jules Henri, duc de) : commandant de la province de Dauphiné ; issu d'une des plus illustres et des plus puissantes familles de la province ; franc-maçon en 1765 nommé dans les hauts grades pour la première loge de Grenoble qui prit le nom de *Concorde*, en même temps qu'il était nommé Lieutenant général du gouvernement de la province de Dauphiné ; sollicité par la direction de la Bibliothèque de Grenoble le 27 juillet 1772, ainsi que M. de Monteynard, ministre de la guerre, et tous les évêques de la province, pour participer à la souscription de la Bibliothèque publique de Grenoble ; souscripteur de la bibliothèque, c'est lui qui obtint pour la bibliothèque, avec M. de Quinsonas, le privilège d'avoir un exemplaire de tous les ouvrages imprimés au Louvre.

CLOT-BEY (Antoine Barthélémy Clot, dit, 1793-1868) : médecin et chirurgien d'origine dauphinoise, conseiller de Méhémet-Ali ; il fut élevé au grade de bey ; donateur au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ; Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble en Egypte de 1841 à 1855.

COLAUD de LA SALCETTE (Joseph-Claude-Louis, 1758-1832) : conseiller au Parlement de Grenoble, administrateur de l'Académie delphinale en 1789 ; il eut une attitude attentiste pendant la Révolution et se retira sur ses terres de Saint-Georges-de-Commiers ; nommé préfet de la Creuse par Bonaparte, il fut élu député de la Creuse de 1807 à 1814, date à laquelle il abandonna la carrière politique pour se retirer en Dauphiné ; botaniste passionné, ami et correspondant de Dominique Villars. (Colaoud de La Salcette était le neveu de l'abbé Jacques Bernardin Colaoud de La Salcette, chanoine d'Embrun et de Die, franc-maçon à l'*Egalité*, lequel avait embrassé avec chaleur les idées nouvelles, avait été député dauphinois à la Constituante et avait prêté serment à la Constitution civile du Clergé. Il était également le neveu du grand-vicaire de l'archevêque d'Embrun lequel devint, sous l'Empire, conseiller de la préfecture de l'Isère et fut nommé en 1814 par Napoléon préfet par intérim en remplacement de Fourier).

COLMONT de VAUGRENANT (Henri Camille, Paris 1735-1794) : premier souscripteur du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ; mousquetaire de la garde du roi de 1750 à 1759, familier de Voltaire, il quitta l'armée en 1762 ; il vécut à Paris et à l'étranger, s'occupa de métaphysique et publia, en 1771, un ouvrage intitulé *Les Vrais quakers*, dans lequel il imaginait une république assise sur les bases de l'égalité, de la liberté, de la justice et de la probité ; l'ouvrage déplut et l'auteur, redoutant la Bastille, dut se réfugier en Ecosse ; de retour en France, il se mariait en 1778 et fut guillotiné avec son épouse en 1794. On peut lire, dans son testament philosophique, pièce critique et morale qu'il fit publier en 1771, la place qu'il accordait à l'étude des sciences naturelles et à la collection (*Correspondance entre un Oncle et son Neveu*, 1771).

COLSON (Jean-François Gille, dit, 1733-1803) : trésorier de la mine d'argent d'Allemont sous la direction de Schreiber ; ami de Ducros, Schreiber et de Villars ; il fit de nombreux dons au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à la création de celui-ci.

COMMERSON (Philibert, 1727-1773) : naturaliste et voyageur français, il participa à l'expédition autour du monde de Bougainville et en rapporta de nombreuses collections et dessins ; il avait fait ses études à Montpellier avec Gouan, Cusson, Commerson et Clapier, l'initiateur à la botanique de Pierre Liotard.

CONDILLAC (Etienne Bonnot de, 1715-1780) : philosophe né à Grenoble, frère du philosophe Mably ; il séjourna à Paris en 1740, où il fréquenta les philosophes Fontenelle, Rousseau et Diderot ; auteur du *Traité des sensations* (1755) ; certaines de ses conceptions sur le langage annoncent les théories linguistiques modernes (*Logique*, 1780 ; *Langue des calculs*, 1798).

CONDORCET (Marie Jean Antoine Nicolas de Caritat, marquis de, 1743-1794) : philosophe, mathématicien et homme politique français ; il se distingua en 1765 comme mathématicien par son *Essai sur le calcul intégral* ; il entra en 1769 à l'Académie des sciences et en devint le secrétaire perpétuel ; ami de Turgot, de Voltaire et de d'Alembert, il fut l'adepte des physiocrates ; il rédigea pour *l'Encyclopédie* des articles d'économie politique ; associé libre de l'Académie delphinale ; condamné à mort sous la Terreur, il s'empoisonna pour échapper à l'échafaud.

COPPIER : ingénieur de marine d'origine dauphinoise, donateur en 1848 d'une collection zoologique de Tahiti au Muséum de Grenoble ; Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble à Tahiti en 1848.

CORAY (Adamant, 1748-1833) : médecin et helléniste contemporain de Villars, spécialiste de l'histoire de la médecine et traducteur de grec.

CORDIER (Charles) : sculpteur orientaliste ; ayant voyagé en Grèce, en Algérie et en Egypte, son œuvre essentiellement ethnographique répond à partir de 1851 aux commandes de la galerie anthropologique du Muséum national.

CORDUS (Valerius, 1515-1544) : botaniste allemand, auteur d'une importante étude sur la flore d'Allemagne et d'Italie publiée par Gesner en 1561, et un *Dispensatorium pharmacorum* (1546) qui fut traduit en français en 1578 à Lyon sous le titre de *Guidon des Apotiquaires* ; botaniste cité par Villars dans son historique des jardins botaniques en Europe.

CORMON ou **CORMONT de VILLEMER** (Jean Pierre, 1721-1786) : directeur de l'impôt du vingtième en Dauphiné ; un des douze premiers directeurs de la Bibliothèque publique de Grenoble en 1772 et de ce fait, un des douze premiers académiciens de l'Académie delphinale ; correspondant du père Ducros pour le transport des mines ; cité par Lêchevin dans sa correspondance avec Ducros.

COURTOIS-MINUT (de) : Vicaire général du diocèse ; académicien administrateur de l'Académie delphinale et Président en 1789, date à laquelle il succéda à Louis de Sauzin, décédé.

CRANTZ (Heinrich J.N. von, 1722-1799) : botaniste autrichien dont la flore était connue de Villars.

CREPU (Albin, 1799-1859) : médecin, propriétaire d'un cabinet zoologique en 1815, botaniste et ornithologue, taxidermiste de talent, il devint conservateur du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à partir de 1825. Médecin très apprécié à Grenoble où il introduisit l'homéopathie, il enseigna la botanique parallèlement à son métier au cours municipal du Jardin des Plantes, de 1827 à 1849. Il fut directeur du Jardin des Plantes de Grenoble de 1842 à 1849. Il fit le classement des collections du Cabinet. En 1826, il rédigea un remarquable catalogue commenté des oiseaux du Dauphiné, dont Hippolyte Bouteille s'inspira en partie dans son livre. Dans ses choix scientifiques, il accorda sa préférence aux collections de l'ancienne province du Dauphiné. Il fut évincé au cabinet en 1847 par son successeur Hippolyte Bouteille.

CROZET (Louis) : maire de Grenoble de 1853 à 1855, centre gauche ; ingénieur des Ponts et Chaussées ; ami de Stendhal.

CUSSON : botaniste à Montpellier au 18^e siècle possédant un herbier ; il avait fait ses études à Montpellier avec Gouan, Commerson et Clapier, l'initiateur à la botanique de Pierre Liotard ; Villars et Chaix vinrent à Montpellier consulter son herbier: ceux-ci purent vérifier que son herbier comprenait des plantes rares envoyées par Jussieu, par Linné, par Haller et Allioni.

CUVIER (baron Georges, 1769-1832) : zoologiste et paléontologiste, titulaire en 1795 au Muséum national de la chaire d'anatomie comparée.

- D -

DARWIN (Charles, 1809-1882) : naturaliste britannique qui posa les fondements de la théorie de l'évolution grâce au concept de la sélection naturelle. L'influence de ses travaux et de sa pensée fut énorme dans les domaines des sciences de la vie et de la terre. Son ouvrage majeur en 1859 *l'Origine des espèces* exposa sa théorie de la sélection naturelle.

DAUBENTON (Louis Jean-Marie d'Aubenton, dit, 1716-1800) : naturaliste français, collaborateur à la rédaction de *l'Histoire naturelle* de Buffon, il s'occupa plus particulièrement de la description anatomique des mammifères ; successeur de Buffon à la tête du Cabinet d'histoire naturelle ; titulaire de la chaire de minéralogie à la création du Muséum national en 1793. Il entra à l'Académie des sciences en 1760 et fut membre de l'Institut en 1795. Villars le rencontra à Paris grâce à Guettard.

DAUSSE (Benjamin) : ingénieur des Ponts et chaussées de l'Isère de 1793 à 1800, associé libre de l'Académie delphinale ; ami du docteur Gagnon ; il remit

au jeune Stendhal un ouvrage de Euler pour son premier prix de mathématiques à l'Ecole Centrale de Grenoble en 1798.

DAVALL ou D'AVALL (Edmund) : naturaliste anglais ami de James-Edward Smith, il vint à Orbe en Suisse étudier la botanique et mettre à profit l'œuvre de Haller ; correspondant de Dominique Villars ; père du forestier suisse Edmond Davall (1793-1860).

DAVAU ou DAVAUX (Etienne, 1740-1822) : après avoir fait ses études ecclésiastiques à Lyon, il occupa la chaire de rhétorique au Collège de Grenoble ainsi que le premier poste de bibliothécaire de la Bibliothèque publique de la ville, poste dont il démissionna rapidement en 1775 quand il obtint les fonctions d'instituteur des enfants de France ; Etienne Ducros lui succéda ; académicien vétéran de l'Académie delphinale.

DELACROIX (Eugène, 1798-1863) : peintre orientaliste, un séjour au Maroc en 1832 nourrit son inspiration pendant de nombreuses années et contribua à propager la mode de l'exotisme oriental chez les peintres romantiques.

DELEUZE ou de LEUZE (Joseph Philippe François, 1753-1835) : naturaliste au Jardin des Plantes à Paris puis bibliothécaire du Muséum national ; en relation avec Villars et Chaix.

DELORD : voyageur dauphinois, Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble en Cochinchine en 1861.

DENON (Dominique Vivant, baron, 1747-1825) : graveur, il participa à l'Expédition d'Egypte au cours de laquelle il fit le relevé de nombreux monuments (*Voyage dans la haute et basse Egypte*, 1802) dont s'inspira le mouvement orientaliste du 19^e siècle.

DESCHAMPS (Jacques, ?-1781) : savant, numismate et collectionneur, chanoine de l'abbaye de Saint-Antoine en Viennois ; il constitua de 1752 à 1761 le cabinet de curiosités de l'abbaye sous l'abbatit d'Etienne Galland et rédigea en 1761 le catalogue des livres de la bibliothèque du cabinet de curiosités, catalogue qu'il dédia à l'abbé Etienne Galland.

DESFONTAINES (René-Louiche, 1750-1833) : botaniste français, titulaire de la chaire de botanique au Muséum national à Paris en 1793 ; connu de Villars, correspondant de Gouan ; dans ses publications scientifiques, Villars le citait comme faisant partie des savants qui avaient voyagé dans les Alpes.

DEVOIZE : consul de Napoléon à Tunis, donateur en 1809 de deux mammifères inventoriés par Champollion-Figeac.

DEZALLIER voir ARGENVILLE

DIDEROT (Denis, 1713-1784) : écrivain et philosophe, il consacra son activité à la rédaction de l'*Encyclopédie*, tâche énorme qu'il dirigea de 1747 à 1766.

DIETRICH (Philippe Frédéric, baron de, Strasbourg, 1748 - Paris, 1793) : minéralogiste et homme politique français issu d'une famille à longue tradition industrielle, ancien scolarque de l'Université de Strasbourg, il était en possession d'un des cabinets d'Europe les plus complets en minéraux ; nommé le 11 janvier 1785 par Calonne commissaire pour les mines de métaux ; correspondant du père Ducros ; associé libre de l'Académie delphinale ; Mounier le cite comme ayant été en correspondance avec des illuminés ; élu premier maire constitutionnel de Strasbourg en 1790, destitué en 1792, c'est chez lui que Rouget de l'Isle chanta pour la première fois le chant patriotique qu'il avait composé pour les fédérés du Rhin et qui devint *La Marseillaise* ; engagé dans l'action révolutionnaire, il périt sous la Terreur.

DILLEN [DILLENIIUS] (Johann Jakob, 1687-1747) : botaniste allemand, professeur à Oxford et excellent dessinateur, grand cryptogamiste qui observa les Mousses ; auteur en 1732 du *Hortus Elthamensis*, ouvrage de référence que cita Rousseau dans sa correspondance avec Liotard en 1768.

DOCHIER : avocat de la ville de Romans ; associé libre de l'Académie delphinale, il était présent à l'Assemblée des trois ordres à Romans en novembre 1788.

DOLOMIEU (Dieudonné Déodat Gratet de, 1750-1801) : minéralogiste et géologue dauphinois à la renommée internationale, il accomplit un long voyage à travers l'Auvergne et les Alpes avant de participer à l'Expédition d'Égypte ; ses idées libérales lui firent traverser la Révolution en compagnie de ses amis du Jardin du Roi et des membres de l'Académie des sciences où il entra en 1795 ; il fut l'un des premiers ingénieurs du corps des Mines organisé en 1795 ; nommé en 1800 pendant sa captivité en Sicile professeur au Muséum national, il y succéda à Daubenton à la chaire de Minéralogie ; éponyme des Alpes Dolomitiques, on donna son nom à la roche calcaire la *dolomie*, faite de carbonate de calcium et de magnésium (la dolomie du Tyrol) ; correspondant et ami du père Ducros, associé libre de l'Académie delphinale ; c'est dans un manuscrit de Dolomieu que nous avons retrouvé le seul extrait des *Catalogues minéralogiques du Dauphiné* de Ducros, preuve que les deux hommes étaient proches ; Villars cita son nom en 1798 parmi ceux des hommes des Alpes qui

avaient fait progresser les sciences naturelles ; savant appartenant à une génération caractérisée par son éclectisme, Dolomieu se situe par ses recherches à la charnière entre le temps des « théories de la Terre » et celui de la géologie ; l'abbé Haüy, l'un des fondateurs de la minéralogie moderne, lui succéda au Muséum national.

DOMBEY (Joseph, 1742-1794) : médecin, célèbre naturaliste, archéologue né à Mâcon, voyageur, explorateur du Pérou, du Chili et du Brésil de 1778 à 1785 ; chargé d'une mission d'exploration scientifique dans les provinces espagnoles de l'Amérique du Sud, il y périt dans les geôles espagnoles ; auteur d'un herbier conservé au Muséum national ; cité par Villars dans son projet de jardin de botanique à Grenoble ; associé libre de l'Académie delphinale.

DOUDART voir **LAGREE** (Doudart de)

DUBOIS-FONTANELLE (Jean-Gaspard, [17 ??]-1812) : professeur de belles lettres à l'Ecole centrale de l'Isère, nommé par arrêté municipal bibliothécaire à la Bibliothèque de Grenoble en 1808.

DUCHESNE : avocat ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1789.

DUCOIN (Amédée) : bibliothécaire par intérim par un arrêté du maire de Grenoble en 1816 approuvé par le préfet ; nommé définitivement par le ministre de l'Intérieur en 1816, il fut le successeur à la Bibliothèque de Grenoble de Champollion-Figeac, dont il craignait le retour ; à la tête de la Bibliothèque publique de Grenoble jusqu'en 1848, il dressa en 1821 l'*Inventaire des minéraux du Cabinet d'Histoire naturelle* d'après l'inventaire qu'en fit de Thury en 1808 ; il était membre de la commission administrative chargée du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

DUCROS (le père Etienne, 1735 - 22 novembre 1814) : franciscain, bibliothécaire et premier garde du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble de 1775 à 1808 ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1775 ; bibliophile et excellent ornithologue, il fut en relation, notamment par sa riche correspondance, avec diverses personnalités scientifiques dont le géologue Dolomieu, Faujas de Saint-Fond ou le botaniste Villars ; savant discret ayant peu publié, son avis était néanmoins sollicité et apprécié par la communauté scientifique de l'époque et ses positions reconnues ; il fit notamment un voyage scientifique à Chaillol-le-Viel en 1784 avec Prunelle de Lière et Villars, puis un autre à La Bérarde en Oisans en 1786 avec de Bournon et Villars ; sa comptabilité nous a livré un autre voyage qu'il fit en 1781 dans le Vivarais avec Faujas de Saint-Fond et Adanson ; administrateur de l'Académie delphinale, ami de Gagnon et de toute la famille Beyle, maître estimé à l'Ecole

centrale de Grenoble du futur Stendhal ; il était franc-maçon martiniste (maçonnerie ésotérique) et avait été initié à Grenoble en 1767.

Né et mort à Grenoble, issu d'une famille de petits commerçants grenoblois, le jeune Etienne avait fait ses premières études probablement au collège de la ville et avait accompli deux ans de noviciat au Puy en Velay ; puis il avait pris, en même temps que le nom de frère Daniel, l'habit de cordelier à Grenoble le 10 février 1754. Il avait passé ses thèses de doctorat à Gray, en Franche-Comté en 1759. A partir de sa nomination officielle au poste de bibliothécaire et de garde du cabinet le 28 novembre 1775 commença pour lui une vie de moine en partie sécularisé. Un bref papal obtenu le 12 février 1785 lui permit de vivre hors de son cloître : il semble être resté fidèle à son couvent de 1754 à 1791. Il prêta le 12 janvier 1791 serment à la Constitution civile du Clergé ; il prit sa retraite en 1807 mais garda, grâce au préfet Fourier, le bénéfice de son appartement dans les locaux de la bibliothèque et du cabinet d'histoire naturelle au Collège, pendant encore deux ans.

DUHAMEL DU MONCEAU (Henri-Louis, 1700-1782) : botaniste spécialisé en anatomie végétale ; il étudia la structure du bois et l'anatomie de la poire ; cité par Villars dans son projet de jardin de botanique à Grenoble.

DUMONT d'URVILLE (Jules Sébastien César, 1790-1842) : navigateur français, découvreur de la Terre Adélie en 1840, au cours de la deuxième expédition au Pôle Sud qui eut lieu de 1837 à 1840 ; deux navigateurs dauphinois membres de l'expédition, Vincendon-Dumoulin et Tardy de Montravel, firent de nombreux dons d'histoire naturelle au Muséum de Grenoble à leur retour d'expédition.

DUPERON : ancien directeur de l'Imprimerie royale de 1788 à 1794 ; en relation en 1808 avec Champollion-Figeac à Grenoble et Villars à Strasbourg.

DU PUGET ou DUPUGET ou DUPUGET d'ORVAL (Edme-Jean-Antoine, 1742-1801) : artilleur et naturaliste, Dolomieu le cite comme faisant partie de ses principaux amis ; élevé par son oncle lieutenant-colonel d'artillerie, il entra en 1752 comme volontaire à l'Ecole d'artillerie de Strasbourg ; correspondant du père Ducros en 1777, il mit le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble en relation avec les cabinets et les naturalistes d'Alsace ; entré au service du roi et signalé au roi comme étant le meilleur artilleur de France, il fut envoyé en 1784 aux Antilles et en Guyane où il put réunir de riches collections zoologiques ; nommé en 1787 sous-gouverneur du premier Dauphin pour les sciences militaires ; à la mort de son élève, il reprit du service comme colonel d'artillerie et demeura dans l'intimité de Louis XVI, lequel l'écoutait volontiers parler de géographie et de sciences ; nommé bibliothécaire de la ville d'Amiens en 1792 et jury d'examen aux Ecoles centrales ; emprisonné comme ancien officier et comme aristocrate, il fut libéré après le 9 Thermidor et revint à Paris chercher ses collections d'histoire naturelle qu'il donna au Muséum national ; nommé associé non résident de l'Institut en 1796.

DUPUY de BORDE : professeur de mathématiques à Valence ; associé libre de l'Académie delphinale.

- E -

EDWARDS (Henri-Milne dit MILNE-EDWARDS, 1800-1885) : professeur administrateur du Muséum d'histoire naturelle de Paris, né à Bruges, naturalisé français en 1831 ; célèbre zoologiste et physiologiste, membre de l'Académie des sciences en 1838, professeur de zoologie au Muséum de 1841 à 1862 (Crustacés et Insectes) et de 1862 à 1876 (Mammifères et Oiseaux) ; professeur à la Sorbonne en 1843, doyen de la faculté des sciences ; il fut responsable de nombreux dons au Muséum de Grenoble ; en relation avec Bouteille.

EULER (Leonhard, 1707-1783) : mathématicien suisse, il fut l'auteur d'ouvrages embrassant l'ensemble des sciences exactes de son temps : ouvrages de physique et d'astronomie, travaux sur le calcul des probabilités et les statistiques, études de géométrie.

- F -

FALQUET de PLANTA : joua l'intermédiaire en 1777 entre le Jardin botanique de Strasbourg et le père Ducros au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, fait révélé par la lettre d'un militaire, Du Puget, à Ducros. (La lecture du tableau de la loge *la Sagesse* de Valence révèle qu'il peut s'agir de Planta, ancien officier de cavalerie, vénérable de la loge en 1776-1777 et 1788 ou de son fils, garde du corps du roi, secrétaire de la loge en 1777 et 1785 à 1789).

FALQUET-TRAVAIL dit TRAVAIL : souscripteur de la Bibliothèque publique de Grenoble en 1772 évoqué dans la correspondance scientifique de Prunelle de Lière. (De la même famille que les Falquet de Planta).

FAUJAS de SAINT-FOND (Barthélémy, 1741-1819) : géologue français né à Montélimar, il fut d'abord adjoint de Daubenton au Jardin du Roi sous l'intendance de Buffon ; il parcourut la plus grande partie de l'Europe ; à la création du Muséum national, il occupa la première chaire de géologie créée en France ; il fut en relation avec Chaix et Villars ; la comptabilité du père Ducros révèle qu'il fit un voyage scientifique dans les Alpes avec Adanson et Ducros. Le nom de Faujas reste alors attaché dans notre étude à celui de Ducros quant à leur intérêt commun pour les volcans du Vivarais dans l'élaboration d'une théorie de la Terre ; donateur de basaltes pour le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble à la création de celui-ci. Faujas fut également le correspondant et le

conseiller de Jacques Joseph Champollion-Figeac, garde du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, successeur du père Ducros : il le conseilla dans la constitution de la première collection ichtyologique de l'Isère ainsi que pour démarrer des collections zoologiques exotiques.

FAURE de BEAUREGARD (André) : libraire, imprimeur de l'intendance tenant commerce place Saint-André à Grenoble, il lança le 15 janvier 1772 la souscription pour que la ville de Grenoble puisse acquérir la bibliothèque de l'évêque décédé Monseigneur de Caulet ; il fut donc l'un des douze directeurs de la Bibliothèque de Grenoble, et à ce titre, l'un des douze premiers académiciens de l'Académie delphinale ; avocat au parlement ; franc-maçon, membre de la loge de l'*Egalité* ; ami de Jean-Jacques Rousseau qu'il avait reçu dans sa résidence de Beauregard en 1768.

FAUTRIERES (comte de) : naturaliste amateur résidant à Roanne, correspondant de Ducros de 1777 à 1779.

FAVRE : colonel d'origine dauphinoise natif de Tencin, commandant militaire à la Guyane française ; Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble en Amérique méridionale en 1866.

FAYARD (Armand, 1946-) : docteur en biologie, mammalogiste, conservateur en chef, Directeur du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble depuis novembre 1978, il réorganisa le musée dès le début des années 1980.

FEE (Antoine-Laurent-Apollinaire), professeur et directeur du Jardin botanique de Strasbourg, continuateur à Strasbourg de l'œuvre de Villars qu'il vénérât ; en relation avec le Jardin botanique de Grenoble auquel il adressait en 1843 son catalogue de graines disponibles.

FERDINAND II, (1529-1595) : fils de l'empereur Ferdinand 1^{er} d'Autriche, archiduc, prince-régnant du Tyrol « et des pays en deçà de l'Autriche » ; un des plus importants mécènes et collectionneurs du 16^e siècle ; les collections d'histoire naturelle (*naturalia* et *exotica*) de sa Kunst- und Wunderkammer font de son cabinet de curiosités du château d'Ambras près d'Innsbruck l'ancêtre de nos muséums d'histoire naturelle.

FIERECK : capitaine de frégate d'origine dauphinoise, donateur de 1848 à 1851 d'une collection zoologique de la Guyane et de Madagascar au Muséum de Grenoble ; Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble à la Guyane et à Madagascar de 1848 à 1851.

FONTANES (Louis de, comte, 1757-1851) : poète ; Napoléon le préféra à Fourcroy en 1808 afin de se concilier le parti catholique et le nomma grand maître de l'Université impériale ; correspondant à Grenoble du préfet Fourier et de Champollion-Figeac.

FORSSKAL (Pehr, 1732-1763) : élève de Linné, auteur d'un important herbier recueilli en Egypte et dans le Proche-Orient publié en 1775, ouvrage dont se servit le père Jullien en 1783 pour déterminer la flore de Marseille et en rendre compte à Villars.

FOURCROY (Antoine François, comte de, 1755-1809) : chimiste et homme politique français, il entra à l'Académie des sciences en 1785 ; titulaire de la chaire professorale de chimie générale à la fondation du Muséum en 1793 ; bien qu'ayant rédigé une douzaine de projets consacrés à l'enseignement, il fut évincé par Fontanes que Napoléon nomma en 1808 grand maître de l'Université impériale ; il fut en relation avec Dominique Villars.

FOURIER (Joseph, baron, 1768-1830) : mathématicien et physicien français, il fut l'un des premiers membres du corps enseignant de l'Ecole polytechnique ; enrôlé en Egypte par Bonaparte, il devint préfet de l'Isère à son retour, du 12 février 1802 au 20 mars 1815. C'est à Grenoble qu'il rédigea, aidé par Champollion-Figeac, la *Préface historique* de la *Description de l'Egypte*. C'est à Grenoble également qu'il jeta les bases de ce qui donna naissance à sa *Théorie de la chaleur* ; il fut en relation avec Dominique Villars ; franc-maçon, Vénérable Maître d'honneur à la loge *les Cœurs Constants* de Grenoble.

FRERET, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles lettres ; à la fin du 18^e siècle, ses travaux sur la langue de l'Egypte ancienne furent les premiers à avoir une visée scientifique ; ses ouvrages furent acquis par le père Ducros pour la Bibliothèque de Grenoble.

FROMAGEOT DU VERAY ou FOMAGEOT : bibliothécaire en 1780 à Turin et garde du cabinet de M. le Commandeur de Saint-Germain, grand écuyer du prince de Piémont, il fut depuis Turin le correspondant du père Ducros du 30 avril 1780 au 19 mai 1781.

FUZIER : médecin principal militaire ; Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble au Mexique en 1867.

- G -

GAGNON (Romain, 1758- ?) : fils du docteur Gagnon de Grenoble et oncle maternel de Stendhal, il fréquentait à Grenoble le salon de M. de Quinsonas ; libertin, franc-maçon, ami du franc-maçon Joseph de Maistre en Savoie.

GAGNON (Henri, 1728-1813) : grand-père de Stendhal sur lequel il eut une influence bénéfique ; esprit ouvert et tolérant, il s'intéressa aux lettres et aux sciences ; il fut l'ami de Voltaire ; artisan de la création de la Bibliothèque publique de Grenoble en 1772 et du Cabinet d'histoire naturelle en 1773 ; administrateur de l'Académie delphinale dont il fut le secrétaire perpétuel ; il participa à l'assemblée de Vizille le 21 juillet 1788 ; il fut directeur de l'Ecole de médecine de Grenoble.

GALLAND (abbé Etienne) : il gouverna l'Ordre des Antonins de 1737 à 1763 ; ce fut sous son abbatiat que fut rassemblé de 1752 à 1761 le cabinet de curiosités de l'abbaye de Saint-Antoine en Dauphiné, lequel contenait des collections d'histoire naturelle, des bronzes et un médaillier que le bailli Jean Marie de Navarre légua à la Bibliothèque de Grenoble en 1777 lorsque l'ordre des Antonins fut réuni à celui de Malte ; le chanoine Jacques Deschamps dédia à l'abbé Galland en 1761 le catalogue de la bibliothèque du cabinet : « Embrassé d'amour pour les belles lettres vous avez, à grands frais et avec une application et un soin plus grands encore, rassemblé dans cette abbaye tout ce qui est susceptible d'éclairer les esprits et surtout de favoriser l'intérêt pour l'Antiquité ».

GANNAL (Jean-Nicolas, 1791-1852) : inventeur d'une technique d'embaumement humain comprenant de l'alun, du sel ordinaire, du salpêtre et de l'eau. Testée à bord du *Rhin* par le chirurgien-major Louis Arnoux, cette méthode qui échoua, devait permettre la conservation de la viande des animaux domestiques servant à nourrir les marins, et préparer les peaux des animaux chassés (oiseaux, mammifères) en vue de leur naturalisation.

GARIDEL (Pierre-Joseph, 1658-1737) : élève de Tournefort, botaniste à Montélimar à la fin du 17^e et au début du 18^e siècle ; il possédait un herbier que vinrent consulter Villars et Chaix chez le docteur Menuret de Chambaud, associé libre de l'Académie delphinale ; auteur d'une *Histoire des plantes qui naissent près d'Aix et en Provence*, ouvrage édité à Aix en 1715.

GARIEL (Hyacinthe) : il succéda à Amédée Ducoin à la tête de la Bibliothèque de Grenoble de 1848 à 1882 ; ami de Jacques Joseph Champollion ; il procéda au déménagement dans les nouveaux locaux de la bibliothèque, place de Verdun.

GARNIER (de) : conseiller au Parlement ; administrateur de la Bibliothèque publique de Grenoble en 1782.

GATEL ou **GATTEL** (abbé) : académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1789 ; secrétaire de la Commission administrative de la Bibliothèque publique et du Musée des Arts de la Ville de Grenoble en 1803 ; né à Lyon, il fit ses études chez les jésuites de Lyon puis fut reçu docteur de la Faculté de Théologie de Paris ; il fut appelé à Grenoble où il enseigna tour à tour au Collège la philosophie, la physique et les mathématiques ; il fut le professeur de grammaire de Stendhal, lequel ne se séparait jamais du *Nouveau dictionnaire portatif de la langue française*, dont l'abbé était l'auteur.

GAUDY (Pol) : médecin, botaniste et homme de lettres genevois ; correspondant de Dominique Villars qui le cita également en 1798 comme faisant partie des savants de Genève qui étaient venus à Grenoble.

GAUTIER : notaire ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1789.

GAVOTY : beau-père de Clot-Bey ; entre 1841 et 1855, il servit d'intermédiaire depuis Marseille pour la correspondance et le transport des matériaux d'histoire naturelle entre son gendre en Egypte et Berriat, le maire de Grenoble.

GENTON DU BARSAC (François-Auguste de, 1745-1825) : minéralogiste dauphinois né dans la Drôme, ami de Faujas de Saint-Fond, découvreur d'une mine de plomb et de mines de charbon dans la Drôme ; officier au régiment provincial de Valence, il se rendit à Saint-Domingue et y séjourna quinze ans ; il y retourna et consacra une partie de son temps à l'étude de l'histoire des minéraux et des métaux de cette île ; vers 1789-1790, il rédigea son ouvrage qui malheureusement fut détruit au cours de l'incendie de la ville du Cap-Français : il n'en put sauver que le discours préliminaire ; associé libre de l'Académie delphinale au Cap-Français à Saint-Domingue en 1790 ; rentré en France après avoir tout perdu, sa fortune, une superbe collection d'histoire naturelle et le fruit de trente années de recherches, il se retira à Saint-Paul-Trois-Châteaux où il mourut ; il laisse des *Mémoires sur les fossiles du Bas-Dauphiné*, ouvrage publié en 1781 et deux articles parus dans les *Affiches du Dauphiné* en 1774 et 1775 sur l'histoire naturelle et la montagne près de Saint-Paul-Trois-Châteaux.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isidore, 1805-1861) : naturaliste, fils d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844), il poursuivit les travaux de son père et acquit une réputation internationale comme zoologiste ; il enseigna au Muséum national et à la Sorbonne et fonda la Société d'acclimatation de France ; il entra à l'Académie des sciences en 1833 ; ami et correspondant du conservateur Bouteille.

GERARD (Louis, 1733-1819) ; médecin et botaniste formé à la Faculté de Médecine de Montpellier, auteur d'un herbier et du *Flora Gallo-provincialis* publié à Paris en 1761, vade-mecum des botanistes des Alpes ; cité par Jullien, botaniste à La Tour d'Aigues, dans sa correspondance avec Villars ; ami et correspondant de Villars.

GESNER ou **GESSNER** (Conrad, 1516-1565) : botaniste de Zurich ayant voyagé à Montpellier, maître à penser des naturalistes de sa génération ; auteur d'une *Historia Plantarum* qui ne fut publiée que 200 ans après sa mort par Christopher Jacob Trew (1695-1769).

GILIBERT (Jean-Emmanuel, 1741-1814) : médecin et botaniste lyonnais ayant fait ses études de médecine auprès de Gouan à Montpellier, il se procura en 1773 chez un libraire de Montpellier les cuivres de 300 des 500 planches de Richer de Belleval, jardinier d'Henri IV, fondateur du Jardin royal de Montpellier et premier nomenclateur de la flore alpine ; il introduisit ces planches dans ses *Démonstrations de botanique* (1789) ; la 4^e édition de son ouvrage contient les observations et critiques de Villars sur les plantes de Richer de Belleval ; Gilibert vint à Grenoble en 1772 herboriser en compagnie du docteur Clappier dans le massif de la Grande-Chartreuse ; par l'intermédiaire d'Albrecht von Haller et d'Antoine Gouan, il fut appelé par le roi de Pologne et créa le Jardin botanique de Grdno puis devint titulaire de la chaire d'Histoire naturelle de Wilno, où il fonda également un Jardin botanique ; il quitta la Pologne définitivement en 1783 et s'installa à Lyon : il y professa l'histoire naturelle à l'Ecole centrale de 1795 à 1800 et y dirigea le Jardin botanique à la même période, puis à nouveau de 1804 à 1808 ; franc-maçon philanthrope et diligent adepte des cercles mystiques lyonnais, il donna en 1792 des cours aux ouvriers de la ville de Lyon ; Gilibert fut en relation avec de nombreux savants, tels que les Jussieu, André Thouin, le Genevois Charles Bonnet, Albrecht von Haller, le baron Nicolaus von Jacquin, de Vienne, le Grenoblois Dominique Villars et Augustin-Pyramus de Candolle.

GINESTE (Philippe de) : enseigne de vaisseau mort en 1840, navigateur dauphinois donateur au Muséum de Grenoble en 1841 d'une collection exotique issue de ses voyages maritimes ; Correspondant du Muséum de Grenoble à titre posthume en 1841.

GINOUX de LA COCHE (Oswald) : capitaine de frégate d'origine dauphinoise ; Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble à la Martinique en 1861.

GMELIN (Jean Frédéric, 1748- ?) : physicien et médecin allemand, il enseigna l'histoire naturelle et la botanique à l'Université de Tübingen en 1771, de

retour de son grand voyage en Hollande, en Angleterre et en Autriche ; fils du botaniste allemand de Tübingen Jean-Georges Gmelin (1709-1784 ?), il fut nommé en 1775 professeur de sciences médicales à l'Université de Göttingen et acquit par ses cours une réputation internationale ; son œuvre est le reflet de travaux en médecine, en pharmacologie, en botanique, en chimie et en minéralogie ; en botanique, il travailla selon la méthode de Murray, lequel herborisa en 1774 avec Liotard et Villars.

GOSSE (Henri-Albert) : savant genevois fondateur de la Société de Physique et d'Histoire Naturelle de Genève ; pharmacien de son état, il pratiqua à la fois la botanique, la chimie, la physiologie, l'histoire naturelle, la géologie et les sciences occultes ; spécialiste de la médecine du travail, deux de ses mémoires furent couronnés par l'Académie des Sciences de Paris qui lui décerna en 1789 le titre de correspondant ; cité en 1798 par Villars comme faisant parti des savants venus à Grenoble.

GOUAN (Antoine, 1733-1821) : botaniste et fervent linnéen défenseur de la nomenclature binominale et du système sexuel de classification, il fut nommé démonstrateur de botanique du Jardin des plantes de Montpellier en 1782 ; il avait lui-même fait ses études à Montpellier en compagnie de Clapier, initiateur de Pierre Liotard ; le botaniste anglais Smith soutint son élection comme associé étranger à la Linnean Society of London ; en relation avec de nombreux botanistes et savants en Europe dans les années 1780 ; il possédait un cabinet d'histoire naturelle ; correspondant de Villars, en relation avec Chaix : Villars et Chaix purent voir son herbier, le quel comprenait des plantes rares envoyées par Jussieu, par Linné, par Haller et Allioni.

GRAMMONT (marquis de) : neveu et héritier de Monseigneur de Caulet, il vendit la riche bibliothèque de son oncle aux souscripteurs dauphinois, lesquels en firent la Bibliothèque publique de Grenoble.

GRAS (Joseph-Scipion, dit Scipion, 1806- ?) : géologue et hydraulicien grenoblois, ingénieur des Mines, membre en 1834 de la commission administrative de la Bibliothèque publique de Grenoble en remplacement d'Emile Gueymard, il fut nommé en 1836 conservateur des minéraux du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble (le conservateur Albin Crépu restant en charge du reste) ; frère du médecin Albin Gras, botaniste et paléontologiste.

GRAS (Claude-Joseph-Albin, dit Albin, 1808-1856) : médecin grenoblois, ancien élève de l'Ecole des Mines ; botaniste et paléontologiste, il était le frère du conservateur Scipion Gras ; donateur au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble en minéralogie et géologie.

GUETTARD (Jean Etienne, 1715-1786) : docteur en médecine, naturaliste et géologue français, garde du célèbre cabinet du duc d'Orléans, cabinet connu essentiellement pour sa minéralogie et dont il classa les collections ; correspondant du père Ducros ; il fut le premier à reconnaître la nature volcanique de la chaîne des Puys d'Auvergne, montagnes où il effectua un long périple ; il entra à l'Académie des Sciences en 1743 ; il fut en relation avec Villars dont il fut l'ami et le précieux initiateur au sein du réseau savant, avec Chaix et Liotard ; en 1775 et 1776, il fut chargé par le gouvernement d'explorer le Dauphiné et voyagea en compagnie de Faujas de Saint-Fond, Villars et Liotard ; il fut l'auteur du premier *Atlas minéralogique de la France* puis de la *Minéralogie du Dauphiné*, mémoire dans lequel il consigna son exploration avec Faujas et Villars ; cité dans les publications scientifiques de Villars comme faisant partie des savants qui avaient voyagé dans les Alpes.

GUEYMARD (Emile, 1788-1869) : Dauphinois né à Corps, ingénieur des Mines en 1808 nommé ingénieur de 2^e classe par décret impérial en 1810, il obtint en 1824 la chaire d'histoire naturelle puis fut nommé doyen de la Faculté des sciences de Grenoble en 1846. Il seconda Albin Crépu au cabinet de minéralogie de Grenoble, vraisemblablement de 1825 à 1836. Il créa le premier laboratoire départemental de chimie où furent faites, sous ses ordres, de nombreuses analyses profitables à l'industrie, établissant ainsi, le premier, des liens entre l'université et l'industrie ; membre étranger en 1815 de la Société des Naturalistes de Genève, membre associé de la Société géologique de France en 1833, membre de 1832 à 1834 de la commission administrative de la Bibliothèque publique de Grenoble, membre de la Société des Sciences et des Arts de Grenoble en 1836 ; il fut l'auteur en 1844 de la *Minéralogie, la géologie et la métallurgie du département de l'Isère*, ouvrage couronné par l'Académie des sciences ; ami du vieux Schreiber dont il fut le continuateur et l'héritier spirituel ; une des quatre galeries de la mine d'or de La Gardette poussées en 1838 porte son nom : la « galerie Gueymard » ; il légua en 1846 sa collection exceptionnelle de minéraux du Dauphiné et des Alpes au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble.

GUYTON de MORVEAU ou GUYTON-MORVEAU (baron Louis-Bernard, 1737-1816) : chimiste, philosophe, franc-maçon ; avocat général au Parlement de Bourgogne, il fonda à Dijon un cours public de chimie ; il se démit en 1782 de ses fonctions de magistrat pour se consacrer à la recherche scientifique : avec Lavoisier, Berthollet et Fourcroy, il créa une nomenclature chimique systématique dont les traits essentiels restèrent valables pendant deux siècles ; c'est lui qui présenta ce travail en 1787 à l'Académie des Sciences, travail dans lequel le mot hydrogène fut employé pour la première fois ; il disposait d'une bibliothèque scientifique, d'une belle collection de minéraux et d'un petit laboratoire de chimie où il multipliait les expériences ; révolutionnaire convaincu, il siégea à la Législative puis à la Convention et fut membre du Comité de Salut public ; fondateur également de l'Ecole polytechnique dont il devint le directeur ; membre de l'Académie des Sciences en 1797 ; associé libre de l'Académie delphinale.

- H -

HACHE (Jean-François dit Hache fils, 1730-1796) : ébéniste grenoblois issu d'une véritable dynastie de menuisiers et d'ébénistes, il signait ses meubles d'une estampille personnelle « Hache fils à Grenoble » ; il exécuta des travaux en 1776 dans le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, lors de l'installation de celui-ci dans les locaux du Collège.

HALLER (Albert, 1758-1823) : fils d'Albrecht, botaniste comme son père, directeur du Jardin botanique de Berne et correspondant associé de l'Académie des Sciences de Turin en 1803 ; correspondant de Villars et d'Allioni ; dans sa correspondance avec Villars, il annonce qu'il s'apprête à publier l'œuvre de Richier de Belleval, un des précurseurs de Villars, et notamment ses publications sur les plantes du Dauphiné.

HALLER (Albrecht von, 1708-1777) : savant presque universel, médecin anatomiste, poète et botaniste suisse né et mort à Berne, il fut surnommé le « Pline de la Suisse ». Il introduisit dans ses poèmes le sentiment de la nature et de la montagne ; il fut le « modèle » de Villars ; auteur des *Elementa physiologia* ; en botanique, il se déclara l'ennemi de Linné ; associé de l'Académie des Sciences de Turin ; son herbier et sa bibliothèque, vendus peu de temps après sa mort au gouvernement de la Lombardie, sont conservés à Milan. Le plus jeune de ses fils, Albert (1758-1823), botaniste, directeur du Jardin botanique de Berne et correspondant associé de l'Académie des Sciences de Turin, fut le correspondant de Dominique Villars.

HASSENFRATZ (Jean Henri, 1755-1827) : ingénieur des Mines, professeur à l'Ecole des Mines à Paris, il accompagna les élèves de l'Ecole des Mines lors de leur voyage d'étude en Dauphiné en 1785.

HAÛY (abbé René Just, 1743-1822) : minéralogiste français, fondateur de la cristallographie ; ami de Dolomieu, ils professèrent ensemble à l'Ecole des Mines ; successeur de Dolomieu à la chaire de Minéralogie du Muséum à la mort de celui-ci ; il entra à l'Académie des Sciences en 1783.

HAUSSEZ (baron Lemercher d') : préfet de l'Isère du 30 janvier 1820 au 7 avril 1824 ; ultra et successeur du préfet Choppin d'Arnouville ; très attentif à la réorganisation des loges à Grenoble, il reconnaissait en 1820 qu'elles n'avaient plus joué aucun rôle politique depuis une dizaine d'années ; « ennemi » des frères Champollion.

HEDWIG (Johann, 1730-1799) : médecin allemand né en Roumanie, professeur de botanique en 1781 à Leipzig, titulaire de la chaire de botanique en 1789 dans cette même ville, intendant du Jardin de botanique et membre de l'Académie de la ville ; auteur d'ouvrages sur les mousses et les fougères dont un couronné par l'Académie de Saint-Pétersbourg en 1784 ; correspondant de Dominique Villars ; son fils Romain-Adolphe Hedwig (1772-1806) lui succéda à la chaire de botanique de Leipzig.

HOLBACH (Paul Henri [Dietrich], baron d', 1723-1789) : philosophe français collaborateur de l'*Encyclopédie*, il exposa dans son *Système de la nature* en 1770 un matérialisme mécaniste et athée ; il fut également l'auteur d'ouvrages anti-religieux (*Le Christianisme dévoilé*, 1767) ; il fut l'un des premiers disciples de Martinès de Pasqually.

HOST : botaniste à Vienne, correspondant de Villars à Strasbourg à partir de 1806.

HUGUES de LA GARDE (d') : Président à la Chambre des Comptes, académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1783, donateur au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, à la création de celui-ci, d'une collection de laves polies.

HUMBOLDT (Alexander von, 1769-1859) : naturaliste et voyageur allemand, il explora l'Amérique du Sud avec Bonpland ; cité par Villars dans son projet de jardin de botanique à Grenoble.

- J -

JACQUIN (Nikolaus Joseph, baron de, 1727-1817) : botaniste autrichien d'origine hollandaise, il fut appelé à Vienne par l'impératrice Marie-Thérèse pour devenir professeur de botanique à l'université de Vienne et directeur du Jardin impérial de Schönbrunn ; auteur d'une *Florae austriacae* (1773-1778) ; il avait fait ses études en Hollande puis à Paris, au Jardin du Roi, auprès de Bernard de Jussieu dont il avait été l'élève ; associé de l'Académie des Sciences de Turin en 1790 ; correspondant d'Allioni ; sa flore était connue de Villars et de Chaix ; en relation avec Villars par l'intermédiaire de Gaudy.

JAY (Louis Joseph, 1755-1836) : professeur de dessin à l'Ecole centrale de Grenoble où il eut Stendhal puis Champollion le Jeune comme élèves ; il obtint en 1798 la création du Musée municipal de Grenoble dont il devint le premier conservateur en 1808 jusqu'en 1814 ; c'est sous sa direction que Jean François

Champollion reçut, en 1807, le premier prix du dessin d'ornement ; membre de la Société des Sciences et des Arts dont il fut un des présidents.

JOLY : négociant grenoblois à Saint Paul du Brésil, donateur en 1851 au Muséum de Grenoble d'une collection ornithologique du Brésil ; Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble au Brésil en 1851.

JOMARD (Edmé François, 1777-1862) : géographe de l'expédition d'Egypte, membre de l'Institut d'Egypte, chargé de la publication de *l'Expédition d'Egypte* dont il fut le véritable maître d'œuvre ; archéologue, ami de Jean-François Champollion, conservateur jusqu'à sa mort des estampes du Grand ouvrage sur l'Egypte à la Bibliothèque impériale.

JOURDAN : premier Secrétaire de l'Intendance ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1786.

JULLIEN ou **JULIEN** (abbé, env. 1750-1830) : bibliothécaire et botaniste grenoblois succédant au frère Gabriel à la bibliothèque botanique et au parc du baron de La Tour d'Aigues en Provence ; correspondant à Aix de Villars en 1782 et 1783 : il donna en 1783 une *Flora du parc de La Tour d'Aigues* qu'il envoya à Villars ; il envoya également des plantes exotiques et des semences pour le Jardin de Grenoble ; Claude Liotard était alors jardinier du Jardin de botanique du baron de La Tour d'Aigues ; Jullien succéda ensuite à Villars comme professeur de botanique au Jardin municipal de botanique de Grenoble de 1807 à 1827 ; il fut cité par Villars dans la Préface de son *Histoire des plantes de Dauphiné* comme ayant herborisé avec lui en 1773 à Grenoble et à la Grande Chartreuse ; l'*Herbier Villars* contient une étiquette comportant l'indication « Jullien » ; il fut membre de l'Académie delphinale à partir de 1807 ; aux côtés de Jean-François Champollion qui dressait en 1811 et 1812 les deux premiers inventaires des spécimens d'histoire naturelle des collections égyptiennes du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, Jullien rédigea pour le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble en 1809 le premier catalogue ornithologique des collections exotiques héritées du cabinet de curiosités des Antonins, et en 1810, le premier catalogue des coquilles héritées de l'Ordre ; auteur en 1813 de la première évaluation des livres d'histoire naturelle de la Bibliothèque de Grenoble, son intérêt le porta autant à la détermination des collections exotiques héritées du cabinet des Antonins qu'à l'étude des collections d'histoire naturelle du département de l'Isère ; Albin Crépu lui succéda au Jardin de botanique en 1827.

JURINE (Louis, 1751-1819) : chirurgien et naturaliste genevois à la renommée européenne, il effectua des recherches dans des domaines variés de l'histoire naturelle, notamment en botanique et en ornithologie, et possédait le plus beau cabinet d'histoire naturelle de Genève ; correspondant du père Ducros en 1778 pour l'ornithologie mais surtout pour obtenir, par des échanges, des minéraux

du Dauphiné ; fondateur en 1792 du cabinet de minéralogie de la Société de Physique et d'Histoire Naturelle de Genève ; correspondant de Champollion-Figeac en 1812 pour le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ; très actif au sein des sociétés savantes, il fut membre associé de nombreuses sociétés ou académies scientifiques ou médicales : il s'inscrit dans la pure tradition des Lumières ; cité en 1835 par Crépu.

JUSSIEU : famille comptant plusieurs botanistes dont Bernard (1699-1777) et son neveu Antoine-Laurent (1748-1836), directeur du Jardin des plantes de Paris et associé libre de l'Académie delphinale ; ce dernier compléta le système de classification botanique de son oncle. Il entra à l'Académie des sciences en 1795. Les Jussieu furent en relation avec Villars et Chaix ; l'*Herbier Antoine-Laurent de Jussieu* conservé au Muséum national contient des spécimens envoyés par Villars.

- K -

KIRCHER (Athanasius ou Athanase, 1601-1680), Jésuite, orientaliste et savant allemand ; il considérait déjà le copte comme un vestige de la langue de l'Égypte ancienne : ses travaux sur la langue copte furent connus de Jean-François Champollion.

- L -

LA BILLARDERIE voir ANGIVILLER

LA BILLARDIERE (Jacques Julien Houton de, 1755-1834) : naturaliste au Muséum national, il rédigea la relation du voyage de 1791 à 1794 à la recherche de La Pérouse ; il rendit visite à Dominique Villars à Grenoble, lequel l'initia à la flore du Dauphiné puis le cita comme faisant partie des savants qui avaient voyagé dans les Alpes.

LA BOISSIERE (de) : avocat général au Parlement ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1789.

LACEPEDE (Bernard Germain Etienne de La Ville, comte de, 1736-1825) : titulaire en 1794 au Muséum national d'une chaire d'histoire naturelle, en charge des Reptiles et des Poissons ; il contribua à l'*Histoire naturelle* de Buffon ; il entra à l'Académie des sciences en 1795. Ami de Bonaparte, il devint ministre d'Etat et président du Sénat impérial.

LAGREE ou LA GREE (Marc-Marie-Ennemond-Octavien Doudart de, 1759 – [18 ??]) : conseiller-maître puis procureur général à la Chambre des comptes de Grenoble dès 1774 ; un des douze premiers directeurs de la Bibliothèque publique de Grenoble et à ce titre, un des douze premiers directeurs de l'Académie delphinale ; il fut chargé notamment du transport du cabinet de curiosités des Antonins à la Bibliothèque de Grenoble.

LAINÉ (Joseph Henri Joachim, vicomte) : ministre de l'Intérieur sous la Restauration en 1816 ; en relation avec le préfet de l'Isère pour le contrôle du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

LAKANAL (Joseph, comte de, 1762-1845) : professeur, homme politique français ; membre du comité de l'Instruction publique, il fit adopter par la Convention montagnarde puis thermidorienne plusieurs décrets sur l'Instruction publique et l'organisation des écoles, dont le décret instaurant le Muséum national d'histoire naturelle.

LA LUZERNE (César-Henri, comte de, 1737-1799) : né à Paris, il était par sa mère neveu de Malesherbes ; après avoir suivi pendant plus de trente ans la carrière militaire et obtenu le grade de lieutenant général, il fut nommé en 1786 gouverneur général des Iles sous le vent, puis ministre de la marine en 1787 ; ayant démissionné avec tous les ministres lors du renvoi de Necker en 1789, il reprit le ministère de la marine en 1790 à la demande du roi, puis démissionna à nouveau ; il quitta la France pour l'Angleterre en 1791 et s'établit en Autriche où il mourut en 1799 ; en 1790, il servit d'intermédiaire entre l'Académie delphinale et l'officier de Genton du Barsac, minéralogiste, associé libre de l'Académie delphinale à Saint-Domingue.

LAMANON (Jean-Honoré-Robert de Paul, chevalier de, 1752-1788) : jeune savant minéralogiste parisien qui crut reconnaître en 1783 un volcan éteint en la montagne de Chaillol-le-Viel et auxquels s'opposèrent les trois savants dauphinois Ducros, Villars et Prunelle de Lière ; correspondant du père Ducros ; correspondant de l'Académie des sciences, membre de l'Académie de Turin ; il périt avec Lapeyrouse dans le voyage autour du monde, voyage pour lequel il s'embarqua au titre de physicien, minéralogiste et météorologiste.

LAMARCK (Jean-Baptiste de Monet, chevalier de, 1744-1829) : botaniste et zoologiste français, spécialiste des invertébrés, il formula l'une des premières théories de l'évolution appelée « transformisme » ou « transmutation » ; auteur de la *Flore française* en 1778 ; botaniste du Roi en 1791, il participa en 1793 à la fondation du nouveau Muséum national d'histoire naturelle ; il fut en relation avec Villars ; il publia de 1815 à 1822 son *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres* ; l'*Herbier Lamarck* conservé au Muséum national contient des spécimens envoyés par Villars.

LA METHERIE ou LAMETHERIE (Jean-Claude de, 1743-1817) : chimiste, éditeur en janvier 1793 d'un journal scientifique de qualité le *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts*.

LAMOUREUX ou L'AMOUREUX voir AMOREUX

LANGON (de) : maréchal de camp ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1789.

LA PEROUSE (Jean-François de Galaup, comte de, 1741-1788) : navigateur français ; parti de Brest en 1785 pour une expédition de découverte autour du monde, il périt en Océanie, vraisemblablement tué par les indigènes de l'île de Vanikoro ; d'Entrecasteaux entreprit sans succès une expédition à sa recherche en 1791 ; Dumont d'Urville fut envoyé à Vanikoro en 1828.

LAPEYROUSE (Philippe Picot, baron de, 1744-1818) : grand bourgeois toulousain, botaniste passionné, il abandonna ses fonctions d'avocat général au Parlement de Toulouse en 1774 pour se consacrer à l'histoire naturelle ; bon connaisseur de la flore et des minéraux des Pyrénées ; après la Révolution, il devint professeur à l'Ecole centrale de Toulouse, puis maire de cette ville, et sous l'Empire, doyen de la Faculté des sciences ; correspondant de Dolomieu et de Villars.

LA QUINTINIE (Jean de, 1661-1745) : botaniste et horticulteur, il fut placé par Louis XIV à la tête des cultures du château de Versailles ; auteur de *l'Introduction sur les jardins fruitiers et potagers*, ouvrage publié en 1690 et maintes fois réédité.

LA SALETTE ou LASALETTE (Pierre-Jean Joubert de, 1762-1832) : général d'artillerie et musicien né à Grenoble, ami et correspondant de Champollion-Figeac et de Villars, amateur de musique orientale ; certainement inspiré par les travaux en ethnomusicologie de Villoteau, musicien embarqué par Bonaparte en Egypte ; fervent défenseur de l'égyptologie naissante ; membre de la Société des Sciences et des Arts de Grenoble.

LA TOUR D'AIGUES (Jean-Baptiste-Jérôme Bruny, baron de, 1724-1795) : dernier Président du Parlement de Provence dans les années 1780, propriétaire d'un cabinet réunissant des collections botaniques, l'herbier de Provence, de nombreux végétaux du Levant – minéralogiques et conchyliologiques – des tableaux, des marbres d'Italie et d'Egypte ainsi qu'une riche bibliothèque ; correspondant en 1781 de Dominique Villars qui lui envoya un herbier de 200 plantes médicinales du Dauphiné accompagné d'une notice d'utilisation ; son

bibliothécaire et démonstrateur au jardin en 1782 et 1783 était le père Jullien, futur professeur au Jardin botanique de Grenoble ; son jardinier était Claude Liotard, futur jardinier du Jardin botanique de Grenoble avant son départ pour Grenoble en 1785.

LA TOUR DU PIN MONTAUBAN (Armand-François, marquis de Soyans, 1750-1810) : maréchal de camp né à Crest, dans la Drôme, il fut sollicité pour participer à la souscription de la Bibliothèque publique de Grenoble, ce qu'il fit par patriotisme et au titre de « Dauphinois » ; correspondant du père Ducros ; franc-maçon membre de la loge *la Bienfaisance*.

LATOURETTE voir CLARET de LA TOURETTE

LAUTH (Thomas, 1758-1826) : professeur d'anatomie à Strasbourg, en relation avec Villars.

LA VALETTE (Charles-Laurent-Joseph Planelli, marquis de, Grenoble 1763-château de Varcès *id.* 1854) : un des neuf souscripteurs du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble en 1775 ; maire de Grenoble en 1815 et de 1820 à 1824, député de l'Isère en 1815, réélu en 1816, 1820 et 1824, battu en 1827 mais réélu en 1829 ; il soutint le ministère Polignac jusqu'à sa chute en 1830 ; l'avènement de Louis-Philippe mit fin à sa carrière politique ; nommé préfet du Gard par Louis XVIII en 1824, il prit sa retraite en 1828.

LAVOISIER (Antoine-Laurent de, 1743-1794) : chimiste à la renommée internationale ; son *Traité élémentaire de chimie* (1789) donne le premier tableau d'ensemble de la chimie moderne ; il fut guillotiné sous la Terreur.

LECAMUS ou CAMUS ou LE CAMUS : savant minéralogiste lyonnais ; receveur des gabelles ; confrère de Ducros, Schreiber et Binelli ; souvent évoqué par de Bournon dans sa correspondance avec Ducros ; en relation également avec Claret de Latourette ; associé libre de l'Académie delphinale.

LECHEVIN de PRECOUR ou **LESCHEVIN** ou **L'ECHEVIN** (Philippe-Xavier, 1771-1814) : contrôleur des poudres et salpêtres, chimiste, minéralogiste, secrétaire du cabinet de Monsieur, frère du roi, et premier Commis de la Maison du Roi ; dans son *Voyage à Genève et dans la vallée de Chamouni en Savoie*, il cite les premières ascensions de Saussure ; correspondant du père Ducros qu'il fit, en 1779, l'interlocuteur privilégié en Dauphiné pour l'expédition de minéraux vers le cabinet de Monsieur ; nommé associé libre de l'Académie delphinale le 26 mars 1781 pour l'aide qu'il fournit à la Bibliothèque publique de Grenoble dans son projet d'agrandissement ; il

intercéda auprès du roi et auprès de Monsieur pour l'obtention d'aides financières qu'il obtint en 1784 et en 1786, puis des lettres patentes, légalisant ainsi l'existence du Cabinet : il reçut de Grenoble des minéraux en remerciement ; élève des chimistes Sage et Fourcroy, élève du minéralogiste Daubenton ; membre de plusieurs académies, en correspondance avec de nombreux savants à Paris et dans toute la France ; auteur de nombreuses productions littéraires et scientifiques et notamment minéralogiques (nombreux rapports à l'académie de Dijon, travaux sur les mines de Bourgogne et de Franche-Comté).

L'ECLUSE ou **CLUSIUS** (Charles de, 1526-1609) : botaniste français né à Arras et mort à Leyde en Hollande où il était professeur, il avait fait ses études à Montpellier ; il devint le botaniste de Maximilien II d'Autriche à Vienne et compta parmi ses élèves les plus illustres botanistes de cette époque dont Bauhin ; ses travaux portèrent sur la flore d'Autriche et de Hongrie dont il fut le premier nomenclateur, et notamment sur la flore des Alpes autrichiennes ; il introduisit la tulipe à Vienne ; Villars connaissait sa flore pour les rapprochements qu'il fit dans son *Histoire des plantes de Dauphiné* entre certaines espèces montagnardes et celles observées en Espagne par de L'Ecluse.

LEIBNIZ (Wilhem Gottfried, 1646-1716) : philosophe et savant allemand dont l'éclectisme fut caractéristique de la culture encyclopédique des savants de son temps.

LELIEVRE (Claude Hugues, 1752-1835) : élève de Sage, ingénieur des Mines, il fit partie de la première promotion de l'Ecole des Mines en 1783 ; diplômé en 1784 ; à la demande de Sage, il vint à Grenoble en 1785 pour y consulter auprès de Prunelle de Lière les échantillons rapportés du Vieux Chaillol par Lamanon, objet du litige entre le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble et ce naturaliste parisien ; piloté par Prunelle de Lière, c'est à Grenoble qu'il prépara son voyage au Vieux Chaillol ; membre de l'Institut en 1795 puis de l'Académie des Sciences ; vice-président du Conseil des Mines de 1813 à 1832.

LEMAISTRE (Joseph Antoine) : avocat ; un des douze premiers directeurs de la Bibliothèque publique de Grenoble en 1772 et à ce titre, un des douze premiers académiciens de l'Académie delphinale.

LENOIR : bibliothécaire du roi, correspondant de la Bibliothèque de Grenoble en 1786.

LETTSOM (John Coakley, 1744-1815) : naturaliste anglais, auteur du *Voyageur naturaliste*, manuel d'instructions à l'intention des collectionneurs de spécimens d'histoire naturelle, traduit de l'anglais en 1775.

LINNE (Karl von, 1708-1778) : auteur d'une classification des plantes aujourd'hui abandonnée. La description qu'il fit de plusieurs dizaines de milliers d'espèces et sa nomenclature dite binomale lui ont valu dès 1753 sa célébrité.

LIOTARD ou LIOTTARD (Claude, 1766- ?), issu d'une vieille famille grenobloise qui compta trois herboristes et botanistes, Claude fut jardinier de 1785 à environ 1837 au Jardin municipal de Botanique de Grenoble, à la suite de son père Pierre ; ancien jardinier du jardin de botanique du président de La Tour d'Aigues en Provence, Claude introduisit à Grenoble la pratique de l'acclimatation des espèces exotiques ; ses descendants léguèrent l'*Herbier Liotard* au Muséum de Grenoble en 1886.

LIOTARD ou LIOTTARD (Pierre dit neveu, 1729 - 18 avril 1796) : botaniste et marchand herboriste grenoblois chargé, sous l'autorité de Villars, en 1783, 1786 et 1793 de la responsabilité des trois jardins publics de botanique qui se succédèrent à Grenoble ; son oncle Claude Liotard (1690-1785) entretenait déjà à Grenoble un jardin de plantes médicinales ; Pierre Liotard herborisa en 1768 avec Jean-Jacques Rousseau ; il fut en relation avec le suédois Murray, disciple de Linné, avec les naturalistes Villars, Guettard, Faujas de Saint-Fond, Desfontaines et Toscan auxquels il servit de guide dans les montagnes du Dauphiné ; il transmet sa passion de la botanique à son fils Claude, jardinier au Jardin municipal de Botanique de Grenoble.

LOPPE (Etienne) : médecin originaire de Gap, collectionneur de spécimens ethnologiques et zoologiques océaniques, il devint en 1914 conservateur du Muséum d'histoire naturelle de La Rochelle ; il donna au Muséum de Grenoble des collections provenant du Voyage au Pôle Sud de Dumont d'Urville.

LORY (Charles, 1823-1889) : professeur à la chaire d'histoire naturelle de Grenoble où il succéda à Gueymard de 1849 à 1889 ; il publia la *Description géologique du Dauphiné*, premier essai de synthèse sur les Alpes françaises, véritable bible des géologues ; fondateur de la géologie alpine ; directeur du laboratoire départemental à la mort de Gueymard ; en 1874, à la fondation du Club Alpin Français de l'Isère, il fut nommé président honoraire : on a donné le nom de Pic Lory à un pic sans nom de 4.063 m dans le massif des Ecrins.

- M -

MABLY (Gabriel Bonnot de, 1709-1785) : philosophe et historien né à Grenoble, frère de Condillac ; ses ouvrages figuraient dans la bibliothèque de Prunelle de Lière.

MACQUER (Pierre-Joseph, 1718-1784) : chimiste intéressé par la découverte de nouveaux métaux et notamment par le platine.

MAGNOL (Pierre, 1638-1715) : botaniste, professeur et directeur du Jardin des Plantes de Montpellier ; auteur en 1676 d'une flore de la région de Montpellier (*Botanicum Monspeliense sive plantarum circa Monspelisum nascentium Index*) et en 1689 de son ouvrage principal *Prodomus historiae generalis plantarum* qui réalise la première introduction de la notion de famille dans le classement des végétaux ; cité par Jullien, botaniste à La Tour d'Aigues en 1783, dans sa correspondance avec Villars.

MAISTRE ou **MESTRE** ou **DEMAISTRE** (Joseph, comte de, 1753-1821) : sénateur de Chambéry, ardent catholique qui reçut son initiation de maçon à la loge *Aux Trois Mortiers* de Chambéry, qu'il abandonna pour la *Sincérité* en 1778, moins mondaine, et dont il fut le « grand orateur », loge qui se rallia à une nouvelle obédience, « le Directoire écossais » (ou « Réforme du Nord ») ; en 1773, comme de nombreuses personnalités de la région, il fut contacté par les directeurs de la Bibliothèque publique de Grenoble pour participer à la souscription ; associé libre de l'Académie delphinale ; dans ses *Considérations sur la France*, ouvrage publié en 1797, il s'exprime contre la Révolution française qui a fait de la France un état sans religion.

MALHERBE (François de, 1555-1628) : poète français, initiateur du classicisme ; il avait été jeune poète à la petite cour d'Aix en Provence, avant d'être poète à la cour de France ; il épousa la fille du Président du Parlement de Provence et vécut longtemps en Provence ; cité par Villars dans son projet de jardin botanique à Grenoble.

MARCIEU (Pierre de, 1688-1778) : commandant en chef de la province du Dauphiné, l'un des principaux souscripteurs de la Bibliothèque de Grenoble, projet auquel il participa pour la somme de 3.000 livres ; grand voyageur à la vaste culture, polyglotte et homme de goût, il marqua de son empreinte tous les travaux d'embellissement de son domaine du Touvet ; c'est là qu'il créa, entre 1753 et 1762, des jardins exceptionnels dont on admire, aujourd'hui encore, l'adaptation parfaite au cadre naturel.

MARILHAT (Prosper) : peintre orientaliste ; il accompagna de 1831 à 1833 le botaniste von Hügel dans une mission en Grèce et en Egypte, en passant par la Palestine et la Syrie, voyage dont il tira ses compositions à venir.

MARTINES DE PASQUALLY : ([1715 ?]-1774) : Grenoblois mort à Port-au-Prince, fils d'un réparateur de calèches, il fut le créateur de la maçonnerie ésotérique du 18^e siècle ; il fut le maître de Willermoz, créateur de la maçonnerie ésotérique lyonnaise, lequel initia à son tour bon nombre de maçons grenoblois, dont Prunelle de Lière. Le système initiatique qu'élabora Martinès de Pasqually en 1754 avait pour nom l'Ordre des chevaliers maçons Elus Cohens de l'univers, dont la doctrine, telle qu'elle fut enseignée à Lyon de 1774 à 1776, reposait sur la théosophie et la théurgie. Louis-Claude de Saint-Martin (le *Philosophe inconnu*) en fit une libre interprétation dont la tradition perdure aujourd'hui auprès d'une société initiatique définie comme une structure maçonnique parallèle : les Roses-Croix. Sa doctrine inspire toujours le rite écossais rectifié de la franc-maçonnerie : la Grande Loge Nationale Française.

MATTIOLI ou **MATTHIOLE** (Pier Andrea, 1501-1577) : botaniste comparable à Charles de L'Ecluse, Gesner et Dalechamps, auteur d'un herbier imprimé richement illustré, caractéristique de l'essor de l'iconographie botanique à la Renaissance ; cet ouvrage fut décisif dans l'oeuvre de botaniste de Dominique Villars.

MEHEMET ALI (1769-1849) : vice-roi d'Egypte, ce général ottoman d'origine macédonienne prit le pouvoir en 1804 ; fondateur de l'Egypte moderne, son règne fut marqué par une ouverture à l'Occident ; ayant rencontré le jeune Grenoblois Clot à Marseille où celui-ci faisait ses études de médecine, il le prit à son service et lui confia la direction de la santé en Egypte ; pour le remercier de ses services, Méhémet Ali lui octroya en 1831 la dignité de Bey, honneur très rare accordé pour la première fois à un chrétien, puis le titre de général en 1836.

MENURET de CHAMBAUD ou **MENURET** (docteur Jean-Jacques) : médecin que Villars, accompagné de Chaix, rencontra chez lui à Montélimar en 1774 ; professeur à l'université de Valence ; rédacteur de la partie médicale de l'*Encyclopédie* ; à Paris, associé libre de l'Académie delphinale ; auteur en 1786 des *Essais sur l'histoire médico-topographique de Paris* dont M. d'Aumont, autre associé libre de l'Académie delphinale, fut le dédicataire.

MERIC : minéralogiste du 18^e siècle ; ami et correspondant de Prunelle de Lière et de Romé de L'Isle ; en relation avec Ducros par l'intermédiaire de son ami l'intendant Caze de La Bove à Paris.

MERYON (Charles, 1821-1868) : officier de marine, peintre-graveur, il participa au voyage de circumnavigation sur le *Rhin* dont il fut le dessinateur ; au cours de ce voyage qui dura de 1842 à 1846, il explora le Pacifique Sud et la

Nouvelle-Zélande ; sculpteur, auteur du plâtre de baleine donné de retour de l'expédition par le navigateur Louis Arnoux au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble en 1847 ; ayant démissionné de la marine, il se consacra à la gravure à partir de 1849 et devint l'un des meilleurs graveurs français de son temps. A la fin de sa vie, il projeta de graver un album des croquis qu'il avait recueillis sur le *Rhin* pour illustrer une relation : mais il manqua de moyens, son projet ne vit pas le jour et il devint fou.

MESMER (Franz Anton, 1734-1815) : médecin allemand qui affirma au 18^e siècle avoir découvert le « magnétisme animal », fluide qu'il prétendait diriger par simple imposition des mains ou à distance, comme remède à toute maladie ; il fut à l'origine d'une querelle qui divisa le milieu scientifique de l'époque entre ceux qui voyaient en lui un charlatan et les autres un grand scientifique incompris et dénigré par les arrogants académiciens ; partout en Europe, dans la première moitié des années 1780, une âpre polémique sur l'existence et les pouvoirs du fluide magnétique animal fit rage, qui n'impliqua pas que des hommes du peuple crédules mais aussi d'illustres scientifiques, de célèbres hommes de lettres, des académies et des partisans des Lumières ; cette science ou pseudo-science fut qualifiée de populaire par ses protagonistes eux-mêmes, dans le sens qu'elle était simple et étrangère aux théories intellectualistes abstraites et parfois incompréhensibles des académiciens de l'Académie royale des sciences.

MICHON : chanoine de la collégiale de Saint-André ; un des douze premiers directeurs de la Bibliothèque publique de Grenoble en 1772 et de ce fait, un des douze premiers académiciens de l'Académie delphinale.

MILNE-EDWARDS (Alphonse, 1835-1900) : fils de Henri-Milne Edwards, dit Milne-Edwards (1800-1885), professeur au Muséum national et donateur au Muséum de Grenoble de 1881 à 1895.

MILLIERE (dom) : dominicain à Dijon ; professeur de minéralogie au château de Brienne en Franche-Comté, suite aux progrès qu'il fit en fréquentant les savants grenoblois ; élève de Guyton de Morveau ; associé libre de l'Académie delphinale comme son maître.

MILLIN (Albin-Louis, 1759-1818) : érudit, archéologue, mentor des deux frères Champollion ; auteur du *Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, Paris, 1795-1816.

MIRIBEL (Artus ou Arthur Copin de, 1785-1853) : maire de Grenoble de 1842 à 1843, date à laquelle il donna sa démission ; à la demande de Guizot, il succéda à Hugues Berriat à la tête de la municipalité de Grenoble ; bien que

d'opinions légitimistes, il fut un homme de paix et de dialogue, à la gestion attentive ; il fit preuve de bienveillance à l'égard du Muséum de Grenoble.

MOISSON : subdélégué général (collaborateur de l'intendant), souscripteur de la Bibliothèque de Grenoble et un des neuf souscripteurs du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

MOLINELLI ou **MOLINERI** (Ignace) : savant botaniste piémontais du Jardin botanique de Turin ; Villars fit un voyage en Suisse et en Savoie afin d'y comparer ses plantes avec celles déterminées par Molinelli, Allioni et Bellardi.

MOLLARD : révélé par la correspondance de Champollion-Figeac, le jeune Mollard de Saint-Laurent fut nommé en 1808 pour seconder Figeac au cabinet d'histoire naturelle ; jugé incompetent pour ses erreurs commises dans la détermination des collections ornithologiques exotiques du cabinet, il fut remplacé en 1809 par l'abbé Jullien ; inconnu de Villars à Strasbourg.

MONNERON ou **MONERON** (Antoine) : avocat au Parlement, juge à Annonay, contrôleur général des fermes unies au département d'Antibes ; franc-maçon, vénérable de la *Vraie Vertu* à Annonay de 1777 à 1808 ; associé libre de l'Académie delphinale, en relation pour la minéralogie avec le père Ducros. Il avait épousé une fille de Dupleix, Directeur général des comptoirs français en Indes, dont il eut plusieurs enfants qui firent carrière comme négociants et administrateurs aux Indes ; membre de l'Académie delphinale.

MONGEZ le JEUNE (abbé Jean-André Mongez, dit, ?-1788) : minéralogiste du 18^e siècle ; correspondant de Schreiber ; chanoine régulier de Sainte-Geneviève, il périt en 1788 avec Lapérouse dans l'expédition autour du monde : embarqué comme aumônier et physicien, ses compétences s'étendaient à l'ornithologie, à l'entomologie, à la chimie de l'eau et des minéraux ; correspondant à bord du Jardin royal des plantes, il était rédacteur du *Journal de physique* et appartenait à la Société d'histoire naturelle, aux académies de Rouen, de Dijon et de Lyon ; il envoya de nombreuses communications à l'Académie des sciences. (Son frère aîné, Antoine Mongez, ecclésiastique également, était un archéologue connu, membre de l'Académie et qui recommanda certainement son frère pour l'expédition : il quitta le clergé pendant la Révolution et se consacra à la politique).

MONNERON (Pierre-[Antoine]) : à Paris ; écrivain fort lié par sa famille aux milieux maritimes et coloniaux ; associé libre de l'Académie delphinale.

MONTLIVAUT (comte de) : préfet de l'Isère du 14 juillet 1815 au 17 octobre 1816.

MONSIEUR (Louis Stanislas Xavier, 1755-1824) : Comte de Provence, frère du Roi Louis XVI, et futur Louis XVIII ; il voulait être un mécène des Lettres et des Sciences ; en 1776, il sollicita la concession des mines dauphinoises des Chalanches et de La Gardette dont il pouvait escompter de substantiels revenus, concession qui lui fut accordée ; il engagea Schreiber comme directeur ; il possédait un cabinet de minéralogie ; il autorisa Schreiber à transporter des minéraux des mines dauphinoises pour les minéralogistes, les savants et les curieux et pour les différents cabinets de France et d'Europe, principalement celui de Grenoble, favorisant ainsi, selon l'avis même de Schreiber, l'histoire naturelle de la province du Dauphiné.

MONTEYNARD (Louis-François de, 1713-1791) : né d'une illustre famille de la noblesse dauphinoise, défenseur des lettres, ministre de la guerre du 6 janvier 1771 au 27 janvier 1774 ; Voltaire le cite en termes élogieux dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot d'entrée « soldat » ; sollicité en 1773 par les directeurs de la Bibliothèque publique de Grenoble, il participa à la souscription puis soutint auprès du roi le projet de la bibliothèque et du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

MORVEAU voir GUYTON de MORVEAU

MOUNIER (Jean Joseph, 1758-1806) : homme politique né à Grenoble ; le docteur Gagnon joua un rôle important dans sa jeunesse ; avocat au Parlement de Grenoble, il fut administrateur de l'Académie delphinale en 1788 ; secrétaire des Etats du Dauphiné élu député du Tiers Etat aux Etats généraux en 1789, il devint président de l'Assemblée nationale constituante puis émigra de 1790 à 1801 ; en 1805, Napoléon lui donna une place de conseiller d'Etat ; Mounier transmit sa passion de l'histoire naturelle à son fils dont l'herbier (*l'Herbier Mounier*) entra par don dans les collections du Muséum de Grenoble en 1843.

MURE (Jean-Baptiste de, 1748- ?) : consul général de France en Egypte, au Caire de 1774 à 1777 puis à Alexandrie de 1780 à 1789 ; auteur en 1786 d'un mémoire politique sur l'Egypte, véritable plan de conquête et de colonisation, douze ans avant l'Expédition d'Egypte ; d'origine grenobloise, il était le cousin de Gagnon (sa mère, Françoise Daru, était la cousine du docteur Gagnon) ; associé libre de l'Académie delphinale, il fit don en 1779 à la Bibliothèque publique de vases canopes et d'une momie, momie que le père Ducros et Gagnon montrèrent en 1794 au futur Stendhal ; le consul Mure fut probablement l'auteur d'un deuxième don arrivé d'Egypte en 1781 concernant des fossiles et des oiseaux (don attesté par la comptabilité du père Ducros).

MURRAY (Adolphe ou Johann-Andreas, 1740-1791) : médecin suédois né à Stockholm de parents d'origines anglaise et allemande ; entre 1756 et 1759 à l'Université d'Uppsala, il étudia la botanique avec Carl von Linné dont il

devint le disciple ; en 1760, il partit à Göttingen où il devint docteur en médecine en 1763, puis obtint la chaire de Botanique et la direction du Jardin de botanique de la ville ; professeur d'anatomie ; il herborisa en 1774 dans la massif de la Grande-Chartreuse en Dauphiné avec Liotard et Villars ; il ne publia guère que des travaux de son vénéré maître ; il mourut à Göttingen.

MUTEL (Auguste Pierre Victor, 1795-1847) : artilleur passionné de botanique ; auteur d'une *Flore du Dauphiné* en 1830 et d'une *Flore française* (1834-1838) ; il légua son herbier au Muséum de Grenoble le 19 juin 1849.

- N -

NAVARRE (bailli Jean-Marie de) : dernier abbé de l'abbaye de Saint-Antoine en Dauphiné ; il légua en 1777 le « petit musée » de l'abbaye à la Bibliothèque de Grenoble.

NECKER (Jacques, 1732-1804) : financier et homme état français originaire de Genève ; en 1777, alors directeur général des finances, il octroya une subvention annuelle de 1.000 livres pour la bibliothèque et le cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

NEERGAARD (Tonnes Christian Brunn de, 1776-1824) : voyageur naturaliste danois, il accomplit un voyage scientifique en Suisse avec Dolomieu, voyage au cours duquel ils vinrent à Grenoble consulter le père Ducros ; gentilhomme de la Chambre du Roi du Danemark, esthète et érudit – il possédait un beau cabinet de gouaches et de dessins – minéralogiste voyageur et écrivain, il fut l'auteur en 1802 du *Journal des derniers voyages du chevalier Dolomieu dans les Alpes* ; son intérêt pour la théorie de la Terre ne se démentit pas puisqu'en 1807, lors de son deuxième voyage en Italie, il fut le premier à décrire une des silices du Vésuve.

NESTLER (Christian Gottfried, 1778-1832) : professeur à Strasbourg, adjoint de Villars au Jardin de botanique de Strasbourg ; auteur de publications de botanique.

NEWTON (Isaac, 1643-1707) : physicien anglais, auteur de la théorie de l'attraction universelle.

- O -

OBERLIN (Jean-Frédéric, 1740-1826) : bibliothécaire à Strasbourg et ministre du culte protestant, incarcéré sous la Terreur ; théologien, philanthrope et pédagogue, ami à Strasbourg de Villars et correspondant de Champollion-Figeac par l'entremise de Villars.

OLIVIER (Guillaume Antoine, 1756-1814) : naturaliste voyageur, il explora l'Asie Mineure et la Perse dont il étudia la faune ; cité en 1835 par le conservateur Crépu dans son *Mémoire au Maire sur le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble*.

ORBANE (Barthélemy d', 1736- ?) : le plus célèbre avocat sur la place de Grenoble selon Stendhal ; ami intime de la famille Gagnon (il apprit au jeune Henri Beyle à faire des grimaces), ami également de Raby l'Américain ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1782 ; il participa à l'assemblée de Vizille comme député du Monestier (village du Dauphiné, dans le futur département de l'Isère).

ORLEANS (Gaston, duc d', 1608-1660) : troisième fils de Henri IV et frère de Louis XIII ; homme de culture, amateur de botanique ; cité par Villars comme ayant voyagé dans les Alpes.

ORLEANS (Louis Philippe Joseph duc d'Orléans, dit PHILIPPE-EGALITE, 1747-1793) : homme politique français possédant à Paris un cabinet connu pour sa minéralogie et dont Guettard était le garde ; il fut contacté en 1772 par les directeurs de la Bibliothèque de Grenoble qui cherchèrent à obtenir son soutien ; franc-maçon (Grand Maître de 1771 à 1793), adepte des idées nouvelles et admirateur du régime politique anglais, il se rallia parmi les premiers au Tiers-Etat ; élu député à la Convention en 1792 où il prit le nom de *Philippe-Egalité*, il vota la mort du roi, son cousin ; il fut condamné à mort pour avoir aspiré à la royauté et guillotiné.

ORNACIEUX (Barthélémy Arthuis d') : président à mortier du Parlement de Dauphiné en 1775.

- P -

PAJOT de MARCHEVAL (Christophe-François, 1722-1783) : avocat général au Parlement de Grenoble en 1773, intendant du Dauphiné de 1761 à 1783, il fut un remarquable administrateur ; il fut le créateur en 1771 de l'Ecole de chirurgie de Grenoble et en 1782 du premier Jardin de botanique de Grenoble ; il accorda sa protection à Dominique Villars ; en 1773, il céda ses collections de minéraux et de pétrifications au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble nouvellement créé.

PARMENTIER (Antoine-Augustin, 1737-1813) : agronome, auteur d'études sur les bénéfices des végétaux dans l'alimentation humaine, il répandit en France la culture de la pomme de terre.

PEIRESC (Nicolas-Claude Fabri de, 1580-1637), savant français, conseiller au Parlement de Provence ; ancien élève de Galilée, il dressa en 1636 la première carte de la Lune ; il fut en relation avec l'orientaliste allemand traducteur du copte Anathase Kircher ; il rassembla à Aix, dans son cabinet de curiosités, de nombreuses antiquités, monnaies et œuvres d'art.

PELLAT (Adolphe, 1825-1912) : ancien conseiller de préfecture passionné de botanique, formé par Adrien de Jussieu ; il classa bénévolement le herbiers du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble de 1883 à 1885, avant d'assurer l'intérim comme conservateur du Muséum de Grenoble de 1885 à 1887.

PENET (Léon, 1836-1888) : minéralogiste et préhistorien, ancien capitaine d'artillerie, adjoint de Bouteille de 1880 à 1881 ; conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble de 1881 à 1885.

PERIER (Augustin, 1773-1833) : fils de Claude Périer propriétaire du château de Vizille lors des événements de 1788 ; polytechnicien, banquier et pair de France ; ami et héritier de Prunelle de Lière.

PIAT-dès-VIAL : avocat ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1789.

PICTET (Marc-Auguste, 1752-1825) : professeur ; physicien, météorologiste et géologue genevois ayant joui d'une immense réputation de son vivant ; connu de tous les scientifiques et même des grands personnages de son temps comme éditeur de la *Bibliothèque britannique* ; un des principaux amis de Dolomieu ; élève et ami de Saussure également, il accompagna ce dernier dans certaines de ses courses et l'aida souvent à faire des relevés scientifiques et topographiques ; c'est notamment lui qui rédigea à la plume la *Carte de la partie des Alpes qui avoisine le Mont Blanc*, première carte détaillée d'une région alpine bien circonscrite, laquelle vient en annexe du volume II des *Voyages dans les Alpes* de Saussure ; correspondant de Dolomieu, associé libre de l'Académie delphinale (les frères Pictet furent deux figures emblématiques de l'anglophilie genevoise) ; Villars le cita en 1798 comme faisant partie des savants genevois venus à Grenoble.

PINA de SAINT-DIDIER : franc-maçon inscrit en 1779 aux tableaux de *la Parfaite Union* ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1789.

PIRAUD (Victor, 1878-1955) : muséologue, conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble de 1919 à 1939.

PLANTA : receveur général des domaines, souscripteur de la Bibliothèque publique de Grenoble, correspondant du père Ducros ; il joua l'intermédiaire en 1777 entre le Jardin botanique de Strasbourg et le père Ducros du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

PLUMIER (Jacques, père Minime, 1646-1706) : botaniste du roi spécialiste des fougères, il fit un voyage aux Antilles et un en Amérique ; avant ces deux voyages, il avait parcouru le Dauphiné avec Tournefort et Garidel ; Villars put voir à Paris dans ses herbiers une fougère inconnue de la Grande-Chartreuse.

POURROY (Joseph-Gabriel, marquis de Quinsonas, 1738-1786) : président au Parlement du Dauphiné, charge dont il se démit en 1771 pour se consacrer entièrement aux belles-lettres ; poète à ses heures, ainsi que son épouse ; il prit une part active dans l'organisation de la souscription pour la formation de la Bibliothèque publique de Grenoble et devint l'un des directeurs chargés d'administrer cette bibliothèque : c'est à lui et au duc de Tonnerre que la bibliothèque de Grenoble dut le privilège d'avoir un exemplaire de tous les ouvrages imprimés au Louvre ; ami des sciences, très suivi en cela par son épouse, il fut l'un des neuf souscripteurs du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ; le couple possédait un cabinet d'histoire naturelle dans leur château de Mérieu en Dauphiné.

PRIE (de) : notaire chargé d'enregistrer les montants pour la souscription de la Bibliothèque publique de Grenoble ; trésorier de la bibliothèque pour la souscription du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ; procureur de la Chambre des comptes ; franc-maçon, député pour la loge *la Parfaite Amitié* et le chapitre (atelier pour les hauts grades) ; connu de Dolomieu ; il possédait selon Dolomieu et le voyageur danois Neergaard la plus belle collection de minéraux du Dauphiné.

PRUNELLE de LIERE (Léonard-Joseph ou Auguste, 1741-1828) : avocat grenoblois ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1782, physicien lui-même, il était en relation avec nombreux naturalistes éminents dont Romé de l'Isle, Bosc d'Antic, de Bournon et Sage ; ami de Villars et du père Ducros avec lesquels il fit un voyage scientifique dans les Alpes ; franc-maçon disciple de Martinez de Pasqualli, ses travaux occultistes portèrent essentiellement sur la philosophie, la religion et le magnétisme ; ami intime de Claude de Saint-Martin qu'il seconda dans ses travaux littéraires et

philosophiques, il eut, de par l'intérêt qu'il portait aux sciences occultes, à l'illuminisme et au magnétisme, une influence considérable sur Saint-Martin et par contrecoup, sur l'important mouvement mystique lyonnais ; député de la noblesse de l'élection de Grenoble aux états de Romans en 1788, élu maire de Grenoble en 1791, il fut député de l'Isère à la Convention où il se montra très modéré et se prononça très ouvertement en faveur de Louis XVI : pour sauver le roi, il proposa en vain d'établir un « tribunal de la conscience du peuple », puis il vota le bannissement ; il approuva la Constitution civile du clergé et ne rompit jamais avec l'Eglise catholique. Il fut élu en 1795 administrateur de la commune de Grenoble avant de se fixer à Paris ; mort sans descendance, son héritage, dont ses archives, revint à son ami Augustin Périer ; aujourd'hui, une loge de Valence porte encore son nom : la loge *Prunelle de Lière*.

- Q -

QUINSONAS voir **POURROY**

- R -

RABY ou **RABI** (Joseph-Claude, dit Raby l'Américain ou Raby d'Amérique, 1719-16 septembre 1779) : négociant grenoblois ; comme trois de ses frères, grand propriétaire foncier et spéculateur ayant fait fortune à Saint-Domingue ; homme d'affaires avisé et passionné par la vie de l'esprit, grand lecteur des philosophes (il avait lui-même composé, en manuscrit, de virulents ouvrages anti-chrétiens), il fut l'un des douze premiers membres fondateurs de la Bibliothèque publique de Grenoble dont il fut le premier secrétaire ; il se retira le 12 juillet 1773 pour se consacrer à ses affaires et fut remplacé par Gagnon ; il fit don par testament du 17 avril 1779 à la Bibliothèque publique de son cabinet composé en partie de coquilles, de livres, de cartes de géographie, de médailles et d'instruments de physique.

RADIT (Etienne fils) : Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble au Sénégal de 1852 à 1853 ; donateur de 1847 à 1853 d'une collection zoologique du Sénégal comprenant une trentaine de mammifères, des oiseaux et un reptile recensés par le conservateur Bouteille.

RADIT (Joseph père) : négociant grenoblois, donateur de 1847 à 1849 d'une collection zoologique, botanique, minéralogique et ethnologique du Sénégal au Muséum de Grenoble ; Correspondant du Muséum de Grenoble au Sénégal de 1847 à 1849.

RANDON (Jacques, 1795-1871) : général grenoblois, donateur en 1843 au Muséum de Grenoble de collections africaines ; Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble en 1842 et 1843 en Afrique du Nord ; ministre de la guerre en 1851 puis Maréchal de France en 1856.

RAY (John, 1627-1705), botaniste anglais, rival de Tournefort, ayant voyagé en Dauphiné.

RAYS : chanoine de Saint-André ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1773.

RENAULDON (Charles) : ancien ingénieur des Ponts et Chaussées, académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1773 ; il établit les plans de rénovation des locaux du Collège afin d'y établir la bibliothèque puis le cabinet d'histoire naturelle ; franc-maçon ; nommé maire de Grenoble par arrêté du Premier Consul le 15 septembre 1800 à la suite de Joseph de Barral de Montferrat, démissionnaire ; maire jusqu'en 1815 ; il accorda sa protection à Pierre, fils de Claude Liotard le jardinier botaniste, qu'il fit entrer gratuitement à l'école de chirurgie de Grenoble ; il fut pour ce faire en correspondance avec Colaud de La Salcette ; il était en relation avec Villars.

REROLLE (Louis, 1849-1928) : conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble de 1887 à 1919, véritable continuateur de l'œuvre de Bouteille.

REY (Edouard, 1836-1901) : fabricant de gants, maire de Grenoble du 9 janvier 1881 au 13 mai 1888 ; c'est lui qui décida, le 4 août 1881, devant l'importance toujours croissante du Muséum, de créer une commission consultative chargée de la seule inspection de celui-ci : cette commission fut désormais différenciée de celle inspectant le Musée et la Bibliothèque.

RIBAU (Anne) : Grenobloise, maîtresse de Raby l'Américain (fille du juge Ribau qui posa les scellés sur la maison de Raby à son décès ?) ; par un codicille du 10 août 1779 à son testament du 7 avril 1779, Raby lui léguait une somme de mille livres ; il lui léguait aussi une pension annuelle de cent cinquante livres pour l'enfant dont elle était enceinte, jusqu'à ce que celui-ci soit établi ou ait atteint l'âge de vingt-cinq ans ; à cette date, une dernière somme de trois mille livres serait encore versée à cet enfant : une seule condition à ces versements qui seraient effectués par Raby Saint-Victor, le neveu et héritier de Raby : la bonne éducation donnée par la mère à son enfant. D'une grosse écriture ronde et confirmée, Anne signe bien sous le nom de « Ribau ». Par contre, l'orthographe incertaine des manuscrits enregistre plusieurs fois le nom de « Riban », ce qui nous oriente vers Riban, secrétaire de l'intendance, qui pourrait être son père, souscripteur pour l'acquisition de la Bibliothèque de Mgr de Caulet, enregistré sous le n° 56 le 23 juin 1772. Fille d'un juge ou d'un secrétaire d'intendance, la jeune femme appartenait à la bourgeoisie grenobloise.

RICHARD : docteur médecin, correspondant du père Ducros en 1778 et 1779 ; il peut s'agir de Louis-Claude Richard (1754-1821), naturaliste voyageur parti en expédition à Cayenne et connu pour sa correspondance en 1785 avec Antoine-Laurent de Jussieu.

RICHER ou **RICHER de BELLEVAL** (1564-1632) : médecin, jardinier d'Henri IV, professeur de botanique et d'anatomie à l'Université de Montpellier, fondateur du Jardin royal de Montpellier ; Henri IV l'envoya herboriser en Dauphiné dans les montagnes qui avoisinent Grenoble. Richer de Belleval fit graver plus de 500 planches représentant des végétaux des Pyrénées, des Alpes (de la Grande Chartreuse, de la vallée de Barcelonnette) ou des Cévennes, dont beaucoup étaient nouveaux ; il fut le premier nomenclateur de la flore du Dauphiné. Malheureusement, ses planches ne furent pas tirées et seuls certains des cuivres servirent à Gilibert dans ses *Démonstrations de botanique* (1789). Dominique Villars fit l'éloge de Richer de Belleval dans sa correspondance avec Amoreux, bibliothécaire et naturaliste de Montpellier. C'est là qu'il explique être en fait co-éditeur avec Gilibert du tirage des planches. Il donne des détails sur le manuscrit de Richer qui datait selon lui de 1616 : 282 de ces planches viennent d'être découvertes au Muséum de Grenoble. Sans avoir jamais fait partie d'aucun inventaire, nous pensons qu'elles ont dû arriver avec le legs des manuscrits de Villars.

ROME de L'ISLE (Jean-Baptiste de, 1736-1790) : minéralogiste français, ancien officier de marine et autodidacte de génie ; créateur du mot « cristallographie », il posa les bases scientifiques de l'étude des minéraux et fit progresser la science des cristaux ; il remarqua, en particulier, la constance des angles des cristaux (loi de la « constance des angles ») ; la naissance de la minéralogie en tant que science est datée de la parution de son *Essai de cristallographie* en 1772 ; auteur également en 1783 d'une *Cristallographie ou Description des formes propres à tous les corps du règne minéral dans l'état de combinaison saline, pierreuse ou métallique* ; négateur du feu central dans la théorie de la Terre ; correspondant de Prunelle de Lière. Suite à la loi établie par Romé, on fabriqua des gabarits de référence reproduisant les angles de faces des cristaux : d'abord en terre cuite, puis découpés dans du carton de cartes à jouer et enfin en lames de cuivre, ces modèles furent repris par tous les minéralogistes. C'est en 1779 que le Commandeur de Sayves, un des neuf souscripteurs du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, fit transporter les cristaux de bois de Romé de l'Isle au cabinet. Le naturaliste Jullien les classa en 1809

RÖMER, directeur du Jardin botanique de Zürich, correspondant de Villars à Strasbourg.

ROUSSEAU (Jean-Jacques, 1712-1778) : écrivain et philosophe genevois, il collabora à l'*Encyclopédie* ; il eut une influence considérable sur la pensée politique moderne et ses revendications de liberté et d'égalité inspirèrent les

révolutionnaires ; botaniste passionné, il herborisa en 1768 avec Liotard à Grenoble ; le savant Dominique Villars, dont les écrits scientifiques se ressentirent de l'influence rousseauiste, comprenait Rousseau parmi les savants qui avaient voyagé dans les Alpes.

ROUX, botaniste genevois, correspondant de Villars.

ROZIER (Jean-Baptiste François, abbé, 1734-1793) : agronome lyonnais, il reçut son éducation scientifique au séminaire puis passa son doctorat à Valence ; il fréquenta à Lyon les bibliothèques et les cabinets de physique et d'histoire naturelle ; il herborisa avec le médecin-botaniste Gilibert et le botaniste Claret de La Tourette ; franc-maçon à la *Loge des Vrais Amis* ; en relation avec la plupart des savants de l'époque ; professeur de botanique et de médecine puis directeur de l'Ecole vétérinaire de Lyon de 1761 à 1769, date de sa destitution ; retiré à Sainte-Colombe, il créa en compagnie de La Tourette un jardin botanique de 4.000 m², faisant ainsi de Lyon un centre horticole et il devint le compagnon de Rousseau ; associé de l'Académie de Lyon en 1770 ; installé à Paris en 1771, il acheta le *Journal de Physique* (qui reparut sous le titre d'*Observation sur la Physique, l'Histoire naturelle et sur les Arts et les Métiers*), revue qu'il dirigea pendant dix ans : son cabinet devint de fait l'un des rendez-vous de l'Europe savante ; associé libre de l'Académie delphinale.

ROZIERES (de) : officier au Corps Royal du Génie, secrétaire perpétuel de l'Académie de Valence ; franc-maçon à *La Sagesse* en 1785 ; associé libre de l'Académie delphinale (Un François-Michel de Roziere (1776-1842), ingénieur des Mines, fut embarqué parmi les savants de l'Expédition d'Egypte. In Y. Laissus, *L'Egypte, une aventure savante*, Fayard, 1998).

- S -

SABLIERE LA CONTAMINE : médecin à Romans ; associé libre de l'Académie delphinale.

SAGE (Balthazar-Georges, 1740-1824) : chimiste et minéralogiste, membre de l'Académie royale des Sciences, commissaire aux essais à l'Hôtel de la Monnaie à Paris ; il fut l'un des fondateurs de l'Ecole des Mines sous l'Ancien régime ; il possédait une importante collection de minéralogie qu'il fit acheter par le roi ; associé libre de l'Académie delphinale ; en relation à Paris avec l'intendant Caze de La Bove et M. de Quinsonas qui lui servirent de relais avec le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ; par l'intermédiaire de Bosc

d'Antic, il fut également en relation à Grenoble avec Prunelle de Lière, auquel il envoya un de ses élèves.

SAINT-FERRIOL (Louis de Sibeud de, 1814- 1877) : artiste et savant dauphinois, élève du Conservatoire des Arts et Métiers à Paris, héritier d'un immense fortune, explorateur de l'Égypte et de la Nubie, correspondant de Clot-Bey et du maire de Grenoble Hugues Berriat ; son fils fit don de ses collections égyptiennes à la Bibliothèque de Grenoble en 1916.

SAINT-GERMAIN (commandeur de) : grand écuyer du prince de Piémont en 1780, correspondant du père Ducros pour Turin au Piémont et Chambéry ; il possédait en 1780 à Turin une bibliothèque de 10.000 volumes et était propriétaire d'un cabinet formé d'une collection contenant 400 coffrets de papillons et d'insectes « du pays » ; il forma entre 1779 et 1781 une collection de minéraux avec l'aide de Ducros, auquel il envoya en retour une collection d'oiseaux. La famille de Saint-Germain figure depuis le Moyen-Age dans l'*Armorial et nobiliaire de l'ancien duché de Savoie*.

SAUSSURE (Honoré Bénédicte de, 1740-1799) : géologue et physicien suisse ; de nombreux voyages d'études en Europe et notamment dans les Alpes lui permirent de faire d'importantes observations dans le domaine de la minéralogie, en géologie et climatologie ; géologue voyageur, il vit dans l'étude des montagnes le moyen d'accélérer les progrès de la théorie du globe ; auteur des *Voyages dans les Alpes* (1779, 1786 et 1796), il a influencé Dolomieu qui se dit son élève : Saussure fut le premier à prôner l'étude sur le terrain, meilleur garant contre l'élaboration de théories scientifiques fantaisistes ; associé libre de l'Académie delphinale ; correspondant de Villars lequel le cita en 1798 parmi les savants de Genève qui étaient venus à Grenoble ; il influença fortement les savants grenoblois.

SAUZIN ou **SAUSIN** (Louis de, 17 19 - 9 septembre 1786) : né à Orange, Conseiller Président au Parlement de Grenoble de 1771 à 1775 ; premier président en 1772 de la direction de la Bibliothèque publique de Grenoble (où il fut remplacé à sa mort en 1789 par de Courtois-Minut) ; il se présentait lui-même comme un magistrat aimant la justice et protégeant les lettres.

SAVOIE de ROLLIN ou **SAVOYE-ROLLIN** (Jacques Fortunat, 1754-1823) : brillant avocat général au Parlement de Grenoble, administrateur de l'Académie delphinale en 1786, franc-maçon (orateur de la loge de la *Bienfance* et de l'*Egalité* en 1784, loge qui réunissait des gens de loi et des petits officiers) ; il épousa en 1788 la fille du négociant Claude Périer propriétaire du château de Vizille ; il organisa le département et agit en modéré dans la crise révolutionnaire.

SAVOYE : chanoine de la Cathédrale ; académicien administrateur de l'Académie delphinale.

SAYVES ou SAYVE ou SEYVES ou SEVES (Gaspard François, marquis de) : un des neuf souscripteurs du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ; commandeur de Malte ; franc-maçon à la *Bienfaisance* ; propriétaire d'un cabinet de curiosités ; connu des cabinets alsaciens en 1777 pour la belle collection de minéraux (notamment des schorls) qu'il possédait à Grenoble ; propriétaire d'une mine de cristal noir à La Gardette en 1778 ; ami de Ducros et de Faujas de Saint-Fond. Il était le frère du Président d'Ornacieux, président à mortier au Parlement de Grenoble, et l'oncle d'Arthuis de Lacroix de Sayves, Président à mortier au parlement de Grenoble en 1779 et franc-maçon à la *Bienfaisance et Egalité*. Le bibliothécaire Maignien consigne que son cabinet fut absorbé en 1796 dans les collections du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

SCHEUCHZER (Johann Jacob, 1672-1733) : docteur en médecine et professeur de mathématiques né à Zurich, propriétaire d'un des plus grands cabinets de Suisse ; auteur en 1709 de *l'Herbarium diluvianum*, recueil de plantes fossiles où figurent des empreintes d'Angleterre, de Suisse et d'Italie ; Johann Gesner fut le continuateur de son œuvre ; Villars cita Scheuchzer dans sa correspondance avec des botanistes et dans la Préface de son *Histoire des Plantes*.

SCHREBER (J.-C.-D.) : botaniste allemand auteur en 1771 d'une *Flore de Leipzig* ; en relation avec Hedwig, autre botaniste de Leipzig, lui-même correspondant de Dominique Villars.

SCHREIBER (Johann Gottfried ou Jean Godefroi, 1746-1827) : ingénieur métallurgiste né en Saxe, il fut chargé en 1777 par Monsieur, frère du roi Louis XVI, de diriger les Mines des Alpes du Dauphiné ; il fut au 18^e siècle le plus célèbre des mineurs saxons, lesquels comptaient parmi les plus expérimentés d'Europe occidentale ; diplômé en 1771 de la célèbre Ecole supérieure des mines de Freiberg, il eut pour professeur Gottlob Werner, dont l'enseignement allait profondément le marquer, faisant de lui un géologue et un minéralogiste averti ; Villars cita son nom en 1798 parmi ceux des hommes des Alpes qui avaient le plus fait progresser les sciences naturelles ; son dévouement aux mines françaises fut récompensé par le titre d'inspecteur honoraire des mines en 1784, la prospérité de la mine des Chalanches étant due essentiellement à sa saine gestion ; en 1802, il dirigea l'unique école française des mines du Mont-Blanc installée à Pesey ; Schreiber a essentiellement contribué à faire connaître au monde savant la plupart des richesses minéralogiques de l'Oisans, associant à une expérience consommée de l'art des mines le talent d'un naturaliste accompli ; ayant créé une féconde collaboration entre le montagnard et l'homme de science, Schreiber fut un grand découvreur de minéraux ; il contribua à les répandre et à les faire connaître par ses descriptions dans *le*

Journal de Physique et le Journal des Mines : ainsi, la première mention de schorl par Romé de l'Isle fut faite sur un échantillon envoyé par Schreiber, ainsi que la prehnite de France d'Haüy, l'anatase de Bournon et la valentinite de Mongez ; Schreiber développa des idées modernes sur la connaissance des sciences de la terre, à l'opposé de celles de son maître Werner ; il fut administrateur de l'Académie delphinale en 1786 et donateur au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ; correspondant et ami du père Ducros ; nommé correspondant de l'Institut national en 1795, correspondant de l'Académie des Sciences en 1815, il fut également membre de plusieurs sociétés savantes de divers pays ; il resta toute sa vie fidèle au souverain qui l'avait fait venir en France : devenu roi, celui-ci le nomma en 1820 chevalier de la légion d'honneur ; il fut naturalisé français en 1821 ; fort estimé à Grenoble, il mourut dans les bras de Gueymard ; sans descendance, nous pensons que ses collections se sont fondues dans celles de Gueymard.

SCOPOLI (Giovanni Antonio) : botaniste piémontais du 18^e siècle.

SEGUIER (Jean-François, 1703-1784) : archéologue nîmois, voyageur et collectionneur en Italie auprès du marquis Scipion Maffei à partir de 1732 ; il resta à Vérone jusqu'à la mort de Maffei en 1755 ; auteur d'une *Histoire des plantes des environs de Vérone* connue de Villars ; Villars et Chaix vinrent à Nîmes consulter sa riche bibliothèque et son herbier ; de retour de ses voyages, Séguier avait fait construire à Nîmes une maison-musée qui devint une étape nécessaire dans le tour de l'Europe savante : Séguier nous renseigne que cinq Grenoblois vinrent la visiter, parmi lesquels le médecin Clapier, Villars, Raby d'Amérique, l'avocat Servan et le docteur Gagnon, tous naturalistes, membres de l'Académie delphinale ou créateurs du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble.

SERINGE (Nicolas-Charles, 1776-1858) : professeur et directeur du Jardin botanique de Lyon en 1830, professeur à la Faculté des Sciences de Lyon en 1834, membre de la Société linnéenne de Lyon, il était correspondant du Jardin botanique de Grenoble en 1843.

SERRE (Jean-Joseph, 1762- ?) : chirurgien originaire des Hautes-Alpes ; ami de Villars et de Chaix et protégé de l'intendant du Dauphiné, il entra comme pensionnaire chirurgien à l'hôpital de Grenoble en 1779 ; député de la Convention.

SERVAN (Joseph-Michel-Antoine de, 1737-1807) : né à Romans, ancien avocat général au Parlement de Grenoble, démissionnaire en 1772, connu pour être l'auteur d'un *Discours* dans un procès sur une déclaration de grossesse en 1760 ; associé libre de l'Académie delphinale.

SIMONARD ou SIMONNARD (Hippolyte) : chanoine régulier de Saint Antoine en Viennois puis vicaire général du diocèse de Belley ; il fut l'un des premiers directeurs de la Bibliothèque de Grenoble en 1772 (avant même le don des Antonins à la Bibliothèque publique de Grenoble) et de ce fait, un des douze premiers académiciens de l'Académie delphinale.

SMITH (Sir James Edward, 1759-1828) : médecin à Londres, un des plus grands botanistes anglais de son temps ; il fit un voyage en Europe où il rencontra le botaniste piémontais Bellardi ; correspondant d'Allioni ; associé libre de l'Académie delphinale ; fondateur et 1^{er} président en 1788 de la Société linnéenne de Londres (Linnean Society of London) ; acquéreur de la bibliothèque et de l'herbier de Carl von Linné ; l'herbier de Smith, conservé au Natural History Museum de Londres, contient des spécimens envoyés par Villars ; la correspondance de Balbis, botaniste piémontais, à Villars, atteste les relations entre Villars et Smith.

SPIELMANN ou SPIELMAN ou SPIELEMANN ou SPILEMANN (Jacques Reinbold) : directeur du Jardin botanique de Strasbourg, titulaire de la chaire de chimie à la faculté de médecine de l'Université de Strasbourg, il possédait un cabinet parfaitement accompli grâce à la correspondance qu'il entretenait avec les plus grands hommes et les plus grands savants d'Europe ; correspondant du père Ducros.

- T -

TABERNAEMONTANUS (Theodorus [Jacob Theodor von Bergzabern], c. 1525-1590) : botaniste allemand, il décrivit en 1590, dans ses *Eicones plantarum* 5.800 espèces accompagnées de 2.480 figures qu'il emprunta à divers ouvrages ; ouvrage encore réédité en 1687, vraisemblablement l'édition que consulta Jullien, botaniste et bibliothécaire à La Tour d'Aigues, dans sa correspondance avec Villars en 1783.

TARDIVON (de) : Abbé général de Saint Ruf ; président de l'Académie de Valence ; associé libre de l'Académie delphinale.

TARDY de MONTRAVEL (Louis Marie François, 1811-1864) : participa à la campagne de la *Zélee* (1837-1840) dans le voyage aux terres australes sous le commandement de Dumont d'Urville. Il y fut chargé des observations astronomiques puis associé à la rédaction et à la publication des travaux scientifiques ; il fit don à son retour en 1841 d'objets d'histoire naturelle au Muséum de Grenoble ; en remerciement, il fut nommé Correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble en 1841 en Océanie, aux Iles

Marquises et en Nouvelle Zélande ; il devint gouverneur de la Guyane en 1864 et fut nommé contre-amiral en 1864.

TAULIER (Marie Joseph Frédéric, 1806-1861) : avocat, maire de Grenoble de 1845 à 1848, puis à nouveau en 1849 ; c'est sous son mandat que fut réalisée la construction du Muséum de Grenoble en 1848.

THEVENET (I.) : ingénieur de la Société des mines et fonderies des Alpes, il fit exposer à l'Exposition universelle de 1855 un échantillon du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble provenant de la mine d'or de la Gardette, mine dont sa société était propriétaire.

THEVENET (Victor) : voyageur-naturaliste grenoblois, donateur en octobre 1847 au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble d'une collection zoologique comprenant 147 animaux du Brésil, province de Pernambouc.

THOUIN (André, 1747-1824) : jardinier en chef du Jardin du Roi en 1764 sous l'impulsion de Buffon, titulaire de la chaire d'agriculture et de culture des jardins au Muséum national en 1793 dès la création de celui-ci ; associé libre de l'Académie delphinale, il fit partie de 72 académies et sociétés savantes ; membre de l'Institut ; il fut l'ami et le collaborateur des philosophes, des encyclopédistes et des explorateurs de la fin du 18^e siècle ; il fut en relation avec Chaix et Villars.

THURY ou **THIRY** (Louis-Etienne-François Héricart, comte de, 1776-1854) : ingénieur des Mines en 1795, ingénieur en chef en 1810, agronome, il fit ses études au Collège des Oratoriens de Juilly de 1786 à 1791 ; membre de l'Institut en 1824 ; chargé en 1803 par le préfet Fourier de faire le classement et l'inventaire du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ; il semble avoir été présent à nouveau au cabinet en 1809 ; en 1805, Napoléon confia à Héricart de Thury, alors inspecteur divisionnaire des Mines et Conseiller d'Etat, de faire un nouveau rapport sur la mine d'or de La Gardette ; une des quatre galeries de cette mine d'or poussées en 1838 porte son nom : la « galerie de Thury ».

TINGRI ou **TINGRY** (Pierre, 1743- ?) : pharmacien à Genève en 1770 ; il y enseigna la chimie ; ami de Saussure, il créa avec lui la Société des Arts de Genève ; il fut l'auteur d'ouvrages de minéralogie et de chimie ; membre de la Société de Physique et d'Histoire Naturelle de Genève, il remit aux autorités françaises qui gouvernèrent Genève de 1798 à 1813 une *Analyse des eaux de fontaine en usage à Genève* ; associé libre de l'Académie delphinale.

TONNERRE voir CLERMONT-TONNERRE

TOSCAN (Georges, 1758- ?) : premier bibliothécaire du Muséum national d'histoire naturelle et selon toute vraisemblance Grenoblois, il était, selon ses mots, « né au cœur des Alpes » ; il fut l'élève de Villars et de Liottard ; de 1778 à 1780, il parcourut avec eux les montagnes du Dauphiné en compagnie de Desfontaines, professeur de botanique au Jardin du Roi ; Villars préparait alors son *Histoire des plantes de Dauphiné*. Secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople, Toscan fut chargé par l'ambassadeur, de 1780 à 1782, de récolter pour Thouin des plantes orientales, afin d'enrichir les collections du Muséum national. Il fit également profiter ses amis du Jardin botanique de Grenoble de ses envois de plantes orientales. Auteur vers 1800 d'un ouvrage intitulé *l'Ami de la Nature*.

TOURNEFORT (Joseph Pitton de, 1656-1708) : botaniste, il succéda en 1688 à Fagon comme professeur au Jardin du Roi ; dès sa jeunesse, il avait commencé à herboriser aux environs de Montpellier et dans les Alpes, réunissant ainsi les premiers éléments de son célèbre herbier – herbier que Villars put consulter à Paris. Sa classification dite « naturelle », simple et solide, annonça celle de Linné. Elle fut celle qu'adopta Pierre Liotard pour le Jardin botanique de Grenoble. Villars cita Tournefort parmi les noms des savants qui avaient voyagé dans les Alpes ; auteur en 1694 des *Eléments de botanique*, en 3 volumes et richement illustrés, traduit en latin en 1700 sous le titre *Institutiones rei herbariae* ; auteur en 1703 du *Corollarium institutionum rei herbariae*, supplément aux *Institutiones* et enrichi des découvertes de son célèbre voyage au Levant.

TRAVAIL voir FALQUET-TRAVAIL

TURGOT (Anne Robert Jacques, baron de l'Aulne, 1727-1781) : homme politique et économiste français, ami des philosophes, il devint contrôleur général des Finances en 1774 ; il refusa en 1775 l'aide demandée pour le cabinet de physique et d'histoire naturelle de Grenoble.

TYCHO BRAHE (1546-1601) : astronome danois, opposé à Copernic.

- V -

VAHL (Martin, 1749-1804) : botaniste danois d'origine norvégienne, élève de Linné, professeur de botanique à l'université de Copenhague ; il voyagea en Europe et en France ; associé libre de l'Académie d'Agriculture de Turin en 1786 ; cité par Villars ; des spécimens envoyés par Villars se retrouvent dans son herbier (l'*Herbier Martin Vahl*) conservé au Botanical Muséum de l'Université de Copenhague ; en relation également dans les années 1780 avec le botaniste linnéen Antoine Gouan du Jardin des plantes de Montpellier.

VAILLANT (Sébastien, 1669-1722) : médecin et botaniste, élève de Tournefort, il fut directeur du Jardin des plantes à Paris où il fit installer la première serre chaude de France ; grâce à Daubenton, Villars put consulter son herbier à Paris ; Villars fit souvent référence à Vaillant dans son oeuvre.

VALENCIENNES (Achille, 1794-1865) : zoologiste français, auteur d'une *Histoire naturelle des poissons* (1829-1849), les premiers tomes écrits en collaboration avec Cuvier.

VENTENAT (Etienne Pierre, 1757-1808) : naturaliste, membre de l'Institut National de France et conservateur à la bibliothèque du Panthéon ; en relation à Grenoble avec Villars et Fourier ; on retrouve des spécimens envoyés par Villars dans son herbier (*l'Herbier Ventenat*) conservé au Conservatoire et Jardin botanique de la Ville de Genève ; en relation également dans les années 1780 avec le botaniste linnéen Antoine Gouan du Jardin des plantes de Montpellier.

VERLOT (Jean-Baptiste, 1816-1891) : Jardinier en chef et Directeur du Jardin des Plantes de la Ville de Grenoble, il avait été nommé jardinier en 1835 au Jardin des plantes du Muséum national d'histoire naturelle puis reçu en 1844 au concours pour la direction du Jardin botanique et des jardins publics de Grenoble ; membre de la Société de statistique, de sciences naturelles du département de l'Isère ; membre de la Société botanique de France ; auteur d'un *Catalogue raisonné des plantes vasculaires du Dauphiné* en 1872, qui est la continuation de *l'Histoire des plantes de Dauphiné* de Dominique Villars et de la *Flore du Dauphiné* d'Auguste Mutel ; il entretint et agrandit le Jardin botanique de Grenoble et fut en relation avec de nombreux botanistes, dont Edmond Boissier ; reconnu au niveau national, il assura la vice-présidence de la session extraordinaire de la Société botanique de France qui se tint à Grenoble en 1860 ; il fonda en 1873 la Société dauphinoise pour l'échange des plantes, l'une des premières, des plus actives et des plus prestigieuses sociétés pour l'échange entre botanistes et récolteurs de plantes, aux statuts réutilisés par de nouvelles sociétés d'échange.

VERONNE ou **VERONE** (Martin-Bruno-Joseph MOREAU de, 1739-1796) : Président de la Chambre des Comptes ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1773 ; franc-maçon, il fonda la loge de Nyons ; archéologue distingué, il se passionna pour l'étude de l'Antiquité et fit exécuter les premières fouilles sérieuses à Vaison-la-Romaine et à Saint Paul-Trois-Châteaux ; il recueillit en son château de Veronne dans la Drôme un très grand nombre d'objets antiques.

VERREAUX (Jules, 1807-1873) : naturaliste français issu d'une famille de naturalistes et de commerçants parisiens dont il était l'expert scientifique, il

reçut le statut de voyageur-naturaliste du Muséum national ; il participa à ce titre en 1842 au voyage de circumnavigation sur le *Rhin* en direction de l'Australie ; son frère Edouard (1810-1868) et lui-même furent très liés au conservateur Bouteille.

VIBORG (1759-1822) : botaniste danois, il passa quelque temps à Grenoble vers 1789 avec Villars qui le recommanda à Allioni.

VICAT (Louis, 1786-1861) : ingénieur dauphinois, découvreur du ciment artificiel ; il élabora sa théorie de la chaux en 1818 en publiant ses *Recherches expérimentales sur les chaux de construction, les bétons et les mortiers ordinaires* ; ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Grenoble en 1827, il fut responsable d'un service de recherches ; membre correspondant de l'Académie des Sciences en 1833 ; il créa en 1835 sous le Casque de Néron près de Grenoble la première cimenterie et procéda à l'extraction des calcaires de la Porte de France ; collègue du minéralogiste Emile Gueymard ; président en 1843 de la Commission administrative de la bibliothèque publique ainsi que du cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ; le premier pont en ciment créé par Vicat se trouve dans les jardins de l'actuel Muséum de Grenoble.

VICQ d'AZIR (Félix, 1748-1794) : médecin et anatomiste français, un des fondateurs de la Société royale de médecine ; il entra à l'Académie des Sciences en 1774.

VIDAU ou **VIDAUD d'ANTHON** (de) : conseiller au Parlement ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1788.

VIENNOIS (marquis de) : descendant d'une des plus anciennes familles de la noblesse dauphinoise ; syndic de la noblesse ; académicien administrateur de l'Académie delphinale en 1789 ; en 1816, il proposa à la Commission administrative de la bibliothèque et du Musée de Grenoble de faire don de son cabinet de minéraux au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble ; connu de Dolomieu ; le voyageur danois Neergaard rapporte qu'il possédait une belle collection de minéraux du Dauphiné.

VILLARS (Dominique, 14 novembre 1745 - 27 juin 1814) : botaniste dauphinois à la renommée internationale, médecin de l'hôpital militaire de Grenoble (la botanique était alors la base essentielle de la thérapeutique), professeur de botanique à l'Ecole centrale de Grenoble en 1782, administrateur de l'Académie delphinale en 1786 ; il fut l'auteur de l'*Histoire des plantes de Dauphiné* (1786-1789) ; membre de 26 sociétés savantes en France et à l'étranger, il fut en relation avec les plus éminents représentants de la communauté scientifique de son époque ; il installa à Grenoble l'appartenance à la tradition linnéenne ; c'est lui qui reconstitua l'Académie delphinale en

1795, laquelle prit le nom de Lycée puis de Société des Sciences et des Arts ; en 1805, il quitta Grenoble pour occuper un poste de professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg dont il devint le doyen.

VILMORIN : famille de botanistes implantée à Paris, les Vilmorin furent les premiers à importer et à commercialiser les plantes exotiques en Europe dès le 18^e siècle, puis à se spécialiser en plantes horticoles et agricoles (notamment fourragères) à la fin du premier 19^e siècle.

VINCENDON-DUMOULIN (Clément-Adrien, 1811-1858) : ingénieur hydrographe d'origine dauphinoise, il fit ses études à Grenoble avant d'entrer à Polytechnique ; il participa de 1837 à 1840 au deuxième voyage au Pôle Sud sous le commandement de Dumont d'Urville, découvreur de la Terre Adélie ; à la mort de celui-ci, ayant été son proche collaborateur, il fut chargé de la publication des résultats scientifiques de l'expédition ; ayant pu conserver des relations avec les scientifiques de la ville de Grenoble et compagnon de voyage de Tardy de Montravel, il leur transmit des objets au retour du voyage en 1841 : il s'agit du don Tardy de Montravel.

VIRIEU (François-Henri, comte de, ?-1793) : issu de l'une des plus anciennes et illustres familles du Dauphiné ; colonel du régiment de Limousin au début de la Révolution, il fut nommé député de la noblesse de Dauphiné aux Etats généraux ; associé libre de l'Académie delphinale ; franc-maçon, haut dignitaire de l'ordre martiniste, son activité maçonnique était empreinte de sentimentalité religieuse et colorée de tendances humanitaires ; il appartenait au petit groupe qui inspira les Assemblées révolutionnaires de 1788.

VOLTAIRE (François Marie Arouet, dit, 1694-1778) : écrivain et philosophe très influent sur son époque ; le docteur Gagnon fit le voyage à Ferney pour le rencontrer.

- W -

WERNER (Abraham Gottlob, 1750-1817) : naturaliste allemand, il enseigna à l'Académie des Mines de Freiberg dont il fit un centre scientifique très actif ; minéralogiste remarquable, il professa en géologie le neptunisme intégral ; esprit systémique, n'ayant pratiquement pas voyagé, il exerça par son enseignement une énorme influence sur des générations de géologues ; sa rivalité avec les « plutonistes » a marqué la géologie pendant un demi-siècle ; Schreiber, directeur des mines du Dauphiné, fut son élève ; Villars cita son nom en 1798 parmi ceux des hommes des Alpes qui avaient fait progresser les sciences naturelles.

WILLDENOW ou **WILDNOW** ou **WILDENOV** (Carl Ludwig von, 1765-1812) : botaniste de Leipzig ; en relation en 1799 avec Villars mais décrié par Villars ; *l'Herbier Carl Ludwig von Willdenow* du Muséum et Jardin botanique de Berlin-Dalhem (Botanischer Garten und Botanisches Museum Berlin-Dalhem) contient des spécimens envoyés par Villars.

WILLERMOZ (Jean-Baptiste, 1730-1824) : créateur à Lyon au 18^e siècle de la franc-maçonnerie, il avait importé d'Allemagne le rite de la *Stricte Observance Templière* et l'avait rectifié sous le nom de *Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte* ; apôtre de la maçonnerie ésotérique, il rallia à lui la plupart des maçons grenoblois de la fin de l'Ancien Régime. Il était le disciple de Martinès de Pasqually, (lui-même grenoblois, mort à Port-au-Prince en 1774) et initia Prunelle de Lière en 1776. Il établit en 1774 un *Collège* avec cinq *Grands Profès* dont Prunelle fut le Censeur et auquel appartenait Virieu. Branche secrète de la *Stricte Observance Rectifiée*, Willermoz avait transmis à ces *Grands Profès* la doctrine de la « réintégration » : l'homme, être déchu, pouvait se régénérer par des pratiques de magie. C'est Virieu qui accompagna Willermoz en 1770 au convent de Wilhemsbad qui réunit des frères français, allemands et italiens. Willermoz transmet à Prunelle de Lière une grande partie de ses secrets (la Bibliothèque Municipale de Grenoble possède dans ses fonds la riche collection de manuscrits occultistes réunis par Prunelle de Lière). C'est un autre disciple de Martinès de Pasqually, Bonichon du Guers, qui initia en 1767 le franciscain Etienne Ducros. Aujourd'hui, la Grande Loge Nationale Française est l'héritière de Wuillermoz qui en organisa, entre 1774 et 1782, le Régime Ecossais Rectifié.

- Y -

YSE DE ROZANS (Claude Artus d', 1732- ?) : conseiller laïque au Parlement ; premier orateur de la loge *Concorde* de Grenoble à la création de celle-ci en 1765 ; un des douze premiers directeurs de la Bibliothèque publique de Grenoble en 1772, et de ce fait, un des douze premiers académiciens de l'Académie delphinale.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

La thèse originelle dont est issu cet ouvrage a donné lieu à une abondante bibliographie contenant notamment les références des sources manuscrites et imprimées. Pour une lecture approfondie sur les origines du Muséum de Grenoble, le lecteur voudra bien se reporter à cette thèse soutenue à l'Université de Grenoble le 20 juin 2006.

1 – HISTOIRE DES IDEES AUX 18e et 19e SIECLES

1. 1 Ouvrages généraux

BOTS (Hans), WAQUET (Françoise), *La République des Lettres*, Paris, Belin, 1997, 188 p.

CASSIRER (Ernst), *La Philosophie des Lumières*, Paris, Fayard, 1997, 351 p. (trad. de *Die Philosophie der Aufklärung*).

POULOT (Dominique), *Les Lumières*, Paris, PUG, 2000, 419 p.

POULOT (Dominique), *Musée, nation, patrimoine : 1789-1815*, Paris, Gallimard, 1997, 406 p.

ROCHE (Daniel), *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993, 651 p.

ROCHE (Daniel), *Les Républicains des lettres : gens de culture et lumière au XVIII siècle*, Paris, Fayard, 1988, 393 p.

ROCHE (Daniel), *Le Siècle des Lumières en province : académies et académiciens provinciaux 1680-1789*, t. 1, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1989, 394 p.

VOVELLE (Michel), *L'Homme des Lumières*, Paris, Seuil, 1996, 483 p. (trad. de *l'Uomo dell' illuminismo*)

1.2 Franc-maçonnerie

Histoire des francs-maçons en France 1725-1815, sous la dir. de Daniel Ligou, Toulouse, Privat, 2000, 255 p.

MAISTRE (Henri de), *Joseph de Maistre*, Paris, Perrin, 2001, 297 p.

MAISTRE (Joseph de), *Ecrits maçonniques de Joseph de Maistre et de quelques-uns de ses amis francs-maçons*, Genève, Slatkine, 1983, 145 p. (Centre d'Etudes Franco-Italien Université de Turin et de Savoie).

2 – HISTOIRE DES SCIENCES DU 18^e ET DU 19^e SIECLES

2.1 Généralités

DHOMBRES (Nicole), DHOMBRES (Jean), *Naissance d'un nouveau pouvoir: sciences et savants en France (1793-1824)*, Paris, Payot, 1989, 938 p. (Bibliothèque historique Payot).

Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle, sous la dir. de René Taton, Paris, Hermann, 1964, 780 p. (Histoire de la pensée, Ecole Partique des Hautes Etudes Sorbonne).

FERRONE (Vincenzo), « L'Homme de science », in *L'Homme des Lumières*, p. 211-252, sous la dir. de Michel Vovelle, Paris, Seuil, 1996, 483 p.

TATON (René), *La science moderne de 1450 à 1800*, 869 p., *La science contemporaine, I, Le XIX^e siècle*, 757 p., Paris, Quadrige ; PUF (*Histoire générale des sciences*), 1995.

LAISSUS (Yves), « La Curiosité scientifique au XVIII^e siècle : cabinets et observatoires », in *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e s*, sous la dir. de René Taton, Paris, Hermann, 1986, p. 659-712.

LAISSUS (Yves), *L'Egypte, une aventure savante*, avec Bonaparte, Kléber, Menou 1798-1801, Paris, Fayard, 1998, 614 p.

LAISSUS (Yves), « Essai de répertoire des cabinets d'histoire naturelle français au XVIII^e siècle », in *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*, sous la dir. de René Taton, Paris, Hermann, 1964, p. 287-341.

RONCAYOLO (Marcel), « Le Paysage du savant », in *Lieux de mémoire*, t. 2 *la Nation*, p. 487-528, sous la dir. de Pierre Nora, Paris, Gallimard, 1986, 610 p.

2.2 Cabinets de curiosités

AUFRERE (Sydney H.), *La Momie et la tempête*, Nicolas-Claude Fabri de Peiresc et la « Curiosité Egyptienne » en Provence au début du 17^e siècle, préface de Krzysztof Pomian, Avignon, Barthélémy, 1991, 365 p.

AUFRERE (Sydney H.), FOISSY-AUFRERE (Marie-Pierre), « Les Cabinets de curiositez en Provence », in *Egypte et Provence*, Avignon, Fondation du Muséum Calvet, 1985, p. 180-214 (chap. 4 du catalogue d'exposition)

BALZAC (Honoré de), *La Peau de chagrin*, p. 16-27, Paris, Garnier, 1964 (pour le passage du roman présentant un cabinet de curiosités)

BREDEKAMP (Horst), *La Nostalgie de l'Antique*, statues, machines et cabinets de curiosités, Paris, Diderot Arts et Sciences, 1996, 194 p. (trad. de l'allemand)

CONSTANT (Paul), *Le Jardin et Cabinet poétique (1609)*, présenté par Myriam Marrache-Gouraud et Pierre Martin, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, 312 p. (Textes rares)

Curiosités et cabinets de curiosités, éd. Pierre Martin et Dominique Moncond'huy, Neuilly-sur-Seine, Atlante, 2004, 202 p.

DEWACHTER (Michel), « L'Egypte ancienne dans les *cabinetz de raretez* du Sud-Est de la France aux XVII^e et XVIII^e siècles », in *Hommages à François Daumas*, Université de Montpellier, Institut d'Égyptologie, 1986, p. 181-206.

Exposition. Paris. Bibliothèque Sainte-Geneviève. 1989, *Le Cabinet de curiosités de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, 1989, 182 p.

GAUTIER (Théophile), *Le Roman de la momie*, nouv. éd. d'après le texte original de 1858, Paris, Gautier-Languereau, 1973, p. 28 ; 31-32 (pour les passages concernant les techniques d'embaumement)

LUGLI (Adalgisa), *Naturalia et Mirabilia*, les cabinets de curiosités en Europe, Paris, Biro, 1998, 267 p. (trad de l'italien *Naturalia et Mirabilia. Il collezionismo enciclopedico nelle Wunderkammern d'Europa*, Milan, Mazzotta, 1983).

MAURIES (Patrick), *Cabinets de curiosités*, Paris, Gallimard, 2002, 259 p. (trad. de *Cabinets of Curiosities*, Londres, Thames and Hudson, 2002).

POMIAN (Krzysztof), *Collectionneurs, amateurs et curieux : Paris, Venise, XVI-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987, 364 p.

SARMANT (Thierry), *Le Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, 1661-1848*, Paris, Ecole des Chartes, 1994, 403 p.

SCHLOSSER (Julius von), *Die Kunst-und Wunderkammern der Spätrenaissance*, ein Beitrag zur Geschichte des Sammelwesens, Leipzig, Klinkhardt und Biermann, 1908.

SCHNAPPER (Antoine), *Le Géant, la licorne et la tulipe (Collections et collectionneurs dans la France du XVIIe siècle) : histoire et histoire naturelle*, Paris, Flammarion, 1988, 415 p.

SEBA (Albertus), *Le Cabinet des curiosités naturelles, completissimi rerum naturalium thesauri 1734-1765*, d'après l'original de la Koninklijke Bibliotheek, La Haye, Cologne, Taschen, 2001, 587 p.

2.2.1 Cabinet de curiosités de l'archiduc Ferdinand II du Tyrol : Innsbruck, Schloss Ambras

Das Museum Erzherzog Ferdinands II. in Schloss Ambras (The Museum of Archduke Ferdinand II), Innsbruck, Kunstverlag, 1995, 38 p.

SCHEICHER (Elisabeth), "The Collection of archduke Ferdinand II at Schloss Ambras : its purpose, composition and evolution", in *The Origines of museums : the cabinet of curiosities in sixteenth-and seventeenth-century Europe*, sous la dir. de Oliver Impey et Arthur MacGregor, Oxford, Clarendon, 1983, p. 29-38.

SCHEICHER (Elisabeth), *Kunstkammer, Sammlungen Schloss Ambras*, Innsbruck, Kunsthistorisches Museum, 1977, 260 p.

SCHEICHER (Elisabeth), AUER (Alfred), *Das Museum Erzherzog Ferdinands II. in Schloss Ambras*, Innsbruck, Hofstetter, 1995, 38 p.

2.3 Voyages et explorations

BOURGUET (Marie-Noëlle), « Missions savantes au siècle des Lumières : du voyage à l'expédition », p. 38-56, in *Il y a 200 ans, les savants en Egypte*, Paris, Muséum national d'Histoire naturelle, 1998, 143 p.

GAZIELLO (Catherine), *L'Expédition de Lapérouse 1785-1788*, réplique française aux voyages de Cook, Paris, C. T. H. S. , 1984, 319 p. (ouvrage issu d'une thèse soutenue à l'Ecole nationale des Chartes, 1977)

KURY (Lorelai), *Histoire naturelle et voyages scientifiques (1780-1830)*, Paris, l'Harmattan, 2001, 236 p. (ouvrage issu d'une thèse de doctorat à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1995).

LAISSUS (Yves), « Les Voyageurs naturalistes du Jardin du roi et du Muséum d'Histoire Naturelle. Essai de portrait-robot », p. 260-317, in *Revue d'histoire des sciences*, t. 34, n° 3/4, 1981.

TAILLEMITE (Etienne), *Sur des mers inconnues, Bougainville, Cook, Lapérouse*, Paris, Gallimard, 1987, 208 p.

ZOBEL (Maurice), *Les Naturalistes voyageurs français et les grands voyages maritimes du XVIII^e et XIX^e siècle*, thèse de médecine, Paris, 1961, 110 p.

2.3.1 Méthodes et art de voyager

BOURGUET (Marie-Noëlle), « La Collecte du monde : voyage et histoire naturelle (fin XVII^e siècle - début XIX^e siècle) », p. 163-196, in *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, sous la dir. de C. Blankaert, Paris, Muséum d'Histoire Naturelle, 1997, 687 p.

BOURGUET (Marie-Noëlle), LICOPPE (Christian), « Voyages, mesures et instruments, une nouvelle expérience du monde au siècle des Lumières », p. 1115-1151, in *Annales. Paris. Histoire, sciences sociales*, 1997.

COLLINI (Silvia), « Conseils pratiques et orientations théoriques dans les instructions pour les voyageurs (XVIII^e siècle) », p. 57-72, in *Le Terrain des sciences humaines, (XVIII^e - XX^e siècle)*, sous la dir. de Claude Blankaert, Paris, l'Harmattan, 662 p.

DROUIN (Jean-Marc), « Collecte, observation et classification chez René Desfontaines (1750-1833) », p. 263-276, in *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, sous la dir. de C. Blankaert, Paris, Muséum d'Histoire naturelle, 1997, 687 p.

Le Terrain des sciences humaines : instructions et enquêtes, XVIII^e - XX^e siècle, sous la dir. de Claude Blankaert, Paris, l'Harmattan, 1996, 662 p.

3 – HISTOIRE DES SCIENCES DU 18^e ET DU 19^e SIECLES PAR DISCIPLINE

3.1 Sciences de la terre : Géologie

ELLENBERGER (François), *Histoire de la géologie*, t. 2, Paris, Technique et documentation, 381 p.

GOHAU (Gabriel), *Histoire de la géologie*, Paris, La Découverte, 1987, 258 p.

GOHAU (Gabriel), *Les Sciences de la terre aux XVII^e et XVIII^e siècles. Naissance de la géologie*, Paris, Albin Michel, 1990, 420 p.

LACROIX (Alfred), *Déodat de Dolomieu, sa vie aventureuse, sa captivité, ses oeuvres, sa correspondance*, t. 2, Paris, Perrin, 1921, 322 p.

LACROIX (Alfred), *Un manuscrit inédit de Dolomieu sur la Minéralogie du Dauphiné*, d'après les notes communiquées par son correspondant le P. Ducros, Grenoble, Allier, 1919, 50 p.

SAUSSURE (Horace-Benedict de), *Voyages dans les Alpes*, augmentés des voyages en Valais, au Mont Cervin et autour du Mont Rose, Genève, Slatkine, 2002, 300 p.

3.2 Sciences de la vie : Biologie - Evolution

DARWIN (Charles Robert), *On the Origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life*, Londres, Murray, 1859, 502 p.

DARWIN (Charles), *Voyage d'un naturaliste autour du monde fait à bord du navire le Beagle de 1831 à 1836*, Paris, Reinwald, 1875, 352 p. (trad. de la 1^e éd. de Londres, 1845).

3.3 Botanique

ALLORGE (Lucile), IKOR (Olivier), *la Fabuleuse odyssee des plantes, les botanistes voyageurs, les Jardins des Plantes, les herbiers*, Paris, Lattès, 2003

BLUNT (Wilfrid), *Linné 1707-1778 le prince des botanistes*, Paris, Belin, 1986, 349 p. (trad. de l'éd. anglaise, 1971)

DAVY DE VIRVILLE (Adrien), *Histoire de la botanique en France*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1954, 394 p.

DURIS (Pascal), *Linné et la France : 1780-1850*, Genève, Droz, 1993, 281 p. (thèse de doctorat).

KNAPP (Sandra), *Le Voyage botanique*, collection du Muséum National de Londres, Paris, Mengès, 2003, 336 p.

MAGNIN-GONZE (Joëlle), *Histoire de la botanique*, Lonay (Suisse), Delachaux et Niestlé, 2004, 240 p. (La bibliothèque du naturaliste).

3 - Le Muséum national d'histoire naturelle de Paris

DELIGEORGES (Stéphane), GADY (Alexandre), LABALETTE (Françoise), *Le Jardin des plantes et le Muséum national d'histoire naturelle*, Paris, Muséum national d'histoire naturelle, Monum ; Ed. du patrimoine, 2004, 63 p.

Herbier du monde, cinq siècles d'aventures et de passions botaniques au Muséum national d'histoire naturelle, sous la dir. de Philippe Morat, Paris, Les Editions du Muséum, 2004, 239 p.

LAISSUS (Yves), « Le Jardin du Roi », in *La Curiosité scientifique au XVIII^e siècle : cabinets et observatoires*, sous la dir. de René Taton, p. 287-341, Paris, Hermann, 1986.

LAISSUS (Yves), *Le Muséum national d'histoire naturelle*, Paris, Gallimard, 1995, 144 p.

LETOUZEY (Yvonne), *Le Jardin des plantes à la croisée des chemins avec André Thouin 1747-1824*, Paris, Editions du Muséum, 1989, 678 p.

Le Muséum au premier siècle de son histoire : [colloque international, Paris, juin 1993], éd. Claude Blankaert, Paris, Ed. du Muséum national d'histoire naturelle, 1997, 687 p.

Muséum national d'histoire naturelle : récits et découvertes, red. Yves Laissus, éd. Jean Dorst, Paris, Nathan, 1980, 252 p.

NORWOOD (Julien), *Les Oiseaux du Muséum, voyages à travers les collections*, préf. de Michel Tranier, directeur des collections du Muséum national d'histoire naturelle, Paris, Delachaux et Niestlé, 2004, 221 p.

5- Ouvrages sur le Dauphiné et Grenoble au 18^e et au 19^e siècles

5.1 Sur le Dauphiné

Album du Dauphiné... avec les portraits des personnages les plus illustres... accompagné d'un texte historique et descriptif, préface de Pierre Vaillant, Grenoble, Editions des 4 Seigneurs, 1967, 4 vol. .

EGRET (Jean), *Le Parlement et la Révolution dauphinoise (1775-1790)*, Grenoble et Paris, Arthaud, 1942, 420 p.

FAVIER (René), *Les Villes du Dauphiné aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Grenoble, PUG, 1993, 512 p. (La pierre et l'écrit) (version allégée d'une thèse, Lyon, 1991).

Histoire du Dauphiné, sous la dir. de Bernard Bligny, Toulouse, Privat, 1973, 486 p.

MISCHLEWSKI (Adalbert), *Un ordre hospitalier au Moyen Age, les chanoines réguliers de Saint-Antoine-en-Viennois*, Grenoble, PUG, 1995, 216 p. (La pierre et l'écrit).

MOCELLIN (Géraldine), EXPERTON (Isabelle), *Saint-Antoine et l'ordre des Antonins aux XVII^e et XVIII^e siècles*, catalogue d'exposition, exposition à Saint-Antoine l'Abbaye, 1^{er} mars-11 mai 1992, Grenoble, A.G.C.Consultants, [1992], 28 p.

MOCELLIN-SPICUZZA (Géraldine), « Le Cabinet de curiosités de Saint-Antoine l'Abbaye et sa bibliothèque », in *Erasme ou l'éloge de la curiosité à la Renaissance, cabinets de curiosités et jardins de simples*, sous la dir. d'Alexandre Vanautgaerden, Grenoble, Musée départemental de Saint-Antoine l'Abbaye ; Bruxelles, Les Editions de la lettre volée à la Maison d'Erasme, 1997, p. 21-29 (Le Cabinet d'Erasme, 1).

MOCELLIN-SPICUZZA (Géraldine), ROUX (Jean-Louis), *Saint-Antoine l'Abbaye, un trésor en Dauphiné*, Veurey, Editions le Dauphiné Libéré, 1997, 32 p.

ROCHAS (Adolphe), *Biographie du Dauphiné*, contenant l'histoire des hommes nés dans cette province qui se sont fait remarquer dans les Lettres, les Sciences, les Arts, etc. avec le catalogue de leurs ouvrages et la Description de leurs Portraits, t. 1, Genève Slatkine reprints, 1971.

5.2 Sur Grenoble

BORDIER (Arthur), *La Médecine à Grenoble, notes pour servir à l'histoire de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie*, Grenoble, Rigaudin, 1896, 295 p.

CLERC (Marianne), *Hache ébénistes à Grenoble*, Grenoble, Musée Dauphinois, Glénat, 1997, 157 p. -XXIII.

DAIGLE, (Jean-Guy), *La Culture en partage : Grenoble et son élite au milieu du XIX^e siècle*, (ouvrage issu d'une thèse, Grenoble II, 1972), préface d'Ambroise Jobert, professeur honoraire de l'Université de Grenoble, Grenoble, PUG ; Ed. de l'Université d'Ottawa, 1977, 186 p. (Etudes Dauphinoises, n° 5 ; Cahiers d'Histoire, n° 7).

FAVIER (René), « Introduction historique », in *Mille ans d'écrits : trésors de la Bibliothèque Municipale de Grenoble*, Grenoble, Glénat, 2000, p. 8-18.

Histoire de Grenoble, sous la dir. de Vital Chomel, Toulouse, Privat, 1976, 466 p.

KUENY (Gabrielle), YOYOTTE (Jean), *Grenoble, musée des Beaux-Arts, collection égyptienne*, Paris, Ed. de la Réunion des musées nationaux, 1979, 217 p. (Inventaire des coll. publiques françaises, 25).

PRUDHOMME (Auguste), *Histoire de Grenoble*, Marseille, Laffite reprints, 1975, 638 p. (réimpression de l'éd. de Grenoble, 1888).

SIMONNET (Cyrille), *Le Musée-Bibliothèque de Grenoble : histoire d'un projet, chronique d'un chantier*, Grenoble, PUG, 1987, 125 p.

5.3 Par personnage

– **Barnave**

CHEVALLIER (Jean-Jacques), *Barnave ou les deux faces de la Révolution*, Grenoble, PUG, 1979, 366 p.

- **Champollion**

DEWACHTER (Michel), FOUCHARD (Alain), *L’Égyptologie et les Champollion*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1994, 382 p.

Les Champollion : deux vies, une passion : Bibliothèque municipale d’étude et d’information, Espace Senghor, 29 novembre 1990 - 23 février 1991, catalogue réd. Par Michel Merland, Marie-Françoise Bois-Delatte et Yves Jocteur-Montrozier, Grenoble, Bibliothèque municipale, 1990, 87 p.

DEREYMEZ (Jean-William), « Lieux et mémoire : Grenoble et Champollion », p. 157-200, in *Evocations*, Grenoble, PUG, 1990 (Collection personnelle).

HARTLEBEN (Hermine), *Champollion : sa vie et son œuvre, 1790-1832*, préface de Christiane Desroches Noblecourt, Paris, Pygmalion, 1983, 620 p. (trad. de l’éd. allemande de 1906).

LACOUTURE (Jean), *Champollion : une vie de lumières*, Paris, Grasset, 1989, 529 p.

– **Fourier**

DHOMBRES (Jean), ROBERT (Jean-Bernard), *Joseph Fourier 1768-1830, créateur de la physique-mathématique*, Paris, Belin, 1998, 765 p.

ROBERT (Jean-Bernard), JOCTEUR-MONTROZIER (Yves), *Joseph Fourier, savant et préfet, 1768-1830*, Grenoble, BMG, 1988, 42 p.

– **Mounier**

BOURGEOIS (René), *Jean-Joseph Mounier : un oublié de la Révolution*, Grenoble, PUG, 1998, 262 p.

- **Raby**

LEON (Pierre), *Les Dolle et les Raby : marchands et spéculateurs dauphinois dans le monde antillais du XVIII^e siècle*, Paris, les Belles Lettres, 1963, 209 p.

RABY (Joseph), *Bréviaire philosophique (1760-1770) ; Journal pour son voyage de Provence et d’Italie (1764) ; Journal d’un voyage à Bordeaux, à Londres et en Hollande (1775)*, textes édités et présentés par Françoise Weil, Paris, Champion, 2004, 464 p.

– Stendhal

STENDHAL, *Correspondance*, I, 1800-1821, Paris, Gallimard, 1962 (Bibliothèque de la Pléiade).

STENDHAL, *Mémoires d'un touriste*, éd. Louis Royer, Paris, Honoré Champion, 1932, en 2 vol.

STENDHAL, *Vie de Henry Brulard écrite par lui-même*, éd. diplomatique du ms. de Grenoble, en 3 vol., Klincksieck, 1996-1997 (BMG).

STENDHAL, *Vie de Henry Brulard*, éd. Henry Debraye, Paris, Honoré et Edouard Champion, 1913, t. 1, 318 p.

6 - Le Museum d'histoire naturelle de Grenoble

6.1 Histoire du cabinet et du muséum

La Bibliothèque de Grenoble : deuxième centenaire de sa fondation, préface de Hubert Dubedout, Grenoble, Allier, 1973, 35 p. (contient un plan manuscrit de la Bibliothèque de Grenoble et du Cabinet d' Histoire naturelle au 18^e s au Collège) (BMG).

CHABERT (Françoise), « A propos d'un plan de la Bibliothèque de Grenoble (1784) », in *La Bibliothèque de Grenoble, deuxième centenaire de sa fondation*, préface de Hubert Dubedout, Grenoble, Allier, 1973, p. 31-35.

FAYARD (Armand), « Histoire d'une mutation... », in *Lettre de l'OCIM*, n° 50 1997, p. 11-15 (MHNG).

FAYARD (Armand), « Le Muséum d'histoire naturelle de Grenoble : entretiens », in *Lettre de l'OCIM*, n° 7, 1990, p. 5-9 (MHNG).

Jean-François Champollion : Catalogue du Cabinet des antiques de la ville de Grenoble, éd. par Paul Tresson, Le Caire, Impr. de l'Institut français d'archéologie Orientale, 1932, p. 169-182, 4 pl. (BMG).

MAIGNIEN (Edmond), *La Bibliothèque de Grenoble et ses premiers bibliothécaires : Etienne Davau, Etienne Ducros*, Grenoble, Drevet, s. d. [c. 1910], 55 p.

« Plan manuscrit de la Bibliothèque de Grenoble avec le Cabinet d'histoire naturelle vers 1804 », in STENDHAL, *Vie de Henry Brulard écrite par lui-même*, éd. diplomatique du ms. de Grenoble, Klincksieck, 1997.

PONCET (Vincent), « Matériaux pour l'histoire de la botanique dauphinoise », in *Le Journal de botanique*, n° 35, septembre 2006, 88 p.

ROCHAS (Joëlle), *Du Cabinet de curiosités au Muséum : les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1855)*, Grenoble, Editions du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble, 2002, 31 p.

ROCHAS (Joëlle), « L'Influence des naturalistes et des cabinets de curiosités germaniques dans la genèse du Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1839) », in *Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen*, n° 14, 2009 (à paraître).

SERRA-TOSIO (Bernard), « Brève histoire de la zoologie à l'Université et au Muséum de Grenoble », in *Bulletin de la Société dauphinoise d'études biologiques et de protection de la nature (Bio-Club)*, n° 26, 1998, p. 11-29.

6.2 Bibliographie par personnage

– Arnoux

SERRA-TOSIO (Bernard), « Louis Arnoux (1814-1867) : chirurgien de marine et voyageur naturaliste grenoblois », in *Bulletin de la Société dauphinoise d'études biologiques et de protection de la nature (Bio-Club)*, Grenoble, 1996, n° 24, p. 41-63 (MHNG).

- Champollion

ROCHAS (Joëlle), « La Part de l'égyptologie dans les origines scientifiques du Muséum de Grenoble : les travaux des frères Champollion au Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble (1809-1812) », in *Actes du IX^e Congrès International des Egyptologues, 6-12 septembre 2004, Grenoble-France*, Louvain (Belgique), Peeters, 2007.

– Clot-Bey

CLOT-BEY (Antoine Barthélémy), *A Son Altesse Ismaïl-Pacha vice-roi d'Egypte, divers mémoires*, Paris, Masson, [1857], p. mult.

DULIEU (Louis), « Les Relations médicales entre Montpellier et l'Égypte à travers les âges », in *Hommages à François Daumas*, Université de Montpellier, Institut d'Égyptologie, 1986, p. 218-221.

LANGRAND (Olivier), *Les Oiseaux d'Afrique tropicale et australe*, Grenoble, Muséum d'histoire naturelle de Grenoble, 1986, 29 p. (Série inventaire des collections du Muséum d'Histoire Naturelle, Ville de Grenoble).

– Gueymard

CHERMETTE (Alexis), « Un savant dauphinois du XIX^e siècle : Emile Gueymard (1788-1870) », extr. du Supplément du *Bulletin mensuel de la Société linnéenne de Lyon*, décembre 1978, n° 10, VIII p.

ROCHAS (Joëlle), « Emile Gueymard et le Muséum d'histoire naturelle de Grenoble », in *Mémoire d'Obiou*, n° 12, avril 2007, p. 51-64.

- **Liotard**

MACE (Antonin), « Notes inédites de Villars sur quelques botanistes dauphinois », in *Bulletin de l'Académie delphinale*, 2^e série, t. 2, 1862, p. 214.

- **Quinsonas**

QUINSONAS (Marie Oudinot de Reggio, marquise de), « Joseph-Gabriel Pourroy de Laubérvivière Marquis de Quinsonas et Catherine-Claudine de Chaponay », in *Le Château de Mérieu et les familles de ceux qui l'ont habité*, Grenoble, Imprimerie Saint-Bruno, 1914, p. 218-309 (Archives du château de Mérieu, collection personnelle du comte Bruno de Quinsonas-Oudinot).

- **Schreiber**

CHERMETTE (Alexis), *L'Or et l'argent : aventures d'un minéralogiste dans les Alpes*, Grenoble, PUG, 1981, 120 p.

- **Tardy de Montravel**

LAVONDES (Anne), *Vitrine des objets océaniques, inventaire des collections du Muséum de Grenoble, cultures matérielles et histoire dans le Pacifique au XIX^e siècle*, Grenoble, Muséum de Grenoble et ORSTOM, 1990, 205 p. , ill.

- **Verlot**

VERLOT (Jean-Baptiste), *Catalogue des plantes cultivées au Jardin botanique de la ville de Grenoble en 1856*, Grenoble, Maisonville, 1857, 100 p.

- **Vicat**

CORET (Jacques), *Vicat, deux siècles au service du ciment*, Courbevoie, Vicat (Imprimerie PPO Graphic, 93500 Pantin), 81 p.

- **Villars**

DEJARNAC (Alain), *Vie et carrière médicales du Dauphinois Dominique Villars (1745-1814), ancien élève et Professeur de Botanique Médicale à Grenoble, ancien doyen de la Faculté de Médecine de Strasbourg*, thèse de médecine, Grenoble, 1969, 135 p.

PONCET (Vincent), FAYARD (Armand), *L'Herbier Dominique Villars (1745-1814) témoin de la flore du Dauphiné*, série inventaire des collections du Muséum de Grenoble, Grenoble, Muséum d'histoire naturelle, 1999, 200 p.